

Roger Briand

Jean Bonnassieux
Sculpteur de madones...

Panissières, 1810 - Paris, 1892

Préface,
Antoinette Le Normand-Romain
Directeur général de
L'Institut National d'Histoire de l'art

La Diana Village de Forez
Association culturelle de Panissières et sa région

2009

Jean Bonnassieux, sculpteur de madones...

À Marie...





Notre-Dame-de-France, 1860, Le Puy-en-Velay (Haute-Loire),
juchée sur le rocher Corneille, la colossale madone en fonte est vue de l'arrière.

L'Enfant lève la main droite en un geste de bénédiction.
« La chevelure méchée de la Vierge tombe tel un voile... »

Gravure de Dubouchet, extraite de *Douze statues de la Vierge*, par J. Bonnassieux (1879)

Si le nom de Bonnassieux n'est peut-être familier aujourd'hui qu'aux lecteurs des *Trois Mousquetaires*, d'Alexandre Dumas (et sous une orthographe un peu différente), beaucoup connaissent en revanche son œuvre principale, ne serait-ce que par ses dimensions, la *Vierge* monumentale du Puy-en-Velay.

Et pourtant Bonnassieux pourrait presque constituer un cas d'école. Issu d'un milieu simple, formé à l'école des beaux-arts de Lyon, il vint à Paris en 1834 et entra dans l'atelier d'Auguste Dumont, lui-même lauréat du concours de Rome en 1823. En 1836 il obtint à son tour le Prix de Rome ce qui lui permit de passer cinq ans à la villa Médicis et on peut imaginer ce que représentait pour un jeune Français, originaire d'une région austère, la découverte de l'Italie : « Que Rome est belle et puissante sur l'âme d'un artiste ! On ne peut rester froid devant elle, devant ses richesses qui étonnent et grandissent l'intelligence. [...] Là, les chefs-d'œuvre sont entassés ! Le Capitole, la villa Albani et le Vatican m'effrayent chaque fois que je les visite. Cependant c'est le grand livre que je dois et vais feuilleter sans cesse », écrit-il à son maître, Dumont, le 8 juillet 1837. Ou encore, deux ans plus tard, à un ami : « Je m'habitue au bonheur. C'est si facile. »

Le directeur de l'Académie de France à Rome, à cette période, n'était autre qu'Ingres. Il exerça sur Bonnassieux une forte influence dont témoigne le dernier « envoi » du jeune sculpteur, un *David enfant*, qui apparaît comme un compromis entre son désir – déjà – de choisir un sujet religieux, et la volonté affirmée du directeur de le voir opter pour l'histoire ancienne. Exposé au Salon de 1844 et acquis par l'État, *David* fut brisé au moment d'être expédié à Lyon, au grand chagrin de son auteur. Il constitua pourtant le point de départ d'une carrière officielle, rythmée par les envois au Salon, l'exposition annuelle qui était pour les artistes le principal moyen d'entrer en contact avec le public, les commandes publiques et les distinctions officielles : Légion d'honneur en 1855 ; élection à l'Académie des Beaux-Arts en 1866.

Bonnassieux était arrivé à Paris juste après le combat romantique, lié pour la sculpture aux Salons de 1831 et 1833, avec des artistes comme Barye, Duseigneur, Rude, Préault, Etex, Moine, Triqueti qui furent ensuite systématiquement écartés par les instances officielles. On peut toutefois se demander s'il eut même conscience de cette tentative de renouveau car il est évident que son propre tempérament le portait plutôt vers le sage néo-classicisme dont la villa Médicis était le bastion, sous la pression de l'Académie des Beaux-Arts renforcée à cette période par la présence d'Ingres. Celui-ci quitta Rome en 1841 mais la situation resta identique pendant une dizaine d'années encore et, une fois de retour à Paris, Cavelier, Guillaume, Perraud, Thomas, fervents représentants du néo-classicisme, se virent combler d'honneurs. Il fallut attendre des artistes comme Carpeaux (Prix de Rome en 1854), Chapu, Falguière, Mercié, Barrias, etc. pour que la sculpture évoluât vers une approche plus directe de la nature, traduite par un modelé plus réaliste et un choix de sujets influencés par la Renaissance italienne ou inspirés du monde contemporain.

Très liée à une volonté politique, dépendante de la prospérité économique, la sculpture connut une période faste sous le second Empire. Bonnassieux, et il n'est pas le seul, se consacra alors aux travaux de commande : *La Méditation*, présentée à l'Exposition universelle de 1855, est la dernière

œuvre créée de sa propre initiative. Au lieu de continuer dans cette voie, relevant d'un néo-classicisme élégant, amplement drapé car le nu ne l'attirait guère, il se consacra en effet au portrait, pour lequel il bénéficia de nombreuses commandes de l'aristocratie, aux monuments publics et à la sculpture religieuse vers laquelle le conduisait son engagement catholique. On connaît l'*Album des douze statues de la Vierge par Bonnassieux*, publié en 1879, cet album rassemblant des statues disséminées sur tout le territoire français, dont la plus fameuse est donc *Notre-Dame-de-France*, fondue avec les canons pris à Sébastopol et érigée au Puy en 1860.

Bonnassieux a bénéficié du renouveau d'intérêt pour le XIX^e siècle suscité par l'ouverture du musée d'Orsay, mais s'il occupe une place privilégiée dans le panorama des sculpteurs actifs à cette période, c'est grâce à un fonds documentaire très complet qui permet d'aller plus loin dans la connaissance de l'artiste et de ses mécanismes psychologiques. L'ensemble avait été partagé à sa mort entre ses deux enfants, mais ceux-ci, puis leurs descendants, ont eu le mérite de le conserver intact. Nous-mêmes avons eu la chance d'être accueillie par son arrière-petite-fille, Cécile Armagnac, dans la maison même que Bonnassieux avait acquise en 1854, et dans laquelle il est mort. Après la disparition de celle-ci en 1997, une autre branche familiale a, de façon très volontariste, reconstitué et même enrichi cet ensemble. Il faut rendre hommage de façon plus générale à la constance et au dévouement des enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants (il est rare de pouvoir aller plus loin) grâce auxquels demeure vivante la mémoire d'un artiste, et à la générosité avec laquelle ils mettent cette documentation à la disposition des chercheurs. Qu'il nous soit permis dans ce contexte d'évoquer le souvenir de François Bonnassieux si heureux, il y a trente ans, que l'on s'intéresse enfin à son aïeul.

Antoinette Le Normand-Romain

directeur général de l'Institut national d'Histoire de l'Art

Évanescence...

Mon unique pensée est de montrer, une fois de plus, que la Vierge avec l'Enfant Jésus constitue le programme inépuisable et le plus heureux qu'un artiste puisse désirer.

Jean Bonnassieux : *Douze statues de la Vierge* (Avant-propos), 1879.

Au temps de ma prime enfance stéphanoise, les vacances estivales nous emmenaient près d'Yssingeaux, en Haute-Loire. Grand-mère prenait le relais de mes parents, au terme de leurs brefs congés payés, heureuse de retrouver son Velay natal. Bonne marcheuse, intarissable conteuse, elle m'entraînait dans de longues promenades champêtres d'où je revenais les lèvres teintées du jus de l'airelle des bois ou de la mûre buissonnière. Un jour de septembre, nous escaladâmes le « suc des Ollières » en prenant garde aux vipères. Du haut de cette pittoresque taupinière volcanique (1 186 mètres), elle me montra dans le lointain vallonnement inondé de brume bleuâtre une silhouette sombre, courte et filiforme : « Regarde là-bas, c'est la Madone du Puy ! » Comme j'écarquillais les yeux, elle ajouta : « Si nous la voyons d'ici (à une vingtaine de kilomètres), c'est qu'en réalité cette "statue" est très grande ! Pense qu'on grimpe à l'intérieur jusqu'à sa tête ! » Sa dévotion à *Notre-Dame-de-France* lui fit aussitôt préciser que nous lui devons d'avoir gagné la guerre, donc le retour de papa, prisonnier des Allemands. « Rien d'étonnant, dis-je, vu sa taille ! »

L'année suivante, au terme d'une expédition ferroviaire jalonnée de vertigineux viaducs à arcades de granit et de tunnels enfumés, je me suis enhardi, avec le secours de mon père, à gravir la roide échelle métallique. J'ai émergé derrière la couronne d'étoiles le temps compté d'un regard panoramique émerveillé. Notre guide a débité une liste impressionnante de nombres records, dimensions et poids. Il a aussi mentionné le nom du sculpteur, un certain Bonnassieux. À la rentrée, je me suis vanté de cette « vertigineuse ascension » auprès de mes camarades de lycée avec force souvenirs chiffrés. Sans pouvoir répondre à la question : « Qui l'a faite ? »

Le gigantisme de la « Madone du Puy » est depuis longtemps battu en brèche par plus géant que lui. Quelques années plus tard, sur un îlot en vue de New-York, Auguste Bartholdi, autre sculpteur français, en impose avec sa *Liberté éclairant le monde*.

Qui, de nos jours, connaît Jean Bonnassieux ? Les guides touristiques jalonnent d'étoiles l'intérêt à visiter, au Puy-en-Velay : « ... la statue colossale de Notre-Dame-de-France juchée au sommet du mont Corneille d'où le panorama est superbe... » Exit le nom de l'auteur¹. A-t-il démerité celui qui, de loin, annonce la « cité mariale » ? La « capitale du Velay » lui doit d'avoir parachevé son site incomparable.

Jean Bonnassieux ne figure pas au palmarès des grands sculpteurs français du XIX^e siècle, relégué dans le lot commun, anonyme, de semblables en mal de style, de gloire ou de publicité. La raison de cette évanescence est essentiellement conjecturale dans un environnement d'autant plus riche en statuaire que l'offre est alors abondante. En vouant le néoclassicisme aux gémonies, les historiens de l'art à venir ont contribué à restreindre le nombre des personnalités marquantes.

¹ - Le « portail » Internet, site officiel de la ville du Puy-en-Velay, présente incidemment la statue de Notre-Dame-de-France, mentionne, ses caractéristiques physiques, le nom du fondeur, pas celui du statuaire...

Le second Empire et les premières décennies de la III^e République font une large place à la sculpture officielle. Les monuments publics à l'architecture imposante et ornementée s'affichent instruments de la connaissance historique². La demande de l'État, celle des édiles est des plus importantes, qu'elle soit destinée aux musées, aux édifices publics, aux places, parcs et jardins d'un vaste renouveau urbain. Tant de statues en témoignent encore, sans compter l'encombrement caché des « dépôts de marbre ». L'opulente aristocratie, le souci de paraître d'une grande bourgeoisie émergente, meublent d'objets d'art sculptés châteaux et hôtels particuliers. Enfin, l'Église manifeste son renouveau triomphant dans la riche ornementation d'un style néo-gothique ou néo-romano-byzantin.

La carrière artistique de Jean Bonnassieux évolue dans la mouvance d'une « École française » néo-classique teintée de romantisme à laquelle il est bientôt reproché son manque d'audace créatrice et sa grandiloquence. Dans cette controverse d'initiés, celui en qui Lacordaire voyait « l'espérance de l'art chrétien » n'aurait été qu'un « sculpteur de madones ».

Quel magistral hommage que cette référence ! Quoi de plus exigeant que l'art marial qui en appelle à la *Beauté* éternelle de Platon, une certaine manière, intemporelle, de voir l'*Être*, l'objet, au-delà de sa banale matérialité. Car cette vision suprasensible, cette image mystérieuse induit l'*Amour*. La statue d'une madone, si réussie soit-elle, ne saurait prétendre à l'*Absolu du Beau*. Le projet esthétique de Jean Bonnassieux fut d'entraîner ses « témoins » dans une quête subjective, stimulante, contemplative, religieuse, de l'inaccessible *Beauté* de la Mère de Dieu.

À ceux qui lui reprochaient son inclination pour les sujets religieux, le statuaire forézien rétorquait : « Sans foi, l'artiste n'est qu'un saltimbanque, un usurpateur ». Ses convictions chrétiennes, sa sensibilité théologique ont guidé l'ensemble de son œuvre, pas seulement celle dévolue à l'église catholique.

Quels que soient ses motifs, la production artistique de Jean Bonnassieux couvre tous les genres de la sculpture, depuis le simple médaillon, la modeste figurine en terre cuite, jusqu'à la colossale madone de métal, en passant par les bustes, les hauts-reliefs et bas-reliefs, la statuaire monumentale, les groupes, l'ornementation architecturale. Seule absente, la statue équestre. Les mains du statuaire ont façonné l'argile, la cire, le bois, la pierre, le marbre. Les empreintes de ses modèles ont joué avec le feu de métaux en fusion : bronze, fonte, aluminium.

Ignoré des dictionnaires encyclopédiques actuels et de la plupart des ouvrages d'art spécialisés³, Jean Bonnassieux aurait-il rejoint, dans l'anonymat glorieux, les imagiers du temps jadis ? *Ce sont amis que vent emporte* les statuaires des grandes cathédrales médiévales ou des belles demeures de la Renaissance, ceux des Vierges romanes d'Auvergne ou d'ailleurs, celui de l'Ange malicieux de Reims (vers 1225), celui, en demi-teinte, de la Vierge à l'Oiseau (fin XIV^e siècle), à Riom, celui de la fine et élégante Vierge au Pilier (XVI^e siècle) de Saint-Galmier (Loire)...

...
Et il ventait devant ma porte
*Les emporta*⁴.
...

Oublié, Jean Bonnassieux ? Non pas ! Seulement délaissé dans un monde enclin à la futilité. Catalogues d'expositions internationales à l'appui, Jacques Bonnassieux, son descendant direct au

² - *Statuaire publique au XIX^e siècle* : colloque organisé les 16 et 17 novembre 2000 à l'université de Paris X – Nanterre.

³ - Le lecteur pourra notamment en juger sur certains des ouvrages cités en références bibliographiques. Jean Bonnassieux n'est pas mentionné dans le Bénézit *Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs* (Gründ, 1999), mais figure dans sa version anglaise : *Dictionary of Artists*, 2, Gründ, 2006. Il était mentionné dans mon dictionnaire usuel, *Nouveau Larousse universel*, en deux volumes, 1948. Il ne l'est pas dans le récent *Petit Robert, dictionnaire universel des noms propres*.

⁴ - Extraits de la fameuse *complainte* de Rutebeuf. On ne sait quasiment rien du plus illustre des poètes français du XIII^e siècle.

quatrième degré, prouve que tant d'autres, ailleurs, lui conservent un pan de leur mémoire, de leur reconnaissance⁵...

...
*Sinon de m'apprendre,
Qu'il faut conserver ses biens,
Pour ne pas, après, le regretter.*

« L'incertaine évolution culturelle » suscite ce commentaire désabusé d'André Malraux, auteur de *Psychologie de l'art* (1947) et du *Musée imaginaire de la sculpture, troisième partie : Le monde chrétien* (1954)⁶ : « La vérité, c'est que nous assistons à la fin de l'Europe. Les hommes de ma génération et ceux de la génération suivante n'en souffriront pas trop, en raison de la vitesse acquise. Le rayonnement d'Athènes... mais on n'a jamais assez remarqué combien ce rayonnement s'affaiblit avec les siècles : Michel-Ange, c'était tout de même mieux que Picasso ! Tout se passe comme si la grandeur de la civilisation perdait en qualité, un peu comme si la grandeur de l'homme s'amenuisait chaque siècle un peu plus. »

Jean Bonnassieux tel qu'il fut : Forézien fidèle, viscéralement attaché aux valeurs simples de son ascendance besogneuse ; travailleur du beau, intègre, consciencieux, rigoureux, perfectionniste, exigeant des autres comme de lui-même, sans concession ; artiste chrétien engagé pénétré d'une foi intense à vocation nationaliste, partisan d'un ordre social basé sur le mérite vrai, épris de justice, adepte pointilleux d'un catholicisme libéral et social. Sa vie ne fait pas mystère, dévoilée dans les nombreuses lettres adressées à ses parents ou à ses amis de cœur, consignée dans ses carnets de commentaires, dans des notes spontanées de lecture, chiffrée dans ses cahiers de comptes⁷. « Rien de plus simple, de plus honnête, de plus cordialement affectueux [que ses écrits]. Il y parle de lui et de ses œuvres avec défiance et modestie, des autres, surtout de ses enfants et petits-enfants avec une bonté souriante⁸. »

Le mensonge l'eût éloigné de Dieu.



L'année 2010 marquera le bicentenaire de la naissance de Jean Bonnassieux. Mettre nos pas dans les siens en quelques pages évocatrices de son existence voudrait commémorer l'événement.

Cette relation biographique n'est pas accompagnée d'un catalogue des œuvres photographiées de Jean Bonnassieux, exigence d'un « beau livre ». Elle laisse donc au lecteur l'initiative d'une quête personnelle, même limitée, localisée, de son œuvre sculptée.

⁵ - Voir en fin de texte : *Expositions internationales récentes*.

⁶ - Cité par Christine Clerc, *De Gaulle-Malraux, une histoire d'amour*, NiL, Paris, 2008, p. 165. André Malraux (1901-1976) fut prix Goncourt, en 1933, pour *La Condition humaine* (Gallimard).

⁷ - M. Jacques Bonnassieux, descendant direct du statuaire, a précieusement rassemblé le fonds d'archives privées relatives à son quadriaïeul. Nous lui sommes particulièrement reconnaissant d'avoir bien voulu nous montrer ces documents autographes émouvants, ses albums de photographies. Madame Antoinette Le Normand-Romain, directeur général de l'Institut national d'histoire de l'art, nous a offert son ouvrage édité à Rome où est notamment inventoriée la correspondance échangée par Bonnassieux avec son maître Dumont (voir *Remerciements*, en fin de texte). Madame Christiane Vassel, lointaine parente, monsieur Marius Seigne ont mis à notre disposition un ensemble de notes écrites (photocopies) du statuaire. La plupart des lettres citées figurent dans l'ouvrage de Louis Armagnac, son gendre : *Bonnassieux, statuaire, membre de l'Institut, 1810-1892 - Sa vie et son œuvre* - Alphonse Picard et fils, éditeurs, Paris, 1897, et dans l'ouvrage d'Antoinette Le Normand-Romain : *La tradition classique et l'esprit romantique - Les sculpteurs de l'Académie de France à Rome de 1824 à 1840*, Edizioni dell' Elefante, Rome, 1981.

⁸ - Chanoine Jean Reure, *Jean Bonnassieux, sculpteur forézien (1810-1892)*, Lyon, Mongin-Rusand, imprimeur éditeur, 1893, p. 12.

Émoi...

*Comme guide fidèle dans ma vocation,
Dès ma naissance me fut donné ce sentiment du beau.*
Michel-Ange Buonarroti (*Madrigal*, VII)

Avril 1837. Poussée la lourde portière de cuir, l'homme jeune, noir de cheveux, de barbe et de costume, pénètre humblement, pieusement, dans l'immense nef lumineuse de l'incomparable basilique Saint-Pierre, à Rome. Comment ne serait-il pas émerveillé par la puissance architecturale, le riche foisonnement d'art sacré, la somptueuse décoration baroque de Gian Lorenzo Bernini, dit Le Bernin ? Magicien du décor prodigieux, le Napolitain a élevé dans la perspective de la nef, sous le vide céleste de la grande coupole, le majestueux baldaquin aux colonnes torsées du maître-autel. De loin, le dais de bronze ne paraît pas sa démesure. « Plus haut que le fronton de la colonnade du Louvre », à Paris, s'exclame Stendhal⁹.

S'étant avancé de quelques pas glissés sur la marqueterie polychrome de marbre poli, l'homme en noir tressaille d'émotion en apercevant la *Pietà*, unique objet de sa visite matinale. Que de fois, ses maîtres lui en ont vanté la sublime beauté, l'exceptionnelle maîtrise artistique et technique dont témoigne, émerveillé, Giorgio Vasari¹⁰ : *Comment main d'artisan a-t-elle pu si divinement accomplir, en si peu de temps, une œuvre aussi admirable ? Cela relève du miracle : qu'un rocher informe ait atteint une perfection telle que la nature ne la modèle si rarement dans la chair.*

Grand prix de Rome de sculpture, nouveau pensionnaire de la villa Médicis sur la colline opposée du Pincio, Jean Bonnassieux approche enfin le chef-d'œuvre de Michel-Ange : *représentation la plus touchante de la religion chrétienne*¹¹.

L'an 1496. Michelangelo di Ludovico Buonarroti Simoni, vingt-cinq ans, arrive à Rome, mandé par son compatriote le cardinal San Giorgio. Quelques mois auparavant, ce membre éminent de la Curie vaticane lui a acheté un *Cupidon endormi* présumé antique¹². Comme l'acquéreur s'extasie sur la beauté de l'œuvre, le jeune vendeur finit par lui révéler qu'il en est l'auteur ! Admiratif, le cardinal présente aussitôt le prodige au pape Alexandre VI, esthète avisé. Michel-Ange s'attardera dans la Ville éternelle pour sculpter un *Bacchus*¹³. Surtout, il se fera connaître des princes de l'Église, en sorte que le 27 août 1498 le cardinal Jean Bihères de Lagraulas, abbé de Saint-Denis, ambassadeur du roi de France Charles VIII auprès du Vatican, lui commande, selon l'iconographie médiévale de la *Compassio Mariae*, une *Pietà*, payée 450 ducats d'or. Le contrat stipule : « Ce sera la plus belle œuvre de marbre que l'on puisse voir à Rome et qu'aucun maître ne ferait mieux...¹⁴ ».

L'homme en noir reste un long moment immobile, en contemplation au pied de l'auguste groupe haussé sur l'ovale mouluré d'un piédestal de porphyre. Michel-Ange l'a taillé en ronde-bosse

⁹ - Henri Beyle, dit Stendhal, *Promenades dans Rome*, art. IV, 1827. Le bronze du baldaquin provient des ornements arrachés au fronton du panthéon romain.

¹⁰ - Giorgio Vasari (1511-1574), peintre, architecte et écrivain italien précisément connu pour son livre majeur d'histoire de l'art : *Le Vite de' più eccellenti pittori, scultori e architettori italiani* (« Les Vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes italiens ») dont la première publication (1550) fut dédiée à Cosme de Médicis. Dernière édition, collection *Vies d'artistes*, Paris, Grasset et Fasquelle, 2007.

¹¹ - Stendhal : *op. cit.*

¹² - Conservé à l'Académie des Beaux-Arts de Mantoue (Italie)

¹³ - Aujourd'hui au musée Bargello de Florence.

¹⁴ - Le prélat français ne pourra pas juger du résultat, mort en 1499 quelques mois avant l'achèvement de « sa » *Pietà*.

dans un seul bloc de marbre de Carrare, sans possibilité d'erreur. Sa configuration triangulaire évoque la Sainte Trinité. Au sommet, la tête de la Vierge ordonne la composition exemplaire : justesse des proportions, équilibre des volumes harmonieusement balancés, rigueur des plans, richesse des lumières et des ombres.

Détaché de la croix, le corps du Christ gît, pantelant, sur les genoux écartés de sa Mère pathétique – *Mater dolorosa* – assise à même le rocher du Golgotha. Contrariée en un dégradé de clairs-obscurs par le plissé exubérant de la robe et celui plus profond du lourd manteau maternel, la lumière glisse, froide et caressante, sur la nudité lisse du divin cadavre dont le bras droit tombe naturellement à l'avant. La roche ivoirine s'en trouve sublimée : *Femme, voici ton fils* (Jean 19, 27).

Tout est consommé (Jean 19, 3). Sous le drapé du voile, le visage de Marie, celui d'une jeune fille aux yeux mi-clos¹⁵, est suave, serein, confiant comme au jour de l'Annonciation. Sa main gauche, légèrement écartée, s'ouvre dans un geste de fatalité et d'invitation : *Ecce Homo* (Jean 19, 5). De cette expression étrange, énigmatique, mêlant douceur, douleur et tristesse, se dégage une atmosphère de paix et de réconciliation ; dans la plénitude de la souffrance, la compassion magnifie l'amour.

Pour une fois, l'artiste a signé son œuvre, caractères lapidaires romains gravés sur le bandeau pectoral de la Vierge : *MICHAL ANGELUS BONAROTUS FLORENT. FACEBAT : Michel-Ange Buonarroti, de Florence, l'a fait*¹⁶

Piétinements d'un côté, de l'autre, hochements significatifs de la tête, main droite en visière, l'homme en noir observe attentivement chaque détail anatomique : modelé des muscles tétanisés, saillie des os sous la peau diaphane, ramification de veines imperceptibles. Son regard fouille chaque parcelle ouvrée, s'attarde sur l'épanouissement d'un pli, détaille la délicatesse d'une ciselure. Globalement, il atteste des particularités de la composition : corps du Christ plus petit que celui de sa Mère, sujet principal, genoux de la Vierge légèrement déportés sur la gauche par souci d'équilibre...

La *Pietà* symbolise l'Absolu du statuaire. Le savoir-faire de l'artiste assimile l'harmonie des volumes et des proportions et s'accommode peu à peu de la matière brute pour lui imposer son projet esthétique¹⁷. L'accord parfait de la puissance créatrice, de la maîtrise technique et de l'émotion spirituelle atteint le naturel. En apparence, le geste opératoire, simple et audacieux, du sculpteur s'identifie à celui du Créateur : prendre de la matière, *façonner un être à son image et à sa ressemblance*. En réalité, il se satisfait d'insuffler quelques traits d'une « existence » ou d'une « présence » virtuelle dans l'imaginaire du témoin clairvoyant. Ce qui n'est pas rien. Paul Valéry¹⁸ ajoute que la sculpture : « s'installe dans le même milieu que celui qui la contemple ; elle en accepte la lumière et ses clartés comme ses ombres sont réelles [...] Chaque pas de l'observateur (qui se déplace par rapport à elle), chaque heure du jour, chaque lampe qui s'allume, confère à une sculpture une certaine apparence, toute différente des autres ».

Le philosophe stéphanois Jean Guitton ajoute aux commentaires enthousiastes¹⁹ : « Dans la cour du palais Capranica²⁰, il existe un bloc de marbre d'où Michel-Ange voulait extraire sa *Pietà* et

¹⁵ - À son ami, le peintre et écrivain Ascanio Condini, qui lui reprochait d'avoir donné à la Vierge cette apparence par trop juvénile alors que son Fils était figuré à son âge, Michel-Ange aurait répondu : « Ne sais-tu pas que les femmes chastes conservent leur fraîcheur beaucoup plus longtemps ? Que dire de la Vierge ? »

¹⁶ - Le 21 mai 1972, la *Pietà* est sauvagement mutilée à coups de marteau par Lazio Toth, déséquilibré hongrois. Les travaux de restauration feront apparaître dans la paume de la main gauche de la Vierge le monogramme de Michel-Ange, resté caché pendant près de cinq siècles. Depuis lors, la *Pietà* est protégée par un panneau de verre blindé. L'œuvre a été inscrite au Patrimoine de l'UNESCO en 1984. Ses dimensions : 1,74 m de hauteur, 1,95 m de longueur, 0,69 m de largeur.

¹⁷ - Le sculpteur (l'opérateur) établit avec la *situation d'exécution* (le travail) cette auto-régulation d'essence biologique, double jeu de *l'assimilation* (par laquelle, il transforme la situation selon son projet) et de *l'accommodation* (par laquelle il modifie son comportement en fonction des aléas de la situation). Réf. *Traité d'ergonomie* auquel l'auteur a participé sous l'autorité du professeur Pierre Cazamian, université Paris I, Panthéon-Sorbonne, Octarès éditions, 1996.

¹⁸ - Paul Valéry, *Œuvres, Pièces sur l'art*, Nrf Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1960, t. II, p. 1 360.

¹⁹ - Jean Guitton (1901-1999), académicien (1961), propos extraits de *Dialogue avec les précurseurs*, in *Œcuménisme, œuvres complètes*, p. 565-567.

²⁰ - Palais seigneurial romain construit à partir de 1425 (pré-Renaissance) par le cardinal Domenico Capranica.

qu'il rejeta, parce qu'il ne le jugeait pas d'assez bonne qualité [...]. J'ai toujours trouvé sa manière de sculpter bien significative : il dégrossissait le marbre, couche par couche, comme si, sous le marbre, la forme existait déjà et qu'il n'eût qu'à la découvrir, ôtant les voiles. Ingénieuse feinte, qui est celle qu'il faut soutenir en soi le plus possible, lorsqu'on parle ou qu'on écrit ! « Je tisserai des dentelles, écrivait le jeune Mallarmé, que je devine existant déjà au sein de la Beauté. » La *Piéta* ne reposait pas dans l'épaisseur du marbre, mais dans l'entendement de Michel-Ange, qui savait qu'on sculpte avec son cerveau et non avec ses mains. Sa méthode était de révéler, de réveiller une forme endormie. Et c'est peut-être pour cela que plusieurs visages de Michel-Ange semblent sortir du sommeil. »

L'art de la sculpture magnifie le caractère sacré de la création qui ambitionne de prolonger indéfiniment l'existence. Statufier c'est immortaliser.

L'homme en noir recule lentement, quitte à regret l'image de perfection, référence de qualité qui désormais guidera son art. Il reviendra souvent, en pèlerin, admirer la *Piéta*, puiser à la source de son exemplarité, s'accomplir *sculpteur de Madones*.

Jean Bonnassieux quitte la basilique Saint-Pierre. Dans l'ouverture de la double colonnade dont les bras courbes se referment sur l'énigmatique obélisque de Caligula à la sinistre mémoire²¹, son regard se perd vers l'horizon proche du vieux quartier du Borgo avec, en arrière-plan la colline du Quirinal. Dans le ciel printanier s'effilochent quelques nuages bas. Une voix intérieure l'habite, l'état de grâce du génial Florentin :

J'avais un bloc de marbre, une statue était à l'intérieur, je n'ai eu qu'à retirer les quelques blocs qui la dissimulaient au regard des hommes...

Pas si simple : le sculpteur propose, l'art – la Madone ? – dispose...

²¹ - Cet obélisque, placé sur la place Saint-Pierre par le pape Sixte Quint en l'an 1585, serait, selon Pline l'Ancien, le troisième rapporté d'Égypte par les empereurs Caligula et Néron. Or, l'historien romain signale qu'il a été brisé, le monument actuel ne montrant pas la moindre trace de fracture, ce pourrait être une copie romaine. En l'an 37, il fut installé au centre du cirque du Vatican et, par conséquent, aurait été le témoin du martyre de chrétiens et, peut-être, de la crucifixion de l'apôtre Pierre. La croix qui le couronne contiendrait un fragment de la « vraie croix ».

-1-

Depuis Feurs, chef-lieu du canton, après un bref parcours en plaine, la route impériale empierrée de deuxième classe (l'actuelle RD 60) oblique sur la gauche, se faufile à travers la futaie, franchit une colline puis l'autre, serpente mollement, s'élève peu à peu jusqu'au belvédère de Panissières (altitude 641 mètres). Aux confins du Forez, le gros bourg avec ses quelque 4 000 âmes²² s'enracine dans le vallonnement bocager des *montagnes du Matin*²³ (monts du Lyonnais), à l'horizon du soleil levant depuis la plaine ligérienne. Son clocher émerge des maisons enserrées dans le tracé d'anciennes murailles auxquelles se sont agglutinés de modestes faubourgs. Fermes et hameaux s'éparpillent sur le flanc des croupes onduleuses chapeautées de châtaigniers et de chênes. Au creux du vallon, les eaux vives de la Charpassonne entraînent les moulins des tisserands et des meuniers²⁴.

La plupart des gens d'ici sont partagés entre les travaux agricoles et l'artisanat du tissage. Les fibres, rouies, cardées, filées du chanvre fournissent une toile très résistante. Les soldats de la Grande armée en font grand usage, de sorte que les métiers à tisser manuels ne cessent de battre les navettes au rythme lancinant de leur « pistanclaque²⁵ ». Le « blocus continental » interdisant l'importation de tissus étrangers, les « soyeux » de la Croix-Rousse, à Lyon, et les « mousseliniers » de Tarare, sont surchargés de commandes. Opportunément, ils en appellent au savoir-faire des Panissiérais pour un « travail à façon ». Les « boutiques à tisser » sont approvisionnées en « chargements de basse lisse ». De lourds fourgons bâchés emportent leur production : toile, drap, gaze à bluter, parfois soieries. Cette mutation industrielle longtemps entretenue fixera le gros de la population rurale²⁶.

Au demeurant, le pays de Panissières reste traditionnellement ancré dans les vertus morales et domestiques de la foi chrétienne²⁷.

Mathieu Bonnassieux, père de Jean, tient une échoppe de menuiserie au début de l'étroite rue de l'Égalité en contrebas de l'église, à droite en direction du cimetière²⁸. Habile ébéniste, mécanicien ingénieux, Mathieu s'est spécialisé dans la construction et la réparation des métiers à tisser²⁹. Sa compétence et son sérieux lui valent une clientèle fidèle et une relative aisance.

²² - Environ 5 000 habitants à la fin du XIX^e siècle.

²³ - Cette appellation est apparue beaucoup plus tard, vers 1970, pour faire pendant aux *Montagnes du Soir*, désignation beaucoup ancienne dans le langage forézien.

²⁴ - Devenue petite rivière en descendant vers la plaine, la Charpassonne se jette dans la Loire en aval de Feurs.

²⁵ - Cette onomatopée évoquant le bruit du métier à tisser figure dans un roman policier du Forézien Charles Exbrayat.

²⁶ - Damien Ruffier, "Tisseur dans les Montagnes du Matin", Montbrison, *Village du Forez*, 2001. Une vision du tissage à Panissières au début du XX^e siècle. À partir de 1850, l'exode rural est très important : chaque année 70 000 personnes abandonnent leur terre, attirées par les industries des milieux urbains.

²⁷ - Les vocations religieuses y sont alors relativement nombreuses. En moyenne annuelle, deux séminaristes sont exemptés de service militaire (Archives de la Loire, R 790). La paroisse a connu des troubles lors de l'installation des curés et desservants en ventôse, an XI (1804) (Archives de la Loire : V 4, V 14).

²⁸ - Cette maison n'existe plus, détruite au début du XX^e siècle, alors remplacée par une petite usine de soieries, plus tard par la bibliothèque municipale. Elle est signalée au n° 6 de la rue de l'Égalité par une plaque de marbre, apposée en 1992 par la municipalité de Panissières, avec l'inscription : « Ici se trouvait la maison natale de Jean Bonnassieux, né le 18 septembre 1810, grand prix de Rome en 1836, membre de l'Institut, auteur de la statue de Notre-Dame de France au Puy-en-Velay, décédé à Paris le 3 juin 1892. » En face, la maison d'angle donnant sur une placette fut, pendant quelque temps, à la fin des années 1810, habitée par Barthélémy Thimonnier (L'Arbresle, Rhône, 1793 ; Amplepuis, 1857), l'inventeur de la machine à coudre (brevetée en avril 1830). Sa première épouse, une demoiselle Bonnassieux, étant précisément originaire de Panissières, il s'y installa « tailleur journalier ». C'est peut-être là que lui vint l'idée de coudre mécaniquement à l'aide d'un crochet semblable à celui qu'utilisaient les ouvrières brodeuses des monts du Lyonnais.

²⁹ - Pour preuve des qualités d'ébéniste de Mathieu Bonnassieux, le remarquable secrétaire à rabat transmis de génération en génération, figurant en bonne place dans l'appartement parisien de M. et M^{me} Jacques Bonnassieux.

Comme ses ascendants, Mathieu Bonnassieux signe son nom *Bonnacieu* et son prénom *Matthieu* (forme hébraïque la plus ancienne). Au retour de sa captivité en Russie (campagne de 1812), lors de démarches administratives auprès du ministère de la Guerre, Jean-Baptiste, frère de Mathieu : « s'amusera à mettre deux "j" uniquement pour allonger son nom... » L'orthographe *Bonnassieux* « sera finalement adoptée par toute la famille³⁰ ». Depuis plusieurs générations, les Bonnassieux sont installés, tisseurs de toile, à Panissières. Jean, père de Mathieu, y est né le 5 novembre 1748. Le 4 novembre 1777, il a épousé Benoîte Arquillière, sa cadette de huit ans (née le 23 mai 1756), issue du même milieu artisanal³¹. Mathieu a vu le jour le 2 février 1787. Le 3 mai 1809, il s'est marié avec sa compatriote Jeanne Vergoin, née le 26 août 1789 de Pierre Vergoin et de son épouse Jeanne Froget, tous deux tisseurs³², unis le 1^{er} février 1787.

À cinq heures du soir, ce 18 septembre 1810, Jeanne Bonnassieux accouche de jumeaux déclarés tôt le lendemain matin à la mairie de Panissières. L'un est prénommé Pierre, l'autre Jean³³. Pierre est baptisé le jour même par le curé Jacques Goy. Sa marraine, Benoîte Bonnassieux, née Arquillière, le porte sur les fonts baptismaux de l'église Saint-Jean-Baptiste³⁴, assistée de son parrain, Pierre Vergoin. Jean est baptisé le lendemain au même endroit et par le même prêtre ; sa marraine est Jeanne Vergoin, née Froget, son parrain, Jean Bonnassieux. L'acte de baptême lui attribue un deuxième prénom : Marie³⁵. La jeune mère ne pouvant pas allaiter ses deux nourrissons, garde Pierre, le plus chétif. Jean est confié à une nourrice de Chambost-Longessaigne, village situé à quelques kilomètres, au sud. Petit Pierre meurt le 30 décembre 1810³⁶. Jean, sevré prématurément, nourri au lait de vache, est ramené près de sa mère. Lui aussi est de constitution délicate. Les médecins du village, les docteurs Furon, Passeron et Bilotey, d'autres venus des localités voisines, ne se montrent guère optimistes quant à ses chances de survie. Ni les eaux des sources thermales proches, Charbonnières (Rhône) et Sail-sous-Couzan (Loire), ni la cure estivale de petit-lait « au Pirepoint », hameau proche de Panissières³⁷ où résident les grands-parents Bonnassieux, ne lui sont guère profitables. Tout aussi inefficaces sont les « potions fortifiantes » et autres remèdes de bonnes-femmes. Longtemps, Jean Bonnassieux reste un enfant malingre, sujet à de fréquents rhumes. Sa « tendre mère » en appelle sans cesse à Dieu.

Selon une tradition locale, la famille met le nouveau-né sous la protection de saint Loup, ancestral patron de Panissières³⁸. Nom oblige, dès le Moyen Âge l'ancien évêque de Lyon (mort en l'an 623), est invoqué pour écarter les fauves égorgeurs de moutons. Le loup effrayant surtout les enfants, ce saint tuteur est aussi prié d'éloigner leur peur quelle qu'elle soit. Par une extension de bienfaits infantiles, on l'implore bientôt pour la guérison des petits en retard de marcher (troubles

³⁰ - Notes manuscrites de Jean Bonnassieux intitulées *Mon enfance* (Collection privée, p. 4). Le nom de Bonnassieux est surtout répandu à Panissières et dans les communes voisines.

³¹ - Dates déduites d'une lettre de Jean Bonnassieux écrite le 26 novembre 1828 à son petit-fils (p. 19).

³² - Pierre Vergoin est signalé « Plieur » (de toile).

³³ - Ils font l'objet d'une double déclaration à la mairie de Panissières, le lendemain « à sept heures avant midi ». L'acte de naissance n° 82 pour l'année 1810 concerne *Pierre*, le n° 83, *Jean*. Pour l'état civil, ils n'ont qu'un seul prénom. Jean Guerpillon est maire de Panissières, les témoins sont Jean-Joseph Miron, « percepteur à vie », âgé de soixante-trois ans, et Jean-Jacques-Roch Arnaud, « propriétaire », âgé de vingt-neuf ans.

³⁴ - L'église actuelle placée sous le vocable de la *Nativité-de-Saint-Jean-Baptiste* a été édifiée avec une orientation différente à l'emplacement de celle où fut baptisé Jean Bonnassieux, dans les années 1860.

³⁵ - Les actes de baptême de *Pierre* et *Jean* enregistrés dans le registre paroissial de Panissières pour l'année 1810, sont conservés par les archives diocésaines de Saint-Étienne. L'acte de baptême de *Jean* ajoute le prénom de *Marie* (il ne figure pas sur l'acte de naissance). Son parrain signe *Bonnacieu* ; sa marraine « ne sait pas signer » (c'est aussi le cas de l'autre marraine). L'acte de baptême de *Pierre* ne mentionne pas d'autre prénom. Or, son frère jumeau l'appelle *Étienne* (manuscrit *Enfance*, p. 1). Si l'ordre des déclarations à l'état civil est celui des naissances, *Pierre* est le premier-né. Ce qui n'est pas assuré puisque selon l'usage familial le grand-père paternel est le parrain de l'aîné. De même, il est surprenant que les deux nouveau-nés n'aient pas été baptisés ensemble, sauf à supposer que les chances de survie de *Pierre* paraissant bien faibles, mieux valait procéder au plus vite.

³⁶ - Son acte de baptême mentionne qu'il a été « enterré » ce même 30 décembre 1810.

³⁷ - La ferme des Bonnassieux, « au Pirepoint », sur le versant du coteau faisant face au cimetière, n'existe plus. Sur d'anciens plans cadastraux, avec quelques arpents de terre et de pré, elle est repérée sous le n° 141 section f (feuille 1).

³⁸ - Anne Carcel, Robert Bouiller, *La Légende dorée forézienne*, musée Alice-Taverne, Ambierle, 1994.

locomoteurs), sans oublier ceux atteints « de douleurs et de convulsions ». La chapelle Saint-Loup, fort ancienne, peut-être l'église paroissiale primitive, se dresse au sommet du village, le « petit Panissières ». Sa fête, le 25 septembre, attire une foule de pèlerins venus en voisins, d'autant qu'elle coïncide avec une foire importante. La coutume veut que, les cultivateurs assistent à la grand-messe en tenant une grosse poignée de foin, soigneusement bottelée. De retour chez eux, ils en dispersent les brins bénits dans leur fenil afin d'assurer « santé et prospérité » au cheptel.

Jean Bonnassieux garde en mémoire le précieux tableau, huile sur toile de 1672, ornant la vénérable chapelle. Saint Loup y est figuré, vêtu d'une cape et d'une mitre pourpre, en compagnie de trois autres saints évêques, ou archevêques, de Lyon des premiers temps du christianisme : Just, Eucher, Aubrin. Tous quatre, en habit épiscopal, sont agenouillés sur la première des six marches de l'estrade d'un haut trône d'où le Christ paternel leur ouvre grand les bras en un geste d'accueil. L'arrière-plan représente un paysage champêtre de collines avec une rivière et une église. Dans le ciel, les nuées s'entrouvrent sur l'aura lumineuse de l'esprit divin. Aux pieds de chaque évêque figurent son nom et la date de sa fête. La composition d'ensemble est inscrite dans un triangle, la perspective fuyante convergeant sur le visage du Christ³⁹.

Sur les onze enfants, sept garçons et quatre filles, auxquels Jeanne Bonnassieux donne le jour de 1810 à 1831, sept meurent en bas âge. Après Pierre et Jean, naîtront successivement : Jeanne-Marie, le 2 avril 1813 (décédée le 26 mai 1813), Pierre-Eugène, né le 19 mai 1814 (décédé le 31 décembre 1896, marié et père de deux filles, Joséphe et Jeanne), Jean-Baptiste, né le 15 décembre 1816 (décédé le 22 avril 1817), Marie, née le 7 mars 1818 (décédée le 12 mai 1835), Barthélémy, né le 1^{er} novembre 1820 (décédé le 6 novembre 1822), Pierre-Marie, né le 1^{er} février 1822 (décédé le 23 mars 1822), Pierrette, née le 26 février 1827 (décédée le 20 mars 1892, célibataire), Jean-Marie, né le 29 novembre 1829 (décédé le 24 août 1831), Jeanne-Marie, née le 29 août 1831 (décédée le 9 septembre 1831). Dans sa prime jeunesse, Jean voit donc se succéder naissances et deuils : « Je n'ai jamais vu ma mère autrement que vêtue de noir et souvent les yeux rougis d'avoir trop pleuré... »

La mode est à l'uniformisation, les jeunes garçons, sont vêtus d'une robe ou d'une blouse et chaussés de sabots. À cause des poux, leurs cheveux sont coupés courts, Mathieu Bonnassieux faisant office de coiffeur.

À l'âge de sept ans, dit « de raison », l'enfant contracte la petite vérole (variole). Peut-être a-t-il bénéficié de la « vaccine » du médecin anglais Edward Jenner (1796) puisqu'il s'en remet rapidement. La maladie qui, par chance, ne lui laisse aucune cicatrice le fragilise un peu plus. Mieux vaudrait qu'il vive au « grand air », loin de la poussière, de l'odeur entêtante des colles et des vernis. Cet été-là, Jeannot est adopté par ses aïeuls, son parrain Jean et Benoîte Bonnassieux, « au Pirepoint »⁴⁰. Quelle aubaine d'être dorloté par ces bienveillants sexagénaires qui le comblent de tendresse et d'attentions !

À l'automne, Jean retrouve l'ambiance animée et austère de la demeure familiale, les marmots qui braillent⁴¹, les crissements, grincements, tapements qui emplissent l'atelier paternel. Cependant, les grands-parents Vergoin viennent de temps à autre passer la veillée chez l'artisan menuisier : « ... Ils apportaient une heureuse diversion pour notre triste intérieur⁴². Grand-mère était une forte tête et une femme supérieure que tout Panissières appréciait et estimait. Elle savait bien consoler ma chère mère et lui donner courage et bon espoir... »

La famille Bonnassieux parle ordinairement le patois, dialecte franco-provençal quelque peu différent d'un village à l'autre. Cependant, Jean apprend vite à s'exprimer en français, ses parents ayant retenu et les préceptes patriotiques éclairés de la Révolution et les recommandations du clergé. Il n'empêche que, sa vie durant, le sculpteur prendra plaisir à renouer avec des expressions patoisantes quand, de passage à Panissières, il s'adresse familièrement à de vieilles connaissances. Son vocabulaire, pourtant châtié, laisse parfois s'échapper quelque mot ou expression typiquement

³⁹ - Ce tableau est hélas bien endommagé.

⁴⁰ - La petite maison avec ses dépendances était située à la croisée de chemins, plantée d'une croix (elle aussi disparue).

⁴¹ - Naissances en 1813, 1814, 1816...

⁴² - Les grands-parents Vergoin habitent dans le bourg même de Panissières à environ trois cents mètres de la menuiserie des Bonnassieux dans le quartier dit « du Treyve ».

forézienne ou lyonnaise. Devant l'étonnement de son interlocuteur, il s'en explique en souriant : « Par chez nous, ... »

Les gens de Panissières ne l'appelaient pas autrement que « le Jean Bonnassieux » ou « le Jean des Bonnassieux ».

Comme le montre l'acte de naissance du sculpteur, Mathieu Bonnassieux, s'il ne signe pas son nom à la manière enroulée des plus lettrés, du moins l'écrit-il en toutes lettres bien formées, prénom et nom (sans majuscule). L'avenir montre qu'il rédige fort bien une lettre. Évidemment, son métier, tant du point de vue technique que commercial, l'oblige à savoir compter.

L'empire hégémonique de Napoléon I^{er} a favorisé l'essor du tissage, en contrepartie il a appelé sur les champs de bataille européens nombre d'agriculteurs. Certains ne sont pas revenus, réputés morts ou portés disparus, d'autres sont rentrés invalides.

Panissières s'est franchement opposée à la conscription de l'an XI (juin 1803) ordonnée par le Premier consul. La moitié du contingent est appelée, soit trente mille conscrits choisis parmi « les plus robustes et les plus disponibles » pour rejoindre le camp de Boulogne et de là débarquer en Angleterre. De jeunes paysans ont violemment pris à parti les gendarmes à cheval de la brigade de Feurs, porteurs des ordres de marche. La bourgade forézienne répond, bon gré mal gré, aux autres levées. Des déserteurs se cachent dans les bois, bandes de maraudeurs s'attaquant parfois aux fermiers récalcitrant à leur venir en aide.

Trop jeunet, Jean ne se souvient pas que, vers le 23 mars 1814, son village a été traversé par une colonne d'environ six cents cavaliers autrichiens venus de Cottance, ralliant Feurs puis Montbrison. Les officiers ont rassuré la population : leur troupe est disciplinée, les pillards seront punis de bastonnade⁴³. La campagne de France quelque glorieuse qu'elle puisse paraître touche à sa fin. L'ennemi foule le sol forézien. Napoléon abdique à Fontainebleau. Plus au sud, les troupes d'Augereau tentent vainement de résister, battues à Limonest (20 mars). Lyon a capitulé la veille pour s'éviter des représailles comme aux temps mauvais de la Terreur révolutionnaire (octobre-décembre 1793). L'ultime contre-attaque du général comte de Montholon, près de Tarare, tourne à la débandade. Depuis le monastère de Pradines où il s'est réfugié, le cardinal Fesch, Primat des Gaules, aperçoit pour la dernière fois son neveu sur la route de l'exil vers l'île d'Elbe. Lui, gagne Rome.

L'aîné des Bonnassieux a dix ans quand son père l'emmène à la consultation du docteur Joseph Gensoul, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon. Après l'avoir minutieusement examiné, palpé, ausculté, pesé, puis longuement interrogé le père et l'enfant, le célèbre médecin se borne à énoncer : « Monsieur Bonnassieux, laissez donc la nature agir d'elle-même. Vous verrez qu'à l'âge de dix-huit ou vingt ans votre fils sera un homme comme les autres... » Les modifications physiologiques de l'adolescence confirment ses dires.

Jean est ordinairement vêtu d'une chemise de flanelle et d'amples culottes mi-longues, soutenues par des bretelles de tissu. Un béret protège son crâne du soleil ou du froid et de la poussière de bois. Grosses chaussettes de laine en hiver, sabots en toutes saisons sont l'ordinaire de ses pieds avec, pour se rendre à la messe, des chaussures de cuir à tige haute qu'il transmettra à son frère cadet.

De ses jeunes années souffreteuses, Jean a surtout conservé l'image bienveillante de son parrain Bonnassieux qui lui relate, jour après jour, à la manière d'un conte édifiant, l'expérience d'une vie bien remplie. En moins d'un demi-siècle, l'aïeul a vu se succéder trois régimes : « royauté dégradée de Louis XVI, Révolution implacable et anarchisante, Empire napoléonien organisateur et guerrier. » Les promenades dans la campagne avec le vieux chien Finaud s'ouvrent soudain à une éblouissante échappée sur la plaine du Forez fermée par le haut parapet sombre des « Montagnes du soir ». Surtout, elles sont prétextes à l'évocation de souvenirs, à des anecdotes, à des confidences, à un enseignement où la morale chrétienne n'est jamais absente.

⁴³ - Pascal Chambon, *La Loire et l'Aigle – Les Foréziens face à l'État napoléonien*, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2005, p. 436.

Au printemps de 1794, en pleine Terreur, Jean Bonnassieux, quoique père d'une nombreuse famille, est arrêté par les révolutionnaires de Feurs. « Suspect » pour son obscurantisme, son fanatisme religieux, donc ennemi juré du peuple, il est sans délai, condamné à mort par la redoutable commission épuratrice dirigée par Claude Javogues, zélé conventionnel montagnard⁴⁴. La chute de Robespierre, au soir du 9 thermidor an II (27 juillet 1794) le sauve, in extremis, de la fusillade collective, à Feurs ou à Lyon.

Le patriarche raconte son retour triomphal à Panissières. Parmi ceux qui le congratulent, il reconnaît ses vils dénonciateurs : « Petit, je n'étais pas dupe mais, à l'exemple du Christ cloué sur la croix, je pardonnais leur lâcheté à ces malheureux. Non seulement, ils n'avaient pas réussi à m'abattre, mais ils avaient fortifié mon âme. Je leur devais d'être meilleur ! » Il ajoutait sans trop y croire : « Ces grandes épreuves devraient rendre les hommes plus sages... »

« La Révolution fut satanique dans son essence [...] menant les hommes plus que les hommes ne la menèrent⁴⁵. » L'aïeul partageait l'opinion du comte, écrivain et philosophe, Joseph de Maistre opposant à l'idéologie païenne, foi et raison. Il en déplorait les excès démagogiques, les principes éloignés de Dieu, ses chantres irresponsables ou scélérats, « sa force entraînant qui courbe tous les obstacles », sa marche inexorable marquée d'injustices. Le peuple ne pouvait-il pas s'affranchir autrement que dans un bain de sang et un flot de rancœurs ?

Quand le mauvais temps interdit les balades champêtres, grand-père Bonnassieux tire d'une grande armoire rustique en noyer mouluré, un vieux livre relié en cuir de veau brun marbré de taches noires, hérité d'on ne sait qui, un coin de la couverture ayant été grignoté par les souris. Assis sur les genoux de l'aïeul, Jean reste perplexe sur le titre doré au fer sur le dos à nerfs, inscrit en lettres noires et rouges sur la page de garde : *Histoire des Juifs écrite par Flavius Joseph sous le titre de Antiquitez judaïques traduite de l'original grec reveu sur divers manuscrits par Monsieur Arnould Dandilly. Édition nouvelle enrichie de quantité de figures en taille-douce. À Amsterdam chez la Veuve Schippers & Henry Wetstein, 1641.* Cet abrégé plutôt fade de la Bible raconté par Flavius Josèphe⁴⁶, Palestinien de culture grecque rallié aux Romains, remonte au premier siècle de notre ère. Lecture, relecture, commentaires de textes improvisés, questions souvent sans réponses, se succèdent, se prolongeant parfois jusqu'au rituel de la prière commune du soir. Jean contemple longuement les fines gravures, les caressant du bout des doigts comme pour s'imprégner de leur substrat. Comme il voudrait pouvoir en faire autant, plutôt que de gribouiller sur des feuilles de papier récupérées !

Tout en filant la laine, grand-mère Vergoin raconte des histoires interminables à force de rebondissements. « ... Elle avait le secret d'attirer et d'amuser ses petits-enfants, nous rendre attentifs et nous détendre, en nous racontant lentement une histoire qui n'en finissait pas. Elle s'interrompait parfois au moment le plus intéressant, comme nos feuilletonistes, et nous donnait à faire de petites commissions, nous promettant la suite de son récit à notre retour. À la condition que notre mission soit correctement accomplie, que nous ne nous arrêtions pas en chemin, nous avions le droit de revenir nous blottir près d'elle, comme des poussins, pour entendre la suite. Elle commençait par nous demander où elle en était restée dans sa narration : Si vous m'avez bien écouté, vous devez pouvoir me le dire ! Sans réponse, ma bonne grand-mère reprenait au hasard le fil de son récit à rallonges avec un sourire bienveillant. »

Grand-mère Bonnassieux préfère chanter d'une voix de fausset quelques airs traditionnels. Son petit-fils lui redemande la *Complainte du juif errant*⁴⁷, écoute attentivement les paroles sentencieuses

⁴⁴ - Conventionnel forézien (1759-1795) originaire d'un village voisin, Bellegarde (en-Foréz) qui, à l'instar d'autres révolutionnaires, représentants en mission, se révèle un sanglant despote.

⁴⁵ - Comte Joseph de Maistre, *Considérations sur la France*, 1796.

⁴⁶ - Flavius Josèphe (37, vers 100) acheva ses *Antiquités judaïques* en 94. Le célèbre passage (18, 3, 3), témoignage historique direct non chrétien, concernant Jésus est sujet à caution.

⁴⁷ - Cette fameuse complainte anonyme, propagée par les colporteurs, voire par le clergé catholique, connaît une très grande popularité jusqu'aux premières décennies du XX^e siècle. Le *Juif errant* est le symbole de son peuple condamné à l'exil. Cette légende s'est formée dès le XIII^e siècle sur des bases post-évangéliques très anciennes, mais elle s'est surtout propagée au XVII^e siècle avec un succès d'autant plus grand après que d'aucuns prétendront avoir rencontré le paria à Bruxelles, le 22 avril 1777.

portées par une mélodie monocorde. Les nombreux couplets déroulent la légende selon laquelle Jésus portant sa croix et pliant sous le faix, voulut se reposer devant la porte du juif Ahasvérus (aussi appelé *Isaac Laquedem*). Celui-ci le chasse brutalement : « Avance et marche donc, car tu me fais affront ! » Pour le punir, Jésus lui aurait alors dit : « Tu seras errant sur la terre jusqu'à ce que je revienne. » Mu par une force irrésistible, l'homme se met en marche, inlassablement. Depuis, « avec cinq sous en bourse », il vagabonde continuellement sans trouver un lieu de repos :

*Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif errant ?
Que son sort malheureux
Paraît triste et fâcheux !
Que son sort malheureux
Paraît triste et fâcheux !*

...

L'enfant s'endort, rejoint en rêve le malheureux vagabond qu'il espère voir un jour de passage à Panissières.

Jean a huit ans.

Au hasard d'une promenade estivale, grand-père Bonnassieux et son filleul, découvrent une tranchée peu profonde fraîchement creusée. Le garçonnet est intrigué par une sous-couche grisâtre. « C'est de la glaise, explique l'aïeul, de l'argile grise (argile secondaire), une terre grasse, compacte qu'on peut modeler à sa guise... » Non sans mal, s'aidant de son bâton de noisetier, l'aïeul descend dans la fosse, détache de la paroi un petit bloc qu'il fait lentement rouler entre les paumes calleuses de ses mains, jusqu'à former un fuseau effilé. L'expérimentation débouche naturellement sur les utilisations de l'argile depuis les temps les plus reculés : tuiles plates ou creuses, briques parallélépipédiques, vases ventrus... « Tout près d'ici, il y a une grande tuilerie que nous irons voir ensemble, de près. Elle produit industriellement des objets en terre cuite pour construire des maisons. » Jean récupère une grosse boule de glaise qu'il emporte précieusement. « Il te suffira de la plonger quelques instants dans un seau d'eau pour qu'elle se ramollisse... »

Sitôt rentré au logis, l'enfant entreprend d'en pétrir des lambeaux sur une planchette. Sous ses doigts grêles et crispés, la matière prend peu à peu les formes approximatives, bizarres, d'un jeu de construction. Leur patient assemblage quelque peu guidé et encouragé reproduit grossièrement la fermette du Pirepoint : « Grand-mère était assise sur un banc ». Jean Bonnassieux expose son « espèce de plan-relief » sur le muret du jardin afin que l'argile sèche et durcisse au soleil. C'était sans compter avec l'orage qui, la nuit suivante, détrempe la glaise. Au réveil la « petite maison » est affaissée, informe. L'aïeul console de son mieux l'artiste en herbe par une leçon empruntant au fatalisme : « Tout passe, tout casse, tout lasse ! »

Sculpteur reconnu, Jean Bonnassieux gardait la nostalgie de son « premier chef-d'œuvre ».

Passé le découragement, le plaisir de donner forme à l'argile reprend vite le dessus. Jean entreprend de façonner une troupe de santons. La visite de la tuilerie lui a appris que la cuisson assurerait leur sauvegarde. Encore faut-il produire une chaleur de l'ordre de 1 000°C sans mettre les objets en contact avec la flamme ! Aidé de ses camarades, Martin, Roussillon, Ponchon, il construit un petit four dans un coin reculé du jardin. De vieilles ferrailles forment l'ossature. Les parois sont montées à l'aide de gros cailloux colmatés avec de la terre mouillée. Dans l'atelier du menuisier, les déchets de bois ne manquent pas, de quoi entretenir un feu d'enfer. Les parents surveillent ces initiatives craignant la propagation de l'incendie et les risques de brûlures. Testées à la cuisson, de petites tuiles d'argile en ressortent relativement solides et sonores. Les santons connaîtront à leur tour « l'épreuve du feu ».

Mathieu Bonnassieux confectionne pour son fils un pantin articulé en bois de noyer, inspiré d'articles de foire. C'est un gendarme reconnaissable à ses grosses moustaches et à son bicorne posé de travers. Les attributs de l'uniforme sont figurés à l'aide d'une pointe rougie au feu. Ravi, Jean anime la figurine dans des saynètes comiques improvisées où il force dans les graves sa voix fluette pour donner de l'autorité au personnage. Prenant goût à cet amusement, il entreprend de fabriquer une marionnette à sa façon. Son père le met en garde : les outils du menuisier, ciseaux et gouges, très coupants, peuvent provoquer de graves blessures. Cependant, le jeune bricoleur se montre adroit et prudent, en sorte que plusieurs pantins rudimentaires voient le jour dans un recoin de l'atelier de Panissières. Des années plus tard, le maître sculpteur jugera ses travaux d'enfance : « disproportionnés et disgracieux, mais avec un soupçon d'art ! » Dans la foulée, Jean Bonnassieux sculpte son premier sujet en bois, une « reproduction, en petit, de la chapelle des Pénitents (de Panissières) ». Comble d'originalité : « Dans le haut du clocher, on voit le père Dufournel, accoudé à une fenêtre. »

Jean va sur ses dix ans. Souvent malade, il n'a fait que de rares apparitions sur les bancs de l'école du village, d'où ses déficiences en orthographe et en calcul. Pour rompre une oisiveté jugée malsaine, Mathieu Bonnassieux propose à son fils de travailler à ses côtés comme apprenti-menuisier. Le gamin est enthousiaste, fier d'être associé au métier paternel, homme en puissance. Surtout, il pourra sculpter le bois à sa guise !

Chaque soir, après le souper, le père de famille donne lecture de la vie d'un saint, extraite d'un *Abrégé des vies des Pères, des Martyrs et des autres principaux saints...*⁴⁸. Le jeune Bonnassieux est tellement impressionné par la fin tragique des sept Macchabées⁴⁹, qu'il veut représenter la scène sous la forme d'un automate taillé dans le bois. Le projet est d'envergure pour le jeune apprenti qui doit faire œuvre d'imagination artistique et d'habileté technique, de minutie dans l'exécution. Après avoir mis en scène le jugement inique avec ses différents personnages, il lui faut orchestrer le mouvement par une gestuelle simplifiée, traduisant au mieux la symbolique pathétique du tableau... Le menuisier profite de l'enthousiasme du néophyte pour lui suggérer des astuces mécaniques d'assemblage et d'animation qui le font trépigner de joie. Jean Bonnassieux décrit « en deux mots » cette mémorable réalisation : « Le juge est sur son tribunal entouré de gendarmes ; non loin est un autel et, devant, une prêtresse debout. En présence de leur mère, chaque enfant est amené devant le tribunal. Le juge lui demande de sacrifier aux dieux et aux jouissances charnelles des païens (consommer de la viande de porc). La prêtresse s'avance et lui présente un plat de viande. L'enfant qui détourne la tête en signe de refus est aussitôt conduit au supplice. Après le septième et dernier, c'est au tour de la mère qui ne fait pas attendre sa réponse et va aussitôt rejoindre ses fils (dans la mort). Aux figurines peintes et mieux sculptées que les précédentes, j'ai ajouté cette fois le mouvement qui donne la vie à l'action. Au-dessus de cette lugubre scène se trouve la litanie de la Sainte Vierge, le ciel au-dessus de la terre. Bustes, attributs, emblèmes, peints et dorés, constituent ce chant glorieux et unique. »

Les *Litanies de la Très Sainte Vierge*, premier penchant pour la Madone ...

Comme la plupart des paysans, grand-père Bonnassieux s'adonne à la chasse avec une lourde pétoire pouvant provenir d'une armurerie stéphanoise. Son filleul l'accompagne et voudrait bien en faire autant. Un jeudi, l'aïeul lui ramène de Feurs une carabine à sa taille fonctionnant à l'air comprimé avec laquelle le gosse abat quelques merles maraudeurs dans les arbres du verger. Ayant largement déployé les ailes de ses victimes, Jean examine attentivement leurs articulations et attaches. Il en relève les différentes dimensions comparées à celles du corps. Bref, renouant avec la mythologie d'Icare, le jeune garçon entreprend de confectionner des ailes à sa taille. Feuilles de

⁴⁸ - M. Godescart, chanoine de Saint-Honoré, *Abrégé des vies des Pères, des Martyrs et des autres principaux saints, tirées des actes originaux, et des monumens les plus authentiques ; avec une Pratique et une Prière à la fin de chaque Vie ; et des instructions sur les Fêtes mobiles*, quatre tomes, de l'imprimerie de Crapelet, à Paris, chez B. Warée, libraire, quai des Augustins, n° 20 ; An XI, 1802.

⁴⁹ - Selon le *Livre des Macchabées*, nom de deux livres deutérocanoniques de la Bible, sous Antiochus Épiphane, en l'an 160 av. J.-C., sept frères subirent le martyre avec leur mère pour avoir refusé de violer la loi de Moïse en mangeant de la viande de porc.

carton épais, plumes de volailles et colle empruntée à l'atelier paternel feront, pense-t-il, l'affaire. Pierre, son jeune frère, est associé à ce projet d'envol utopique, heureusement abandonné avant que ne surviennent les dangers de l'expérimentation.

Mieux vaut tailler dans le bois des figurines de saints.

Son état de santé s'étant grandement amélioré, l'aîné des Bonnassieux reprend le chemin de l'école chrétienne de Panissières. Sous la houlette de maîtres compétents, l'oncle Charbonnière ou monsieur Rousset, grand-père de l'historien Camille Rousset⁵⁰, il rattrape une grande partie de son retard. Le matériel scolaire est simple et précieux : abécédaire, grammaire, livret de l'élève relatif aux *Problèmes sur les quatre règles* (addition, soustraction, multiplication, division), Histoire sainte. L'élève apprendra à tenir correctement et à tailler convenablement les plumes d'oie. De tempérament mystique, il suit avec application et assiduité les cours de catéchisme du diocèse de Lyon : séries de questions et de réponses simples, stéréotypées. Le jeune garçon gardera le souvenir de la pédagogie peu banale de l'abbé Courbière : « On y suivait une méthode que je n'ai vue nulle autre part et qui donnait pourtant les meilleurs résultats. Tout élève sachant bien sa leçon pouvait, à sa guise, interroger l'un de ses camarades mieux classé que lui. Quand la réponse attendue était incorrecte, l'interrogateur prenait la place de l'interrogé et réciproquement (progression ou régression). C'était un système d'attaque et de défense. Le vicaire, d'après son livre, jugeait de l'exactitude des propos. D'où, le classement progressif des élèves. » Le fils du menuisier revendique souvent la première place lors des classements hebdomadaires, « grâce à ma bonne mémoire ; surtout à ma bonne mère (qui lui fait réciter ses leçons) ». Après avoir collectionné les « médailles d'honneur », Jean Bonnassieux se voit, en fin d'année scolaire, décerner le prix d'application, une *Imitation de Jésus-Christ* du moine allemand Thomas Kempin, dans une traduction récente de Félicité Robert de Lamennais. Celui de piété, *Abrégé des paraboles du père Bonaventure*, va à un camarade prédisposé à la vie religieuse, plus tard supérieur d'un ordre monastique.

Dimanche des Rameaux de l'année 1823. « On prévient ma mère, deux heures seulement à l'avance, que je suis désigné, en remplacement d'un grand subitement indisposé, pour réciter la *Passion*⁵¹ à l'église devant l'autel de la Vierge où, chaque dimanche, se tient le catéchisme des garçons et des filles. Deux heures à peine, c'est bien court pour mémoriser un aussi long récit. Je m'empresse donc de le lire, de le relire, de remarquer le commencement de chaque page, sa physionomie propre. Après plusieurs lectures et beaucoup d'attention, un quart d'heure avant de partir, je débite à ma mère, d'un bout à l'autre, cette longue tragédie. À l'église, le moment venu, je récite également sans faute... »

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples ...

Le fils aîné des Bonnassieux fait sa première communion le 19 mai 1823. La semaine précédente a été consacrée à une « retraite », laquelle a classé filles et garçons selon leur connaissance du catéchisme. Vêtu d'un costume neuf de drap sombre, premier pantalon, avec au bras gauche un brassard de fine dentelle⁵². Bizarrement, car déjà porté sur la religiosité, Jean n'a pas laissé le souvenir de cette importante étape initiatique, morale et physique, que Napoléon méditant sur son rocher d'exil, dira être « le plus beau jour de la vie ». Jean va sur ses treize ans, l'âge de discrétion (de discernement) fixé, au XVI^e siècle, par le concile de Trente. La cérémonie religieuse, rythmée par la hallebarde du bedeau (ou « suisse ») en habit, plumet en tête, déploie toute la pompe possible dans les vapeurs de l'encens et le chant grégorien. Comme toutes les familles concernées, les Bonnassieux ont acheté un cierge dont la taille et l'ornement sont en rapport avec le statut social de la famille : les plus gros sont portés par un parent. Plus petits, ils sont vendus par le sacristain. Le jeûne préalable, au moins douze heures, est des plus stricts. Il faut veiller, lors de la toilette matinale à ne pas laisser

⁵⁰ - Camille-Félix-Michel Rousset (1821-1892), professeur agrégé d'histoire, historiographe au ministère de la Guerre (1860), élu à l'Académie française en 1871. Auteur de plusieurs ouvrages historiques dont une *Histoire de Louvois* et une *Histoire de la conquête de l'Algérie*.

⁵¹ - Évangile selon saint Matthieu.

⁵² - Ce n'est que vers la fin du XIX^e siècle, avec le culte de l'Immaculée Conception que les filles adopteront une tenue blanche semblable aux robes de mariées.

s'infiltrer la moindre goutte d'eau, pire de savon, entre les lèvres qui, tout à l'heure, recevront la sainte hostie. Mille et une recommandations sont données aux premiers communiantes pour éviter que celle-ci tombe sur le sol, adhère au palais...

La première communion avec son « diplôme » illustré et encadré marque l'entrée de Jean Bonnassieux dans l'adolescence.

Le sacrement de confirmation lui est administré plus tard, le 29 septembre 1825, par monseigneur de Pins⁵³. L'évêque coadjuteur de Lyon est reçu avec tous les honneurs : arcs de triomphe décorés de feuillages et de fleurs en travers des rues sur son passage, dais emplumé, bannières brodées des confréries et des corporations. Après le traditionnel psaume *Veni Creator*, Jean récite d'une traite au prélat le discours de bienvenue préparé par l'abbé Cador. Le prêtre lui a préalablement appris « avec patience et bonté, la manière de bien prononcer son texte, clairement et posément, en accompagnant chaque phrase d'un geste sobre et expressif ». Une bonne diction, une voix angélique font de l'effet qui vaudra au jeune orateur la lecture des épîtres lors des prochaines messes dominicales.

Sa connaissance du récit de la Passion, les différentes stations du Chemin de la Croix placardées sur le pourtour de la nef, inspirent à Jean Bonnassieux un « ensemble d'une certaine importance » de tableaux sculptés, certains animés, d'autres fixes, dont il façonne minutieusement chacun des personnages. De savants mécanismes assemblant ficelles et fils de fer, poulies, lacets et autres engrenages de récupération, assurent les différents mouvements. Œuvre de longue haleine qu'il réalise peu à peu, dès qu'il en a le temps. Commencée à la fin de 1823, « la Passion selon Jean Bonnassieux » ne sera achevée qu'au début de l'année 1828. La chambre-atelier de l'artiste en herbe est un bric-à-brac d'objets hétéroclites : « Au milieu de morceaux de bois, de carton et de verre, de pots de couleur et de colle, de pinceaux, de bouts de fil de fer, de roues et d'engrenages minuscules, j'étais entouré de centaines de petits personnages en bois de peuplier, assis, debout, couchés, à genoux, dans toutes les positions possibles, je taillais, coupais, collais, peignais, clouais, combinais, agençais, ajustais avec une activité dévorante, désolé que le temps passât si vite...⁵⁴ ».

Les seize ans de Jean Bonnassieux confirment le diagnostic du docteur Gensoul. Dès sa puberté, l'enfant chétif s'est métamorphosé en un adolescent de constitution normale.

Mathieu Bonnassieux qui croule sous les commandes d'un nouveau métier à tisser par brochage⁵⁵, sollicite l'aide de son fils, tout en lui accordant le temps de s'adonner à ses chers automates.

Les tableaux sculptés et peints s'alignent dans l'ordre de l'iconographie du supplice de Jésus « depuis la Cène et le jardin des Oliviers, jusqu'au Calvaire et au père Éternel ». Les différentes figurines, « en écorce de peuplier et peintes », sont animées selon le thème représenté. Sainte Véronique essuie inlassablement le visage de Jésus... De la poitrine du Christ, sans cesse percée par la lance du soldat romain, jaillissent les fines gouttelettes rosées échappées d'une fiole de liquide coloré cachée dans le décor... Dieu le Père, bras grands ouverts, émerge lentement d'un nuage floconneux (filasse de chanvre) pour accueillir son Fils...

Une seule des œuvres d'enfance de Jean Bonnassieux survivra à l'action destructrice du temps. Elle représente naïvement le « Lavement des pieds » (*Jean, 13, 1-17*)⁵⁶. Les douze apôtres, mains jointes, sont assis sur un banc surélevé. Jésus, agenouillé, tenant un minuscule mouchoir dans la main droite, glisse latéralement devant chacun d'eux, guidé par une rainure transversale. Ramené de Panissières dans les bagages de madame Bonnassieux, l'objet prendra place dans l'atelier parisien du maître. « Un jour, racontait-il au temps de sa célébrité, un riche mandarin chinois m'a rendu visite. Après avoir fait le tour de mon exposition, il m'a montré ce sujet de l'index en me disant le plus

⁵³ - M^{gr} de Pins avait déclaré lors de la première Restauration que le dauphin (Louis XVII) avait été « sauvé du Temple et qu'il était en Vendée en 1794, 1795... »

⁵⁴ - Jean Bonnassieux, *Enfance* (manuscrit) p. 10-11.

⁵⁵ - Le brochage consiste à entremêler sur le fond des fils de soie, d'argent ou d'or, de manière à former des dessins en relief.

⁵⁶ - Ces santons figurent dans la collection de Jacques Bonnassieux.

sérieusement du monde : « Celui-ci m'intéresse... » Devant mon étonnement et mon refus motivé, mon hôte commenta : « C'est beau, car cela vit ! »

L'apprenti menuisier confectionne des échasses, plutôt basses pour tester son sens de l'équilibre sans danger. Les ayant essayées avec succès, il s'emploie à corriger certains défauts, puis en confectionne de bien plus hautes, à la mode landaise. Ses mains sont libérées, les montants étant attachés aux mollets par des courroies de cuir. Quelques copains l'imitent et la joyeuse petite bande, haut perchée, déambule en goguette dans les rues du bourg. À l'époque des fenaisons qui est aussi celle de la cueillette des cerises, Jean se rend en cet équipage jusqu'au petit domaine au lieudit « La Goutte », propriété des grands-parents Bonnassieux, proche de Panissières⁵⁷. Monté sur ses échasses, il entre littéralement dans les branchages et croque à pleine bouche les fruits charnus. Ce numéro de cirque amuse les faneurs, mais inquiète son grand-père qui, redoutant les conséquences d'une mauvaise chute, lui demande instamment d'y renoncer. Ce qu'il fait pour ne point peiner son parrain. Mathieu Bonnassieux, quant à lui, trouvait que le passe-temps périlleux de son fils était plutôt salutaire, tant pour la musculation et la souplesse de son corps, que pour son sens de l'équilibre, mais de reconnaître volontiers qu'il n'était pas exempt de dangers. « Il se pourrait que l'idée des échasses me soit venue d'une visite à Lyon, se souvient Jean Bonnassieux. Mes parents m'y emmenèrent au moins deux fois, dont l'une à l'occasion de la fête du roi Charles X, en 1827. J'y vis tant de choses ! »

À Panissières, le petit théâtre de la Passion du Christ, si adroitement égayé, si bien imagé, fait l'admiration de tous, petits et grands. À tel point qu'un forain de passage propose, quelques années plus tard, de l'acquérir pour, de place en place, le montrer aux badauds. Mathieu Bonnassieux refuse catégoriquement cette transaction jugée scandaleuse. Fronçant le sourcil, index droit levé, il proclame : « Un bon chrétien ne saurait livrer la religion à un spectacle de foire ! » Et Jean Bonnassieux d'ajouter : « Il n'est pas bien non plus de placer une statuette du Christ sur une pendule, il y a des sujets qui ne doivent pas être accessoires⁵⁸. »

« À force de patience et de persévérance, j'en arrive à entrevoir un résultat... »

L'abbé Cador, le capitaine de gendarmerie Roche ainsi qu'un « bourgeois » de la ville, M. Terk, intercèdent auprès du menuisier : son fils est « doué », il doit l'autoriser à entreprendre des études artistiques, à Lyon. Mathieu bougonne, fait la sourde oreille : « Le métier d'artiste ne nourrit pas son homme ! (il pense aux seuls « artistes » qu'il connaît, les bateleurs des foires). À moins que sa famille puisse subvenir à ses besoins ! Vous savez bien que ce n'est pas notre cas ! » Surtout, l'artisan redoute l'éloignement familial, les mauvaises fréquentations et les lieux de perdition, la vie de bohème, les mœurs dépravés... À bout d'argument, l'archiprêtre de Panissières propose une solution « honnête et raisonnable » : Jean travaillera pour subvenir à ses dépenses tout en suivant les cours de l'*École Royale Académique de Dessin et de Géométrie*. Depuis 1807, « l'école des beaux-arts », sa dénomination usuelle, est installée dans les bâtiments du palais Saint-Pierre, ancien monastère du XVII^e siècle, bornant au sud la place des Terreaux, siège de l'hôtel de ville⁵⁹.

Jean est apprenti, à l'essai, chez un certain Juvéneton, négociant en ornements liturgiques, dont la boutique et l'atelier de confection sont proches de l'archevêché, à l'époque voisin de la cathédrale Saint-Jean, sur les bords de la Saône. Début juillet 1828, les Bonnassieux, père et fils, font le voyage jusqu'à Lyon, juchés sur la carriole d'un « coquetier » qui, deux ou trois fois par semaine, vient vendre aux citadins les produits fermiers du terroir de Panissières : œufs, volailles, fromages.

⁵⁷ - Jean Bonnassieux écrit « aux Gouttes » (manuscrit *Enfance*, p. 12) ; l'ancien plan cadastral mentionne « La Goutte ». Ce petit domaine agricole, parcelles de pré et de terre (5 à 6 000 m²) est situé à environ 300 mètres au-delà « du Pirepoint » en empruntant sur la droite le chemin dit « de Thévenon ». Plus tard, Jean Bonnassieux achètera ce « lopin de campagne ».

⁵⁸ - Jean Bonnassieux, *Enfance* (manuscrit) p. 11.

⁵⁹ - Le palais Saint-Pierre ne deviendra musée des Beaux-Arts qu'après 1862. La fontaine dénommée « Char de la liberté » due au sculpteur Bartholdi date de 1889. Elle fut refusée par la ville de Bordeaux, trop chère !

Les séparations d'avec sa mère, son frère et ses sœurs sont pathétiques. Lyon n'est distant de la maison familiale que d'une cinquantaine de kilomètres, mais il représente un monde urbain différent, presque inconnu, donc inquiétant.

L'aîné des Bonnassieux quitte définitivement son village natal, la vie familiale et campagnarde. À dix-huit ans, il tourne résolument le dos à une enfance malade mais somme toute heureuse. Son sérieux et son opiniâtreté ayant pallié ses défaillances scolaires, son niveau d'instruction élémentaire, très convenable, lui permet d'accéder aux études artistiques. Le sens de la culture lui est donné. Les connaissances classiques enrichissent l'expression du beau.

Le patron lyonnais éprouve aussitôt les aptitudes de son apprenti. D'une main, il lui confie un christ en plâtre du sculpteur Bouchardon⁶⁰, de l'autre, une planche épaisse de noyer : « C'est simple, tu la reproduis à l'identique ! » Une semaine plus tard la copie est prête, jugée très convenable. Plus difficile, la réalisation agrandie, toujours en noyer, d'une petite statuette en terre cuite. Une fois encore, Jean Bonnassieux s'en sort bien. Bref, l'essai est concluant. Juvéneton écrit à Mathieu Bonnassieux qu'il est prêt à signer un contrat d'apprentissage pour une durée de cinq années. Jean est logé et nourri, mais non rémunéré. En revanche, le négociant s'engage à faire admettre son apprenti aux cours de sculpture à l'école des beaux-arts et à lui laisser le temps nécessaire pour suivre cet enseignement théorique et pratique.

À la mi-août, Juvéneton, convaincu des aptitudes artistiques exceptionnelles de son apprenti, l'emmène assister à la solennelle distribution des prix de l'école des beaux-arts. Après la cérémonie, il le présente au languedocien Jean-François Legendre-Héral⁶¹, professeur de sculpture anatomique : « Maître, je ne crois pas me tromper en vous recommandant vivement le jeune Bonnassieux, c'est pourquoi je vous demande de bien vouloir l'admettre directement dans votre classe, sans qu'il soit préalablement tenu d'effectuer l'année de dessin réglementaire. » La notoriété du négociant lyonnais, le sérieux de ses jugements, sont suffisamment édifiants pour que le maître accède à cette requête.

À la rentrée d'octobre 1828, Jean Bonnassieux est à temps partiel élève de l'école des beaux-arts de Lyon, dans la spécialité « sculpture ».

Le fait est peu banal dans la France censitaire pour qu'il soit souligné. L'enseignement artistique est dispensé gratuitement et reste relativement libre des carcans académiques.



La sculpture consiste à façonner, par *modelage* ou par *taille directe*⁶² une forme saillante dans un matériau donné, soit la représentation spatiale, complète ou incomplète, d'un quelconque objet (naturel ou artificiel, être vivant ou non). L'importance relative des éléments en saillie par rapport à un fond (plan de référence, réel ou virtuel) permet de distinguer deux catégories d'objets sculptés : *ronde-bosse* et *relief*. La sculpture en ronde-bosse, ou *statuaire*, traduit complètement l'objet dans ses trois dimensions (ou presque : au moins les trois quarts du volume réel), en ce sens qu'étant totalement ou quasi totalement détaché du « plan de référence » un observateur peut l'examiner en tournant autour de lui. Dans la sculpture dite « en relief », l'objet adhère nettement au « plan de

⁶⁰ - On doit au sculpteur Edme Bouchardon (1698-1762), élève de Coustou, de nombreuses œuvres destinées aux jardins de Versailles : *Bassin de Neptune*, *Protée*. À Paris, il est l'auteur de *La Fontaine des Quatre Saisons* (rue de Grenelle, 1739-1750) et de la statue équestre de *Louis XV habillé à l'antique*, achevée par Jean-Baptiste Pigalle, sur la place des Victoires (abattue à la Révolution).

⁶¹ - Jean-François Legendre-Héral (Montpellier, 1796 ; Marcilly, 1851) : élève de Joseph Chinard et de Jean-Charles Marin à l'école des beaux-arts de Lyon (section dessin). Il s'est fait connaître au Salon de 1817 où il obtient une bourse de la ville de Lyon pour effectuer un voyage à Rome. L'année suivante il est nommé professeur de l'école lyonnaise. À Lyon, il réalise la statue d'Henri IV au fronton de l'hôtel de ville (1821) et la décoration (frises) du palais de justice (1847). En 1839, il s'installe à Paris où il obtient plusieurs commandes de l'État (église Saint-Pierre-Saint-Paul, 1845), École des mines, Jardin des plantes ...

⁶² - Les définitions suivantes sont empruntées à un ouvrage intitulé « Méthode et vocabulaire » édité par le ministère de la Culture et de la Communication. Nous avons pensé qu'il convenait d'insérer à l'intention du lecteur ces quelques informations techniques indispensables pour la compréhension du travail de Jean Bonnassieux, à son époque. Notre intention n'est évidemment pas de nous immiscer dans une théorie de la sculpture hors du champ de notre compétence.

référence », représenté par des formes en saillie et en creux plus ou moins prononcées ou écrasées : *haut-relief* et *bas-relief*. Le *médailillon* est un *bas-relief* de forme circulaire ou elliptique où le modelé est à peine suggéré.

La *statuaire* distingue trois catégories d'objets sculptés : *statue*, *groupe*, *buste*. La *statue* est la représentation complète d'un seul objet, généralement un être vivant (homme ou animal). Le *groupe* associe plusieurs objets de façon « cohérente » si lesdits objets sont de même nature et étroitement solidaires. Il associe des « figures indépendantes » quand les objets sont réunis par une action commune, dans une « unité de masse » : Vierge avec Jésus enfant (madone), cavalier (groupe équestre)... Le *buste* ne représente que la partie supérieure du corps humain selon plusieurs propositions ou *découps* : « à mi-corps », avec ou sans les bras ; « avec épaules », sans les bras ; « à l'italienne », tronc coupé horizontalement à l'amorce des bras ; « en hermès », tronc coupé à la hauteur des épaules et engagé dans un même bloc parallélépipédique.

Une sculpture est dite *indépendante* quand elle n'est pas exécutée pour s'intégrer dans un quelconque édifice ou monument. Généralement *isolée*, elle figure dans un jardin ou sur une place publique, sinon elle est dite *décorative*.

Les *dimensions* de la sculpture distinguent l'aspect « colossal », plus grand que nature ; « nature », vraie grandeur ; « demi-nature » et « petite nature », échelles réduites, miniaturisation (statuettes).

Une *académie* est une figure sculptée nue et entière réalisée d'après un modèle vivant, homme ou femme.

Une sculpture peut être posée sur un *piédestal* reposant sur le sol, lequel superpose généralement trois parties : une *base* (liaison avec le sol), un *dé* (partie centrale pouvant être ornée, notamment de bas-reliefs), une *corniche* (liaison avec la sculpture). Le *piédouche* est un petit piédestal, à base circulaire ou carrée, le plus souvent utilisé pour les bustes ou les vases.



Parmi ses jeunes camarades de travail, Jean se lie rapidement avec le Lyonnais Pierre Caille. Ils ont le même âge. Le Forézien apprécie tout particulièrement la concentration d'esprit de l'apprenti décorateur, sa maturité précoce qu'il tient d'avoir été élevé par des « grands-parents dignes, quoique très pauvres ». Souffreteux comme l'était Bonnassieux, Caille n'en est pas moins boute-en-train. Les crises de fous rires provoqués par « cet être spirituel et expansif » dérident l'ambiance laborieuse de l'atelier. L'amitié des deux garçons ne cessera qu'avec la mort prématurée de Caille, en 1842.

Les jeudis sont jours bénis pour Jean Bonnassieux. Ce jour-là, les « coquetiers » de Panissières viennent écouler leurs produits sur la place Saint-Nizier, au bas de Fourvière, sur la rive gauche de la Saône. Chez l'un d'eux, il trouve « le petit paquet (de victuailles) que [sa] bonne mère n'aurait eu garde d'oublier... » Par le même canal, Jean correspond régulièrement avec ses parents, frère et sœurs, et aussi avec ses grands-parents. Déjà, il possède la fibre épistolaire qu'il entretient tout au long de son existence avec une écriture fine, régulière, plutôt angulaire, légèrement inclinée. Ses lettres témoignent, outre d'une certaine élégance de style, d'une orthographe irréprochable, du respect des règles de grammaire et de syntaxe.

Jean Bonnassieux possède un sens aigu de l'amour filial, des relations familiales et de la prééminence patriarcale. Les sentiments qu'il porte à ses grands-parents paraissent d'autant plus respectueux que le vouvoiement est alors en usage. En témoigne ces quelques lignes à l'écriture maladroite que son aïeul Jean Bonnassieux lui adresse le jeudi 26 novembre 1828 :

« Je vous enverrai bientôt vos deux plants de laurier et de romarin (sans doute destinés au jardin de son patron) à moins que vous n'aimiez mieux attendre le printemps. Votre grand-mère a été malade pendant cinq semaines, mais elle est rétablie et fait son ménage. Nous avons accompli, le 4 de ce mois, notre cinquante et unième année de mariage et, le 5, j'ai eu quatre-vingts ans. Nous nous portons cependant assez bien...»

Legendre-Héral a cédé à l'insistance de Juvéneton : il dispense Jean Bonnassieux de la classe préparatoire de dessin. Pourtant, avant même la reprise des cours, le maître regrette d'avoir

outrépassé ses droits, commis une injustice. S'il ne revient pas sur sa décision, il invite son futur élève à venir dessiner chez lui, dans le quartier de Perrache, les dimanches matin. Ces cours particuliers, ce rapprochement, se révéleront très profitables pour le jeune Forézien qui, dès lors, vouera à son maître une infinie gratitude. « Bien des gens m'ont aidé, m'ont dirigé dans ma carrière, dira-t-il au soir de sa vie, mais tout cela est bien peu de chose à côté de ce que je dois à monsieur Legendre-Héral. Lui, a fait ce que je suis... » Le moment venu, pour la galerie des « Lyonnais dignes de mémoire » du musée Saint-Pierre de Lyon, promu musée des Beaux-Arts, il immortalise les traits de « cet homme au cœur d'or » dans un buste très expressif.

L'enseignement académique de la sculpture est alors fondé sur un modèle vivant adoptant des poses à l'antique. L'élève doit le représenter à la manière abstraite d'un canon esthétique exprimant le bel idéal et la perfection plastique qui s'affranchit de la contrainte mimétique, de la représentation fidèle de la nature. Plutôt que le nu féminin, l'anatomie masculine passe pour être plus propice à démontrer le talent d'un sculpteur.

Jean Bonnassieux se précipite littéralement aux cours de Legendre-Héral, mais il procède avec lenteur. Arrivé le premier dans l'amphithéâtre, il en sort le dernier, souvent chassé par les employés chargés du nettoyage des locaux. Confronté à des évocations mythologiques, source de la plupart des sujets de concours, l'élève sculpteur mesure ses lacunes en littérature classique. Il entraîne son ami Caille à la recherche d'un maître leur donnant quelques leçons particulières, au moindre coût. Un vieil instituteur accepte, moyennant deux francs par soirée, de leur enseigner les grands auteurs de l'Antiquité, grecque et romaine. Le tarif est faible, la prestation l'est tout autant. L'enseignant dont l'esprit paraît quelque peu dérangé, déclame des vers de son cru, plutôt que ceux des fameuses épopées homériques ou de *L'Énéide* de Virgile, légende des origines de Rome. Bref, les jeunes gens ont tôt fait de s'apercevoir qu'ils perdent leur temps et leur argent. Mieux vaut se former soi-même en fréquentant assidûment les bibliothèques de la ville. Le Forézien remplit un cahier entier d'extraits de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien plus tard retrouvé dans ses archives personnelles⁶³.

En juin 1829, Jean Bonnassieux est candidat au concours de fin d'année de la classe de sculpture. L'épreuve est double. D'abord transposer un buste antique de *Jupiter* selon un modèle vivant, puis représenter la tête d'un grand prêtre païen, coiffé d'une couronne de feuillage. L'apprenti décroche le premier prix.

La période estivale le ramène pour quelques semaines à Panissières, fier de son succès. Le temps des moissons, il renoue avec ses camarades d'enfance, dont six demoiselles auxquelles, en septembre, il adresse une lettre collective. Peut-être sont-elles ses « conscrits » ?

Compte tenu de son éloignement et de ses obligations artistiques, Jean Bonnassieux ne peut pas pleinement s'associer aux joyeuses festivités de la « classe 1830 », dans son village natal. Plus tard, il évoque les joyeuses tournées tonitruantes des « conscrits » dans la campagne, les agapes bien arrosées, citant quelques noms et leurs « exploits ». Lui aussi chante et fait le pitre. Il garde la nostalgie des fêtes de son village : vogue annuelle, feux de la Saint-Jean...

Romantique comme le veut l'époque et son âge, il se prend à rimailier.

En juillet 1830, la révolution parisienne des « Trois Glorieuses » chasse le roi de France, Charles X, au profit de Louis-Philippe I^{er}, roi des Français. À l'automne de 1831, éclate la « révolte des canuts ». Après la baisse d'activité consécutive à la révolution de 1830, la situation économique des soieries lyonnaises s'est nettement améliorée. Les « prix à façon » des « canuts » (ouvriers tisseurs) n'ont pas été augmentés pour autant. Ils sont même inférieurs à ceux pratiqués vingt ans plus tôt, en sorte que ce prolétariat vit dans la misère. Le 21 novembre, plusieurs centaines de « canuts » descendent des hauteurs de la Croix-Rousse pour manifester leur mécontentement devant

⁶³ - *Caius Plinius Secundus*, dit Pline l'Ancien, fut non seulement officier de cavalerie et procureur, un grand naturaliste romain - L'ouvrage encyclopédique dont il est ici question comporte 37 livres - Lorsque survient la catastrophique éruption du Vésuve qui, en l'an 79 de notre ère, ensevelit les cités d'Herculanum et de Pompéi, il est amiral de la flotte de Misène et il tente de s'approcher du rivage, à la fois pour porter secours aux habitants qui se pressent en bord de mer et aussi pour observer au plus près le phénomène. Il y trouve la mort à l'âge de 56 ans.

la préfecture. Au pied de la Grande-Côte, ils sont pris sous le feu de la 1^{re} légion de la garde nationale. C'est le signal de la révolte. Les insurgés rendus maîtres de la ville, le préfet accepte l'augmentation des « tarifs ». Les fabricants n'en veulent rien savoir. Le 3 décembre, une armée de vingt mille hommes, sous les ordres du duc d'Orléans, héritier du trône, et du maréchal Soult, rétablit l'ordre et les anciens « tarifs »⁶⁴.

La rentrée de l'école des beaux-arts s'en trouve reportée. Jean Bonnassieux n'a ni le temps, ni l'envie de défiler derrière les bannières noires des émeutiers : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ». S'il comprend les revendications des « canuts », il a (et aura) horreur des mouvements de foule, des meneurs criards et débraillés. Une aversion qu'il tient peut-être aux récits de son grand-père. Au reste, l'employé de Juvéneton consacre l'essentiel de ses loisirs à travailler sa technique de modelage, il sculpte une petite Vierge en bois, sa première madone, pour l'église de Panissières. Quelques années plus tard, placée dans la chapelle Saint-Loup, la statuette étant malencontreusement brisée lors de travaux de réparation, son auteur aura de la peine : « Non pas pour ce que cela valait, mais que voulez-vous c'était là mon début ! »

L'élève sculpteur reprend les cours avec entrain, bien décidé à progresser dans son art.



Le *modelage* est un mode de sculpture consistant à former un objet dans un matériau malléable, en l'occurrence l'argile, ou « terre crue », par déformation manuelle, incorporation ou enlèvement de matière à l'aide d'un outil. La masse d'argile peut être étayée par une armature métallique appropriée. Il en résulte un « modèle original », lequel peut être « cuit » à température convenable (*terre cuite*) ou moulé « à creux perdu » pour obtenir sa reproduction en plâtre, ce qui entraîne la destruction du modèle original lors du démoulage. Le *modelage* permet les « repentirs » : correction, réparation des malfaçons. Les principaux outils utilisés sont des *ébauchoirs*, *mirettes* simples ou gradinées, *spatules*...



Le sujet imposé au concours du mois de juillet 1831 consiste à figurer l'allégorie d'un fleuve, d'après la pose allongée, en appui sur un coude, d'un modèle vivant. Jean Bonnassieux choisit la simplicité classique qui s'en tient à représenter l'homme nu proposé, sans fioritures autres qu'une longue barbe, image de l'eau courante. Cette année encore, il est classé premier.

Quelques jours après la distribution des prix, pompeuse comme il se doit, Juvéneton confie à Jean qu'il souhaite rencontrer son père au plus tôt :

« Monsieur Bonnassieux, votre fils est un grand artiste en puissance. Il ne serait pas convenable que notre contrat d'apprentissage soit une entrave à son épanouissement. Par conséquent, avec votre consentement, je lui rends sa liberté... »

Mathieu Bonnassieux hésite, triturant le large bord de son feutre noir. Quoique âgé de vingt et un ans, donc majeur, son fils sera-t-il en mesure d'affronter seul le monde difficile de l'art. La voie est réputée difficile, semée d'embûches. Ne conduit-elle pas, très souvent, à la bohème famélique sinon à la misère noire ? Cette sombre perspective lui interdirait de fonder une famille, du moins de la faire vivre convenablement, dignement, dans la tradition des Bonnassieux.

Sans doute, Juvéneton se montre-t-il suffisamment persuasif puisque le contrat d'apprentissage est tacitement rompu. Les Bonnassieux, père et fils, retournent ensemble à Panissières, échangeant une longue suite de questions assorties de vagues réponses.

À la mi-août, une lettre de Legendre-Héral demande instamment à Mathieu Bonnassieux de lui renvoyer « son plus brillant élève ».

⁶⁴ - Clément Victor François Gabriel Prunelle est alors maire de Lyon, bonapartiste et constitutionnel. Avec son premier adjoint, Jean-François Terme, futur maire, il a fondé dans les années 1825 *Le Précurseur, journal constitutionnel de Lyon et du Midi*.

Jean Bonnassieux regagne donc Lyon où une modeste chambre lui est réservée près de l'atelier du maître. En attendant la reprise des cours, Legendre-Héral souhaite initier son protégé au délicat travail du marbre, matériau de prédilection pour sa structure homogène, surtout quand il est blanc. Non seulement, il convient de manier avec habileté boucharde et ciseau sous divers angles de frappe, maîtriser la percussion pour détacher l'éclat superflu mais, plus subtilement, il faut savoir sonder la matière, jouer avec ses cristaux et ses veines, déjouer ses imperfections et ses pièges. Chaque portion de surface sculptée manifeste, de façon plus ou moins dilatée, un volume de courbures. Jean Bonnassieux entre, comme en communion, dans cette intimité matérielle où la main créatrice et l'esprit concepteur échangent constamment leurs « savoirs opérationnels ». Satisfait, le professeur l'associe à la commande d'un mécène : une réplique de sa remarquable statue, *Eurydice piquée par un serpent*⁶⁵, exposée au Salon de Paris, en 1822.



La sculpture dite « en taille directe » consiste à façonner un objet dans une matière minérale dure, pierre ou marbre, à l'aide d'un outil tranchant, sans la réalisation d'un modèle (ou esquisse) préalable. Le bloc initial provient d'une carrière où il a été extrait, sélectionné puis « épannelé », « dégrossi ». Dans le cas de la taille directe, le sculpteur, tel Michel-Ange, l'attaque ensuite en dessinant éventuellement à même le bloc des « schémas » successifs déterminant les modalités d'avancement du travail. L'inconvénient de ce mode de sculpture tient dans la difficulté, sinon l'impossibilité de « repentirs ». Du temps de Bonnassieux, les sculpteurs n'utilisent pas cette méthode mais la « taille avec mise au point ». Elle suppose la réalisation préalable d'un modèle en plâtre que l'on reproduit (copie) dans le marbre. Le bloc est tout d'abord « ébauché », taillé en fonction de « plans principaux » et « intermédiaires », déterminés par un sculpteur « ébaucheur » ; puis il est confié à un « praticien » qui utilise le système de références dit *des trois compas*, soit trois « points de basement » et divers « points auxiliaires », matérialisés, sur le modèle, par des clous à tête percée. Le sculpteur utilise une panoplie d'outils durcis (à l'époque, ils ont subi un traitement thermique de trempe) : *laie* permettant d'égaliser les surfaces, *pointe* et *maillet* ou *massette* pour le dégrossissage par éclatement maîtrisé de la roche, *trépan* (mis en rotation par un *archet*, ou *violon*) qui permet de faire des trous sans percussion, *boucharde* pour araser les saillies, *ciseaux* de divers modèles (*pied-de-biche*, *plat*, *rondelle*...) pour détacher de petits fragments de matière, *gradines* de diverses tailles qui tracent des petits sillons réguliers, appelés *brettelures*, d'autres outils procédant par frottement et abrasion : *onglettes*, *ripes*, *râpes*, *abrasifs*...



L'énorme bloc de marbre de Carrare⁶⁶, grossièrement ébauché, laisse peu à peu apparaître ses formes définitives quand un coup malheureux détache un fragment du plissé. Paralysé par sa maladresse, Jean Bonnassieux laisse lourdement choir sa massette sur les dalles de l'atelier. Legendre-Héral s'approche, palpe la blessure de la pierre comme le ferait un médecin. Le fautif baisse les yeux et ne dit mot, s'attendant à une sévère admonestation. « Rassurez-vous mon enfant, lui dit doucement le maître en lui posant familièrement une main sur l'épaule, le mal n'est pas si grand. Ce drapé peut être modifié à volonté et je réparerai cet accident qui peut arriver à chacun d'entre nous. »

Encore sous le choc, quoique rassuré, l'élève reprend en main ciseau et massette. L'échec est un enrichissement professionnel. *Errare humanum est, perseverare diabolicum !* Prudent et soigneux, Jean Bonnassieux conduit avec bonheur l'ouvrage à bonne fin. Alors, le maître lui témoigne hautement sa

⁶⁵ - *Eurydice*, nymphe, épouse d'Orphée, poursuivie par Aristée ne voit pas le serpent dont la morsure lui sera fatale. Inconsolable, Orphée ira la chercher jusqu'aux Enfers...

⁶⁶ - La ville de Carrare est située à la lisière du massif calcaire des Alpes Apuanes. Depuis l'Antiquité, elle est renommée pour l'exploitation de ses marbres blancs, dont la pureté et le grain n'ont d'égal que ceux de Paros, en Grèce. Michel Ange venait y choisir lui-même les blocs convenant à ses œuvres.

satisfaction et lui tend cinquante francs. Jean refuse catégoriquement : « Maître, je vous suis redevable. Vous inversez les rôles ! » Legendre-Héral insiste, hausse le ton, fait mine de se fâcher : « Cet argent, vous l'avez bien gagné, un praticien (sculpteur subalterne chargé de la préparation des ébauches) m'eût coûté bien davantage ! Sachez qu'il est dans mes habitudes de payer mes dettes ! » Bonnassieux empoche l'argent, confus de gratitude.

Pendant cette réalisation, Legendre-Héral reçoit Hippolyte Flandrin. Son ancien élève à l'école de dessin vient de concourir sans succès pour le grand prix de Rome de peinture, qu'il obtiendra cependant l'année suivante⁶⁷. Monté à Paris, entré en formation dans l'atelier d'Ingres, Flandrin rapporte un carton renfermant des croquis réalisés sous l'autorité du grand peintre. Enfariné de poussière de marbre, Jean Bonnassieux examine l'un après l'autre ces dessins modelés, fouillés, ombrés, aux traits serrés, d'un style sobre et classique. Quel talent !

Au long de l'année scolaire 1831-1832, le jeune artiste suit les cours d'anatomie et de sculpture, dessine beaucoup, dans l'esprit académique du moment.

La vie à Lyon est beaucoup plus chère qu'à Panissières. Les subsides octroyés par les parents Bonnassieux ne suffisent pas à financer la nourriture et les faux frais de leur fils. Celui-ci doit, en effet, s'acquitter des frais spécifiques inhérents à la sculpture : matériaux d'œuvre, modèles... Cependant, le jeune artiste n'en dit rien aux siens, n'ignorant pas le dur travail de son père pour subvenir aux charges familiales. Pour boucler son budget, il retouche des statues chez Juvéneton. Au souvenir des « années bénies » de sa métamorphose lyonnaise, Jean Bonnassieux avoue avoir souvent été soumis à la portion congrue du pain et de l'eau ce qui, plaisantait-il, « était aussi un gain de temps ». Certaines fois, rares pour mieux en goûter le plaisir : « Les bonnes heures de travail étaient suivies de folles soirées où l'on allait rire aux (théâtre des) Célestins des grimaces du bon vieux Cécicourt. »

Le vendredi 23 février 1832 grand-père Bonnassieux écrit à son petit-fils cet émouvant message :

« J'aurai bien du plaisir à vous voir à Panissières cet été, si vous ne partez pas pour Paris. Si vous deviez rejoindre la capitale sans passer par chez nous, je n'espérerais plus vous revoir car mes forces déclinent de trop étant dans ma quatre-vingt cinquième année. Dans l'instant, je me porte encore assez bien. N'oubliez pas le vieillard que je suis. Mon ami, soyez toujours sage. Nous devons penser à Dieu et le prier de nous soutenir. Je termine en vous embrassant d'ici avec votre grand-mère. »

L'élève sculpteur a vingt-deux ans. L'heure de son départ pour Paris n'a pas encore sonné.

Le sujet du concours de juillet 1832 consiste, toujours d'après la pose convenue d'un modèle vivant, à élaborer une statue de *Mucius Scaevola*⁶⁸. À l'unanimité, le jury décerne la médaille d'or à Jean Bonnassieux. Insigne honneur qui lui vaut d'être exempté de la conscription.

À l'automne, le vieux général Paultre de la Motte, administrateur de l'école des beaux-arts souhaitant constater les talents du jeune artiste lui rend visite dans l'atelier de Legendre-Héral⁶⁹. Intimidé, Jean lui présente ses meilleures statues, quelques esquisses et de nombreux dessins. Le vétéran de la Grande armée est d'autant plus admiratif que Legendre-Héral est formel : son protégé « fera assurément parler de lui ».

⁶⁷ - Hyppolite Flandrin, naît à Lyon en 1809, meurt à Rome en 1864. Élève d'Ingres, il se consacra essentiellement à la peinture religieuse. Il a notamment couvert de compositions murales la nef de l'église de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. On lui doit cependant un fameux *Jeune homme assis près de la mer* (1836, musée du Louvre). Sa statue figure dans la petite rotonde qui domine la fontaine des Jacobins sur la place du même nom à Lyon.

⁶⁸ - Pendant le siège de Rome par les Étrusques (567 av. J.-C.), *Mucius*, jeune Romain, pénètre dans le camp ennemi et, croyant mettre à mort le roi *Porsenna*, tue son secrétaire. Conduit devant le souverain étrusque, il plaça sa main droite sur un brasier ardent pour la punir de s'être trompée tout en affirmant que trois cents jeunes Romains avaient fait le serment de le tuer. Le roi, épouvanté, se hâta de conclure la paix. On donna dès lors à *Mucius* le surnom de *Scaevola*, signifiant *le Gaucher*.

⁶⁹ - Pierre-Louis-François, vicomte Paultre de la Motte (1774-1840), général de brigade en disponibilité depuis 1814 revenu sur le devant de la scène depuis l'avènement de Louis-Philippe. Il garde les traces d'une blessure à la jambe gauche reçue sur le champ de bataille de Wagram.

Tandis que Bonnassieux reçoit la médaille d'or de sculpture, son condisciple Pierre Bonirote, élève de Revoil⁷⁰ depuis 1824, se voit attribuer le « rameau d'or » de peinture. Le succès rapproche les deux lauréats qui échangent des idées, des conseils et aussi leurs talents. L'un peint le portrait du sculpteur, l'autre modèle, en un médaillon de terre cuite, le buste du peintre. Cette camaraderie se perpétuera tout au long de leur existence⁷¹.

Désormais, l'enfant de Panissières vit presque confortablement de son art, comme praticien (ébaucheur), comme retoucheur, et aussi comme sculpteur à part entière, d'autant qu'il est locataire à peu de frais d'une chambre dans l'hôtel particulier de Legendre-Héral. Sa jeune renommée lui ouvre quelques salons de la bourgeoisie lyonnaise où l'on se réunit pour cultiver, dans l'air du temps, un romantisme maniéré. Là, on mime des charades. Ici, on compose des tableaux vivants. Ailleurs, on s'improvise troupe de théâtre pour donner dans la tragédie, à l'imitation de la grande Rachel. Le Forézien se voit confier le rôle du dictateur romain dans *la Mort de César* de Voltaire⁷². Le jour de la représentation un spectateur que l'on croit être Pierre Caille, est pris d'un irrésistible fou-rire et la tragédie se mue en bouffonnerie.

Quand le temps est beau, les soirées d'été sont consacrées à de joyeuses promenades jusqu'à la Mulatière ou, de préférence, dans la riante vallée de la Saône, vers l'île Barbe, dont le duc de Ferrare, au XVI^e siècle, disait qu'elle était « un petit paradis ». Certains dimanches, Caille et Bonnassieux partent seuls en excursion dans la Dombes, semée d'étangs jadis creusés par les moines et peuplée de milliers d'oiseaux. Ils gagnent, aux confins du Beaujolais, le pays des pierres dorées, ou encore poussent jusqu'au pittoresque village médiéval de Pérouges. Jean n'oublie pas pour autant ses amis de Panissières qui, eux aussi, s'adonnent à des délassements culturels. En témoigne cette lettre amusante que lui écrit, le mercredi 12 décembre 1832, la fille d'un notable de la localité : « Je vous envoie le rôle du marquis d'Albec qui figure dans une petite pièce intitulée *l'Espiegle*⁷³. Nous avons commencé à copier les rôles du *Sourd ou l'Auberge pleine*, mais comme nous avons prévu qu'il nous serait impossible d'apprendre tant de choses en si peu de temps, nous y avons renoncé et nous nous bornons à *l'Espiegle*, *Heur et Malheur*, et à la répétition de la *Curieuse*. Dans la seconde pièce, vous voudrez bien vous charger du rôle de *Jules Fombert*. » Au bas du feuillet, le père de la jeune fille ajoute : « Nous espérons avoir le plaisir de vous voir aux fêtes de Noël... Je vous invite à continuer de marcher dans la voie que vous vous êtes tracée ; elle vous a mené à l'estime publique, elle vous mènera au bonheur que vous méritez. »

Malgré son statut d'artiste, le fils aîné des Bonnassieux s'avère un parti intéressant.

Jean Bonnassieux regagne probablement son village natal à l'occasion des fêtes de Noël et du nouvel an 1833. Qu'advint-il de la représentation théâtrale projetée ?

L'été suivant, de retour au pays, le jeune homme retrouve sa bande de copains et de copines. Tous s'égaillent joyeusement dans la campagne avec des arrière-pensées de conter fleurette. Les promenades champêtres sont jalonnées de pique-niques. Jean, très entouré, doit répondre de son art, raconter sa vie lyonnaise dans le détail anecdotique. Ce qu'il fait volontiers avec force éclats de rire. L'époque étant au romantisme, il déclame galamment à son escadron féminin, comparé à des anges gardiens :

*On dit les anges invisibles,
Je n'en crois rien, car je vous vois !*

⁷⁰ - Pierre-Henri Revoil (1776-1842), élève de David (1795), il est l'un des plus typiques peintres du *style troubadour* (reconstitution idéalisée de l'atmosphère médiévale).

⁷¹ - Pierre Bonirote (né le 6 avril 1811 à Lyon, mort le 24 mai 1891 à Orléans - Rhône), commence à exposer à Lyon en 1833, à Paris en 1842. Il séjourne à Rome de 1836 à 1839 où il rencontre Flandrin et Ingres. De retour à Lyon, en 1843, il est nommé professeur à l'école des beaux-arts de la ville.

⁷² - Tragédie en trois actes et en vers, écrite en 1731 mais jouée pour la première fois en 1743. Nous verrons que Jean Bonnassieux n'apprécie guère la philosophie voltairienne !

⁷³ - *L'Espiegle et le dormeur*, comédie en trois actes, imitée de Calderon, de l'auteur dramatique et comédien clermontois Antoine-Jean Bourlin, dit Dumaniant (1752-1728).

Les vacances estivales sont écourtées, Jean Bonnassieux qui se doit à sa carrière artistique, regagne Lyon. Auparavant, il fait un détour intéressé par Nervieux, dans la plaine du Forez, sur la rive gauche de la Loire. Le curé de la paroisse, l'abbé Rousset, originaire de Panissières, le conduit en carriole jusqu'au château de la Salle, flanqué d'une adorable chapelle gothique, pour le présenter au comte de Bastard, pair de France et président du conseil général de la Loire⁷⁴. L'accueil est courtois, sans plus. Monsieur de Bastard prodigue ses encouragements et promet éventuellement son aide.

Legendre-Héral incite vivement son protégé à réaliser, à titre d'exercice, le sujet du prochain grand prix de Rome : *Hyacinthe blessé par le disque d'Apollon*⁷⁵. Pour l'y aider, il met gracieusement à sa disposition une place dans son atelier et, prétextant un emploi commun, propose de payer la moitié des frais de la pose du modèle.

Hyacinthe, gravement blessé, gît à moitié couché, accoudé sur le bras gauche. Glaise trop humide, armature trop faible ? Au matin la statue s'est affaissée : *Hyacinthe* est allongé sur le sol comme rapproché de la mort ! Legendre-Héral sourit et, le plus sérieusement du monde, propose de conserver cette posture, ajoutant que la représentation en marbre s'en trouvera facilitée !

L'œuvre achevée, son moulage en plâtre rejoint l'exposition lyonnaise de l'automne 1833. Le critique d'art du journal, *Le Courrier de Lyon*, l'accueille favorablement : « Cette figure présente de l'intérêt. Les bras, les mains notamment sont modelées avec finesse et vérité ; elles annoncent un véritable artiste... »

Fort de cet encouragement, mais en réalité sûr du talent de son protégé, Legendre-Héral l'incite à parachever ses études à Paris. Jean Bonnassieux répond qu'il n'en fera rien sans le consentement de son père, lequel lui répond par écrit « qu'il doit suivre les conseils avisés de son maître ». Deux places sont réservées dans la diligence de Paris quittant Lyon dans la matinée du mercredi 9 avril 1834. Legendre-Héral accompagne le jeune artiste vers sa destinée.

Le jour même de ce départ, Lyon est le théâtre d'une formidable insurrection. Une nouvelle fois, les « canuts » de la Croix-Rousse revendiquent en masse contre la baisse de leurs salaires et s'opposent au projet de loi limitant les associations corporatives. L'armée, qui occupe la ville et les ponts, ouvre le feu sur les manifestants qui édifient des barricades à travers les rues, prennent d'assaut la caserne du Bon-Pasteur. La tactique de Thiers, alors ministre de l'Intérieur, consiste à évacuer la ville mais à l'encercler étroitement, pour ensuite la réinvestir quartier après quartier, rue après rue⁷⁶. Dans la nuit du 10 avril, il neige et c'est un spectacle fantastique que de voir dériver sur le Rhône de grosses barques de foin incendiées qui percutent et endommagent, sinon détruisent les piles des ponts. L'artillerie éventre la façade de l'église des Cordeliers où se sont retranchés les derniers révoltés avec leurs munitions. Le 15 avril marque la fin de la « semaine sanglante » : 301 victimes réparties en 170 insurgés et 131 soldats.

Les deux voyageurs débarquent à Paris le 12 avril. Le lendemain, un dimanche, les Parisiens du faubourg Saint-Antoine, informés des événements sanglants de Lyon, manifestent à leur tour. L'émeute est, elle aussi, sévèrement réprimée par le maréchal de camp, député, Thomas-Robert Bugeaud, comte de la Piconnerie, ancien de la Grande armée, futur gouverneur général de l'Algérie, célèbre pour sa « casquette » à double visière.

Jean Bonnassieux se tient à l'écart de l'agitation politique. Cependant, il s'inquiète du sort réservé à certains de ses amis lyonnais impliqués dans le mouvement ouvrier et n'a de cesse d'obtenir de leurs nouvelles jusqu'à être complètement rassuré. En avril 1835, un millier de prisonniers sont jugés à Paris. Nombre d'entre eux seront condamnés à la déportation.

⁷⁴ - Dominique-François-Marie, comte de Bastard (1783-1844) fit une brillante carrière de magistrat : juge auditeur à la cour d'appel de Paris (1808), conseiller à la cour impériale (1810), premier président de la cour royale de Lyon (1816), pair de France (1819), chargé de l'instruction du procès de Louvel, assassin du duc de Berry, président de la section criminelle de la cour de cassation (1829), rapporteur dans le procès des ministres de Charles X.

⁷⁵ - *Hyacinthe* est un héros mythologique lacédémonien qui fut involontairement tué par son ami *Apollon* d'un coup de disque. Son sang engendra une fleur, la jacinthe.

⁷⁶ - Thiers appliquera cette même tactique pour en finir avec la Commune de Paris, en 1871.

« On rencontre ici le plus grand luxe et la plus grande saleté, la plus grande vertu et le plus grand vice... ; plus de bruit, de cris, de fracas de voitures ébranlant le pavé et de boue qu'on ne saurait imaginer...⁷⁷ ». Le Panissierois partage-t-il l'opinion du jeune Chopin arrivé de Pologne peu de temps avant lui ?

Après avoir installé son protégé dans une minuscule chambre meublée au bas de la rue Monsieur-le-Prince, dans le quartier latin, Legendre-Héral lui procure un emploi de praticien⁷⁸. Sur le point de rentrer à Lyon, il insiste pour remettre à son ancien élève la somme de mille six cents francs, sous le prétexte « de solder l'ensemble des travaux effectués pour [son] compte ». Après quoi, il dit gravement à Jean, tristement planté sur le trottoir : « Travaillez, mon ami, vous aurez le prix de Rome, d'ici trois ans. »

Pendant son séjour à Paris, Legendre-Héral a présenté Jean Bonnassieux à Pierre-Jean David d'Angers⁷⁹, à Victor Orsel⁸⁰ et aussi à Denis Foyatier⁸¹. Ce dernier est un compatriote originaire de Bussières dans le département de la Loire, village proche de Panissières. Ces éminents professeurs de l'École supérieure des beaux-arts de Paris se montrent plutôt distants, aussi le Forézien préfère retarder son inscription jusqu'à la prochaine rentrée : « D'ici là, j'apprendrai à connaître ce nouveau milieu. »

Cependant, Foyatier l'a présenté à Auguste (ou Augustin) Dumont⁸². Le sculpteur lui propose de travailler avec lui, dans son atelier, pour le former, corriger ses compositions. Jean Bonnassieux sera l'aide du maître-praticien Jean Sorrieu, chargé de le rémunérer selon la quantité et la qualité du travail fourni. Passé quelques mois, Dumont traite directement avec Bonnassieux d'ébauches à réaliser « afin qu'il puisse jouir à la fois des bénéfices de l'ouvrier et du patron ».

Jean Bonnassieux expose au Salon de 1834 son *Hyacinthe blessé* (n° 1981). La statue « naïve et charmante⁸³ » passe complètement inaperçue parmi les œuvres des meilleurs artistes parisiens.

Avant de quitter Lyon, ses professeurs lui avaient conseillé de rencontrer leur ancien collègue, le statuaire Joseph Marin⁸⁴ :

« Dans les premiers jours de septembre, j'allais donc voir, rue de Seine (derrière l'Institut de France), au cinquième étage, le vieil artiste, ancien grand prix de Rome (1801) et ancien professeur de sculpture à Lyon, réduit, sur ses vieux jours, à une profonde misère [Il meurt peu après, le 18 septembre, âgé de soixante-quinze ans]. Je le trouvais affaissé dans un large et vilain fauteuil, façonnant, à l'aide [chaussé] de lunettes, de petites figurines, bien banales, grandes comme la main, qui lui rapportaient quelques sous... Le chagrin et l'âge avaient tué l'artiste ; il ne lui restait plus qu'une sorte de routine et des mains affaiblies et tremblantes. Je parlais de cette visite à Foyatier, chez lequel je travaillais en ce moment et qui fut élève de Marin. Il me dit lui avoir fait obtenir récemment la commande d'une statuette de sainte qui lui avait été payée 600 francs. Foyatier ajouta qu'il y avait bien longtemps que le pauvre vieux n'avait eu pareille somme en sa possession...⁸⁵ ».

⁷⁷ - Lettre du 18 septembre 1831 adressée à son ami Kumelski.

⁷⁸ - Il déménage bientôt pour un meublé situé rue Madame, dans le même quartier.

⁷⁹ - Pierre-Jean David d'Angers (1788-1856) : Grand prix de Rome (1811), membre de l'Institut de France (1826), adepte du néo-classicisme, il est l'auteur d'un grand nombre de statues, de bustes, de médaillons remarquables de finesse.

⁸⁰ - André-Jacques-Victor Orsel (1795-1850) : Originaire d'Oullins, élève de Pierre Revoil à l'école des beaux-arts de Lyon, est pensionnaire de la villa Médicis, à Rome, de 1822 à 1829. Ce peintre d'histoire s'est surtout distingué dans des œuvres religieuses dont la décoration (*Litanies de la Vierge* en 60 tableaux) de l'église Notre-Dame de Lorette, à Paris (IX^e arrondissement).

⁸¹ - Denis Foyatier (1793-1863) : Grand prix de Rome (1817), auteur notamment de *Spartacus*, aujourd'hui au musée du Louvre, de *Germanicus*, dans le jardin des Tuileries, à Paris, de la statue équestre de *Jeanne d'Arc*, à Orléans, inaugurée le 8 mai 1855. Il est le beau-père du sculpteur Jules Blanchard (1832-1916).

⁸² - Augustin-Alexandre dit Auguste Dumont (1801-1884). On lui doit notamment le *Génie de la Liberté* en bronze doré qui surmonte la colonne de Juillet, place de la Bastille, à Paris et la statue en bronze de *Napoléon en empereur romain* (1863) installée au sommet de la Colonne Vendôme détruite le 16 mai 1871.

⁸³ - Chanoine Jean Reure, *Jean Bonnassieux, sculpteur forézien... op. cit.*, p. 9. Modèle en plâtre n° 1981.

⁸⁴ - Joseph-Charles Marin est né à Paris en 1759, il y meurt en 1834. Il fut Grand prix de Rome en 1801.

⁸⁵ - *Revue de l'art français*, septembre 1889.

Le 29 juin 1834, se déroulent les funérailles du baron Gros⁸⁶. Après avoir été comblé d'honneurs sous l'Empire, le peintre, moins en vogue, avait perdu confiance en lui et en l'opinion publique. Son *Hercule écrasant Diomède* lui avait même valu les quolibets de la critique. Conscient de son échec, dépressif, il s'est suicidé en se noyant dans la Seine, du côté de Sèvres. Quelques mots avaient été glissés dans la garniture intérieure de son chapeau, à l'intention de son épouse ainsi que sa carte déchirée sur laquelle ne figuraient plus que son nom et son adresse. Il avait soixante-quatre ans. Avec d'autres élèves artistes, Jean Bonnassieux a dételé les chevaux du corbillard pour le tirer à bras jusqu'au cimetière du Père-Lachaise : « Le fardeau était moins lourd pour nos bras que pour nos cœurs. »

Pour Bonnassieux, il est désormais clair que l'artiste sincère tient davantage à l'approbation de sa propre conscience qu'au succès officiel.

Le 1^{er} septembre 1834, le Forézien tente d'obtenir une place pour concourir à un prix de l'École supérieure des beaux-arts de Paris. Admis le dernier à entrer dans la salle, il se retrouve relégué au fond, loin du modèle dont il voit mal la pose. Ce qui ne l'empêche pas, le 20 octobre suivant, de recevoir avec de chaudes félicitations sa troisième médaille d'or. Pareil succès lui vaut d'être mal vu par les maîtres parisiens, jaloux que le lauréat ne soit pas leur élève. Écœuré plus que vexé, Jean Bonnassieux s'en explique à demi-mot dans une lettre à Legendre-Héral.

En retour, il reçoit de son maître lyonnais, les mots appropriés au réconfort moral, à la distanciation, à l'endurcissement, à la « pratique » des hommes ; bref, une leçon de fatalisme :

« J'ai appris avec bien du plaisir tous vos succès, mon cher Bonnassieux, rien ne m'a surpris, jamais rien de bien ne me surprendra de vous. Une troisième médaille, cela est bien, mais il faut arriver au grand prix [de Rome]. Il faut travailler, mon bon ami ; Orsel vous donnera de bons conseils. Je suis heureux d'apprendre qu'il est toujours le même, obligeant et dévoué.

« Il faut, puisque M. Pradier vous semble le plus dévoué à ses élèves, vous mettre sous sa direction. Je vous adresse une lettre pour lui. Lisez-la et vous la lui remettrez après⁸⁷.

« Si vous me conservez un bon souvenir, ce dont je ne doute pas, ne le lui faites pas apercevoir. Cela est inutile et pourrait diminuer l'intérêt que je désire qu'il prenne à vous ; vous me comprenez ? Plus tard, si j'ai pu vous être bon à quelque chose, vous pourrez le dire, mais il faut d'abord arriver et ne point parler de moi à ces messieurs. »

D'accord, sauf que Jean ne dira rien à Victor Orsel, considérant que le peintre lyonnais (originaire d'Oullins) ne lui est d'aucun secours...

Le 21 mars 1835, Jean Bonnassieux obtient une première médaille au Salon pour un groupe de *Lutteurs*. Du coup, il dresse un bilan des plus flatteurs de sa scolarité artistique : « À l'école des beaux-arts (de Paris et de Lyon), j'ai concouru dix fois, dix fois seulement, et j'ai eu dix médailles⁸⁸. »

Le sculpteur et peintre James Pradier, plus tard auteur des douze *Victoires* veillant sur le tombeau de l'Empereur sous la coupole de l'hôtel des Invalides, demande au Forézien s'il est pensionné par son département. « Non, j'ignore cette possibilité » répond, intéressé, Bonnassieux. « Vous devriez donc solliciter le préfet de la Loire. Si vous le souhaitez, j'appuierai volontiers cette démarche. » La requête est d'abord envoyée à Legendre-Héral qui l'a fait signer par tous ses collègues de l'École lyonnaise. Après quoi, Jean Bonnassieux porte lui-même son pli, accompagné d'une lettre de recommandation du curé de Nervieux, l'abbé Rousset, à monsieur de Bastard, alors vice-président de la Chambre des pairs. Le président du conseil général de la Loire accède favorablement à la requête de son jeune compatriote de Panissières. Promis ! Il plaidera sa cause lors de la prochaine session de l'assemblée départementale. En juin l'artiste forézien se voit attribuer une bourse annuelle de 800 francs.

⁸⁶ - Antoine-Jean Gros, baron d'Empire, né à Paris en 1771, est surtout connu pour ses vastes toiles des *Pestiférés de Jaffa* et du *Champ de bataille d'Eylau* (musée du Louvre). Il est l'un des précurseurs du romantisme.

⁸⁷ - Jean-Jacques Pradier, dit *James*, est né à Genève (Suisse) en 1792, il est mort à Rueil, près de Paris, en 1852. On l'a dit « Le dernier des Grecs », il fut surtout le sculpteur des grâces féminines. On lui doit, notamment, les imposantes statues des villes de *Strasbourg* et de *Lille* sur la place de la Concorde, à Paris.

⁸⁸ - Lettre en date du 2 juillet 1839, adressée à M. du Rozier, député de la Loire.

À plusieurs reprises, M. de Bastard reçoit Jean Bonnassieux dans son luxueux hôtel parisien. Il le présente à Jean-Camille-Théodore du Rozier⁸⁹, député de la Loire originaire de Feurs, ainsi qu'au duc Élie Decazes, alors conseiller référendaire de la Chambre des pairs⁹⁰. L'ancien ministre de Louis XVIII l'invite quelques mois plus tard en compagnie de Denis Foyatier. Heureuse initiative qui rapproche les deux artistes Foréziens.

Le 12 mai 1835, la famille Bonnassieux est cruellement éprouvée par le décès brutal de Marie, âgée de dix-sept ans, victime d'une méningite. Après les émouvantes funérailles à Panissières, Jean ramène dans la capitale son grand-père paternel, seul survivant de ses aïeuls. Autant que pour décharger ses parents, il souhaite réaliser le vœu du vieil homme de quatre-vingt-neuf ans : voir Paris avant de mourir. C'est assurément présumer de ses dernières forces. Le vendredi 3 juillet 1835, Jean Bonnassieux s'éteint dans les bras de son petit-fils, pressé, gémit-il, de retrouver Benoîte, sa chère épouse, disparue tout juste un an auparavant (6 juillet 1834).

L'artiste s'installe dans la diversité des menus plaisirs de la vie parisienne, curieux de connaître ce qui fait généralement mystère aux provinciaux. À la Chambre des députés, il aime entendre les discours emphatiques de Berryer, à la prestance majestueuse⁹¹. S'étant introduit dans un salon de jeux du Palais-Royal, il en ressort bientôt, « triste et dégoûté ». Autant qu'il le peut, le jeune homme se rend au théâtre : aux « Italiens », à l'Odéon, aux « Nouveautés »... « Ce qu'on y joue est fort, romantique, imprégné de sentiments nobles et de désespoir suicidaire. » À la Comédie-Française (ou Théâtre-Français) que les mondains dénomment : « le Français », la fameuse tragédienne mademoiselle George⁹² lui fait grande impression : « Quelle voix, quelle noblesse dans le port, quelle puissance dans le geste ! La belle statue qu'on pourrait faire d'elle... » Il lui arrive d'aller à l'opéra de la rue Le Peletier (Théâtre de l'Académie royale de Musique)⁹³ pour entendre l'essentiel du répertoire, plus tard il connaîtra le palais Garnier en regrettant de ne pas avoir été associé à son ornementation⁹⁴. Surtout, il s'introduit dans la mondanité, en s'adonnant à la danse de salon : valses, quadrilles, polkas et autres mazurkas. Cette passion du mouvement esthétique allié au rythme musical lui prend une partie de ses nuits. Jean Bonnassieux est un musicien dans l'âme. On lui prête des confidences où il aurait avoué avoir un court moment hésité entre la sculpture et la musique. Il reste l'admirateur platonique des virtuoses instrumentistes et des belles voix.

Tellement plus différentes sont les séances de dissection à l'amphithéâtre de Clamart où il se rend parfois avec des condisciples et des étudiants en médecine.

« On achetait un cadavre à frais communs, trois ou quatre francs chacun. Généralement, les médecins prenaient le tronc, étudiaient les fonctions des viscères et cherchaient la vie dans la mort ; les artistes prenaient les membres pour étudier le mouvement, en poursuivant le muscle jusqu'à l'os où il s'insère. Ils se rendaient compte, non seulement du mouvement produit et de ses limites, mais encore de la saillie ou de la dépression, de la modification de forme qu'en reçoit l'extérieur... »

⁸⁹ - Fils de Jean-François-Lucien du Rozier, né en 1773, engagé dans les armées de la République (196^e demi-brigade), sous-préfet de Mayence puis préfet de la Loire au plus fort de la Terreur blanche en Forez (1815), Jean-Camille-Théodore du Rozier est le dernier maillon de cette grande famille forézienne. Par son testament du 24 août 1855, déposé chez M^e Lapra, notaire, il lègue la somme de 3 000 francs à l'hôpital de Feurs, à la condition d'admettre les malades pauvres de la commune de Salt-en-Donzy (Loire).

⁹⁰ - Le duc Élie Decazes (1780-1860) est président du Conseil sous Louis XVIII (1819). On doit à cet esprit libéral la création des forges de Decazeville.

⁹¹ - Antoine Berryer (1790-1868), brillant orateur du parti légitimiste, adversaire du second Empire, il est, comme son père, un grand avocat. Avec lui il a défendu sans succès le maréchal Ney (fusillé le 7 décembre 1815) mais avec plus de bonheur les généraux Debelle et Cambronne. Il sera, par la suite, l'avocat de Lamennais, de Chateaubriand...

⁹² - Marguerite-Joséphine Weimer, dite mademoiselle George (1787-1867) a laissé des *Mémoires* où elle raconte sans pudeur sa liaison avec Bonaparte, Premier consul.

⁹³ - Construit en un an par l'architecte Debret au débouché de l'actuelle rue Le Peletier avec le boulevard Haussmann, il est inauguré en 1821 et est entièrement détruit par un violent incendie dans la nuit du 28 au 29 octobre 1873. Démoli, il est bientôt remplacé par le théâtre de l'Opéra Garnier.

⁹⁴ - Le « nouvel opéra » de l'architecte Charles Garnier est inauguré le 5 juin 1875 par le maréchal Mac-Mahon, en présence de l'ex-reine Isabelle d'Espagne et de l'ex-roi de Hanovre, Alphonse XII.

Jean Bonnassieux entretient une correspondance régulière avec sa famille, avec ses amis de Panissières ou de Lyon, avec ses anciens professeurs. Il leur raconte sa vie parisienne. S'il les informe, non sans fierté, de ses succès, il ne leur livre pas moins ses soucis, ses déboires et quémende volontiers leurs conseils. « Vous m'annoncez, lui répond son ancien employeur, Juvéneton, que vous avez déjà obtenu trois médailles. C'est très bien, mais ce n'est pas assez. Travaillez, mon cher ami, travaillez comme si vous ne saviez rien... On m'a demandé ces temps-ci une bonne statue d'une exécution soignée et artistique. Je vous la réserve si vous venez à Lyon... » Pour les lettres importantes, administratives, il rédige préalablement un brouillon, voire une copie, en usant de formules ampoulées puisées dans des modèles de correspondance. Au fil des années, son style deviendra plus simple, plus direct, net et ferme.

Le Forézien note son intérêt pour une personne, une œuvre d'art ou non, un événement. Il en remplira plusieurs carnets de formats intermédiaires à la couverture cartonnée noire qui s'empileront sur les rayons d'une armoire.

Jean Bonnassieux fait acte de candidature au grand prix de Rome, section « sculpture » session de l'année 1836. Il répond aux exigences de cette inscription : lettre de recommandation d'un maître reconnu (Dumont), être de nationalité française, de sexe masculin et célibataire, avoir moins de trente ans.

Au début du mois de mai 1836, ont lieu les épreuves préliminaires. Il s'agit de désigner les dix « logistes » isolés pendant la durée du concours⁹⁵.

Les postulants doivent d'abord satisfaire à un « premier concours d'essai ». Malgré les deux médailles obtenues dans cette discipline, Bonnassieux reconnaît ne pas avoir apporté toute l'application voulue à cette « composition ». Légèreté qui lui vaut, le 21 mai, d'être classé 13^e et avant-dernier des candidats sélectionnés pour la suite des épreuves. Auguste Ottin, élève de David d'Angers, est en tête⁹⁶. Désespéré, le prétendant forézien à la gloire romaine, envisage sérieusement d'abandonner le concours et d'accepter l'emploi de conservateur au musée du Luxembourg que lui offrent conjointement le duc Decazes et monsieur de Bastard⁹⁷. Pourtant, Dumont sait reconforter, stimuler son protégé qui finit par retrouver un sursaut d'énergie. Le 4 juin, son « académie », « second concours d'essai », est réussie, pleinement appréciée. Au final, Jean Bonnassieux est admis en loge à la sixième place. Le premier est Charles Cumberworth⁹⁸, élève de Pradier et de Blondel.

Le 7 juin, les dix « logistes » reçoivent le sujet à traiter : un bas-relief intitulé : *Socrate buvant la ciguë*⁹⁹ assorti du commentaire suivant :

Mort de Socrate - Un serviteur apporte la coupe fatale. Socrate demanda ce qu'il fallait faire : "Vous promener après avoir ingurgité la potion, répondit l'homme, puis vous coucher sur le dos quand vos jambes commenceront à s'appesantir." Alors sans changer de visage et d'une main assurée, Socrate prit la coupe et après avoir adressé ses prières aux dieux, il l'approcha de ses lèvres. En ce moment terrible, le saisissement et l'effroi s'emparèrent de toutes les âmes et des pleurs involontaires coulèrent de tous les yeux. Pour les cacher, les uns ramenaient leurs manteaux sur leur tête, les autres se levaient en sursaut pour se dérober à sa vue. Mais lorsque,

⁹⁵ - Une « loge », petit atelier, est attribuée aux candidats retenus pour qu'il puisse exécuter leur projet, seuls.

⁹⁶ - Auguste-Louis-Marie Ottin (1811-1890) est parisien de naissance. Son œuvre majeure sera le groupe mythologique ornant la fontaine Médicis dans le jardin du Luxembourg, à Paris.

⁹⁷ - La rumeur de cette nomination parvient à Lyon. L'un de ses anciens professeurs lui écrit : « M. Bonnassieux, conservateur du musée du Luxembourg. »

⁹⁸ - Charles Cumberworth (1811-1852), sculpteur spécialisé dans les bustes de femmes et d'enfants et dans de petites statuettes en bronze (négritudes).

⁹⁹ - Illustre philosophe grec, fils du sculpteur Sophronique, Socrate (Ve siècle avant notre ère) est attaqué comme sophiste par Aristophane. Ses moqueries satiriques et ses sarcasmes contre la démocratie athénienne ont, à la longue, indisposé ses concitoyens. Accusé d'impiété, il se montre encore ironique jusqu'à être condamné à boire la ciguë. Il vide d'un trait la coupe empoisonnée et meurt avec une simplicité empreinte de stoïcisme. Une reproduction de l'œuvre se trouve au musée de Saint-Étienne. Ce sujet a été choisi plutôt que : *Priam aux pieds d'Achille*, *La mort de Priam*, *La chasse de Méléagre*, *Amalécise présentant à David le diadème de Saül*, *Clytus tué dans un festin*, *David calmant la fureur de Saül*, *Le corps de Lausus apporté à Mézence*, *Le serment des sept chefs* (Procès-verbaux de l'Académie des beaux-arts, archives de l'Institut de France, Paris).

ramenant leurs regards sur lui, ils s'aperçurent qu'il venait de renfermer la mort dans son sein, leur douleur, trop longuement contenue, fut forcée d'éclater et leurs sanglots redoublèrent aux cris du jeune Apollodore qui, après avoir pleuré toute la journée, faisait retentir la prison de cris affreux. "Que faites-vous, mes amis, leur dit Socrate sans s'émouvoir, j'avais écarté les femmes pour ne pas être témoin de pareilles faiblesses. Rappelez votre courage ! J'ai toujours oui dire que la mort devait être accompagnée de bons augures." (Anacharsis, tome V, chapitre 67¹⁰⁰)

Bonnassieux représente le philosophe drapé, debout, presque de profil, les bras tendus vers le sol, la coupe vidée dans la main droite, au milieu de ses disciples affligés. « Parfait résumé de tous les poncifs académiques... », raillera un critique en mal de modernité. Le 5 septembre suivant, les dix bas-reliefs réalisés sont présentés au public. L'un des concurrents a-t-il esquissé un geste de rage en voyant l'œuvre du Forézien¹⁰¹ ? Enfin, le samedi 10 septembre 1836, le « jugement définitif » est solennellement rendu dans les locaux de l'École royale des beaux-arts. Le premier grand prix de Rome est décerné à Jean Bonnassieux (bas-relief n° 5) par 37 voix sur 40 votants. Exceptionnellement, un deuxième grand prix est attribué à Auguste Ottin¹⁰². Faute d'artistes de valeur, les années 1834 et 1835 s'étaient soldées par l'absence de lauréats. La qualification de « bon cru » associée au concours de l'année 1836 ajoute encore aux mérites du Forézien de Panissières¹⁰³.

Évoquant la date du 10 septembre 1836, Jean Bonnassieux affirmera d'un hochement de tête : « Ce fut le plus beau jour de ma vie. »

Sa « vie d'artiste » s'entend !

¹⁰⁰ - Anarchasis est un philosophe d'origine scythe (steppes au nord de la mer Noire) qui semble avoir vécu au VI^e siècle avant notre ère. Il fut tué à son retour dans sa province au motif d'impiété pour avoir voulu introduire le culte de Déméter, déesse grecque de la terre cultivée. Il est considéré comme le précurseur des cyniques.

¹⁰¹ - C'est ce qu'on peut lire dans la brochure de Jules Chovin consacrée à Jean Bonnassieux : « Les contemporains », p. 3.

¹⁰² - Auguste-Louis-Marie Ottin (1811-1890). Cet élève de David d'Angers avait obtenu le deuxième grand prix de Rome en 1833. On lui doit, notamment, le groupe *Galatbée* de la fontaine Médicis dans les jardins du Luxembourg et le buste d'Ingres à l'Institut de France.

¹⁰³ - Le plâtre original de *La mort de Socrate* est exposé dans la salle des grands prix de sculpture à l'École des beaux-arts de Paris. Dans les années 1860, une reproduction de ce bas-relief a été donnée par Bonnassieux au musée des Beaux-Arts de Saint-Étienne.



Jean Bonnassieux à la villa Médicis, dessin de Michel Dumas, gravé par Saint-Ève, 1842

-2-

Le samedi 8 octobre 1836, dans la salle d'honneur pavoisée de l'École supérieure des beaux-arts de Paris, Jean Bonnassieux reçoit sa sublime récompense : un séjour de cinq années à Rome. Il lui reste un mois pour « savourer pleinement son bonheur » et préparer ses bagages. Le jeune artiste emploiera aussi ce « temps de béatitude » à terminer une statuette en terre cuite de *Minerve*¹⁰⁴ qu'il souhaite offrir à Dumont, en témoignage de gratitude.

Le départ de Paris par la diligence est fixé au lundi 10 novembre. Ému et fier, Legendre-Héral accueille son ancien élève à son arrivée à Lyon, trois jours plus tard. Les retrouvailles avec les amis des beaux-arts ayant été fêtées comme il se doit, le lauréat peut rejoindre Panissières.

Chaleureusement accueilli par sa famille et ses compatriotes, Jean Bonnassieux doit subir les inévitables discours alambiqués des notables et affronter une meute de courtisans et de curieux. Nombreux sont ceux qui, pour la circonstance, se rappellent à lui pour des faits anodins. Que de souvenirs évoqués, de démonstrations cancanières, de faux-semblants ! Le « moderne Phidias » est entouré, pressé, touché, à croire sa réussite contagieuse.

Jean reste calme. La gloire est un plat qui se mange froid. L'immédiat est de savourer le bonheur des siens, justement récompensés de lui avoir permis d'assumer sa vocation artistique, à contre-courant de leur mode de vie, de leurs aspirations. Cependant, la joie d'un jour ne saurait masquer l'incertitude du lendemain. Si le prix de Rome reconnaît le talent du moment, dans son échelle relative de valeurs, il n'assure aucunement la célébrité du temps futur. La misère guette les artistes et gagne souvent. À preuve, la triste fin de Marin, lauréat en 1801. Le monde de l'art est notoirement incertain. Il n'échappe, ni à l'ingratitude, ni à l'oubli imputé aux fluctuations des bizarreries de la mode. Comme si quelque grain de sable grippait soudain le moteur de l'imagination fertile. La récente déchéance suicidaire du glorieux baron Gros, longtemps adulé, « peintre des vainqueurs », est révélatrice de cette redoutable précarité. L'humilité de l'enfant de Panissières est donc rassurante : « Il arrive au milieu de ses compatriotes avec un sourire pour chacun... ; son ample moisson de gloire ne lui fait oublier personne... » et de le féliciter « d'avoir si bien associé la gloire avec la modestie et l'amabilité¹⁰⁵ ».

Le 19 décembre, Jean Bonnassieux regagne Lyon par la malle-poste. Ses compagnons de route l'y attendent : deux autres lauréats, le peintre Henri Blanchard¹⁰⁶, l'architecte François Boulanger¹⁰⁷ et Jean Drivet, jeune peintre originaire de Rive-de-Gier (Loire), candidat libre à un séjour dans la Ville éternelle. Le soir de Noël, les quatre voyageurs prennent la diligence jusqu'à Chambéry. Leur itinéraire transalpin, le plus direct, emprunte la récente route du mont Cenis¹⁰⁸. En cette période hivernale, mieux eût valu longer la côte méditerranéenne car, peu après Modane, la voie est barrée par des congères. Les passagers emmitouflés dans des houppelandes d'emprunt, coiffés de passe-montagnes, prennent place sur des traîneaux capotés tirés par des mulets. Après Lanslebourg, dans la vallée de la Maurienne, au pied du col, le convoi est pris dans une violente tourmente de neige. Un froid vif s'insinue dans les chaudes pelisses. Barbes et cheveux sont frangés de givre. Pour se

¹⁰⁴ - Identifiée à la Grecque *Athéna* (ou *Pallas*), Minerve, fille de Jupiter est la déesse romaine de l'intelligence, de la sagesse et des arts.

¹⁰⁵ - Chanoine Jean Reure, *Jean Bonnassieux, sculpteur forézien (1810-1892)* – in *Revue du Lyonnais*, 5^e série, t. 14, 1892, p. 451-466.

¹⁰⁶ - Henri-Pierre-Léon-Pharamond Blanchard (1805-1873), né à Lyon, élève de Gros à qui l'on doit, notamment, *Marche d'une division de l'armée française sur Mexico* (1865).

¹⁰⁷ - François-Louis-Florimond Boulanger (1807-1875).

¹⁰⁸ - Elle a été construite de 1803 à 1811 à l'initiative de Napoléon I^{er}.

réchauffer, le groupe franchit à pied les derniers kilomètres qui les séparent du bienvenu prieuré-hospice du col du Mont-Cenis (altitude 2 083 mètres)¹⁰⁹. Leur arrivée est saluée par les premiers rayons du soleil émergeant d'un océan de brume où les cimes scintillantes forment un archipel magique. Le panorama est splendide. Il fait bon se requinquer d'une boisson chaude et se réchauffer quelques instants devant la cheminée monumentale où crépite un grand feu de bois. Mais déjà le cocher appelle à reprendre la route enneigée dont on devine à peine le tracé. Pourtant, les traîneaux glissent rapidement dans la descente incertaine, bordée de précipices vertigineux. La chaussée redevenue roulante, une berline prend le relais jusqu'à Suse où l'on arrive sur le coup de midi. Jean Bonnassieux et ses camarades sont à Turin, tard dans la soirée. Au contact des aubergistes, ils mesurent leur faiblesse en italien, dans l'instant réduit aux banales expressions du savoir-vivre, prononcées avec un mauvais accent. Pourtant, cette langue qui fut celle de Michel-Ange et se prête si bien à la *canzonetta* est agréable à l'oreille du Forézien qui aura tôt fait de l'assimiler et de la pratiquer convenablement. À Gênes, ils embarquent sur un vieux brick sarde pour Livourne où ils logent à l'hôtel de *L'Aquila nera* (L'Aigle noir)¹¹⁰. De là, leur route est jalonnée par les merveilles de la Toscane : Pise, Lucques, Florence, Sienne. Que de merveilles artistiques de tous âges ! Les jeunes gens s'attarderaient volontiers à contempler dans le détail ces œuvres exceptionnelles venues du passé de la Renaissance, à conserver leur trace en quelques dessins et croquis, à guetter aussi les filles de la vallée de l'Arno : «... bergères de l'Arcadie qui se sont acquies une grande réputation par leur beauté et leur grâce à tresser la paille¹¹¹. »

Rome les attend.

Dimanche 19 février 1837. Les nouveaux pensionnaires de la villa Médicis (à l'italienne : *Villa Medici*) sont accueillis « à bras ouverts » par les anciens venus à leur rencontre à Ponte Molle, dans les proches environs de la ville. Peut-être, comme précédemment Hector Berlioz¹¹², ont-ils siroté « une sorte de drogue douceâtre et huileuse, liqueur favorite des Romains, qu'on appelle vin d'Orvieto ». L'un d'eux, le Lyonnais Hippolyte Flandrin, grand prix de Rome de peinture 1832¹¹³, commente l'événement à l'un de ses amis parisiens, avec regret :

« Les nouveaux sont arrivés. Ils sont en général bien gentils, bien bons enfants, mais ils nous annoncent que notre retour parmi vous est pour bientôt...¹¹⁴ »

La villa Médicis a été bâtie en 1540 sur le Monte Pincio, l'une des « sept collines » située au nord de Rome, pour le cardinal Ricci de Montepulciano, d'après les plans d'Annibal Lippi. À la fin du XVI^e siècle, elle est acquise par le cardinal Ferdinand de Médicis, élu pape Léon XI, en 1605 et prend le nom de cette fameuse dynastie florentine. La déjà riche demeure est encore embellie par les grands-ducs de Toscane, autres propriétaires. L'Académie de France à Rome, École supérieure des beaux-arts fondée par Colbert en 1666, fut d'abord installée au palais Mancini, sur le Corso. En 1803, Bonaparte a ordonné son transfert dans la villa Médicis¹¹⁵.

¹⁰⁹ - Construit par Napoléon I^{er}, l'hospice a été détruit, enseveli sous les eaux d'un barrage hydro-électrique. Une pyramide commémorative et un petit musée ont été édifiés en 1967. Le 12 juin 1812, à l'hospice, le docteur Claraz sauva la vie du pape Pie VII transféré de Savone à Fontainebleau.

¹¹⁰ - De Livourne, le 8 janvier 1837, Bonnassieux écrit à Dumont, « son cher Professeur », pour lui présenter ses vœux pour « une douce et paisible année » et lui raconter son « passage des Alpes ».

¹¹¹ - Lettre à Dumont, de Rome, 28 janvier 1837.

¹¹² - Hector Berlioz, *Mémoires, Voyage en Italie*, XXXVI. Le musicien Hector Berlioz (1803-1859), natif de La Côte-Saint-André (Isère), obtint le grand prix de Rome en 1830.

¹¹³ - Hippolyte-Jean Flandrin (1809-1864), peintre d'histoire et de genre né à Lyon.

¹¹⁴ - Sont alors pensionnaires à la villa Médicis : peintres d'histoire : Flandrin, Jourdy, Roger ; sculpteurs : Brian, Jouffroy, Simart ; architectes : Léveil, Morey, Baltard, Famin ; musicien : Aristide Boulanger ; graveurs en taille-douce : Bridoux, Salmon ; graveur en médailles : Farochon.

Les peintres d'histoire, sculpteurs, architectes, graveurs en taille-douce et musiciens peuvent séjourner cinq années à la villa Médicis ; les peintres de paysage, les graveurs en médailles et les graveurs en pierres fines seulement quatre années.

¹¹⁵ - Le séjour des jeunes talents artistiques français donne lieu à bien des vicissitudes. À la suite des combats pour l'unité italienne (1870), puis de la deuxième guerre mondiale, l'Académie quitte Rome pour Florence, puis Nice, puis Fontainebleau pour réintégrer Rome, en 1946. Le grand prix de Rome est supprimé en 1961 par le ministre André Malraux. Actuellement, une vingtaine de pensionnaires sont hébergés à la villa Médicis.

De là, s'exclame Berlioz : « On jouit d'une des plus belles vues qu'il y ait au monde... » Le musicien dauphinois apprécie tout particulièrement la promenade du Pincio, « l'avenue des Champs-Élysées de Rome ». « Chaque soir, au moment où la chaleur commence à baisser, elle est inondée de promeneurs à pied, à cheval et surtout en calèche découverte qui, après avoir animé pendant quelque temps la solitude de ce magnifique plateau, en descendent précipitamment au coup de sept heures, et se dispersent comme un essaim de mouches emportés par le vent¹¹⁶. »

Massive et austère, avec ses deux tours d'angle carrées semblables à des campaniles, la façade principale de la Villa, par-delà la viale Gabriele d'Annunzio et la viale della Trinità dei Monti, s'ouvre de proche en proche sur le mausolée d'Auguste, le château Saint-Ange et la basilique Saint-Pierre du Vatican. À gauche, la colline escarpée du Capitole, site légendaire de l'allaitement par une louve des jumeaux Romulus et Remus. Sur la droite, la vue plonge sur l'immense Piazza del Popolo et son obélisque égyptien de l'époque de Ramsès II rapporté d'Héliopolis en l'an 10 par l'empereur Auguste pour orner le grand cirque *Maximus*. L'arrière du bâtiment, donnant sur les jardins, est encadré par deux avant-corps faiblement saillants surmontés de tourelles quadrangulaires. Inspirée de l'antique, l'ornementation baroque est abondante et somptueuse : guirlandes, frises, bas-reliefs, médaillons, niches abritant bustes, statues, vases... Passé l'imposant portique aux colonnes jumelles, gardé par de fiers lions de pierre, un double escalier latéral bordé de gracieux balustres s'abaisse latéralement vers les luxuriants jardins en terrasse jalonnés de fontaines, l'une d'elles plantée d'un petit obélisque. Pins parasols, cyprès et chênes verts cachent de charmantes statues empruntant à la mythologie romaine. Ce superbe parc a remplacé celui du gourmet Lucullus (60 ans avant notre ère). Ici, Messaline, mère de Britannicus et d'Octavie, fut mise à mort en l'an 48 par son mari, l'empereur Claude, né à Lyon.

Du « Pincio », quand le soleil disparaît derrière le Monte Mario, la vue crépusculaire détaille les mille splendeurs de Rome, nimbée d'un clair-obscur doré. En contrebas, au pied de l'imposant château Saint-Ange, le Tibre étroitement canalisé s'infléchit à l'avant de la cité du Vatican.

Dans un élan romantique, Chateaubriand qui a effectué le même voyage quelques années plus tôt raconte cette même vision offerte à Jean Bonnassieux¹¹⁷ :

On m'avait recommandé de me promener au clair de la lune : du haut de la Trinité-du-Mont, les édifices lointains paraissent comme des ébauches d'un peintre ou comme les côtes enfumées vues de la mer, du bord d'un vaisseau. L'astre de la nuit, ce globe que l'on suppose un monde fini, promenait ses pâles déserts au-dessus des déserts de Rome ; il éclairait les rues sans habitants, des enclos, des places, des jardins où il ne passe personne, des monastères où l'on n'entend plus la voix des cénobites, des cloîtres aussi muets et aussi dépeuplés que les portiques du Colisée.

Jean Bonnassieux découvre Rome la Magnifique. Émerveillé, il avouera que ses premières impressions furent semblables à celles du poète Virgile venu de Mantoue, quarante ans avant Jésus-Christ : « La ville qu'on appelle Rome, je me la figurais dans ma sottise semblable à la nôtre, où nous avons l'habitude, nous les bergers, de mener les petits enlevés à nos brebis... Mais cette ville au milieu des autres a haussé la tête, autant que les cyprès au milieu des viornes flexibles (*Bucoliques*, I, 19). » Aucune autre cité ne peut rivaliser avec la richesse artistique, l'antique beauté, l'incomparable unité historique qu'offre la Ville éternelle. Le climat urbain qui lui est propre sauve chaque détail, même miséreux, de la médiocrité en l'intégrant harmonieusement à l'ensemble. Le génie rationnel et organisateur des Romains fut d'avoir su assimiler leurs conquêtes, l'art de bâtir des Étrusques, l'esthétique des Grecs, sans jamais se fondre en eux.

Depuis 1834, l'Académie de France à Rome est dirigée par le peintre Jean-Auguste-Dominique Ingres, successeur d'Horace Vernet¹¹⁸. Malgré ses récriminations contre cet « exil

¹¹⁶ - Hector Berlioz, *Mémoires, Voyage en Italie*, XXII.

¹¹⁷ - François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-tombe*, livre quatorzième, chapitre 8.

¹¹⁸ - Jean-Auguste-Dominique Ingres (1780-1867), fut élève de David duquel il s'écarte pour étudier et imiter Raphaël. Il s'est distingué par la perfection de son dessin. Ses principales œuvres sont *Cédipe et le Sphinx*, *l'Odalisque*, *l'Apothéose*

déguisé », le maître n'a pas été fâché de fuir momentanément la critique parisienne sévère à l'égard de son *Martyre de saint Symphorien* (huile sur toile, 4,07 m x 3,99 m) pour la cathédrale Saint-Lazare d'Autun : *Près de la porte Saint-André à Autun, saint Symphorien est conduit au supplice par deux lecteurs romains. Du haut des remparts sa mère l'exorde à ne pas renier sa foi.* Est-ce la gesticulation par trop féminine du condamné, drapé de blanc au premier plan, qui lui a valu ce jugement hostile ? Ingres est un artiste de talent, pas seulement un pontife dans le domaine de la peinture. Féru de chant et de musique, sa prédilection pour le violon dont il joue fort bien lui vaudra une locution d'engouement complémentaire. Ingres a surtout conscience de représenter l'art français à l'étranger. Sa prestance de colosse impose naturellement le respect, ce qui lui vaut d'être taxé d'autoritarisme, d'autant qu'il est parfois coléreux. Cela étant, M. le directeur n'aime guère imposer sa loi, préférant en appeler à la civilité des pensionnaires. L'homme est resté très simple, notamment quant à ses goûts vestimentaires. Ignorant le genre maniéré, surtout à table où il montre un solide appétit, il n'en est pas moins galant avec les dames et d'une courtoisie bonhomme envers ses invités. Bonnassieux qui lui voue une profonde admiration, écrit à son camarade, le musicien Boulanger : « Il est impossible de voir de près M. Ingres, ou seulement de voir ses œuvres, sans comprendre combien il est grand, combien il est supérieur aux autres artistes, sans éprouver le besoin de conquérir une petite place dans son estime. Si on l'a, on veut la conserver à tout prix, car l'amitié d'un tel homme est une assurance contre l'oubli. Rapprochons-nous donc de lui, essayons surtout de nous en rapprocher par nos œuvres. Les œuvres pénètrent plus avant dans le cœur de M. Ingres et en sortent moins facilement que les paroles... » À propos de sa toile *Stratonice et Antiochus*¹¹⁹ que le directeur de l'Académie vient d'expédier à Paris, le Forézien ajoute : « Il a dépassé toute attente et tu sais ce qu'on en attendait... Ce petit tableau (0,92 m x 0,61 m) est un chef-d'œuvre... »

À son habitude, Jean Bonnassieux consigne ses impressions dans ses inséparables carnets. Peu de temps après son arrivée à la villa Médicis, il note à la date du 20 avril 1837 :

« M. Ingres est venu me voir, il m'a beaucoup engagé à lire. Il m'a vivement exposé les avantages qui résultent, pour l'artiste, de la lecture des anciens, il prétend qu'on ne doit bien lire qu'eux ; il y joint cependant Molière, Boileau et La Fontaine. Je suivrai ses conseils. » De fait, Ingres était avide de documentation, une manière indispensable « d'investir » ses tableaux. Pour sa *Stratonice*, il avait emprunté à la bibliothèque de la villa Médicis l'ouvrage de l'archéologue italien Visconti, *Iconographie ancienne*, auquel il faisait souvent référence¹²⁰.

Bonnassieux puise, lui-aussi, dans la riche bibliothèque de l'École. Il lit Homère et Hérodote, Tacite, Pline l'Ancien et Pline le Jeune, son neveu, Lucain, Virgile et surtout Plutarque, dans leurs traductions puisque ignorant le grec et le latin. Désormais, il ne se passera pas une journée dans la vie du Forézien sans qu'il consacre un temps à la lecture, au moins une heure, un crayon à la main. À la longue, ses nombreuses notes à l'écriture fine et serrée rempliront l'imposante armoire placée dans l'entrée de son atelier parisien.

Le nouveau pensionnaire ne se met pas immédiatement à la sculpture, voulant d'abord connaître les splendeurs de la Ville éternelle, à commencer par la fameuse *Pietà* de Michel-Ange. Là est peut-être l'essentiel de son inspiration. Près de deux années plus tard, le lundi 14 janvier 1839, il

d'Homère ainsi que de nombreux portraits. L'année même de sa nomination à la tête de la villa Médicis, Ingres expose au salon le *Martyre de Saint-Symphorien* (au ministère des Travaux publics).

¹¹⁹ - *Stratonice* était une princesse macédonienne, morte en l'an -254, célèbre pour sa beauté. Elle inspira une violente passion à son beau-fils *Antiochos* qui en tomba gravement malade. Les médecins conseillèrent à Séleucos I^{er} Nikator, roi de Syrie, d'abandonner son épouse à son fils. Le sujet hantait Ingres depuis longtemps et le poursuivit jusqu'à la veille de sa mort lorsqu'en 1866, il peint, une dernière fois, *Antiochus et Stratonice* (ou *Stratonice et la maladie d'Antiochus*) aujourd'hui exposé au musée de Montpellier (Hérault).

¹²⁰ - Ennio Quirino Visconti (1751-1818) avait commencé sa carrière comme sous-bibliothécaire à la Vaticane (1777), traduit des œuvres grecques avant d'être nommé ministre de l'Intérieur de la République romaine après l'entrée des troupes françaises (1797-1798). Obligé de rentrer en France lors de l'invasion des Napolitains, il fut nommé conservateur des antiques et tableaux du Louvre par Bonaparte (1800) et ne cessa, dès lors, de travailler à l'élaboration de sa monumentale *Iconographie ancienne* (*Iconographie grecque*, 1808, et *Iconographie romaine*, 1817-1818) dont l'avait chargé Napoléon I^{er}.

écrit à son ami Lafay, notaire à Panissières : « Arrivé sous ce beau ciel, sur ce sol privilégié, je fus bien longtemps avant de pouvoir me remettre de mon étourdissement. Mes yeux étaient éblouis. Je tombais de lassitude et d'admiration. Je me trouvais jeté dans un monde nouveau et il me fallait me renouveler pour le comprendre. Peu à peu cependant le calme revint dans mes idées. Je m'habituais au bonheur, c'est si facile ! Parcourant Rome dans tous les sens, je visitais ses merveilles. J'aimais surtout à rechercher la vieille Rome que la nouvelle recouvre comme un manteau. La jeune Rome, vivant de sa gloire passée, comme une jeune héritière dévorant un riche patrimoine, est encore la reine du monde. Elle est le rendez-vous des peuples... »

En réalité, Jean Bonnassieux a peur de ne pas être à la hauteur de sa situation enviée, de ses propres attentes... Son projet est de façonner une madone, l'idéal spirituel de la féminité. Avant de quitter Panissières, il avait demandé au clergé local de lui proposer des sujets. Un vicaire lui avait soumis une composition de groupe : *Vierge entourée d'enfants*. « Hélas, elle ne saurait se plier aux règles sévères de la statuaire » avait répondu l'artiste. Son refus s'était voulu poli, argumenté, enveloppé de formules courtoises. Il craignait par-dessus tout de décevoir des juges d'exception : les gens de son village.

Au-delà du Vatican, le nouveau pensionnaire dirige souvent ses pas, non loin du gigantesque et lugubre Colisée, vers la basilique Sainte-Marie-Majeure, sans doute, la plus ancienne des églises romaines consacrée à la Vierge. Fondée au mois d'août de l'an 356 par saint Libère, le sanctuaire est construit sur le plan austère des grandes basiliques païennes, mais il s'est progressivement adapté aux différents styles et compose un exceptionnel abrégé de l'art chrétien à Rome. Les mosaïques de la nef sont du V^e siècle, le haut campanile (75 mètres) et les pavements sont romans (XII^e siècle), la mosaïque de l'abside représentant le couronnement de la Vierge date du XIII^e siècle, le plafond central, aux caissons rehaussés d'or, de la Renaissance, l'abside du XVII^e siècle, les façades baroques du XVIII^e siècle.

Les premiers mois de ses « vacances romaines » sont tellement riches de découvertes artistiques, architecture, peinture et, bien sûr, sculpture, que le pensionnaire forézien ne trouve pas le temps d'écrire à ses amis. Certains d'ailleurs lui reprocheront cette négligence, l'assimilant à de la suffisance. En revanche, inlassablement, Bonnassieux noircit des carnets, page après page, de notes, de croquis hâtifs, pour perpétuer le souvenir visuel. Le lundi 20 mars 1837, l'ancien élève adresse une longue lettre à son maître Legendre-Héral. Il y est surtout question de monuments : édifices civils ou religieux, anciens ou modernes. Peu de commentaires sur l'Académie de France, pas un mot sur ses projets.

Certes, Jean Bonnassieux n'est pas le touriste « ordinaire » qui visite les sites au pas de course, se contentant de jeter un regard furtif sur telle statue antique quelque peu délabrée que lui indique un guide, de chair et d'os ou de papier. Pire, est l'indifférent. Le regard inexpressif qu'il porte sur une œuvre d'art est destructeur. Lui, prend tout son temps, l'examine longuement, dans le détail de sa matière et de son exécution, jauge à distance ses mensurations et relève des proportions, imagine ses formes amputées, juge un repli de vêtement, une boucle de cheveux... Ainsi, ses carnets s'enrichissent-ils d'un fouillis de croquis, silhouettes, dessins d'éléments symboliques mêlant sens de l'esthétique et curiosité technique.

Chateaubriand, encore lui mais c'est un connaisseur, apprécie la beauté de la campagne romaine. Dieu sait qu'au début du siècle, elle était encore dénigrée pour « sa solitude profonde dans ces déserts, où l'on ne voit que la mer, des bois ruinés, des champs, de grandes prairies et pas un habitant ! » par Charles-Victor de Bonstetten dans son *Voyage sur la scène des derniers livres de l'Énéide* (1804). L'ancien ambassadeur de France à Rome, quant à lui, la nimbaît de romantisme¹²¹ : « Nous avons quelques lettres des grands paysagistes ; Poussin et Claude Lorrain ne disent pas un mot de la campagne romaine. Mais si leur plume se tait, leur pinceau parle ; l'*agro romano* était une source mystérieuse de beauté, dans laquelle ils puisaient, en la cachant par une sorte d'avarice de génie, et

¹²¹ - Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre trentième, chapitre 9.

comme par la crainte que le vulgaire ne la profanât. Chose singulière, ce sont des yeux français qui ont le mieux vu la lumière de l'Italie. »

Cependant, la *Pietà* de Michel Ange, ce « géant dont les pieds reposent sur le sol alors que la tête est dans les cieux », reste le point d'orgue de ses promenades en ville.

M^{me} Ingres joue un rôle non négligeable à la villa Médicis, secondant son mari telle la « mère », dame-hôtesse du compagnonnage. Jean-Auguste-Dominique Ingres, prix de Rome en 1801, n'avait intégré la villa Médicis qu'en 1806. Par dépit artistique, il prolongeait son séjour dans la Ville éternelle lorsque de passage dans sa région natale, il s'éprit follement d'Adèle de Lauréal, hélas mariée. Pour écarter son encombrant galant, celle-ci lui présenta sa cousine, Madeleine Chapelle, modiste à Guéret (Creuse), née en 1782, qui, dit-on, lui ressemblait comme une sœur jumelle. Ils se marièrent à Rome le 4 décembre 1813. Ingres racontait que sa promise étant venue à sa rencontre, à Rome, ils s'étaient retrouvés devant le tombeau de Néron, aux portes de la ville. Ingres ne cessa de vanter « cette excellente femme qui fait [son] continuel bonheur... » Elle le couvait telle une mère poule, le sachant embarrassé par la moindre contrainte, en butte contre ses phobies. L'un de ses biographes, Amaury Duval, raconte qu'il y avait devant la villa Médicis un mendiant estropié dont la vue était choquante, particulièrement désagréable au directeur. Sa femme l'accompagnait lorsqu'il sortait, lui jetant son châle sur la tête, et le menant par la main jusqu'à ce qu'il ait franchi ce passage pénible.

M^{me} Ingres meurt en juillet 1849, après trente-six ans de vie conjugale, laissant son pauvre mari dans un profond désarroi. Il finit par se remarier, à l'âge de soixante-douze ans, avec Delphine Ramel. Elle était sa cadette de vingt-neuf ans et assura au peintre une vieillesse paisible.

Enfin, Jean Bonnassieux se met au travail. Le jeudi 4 mai 1837, il écrit à ses parents : « J'ai commencé mon premier envoi (obligation est faite au pensionnaire d'envoyer à Paris des œuvres imposées selon un programme donné) qui doit être la copie en marbre d'une statue antique. J'ai choisi celle qui représente *Phocion*¹²², belle figure du musée du Vatican, dont on n'a à Paris ni marbre, ni plâtre... » Il confirme son choix à son ami, l'industriel Jean-Louis Madinier, maire de Tarare : « ... Ma copie, une figure en marbre de sept pieds de hauteur (soit plus de deux mètres), appartient au gouvernement et doit être placée au Palais des beaux-arts (de Paris). Ce premier envoi est le seul qui ne reste pas notre propriété (Lettre, mercredi 12 juillet 1837). » Le jury parisien n'est guère enthousiaste qui juge l'œuvre : « ... froide et inanimée ; c'est cependant une bonne copie qui rappelle dans certaines parties le modèle antique. Nous attendons pour juger M. Bonnassieux qu'il nous envoie une composition originale... (*Journal des Artistes*, 1938, II)¹²³ »

Le Forézien tait ses soucis financiers.

Les pensionnaires de la villa Médicis perçoivent, par l'intermédiaire de l'ambassade de France à Rome, une pension annuelle de 3 000 francs¹²⁴. Cette somme, quoique importante pour l'époque, n'est en réalité pas suffisante. Le peintre lyonnais Hippolyte Flandrin (arrivé en 1832, qui sera le portraitiste attitré de Napoléon III) en fait la « démonstration » à son frère Paul, dans une lettre datée du dimanche 20 octobre 1833 : « Je vais t'expliquer comment, avec 3 000 francs par an, on peut ne pas avoir un sou de trop. Figure-toi que l'on nous prend, pour la nourriture, le logis et un médecin en cas de maladie, 2 100 francs. Il nous reste donc 900 francs avec lesquels nous devons payer le domestique, le tailleur, le cordonnier, le blanchisseur, le bois (de chauffage assurément nécessaire pour les poses dénudées des modèles), la lumière (des chandelles), nos modèles (vivants), nos toiles et autres fournitures. Tu vois que d'un côté il y a surabondance et de l'autre véritable gêne. On est très bien à l'Académie, il ne nous manque rien, mais cependant vous n'avez pas de quoi

¹²² - Général et orateur athénien (vers 400-317 av. J.-C.), célèbre pour son désintéressement, et injustement condamné à boire la ciguë. Quarante-cinq fois stratège, combattant valeureux, il ne fut gratifié que d'ingratitude par ses compatriotes. Accusé de trahison, il parvint à s'enfuir mais est livré aux Athéniens par *Polysperchon* et obligé au suicide. Un jour, à la tribune de l'Agora, comme il était applaudi par tout le monde, il s'écria, étonné : « Aurais-je dit quelque sottise ? »

¹²³ - *Phocion* est conservé à l'École des beaux-arts de Paris.

¹²⁴ - Dans le *Juif errant* (1845), Eugène Sue analyse le budget de la couturière *Mayeux*. Elle gagne 4 francs par semaine. À la même époque Villermé évalue les dépenses annuelles d'une famille ouvrière de deux enfants : Pour un salaire global de 930 francs, ils dépensent, pour le moins, 859 francs.

prendre autant de modèles que vous voulez. Tous ceux qui font des choses un peu considérables pour leurs envois dépensent de 500 à 600 francs de plus que leur pension et ce n'est pas moi qui pourrais le faire. »

Ce qui est vrai pour le peintre, l'est à fortiori pour le sculpteur dont l'art est le plus onéreux de tous. Lui aussi utilise des modèles vivants mais, surtout, il doit payer l'approvisionnement des blocs de marbre et le travail d'ébauche du praticien, un certain Jacarini. Ce dernier lui coûte deux fois le prix du marbre !

Jean Bonnassieux, pourtant économe, est donc bientôt contraint d'avouer à ses parents ses besoins d'argent. Il leur écrit longuement, le samedi 3 juin 1837 :

« Pendant que les praticiens ébauchaient ma copie de *Phocion*, j'ai modelé une figure nue de grandeur nature (femme)¹²⁵. Je viens de la montrer à M. Ingres ; il l'a trouvée très heureuse comme pensée, comme rendu et comme étude ; il en a été si content qu'il m'a engagé à l'exécuter en marbre, m'en prédisant le succès. Sans vanité, je crois vraiment qu'elle pourrait faire plaisir. Je l'aurais bien envoyée en plâtre, mais c'est une matière pauvre ; il s'y attache toujours une défaveur qui rejaillit sur l'œuvre. Après avoir bien réfléchi, je me suis décidé à la faire en marbre. Mais à peine formé, mon projet a été arrêté par la dépense. À la villa Médicis, nous avons tout ce qu'il faut, tout ce qui est nécessaire pour satisfaire aux obligations que nous impose le règlement, mais celui qui n'a pas de ressources personnelles ne peut rien faire au-delà. Les cent et quelques francs que nous avons par mois (en réalité 250 francs) sont bien diminués quand nous avons payé nos modèles qui sont aussi chers qu'à Paris, notre domestique, le maître d'italien, et pourvu à notre entretien.

« Je parle pour les nouveaux pensionnaires. Plus tard, on peut faire quelques travaux en dehors ou vendre quelques envois.

« Notre situation n'est pas sans quelque analogie avec celle de Gil Blas à son entrée chez le duc de Lerme : de la considération, de l'honneur, des espérances et peu ou pas d'argent de poche¹²⁶. »

À quelque temps de là, le Forézien, souffrant d'un abcès dentaire, doit « garder la chambre ». Il profite de cette « disponibilité » pour écrire longuement à ses parents, afin de leur donner une idée aussi précise que possible de ses conditions d'existence à la villa Médicis qu'il orthographie à l'italienne *Medici*. Cette lettre, datée du mardi 20 juin 1837, dépeint divers aspects de la personnalité du jeune artiste. Elle témoigne, en particulier, d'une certaine fierté élitaire. D'abord, il demande à l'aînée de ses sœurs si elle a reçu « le petit chapelet bleu », bénit et « indulgencié » par le Saint-Père¹²⁷ le jour de Pâques, qu'il lui a envoyé. Après quoi, il lui annonce que, par la même occasion, il a fait bénir par le pape le « chapelet en cheveux » qu'elle lui avait donné lors de son départ. Pour lui être agréable, il insiste sur la rareté de ce cadeau qui « a fait bien des envieux dans le haut clergé ». Puis, Jean Bonnassieux indique :

« Comme le choléra, qui est à Naples, et la grippe qui a visité Rome pourraient vous inquiéter si vous en aviez entendu parler, je m'empresse de vous dire que je me suis toujours bien porté jusqu'ici. Tout va bien, santé et travaux. Autrefois, je travaillais avec moins d'assurance et vivais avec moins de somptuosité. En ces temps-là, j'habitais une modeste mansarde sur les bords de la Saône (à Lyon) ou rue Madame (à Paris) et, le soir de chaque dimanche, dans un petit bal d'amis, j'allais oublier les soucis de la semaine ; la danse, en fatiguant mes membres, délassait mon cerveau

¹²⁵ - Peut-être s'agit-il de l'œuvre exposée à Rome, en avril 1839, envoyée à Paris le 21 juin suivant, exposée aux Petits-Augustins ? Tant la tête d'étude de Bonnassieux que celle d'Ottin furent très mal accueillies par le jury qui leur reprochera « de n'être pas ce qu'elles devraient être, de vrais morceaux d'étude... » Cf. Antoinette Le Normand : *La tradition classique et l'esprit romantique, Les sculpteurs de l'Académie de France à Rome de 1824 à 1840*, Académie de France à Rome, Edizioni dell' Elefante, 1976, III, Catalogue Bonnassieux, 121, p. 270.

¹²⁶ - Allusion à l'*Histoire de Gil Blas de Santillane*, roman picaresque de Lesage (1668-1747), publié en quatre tomes (de 1715 à 1735). Gil Blas quitte Oviedo pour aller étudier à l'université de Salamanque, mais une série d'aventures le détournent de son projet et forment son expérience. Il fait tous les métiers et sert une quinzaine de maîtres de conditions diverses, tantôt laquais d'un marquis, tantôt favori d'un premier ministre (duc de Lerme). Ni héros, ni honnête homme, Gil Blas a l'intelligence vive, mais bornée à l'intérêt présent, sur un fond bourgeois solide et paisible.

¹²⁷ - Grégoire XVI (Bartolomeo Alberto Cappellari), originaire de la Vénétie où il est né en 1765, pape de 1831 à 1846. Il est le dernier pape élu avant d'être ordonné prêtre.

surmené. En ces temps-là, j'étais assez heureux pour aller parfois respirer l'air pur de mon beau Panissières. Ce temps passé fut délicieux. Je ne puis le regretter cependant puisqu'il m'a conduit au présent qui est digne d'envie.

« Un palais magnifique et qui logerait une petite ville remplace l'étroit réduit qui m'enfermait autrefois avec mes rêves d'avenir.

« Hier au soir, je me suis fait arracher une dent pour me débarrasser d'une fluxion dont je souffrais atrocement depuis quelques jours. Si je vous donne ce détail sans importance, c'est pour avoir l'occasion de vous dire comment nous sommes traités quand nous sommes, ou seulement quand nous avons l'air (d'être) malades. Je suis invité à garder la chambre et j'ai la tête soigneusement empaquetée. Nous sommes entourés de tant de soins que les plus hauts personnages ne peuvent, à ce point de vue, l'emporter sur nous. À la moindre indisposition arrivent médecin, apothicaire, dentiste, bonne substituée au domestique mâle censé (être) trop rude pour un malade. Tout cela se fait sur l'ordre et aux frais de l'administration, si bien que c'est presque un plaisir d'être malade, pourtant c'est un plaisir que je désire ne goûter jamais.

« Je voudrais que cette lettre vous fasse connaître mon vaste logis et ce qui s'y passe et comment je m'y trouve.

« La villa Medici (Médicis)¹²⁸ est située sur l'emplacement des jardins du gourmet Lucullus et fait vis-à-vis au gigantesque Saint-Pierre...

« Mon logement est au premier (étage), spacieux, commode, meublé richement ; il a vue (panoramique) sur la ville, le Capitole, Saint-Pierre et la piazza del Popolo¹²⁹, trois angles de la cité. Au second (étage), j'ai un bel atelier qui me sert lorsque, indisposé, je ne dois pas traverser le jardin au fond duquel sont mes deux (autres) ateliers, l'un spécialement pour moi, l'autre pour mes deux praticiens qui, en ce moment, travaillent à mon *Phocion*. Mon atelier personnel est, m'a-t-on dit, le plus vaste de la villa : il a 36 pieds (11 mètres) de long sur 25 (7,62 mètres) de large, il est (situé) au bout d'une longue allée (bordée) de buis qui s'élèvent à deux fois ma hauteur. On n'en aperçoit que la porte, l'olivier et le buis de concert en masquent les murailles...

« Que fait-on à la Villa ? On s'y lève généralement tard, vers huit heures du matin, et on prend le café au lait. À midi, sonne le grand déjeuner. C'est l'heure de la réunion. Celui qui n'y tient pas peut venir plus tard. La salle à manger est très vaste et tout ornée de peintures et de sculptures. On y voit les portraits de tous les anciens pensionnaires¹³⁰. Au moment du départ, le portrait remplace immédiatement l'original. Deux garçons nous servent à table. Quant aux mets, je vous dirais seulement que le plus délicat ne trouve jamais le moyen de se plaindre. Je vous ai déjà dit que nous avons un couvert (service de vaisselle de table) de 20 000 francs. C'est un cadeau fait à l'Académie en 1830. Nous ne nous en servons que les jours de grande fête, mais les (couverts) ordinaires sont très riches. À huit heures du soir, sonne le dîner qui est toujours très gai ; chacun y débite ses nouvelles. On est divisé en deux partis : républicains et aristocrates. Pour moi, placé au milieu de la table, je croyais, comme ma place semblait l'indiquer, rester toujours entre les extrêmes, mais, ces jours derniers, il m'a fallu prendre couleur. Les républicains, faisant sonner haut le mot de liberté, voulaient impudemment s'arroger le droit incivil de fumer leur cigare dans notre salle à manger ; mieux élevés (éduqués), les aristocrates s'y sont opposés. Il a donc fallu aller aux voix, car tout ici se décide à la majorité, comme à la Chambre (des députés). Je me déclare donc pour l'aristocratie en jetant une boule blanche (dans l'urne). Vous le voyez, nous votons souvent pour des riens, encore comme à la Chambre.

¹²⁸ - Nous transcrivons donc systématiquement «Medici» par «Médicis».

¹²⁹ - La *piazza del Popolo* (place du Peuple) a été aménagée par Giuseppe Valadier (1732-1839). On y remarque la *Porta del Popolo*, porte ouverte dans l'enceinte d'Aurélien au III^e siècle et érigée au XVI^e siècle (façade extérieure) et au XVII^e siècle (façade intérieure par Le Bernin). L'église *Santa Maria del Popolo* (de style Renaissance remaniée à l'époque baroque, renferme deux tableaux de Caravage : *Martyre de saint Pierre* et *Conversion de saint Paul*).

¹³⁰ - Pour donner une idée du nombre de ces portraits, nous avons compté pour la seule décennie 1832-1841, cinquante et un pensionnaires.

« Tous les soirs il y a soirée chez notre directeur ; le dimanche et le jeudi surtout, c'est très animé ; il y a de superbes toilettes, d'élégantes signorine (*signorine*, c'est-à-dire "demoiselles"), des princes, des ducs, des ambassadeurs et les artistes les plus distingués. Les uns écoutent la musique, tandis que les autres jouent aux échecs, aux dames, ou lisent les journaux français. L'on se couche toujours très tard, ce qui légitime un peu de se lever de même.

« Je dois vous avoir parlé, il y a deux ans, de M. Lacordaire, célèbre prédicateur, qui prêchait alors à Notre-Dame de Paris (au printemps de 1835)¹³¹. Les élèves des écoles de droit, de médecine et des beaux-arts semblaient se donner rendez-vous au pied de sa chaire. J'étais souvent au nombre de ses auditeurs. Alors inconnu, perdu dans la foule, j'étais loin de penser qu'aujourd'hui je serais à Rome et que M. Lacordaire aurait quelque plaisir à venir me voir travailler à la villa Médicis.

« M. Lacordaire est venu passer ici quelques moments de repos, s'il est possible de dire que le grand homme se repose jamais, dans la paisible cité de l'Église. J'ai fait sa connaissance par l'entremise d'un professeur de philosophie de ses amis intimes qui est devenu le mien, grâce à un peintre avec lequel je suis très lié. M. Lacordaire vient me voir souvent, je vais aussi chez lui. Il habite une chambre aussi modeste que lui et il est la modestie même. Il a la naïveté d'un enfant avec la raison d'un sage. Sa conversation est toujours pétillante d'esprit et pleine d'enseignements... » Jean Bonnassieux aurait pu ajouter que le visage du prêcheur était pâle aux traits tirés avec des yeux noirs mobiles enfoncés dans les orbites avec un haut front. Romantisme en soutane.

En mai 1836, accablé de suspicions, l'abbé Lacordaire vient dans « la Ville des apôtres » pour y poursuivre ses études de théologie. De là, le 3 mars 1839, il publie *Mémoire pour le rétablissement en France des Frères Prêcheurs*. Le 9 avril suivant, il prend l'habit blanc des dominicains et entreprend de grouper et former quelques disciples.

En 1830, Lacordaire avec Lamennais et Montalembert¹³² avaient d'un commun accord fondé *L'Avenir - Dieu et la Liberté*, journal d'opinion propageant les avancées d'un catholicisme libéral réconciliant l'Église et le peuple. En vain, car rares seront les ouvriers à s'associer à un courant jugé par trop intellectuel et, de surcroît, condamné par le pape Grégoire XVI (Encyclique *Mirari Vos*, 15 août 1832). En fréquentant assidûment l'abbé Henri de Lacordaire à la lisière même du Vatican, Jean Bonnassieux ne craignait donc pas de se ranger du côté de trublions ! Cela signifie qu'il partageait leurs idées progressistes : séparation de l'Église et de l'État, liberté de conscience, liberté de l'enseignement, liberté de la presse, liberté des peuples opprimés au nom de Dieu.

Nous croyons fermement que le développement des lumières modernes ramènera un jour, non seulement la France, mais l'Europe entière à l'unité catholique, qui, plus tard et par un progrès successif, attirant à elle le reste du genre humain, le constituera par une même foi dans une même société spirituelle : Et fiet unum ovile et unus pastor. Mais, par les motifs exposés plus haut, nous croyons en même temps que la religion doit être aujourd'hui totalement séparée de l'État et le prêtre de la politique ; que le catholicisme, partout en butte à la défiance des peuples, et trop souvent à la persécution des gouvernements,

¹³¹ - Jean-Baptiste-Henri Lacordaire (1802-1861) fut l'un des plus brillants orateurs du XIX^e siècle - *Conférences de Notre-Dame* (1835-1851). Avocat stagiaire à Paris, il recouvre la foi grâce au *Génie du christianisme* de Chateaubriand. Puis, il renonce aux succès du barreau, entre au séminaire de Saint-Sulpice, à vingt-deux ans (1824), est ordonné prêtre à vingt-cinq (1827). Disciple de Lamennais, il développa l'ordre des Dominicains en France (1839) et fut élu à l'Académie française en 1860. Après la révolution de 1830, une vague d'anticléricalisme déferla sur la France et pourtant, à l'invitation de M^{sr} de Quélen, le 8 mars 1835, premier jour de carême, un auditoire d'opinions fort bigarrées (Chateaubriand, Hugo, Berryer...), au total près de 6 000 personnes, se presse dans la nef de Notre-Dame de Paris pour entendre ce prédicateur de trente-trois ans. Après s'être signé, il ouvre largement les bras : « Assemblée, assemblée, que voulez-vous de moi ? La vérité... »

¹³² - Félicité-Robert de Lamennais (1782-1854), d'abord royaliste et ultramontain, incline progressivement, dans les années 1825, pour un christianisme libéral. Plus tard, vers 1840, ayant rompu avec l'Église, il prône un humanisme démocratique où Dieu domine toute réforme sociale. En 1848, il est élu représentant du peuple à l'Assemblée constituante et nommé directeur du journal *le Peuple*. Charles Forbes, comte de Montalembert (1810-1870), comme Lacordaire, se soumet à la volonté papale. Élu membre de la Chambre des pairs, il se prononce pour la liberté religieuse et la liberté de l'enseignement et, tout comme Lamennais, est député en 1848, mais à droite. Il est reçu à l'Académie française en 1852.

s'affaiblirait toujours davantage s'il ne se hâtait de secouer le joug de leur pesante protection, et qu'il ne peut revivre que par la liberté.

L'Avenir, 7 décembre 1830.

Le lundi 26 juin 1837, Jean Bonnassieux dans une lettre à un ami de Panissières, relate un épisode insolite de sa vie de « pensionnaire » :

« Nous jouissons ici d'un rare crédit. L'exemple suivant t'en donnera une idée :

« La semaine passée, je travaillais d'après un modèle que j'avais retenu pour quelques jours, un jeune adolescent (il est âgé de douze ans), très beau. Le mercredi soir je le paie. Vite, il s'en va au cabaret avec quelques individus de son acabit, se grise à moitié, se querelle, tire son couteau et blesse deux de ses compagnons. Il est arrêté, jugé et condamné à la prison. Il est curieux que dans ce pays où rien ne se fait rapidement, il règne dans la justice une activité prodigieuse ; elle y est singulièrement expéditive.

« Le jeudi matin, ne sachant rien de tout cela, j'attends vainement mon modèle. À midi, sa mère, une pauvre veuve, arrive, me raconte tout, me dit que son fils est en prison pour quelques mois et implore ma protection.

« Je prenais une part d'autant plus vive à sa peine que j'avais encore besoin de quelques séances (de pose) et ce contretemps me contrariait beaucoup, mais je ne voyais pas en quoi ma protection, la protection d'un modeste pensionnaire sculpteur, pouvait couvrir un criminel. Enfin, sur les instances de la pauvre femme, j'écrivis une lettre au gouverneur de Rome pour réclamer son indulgence. La mère part et je vais déjeuner, bien persuadé que mon étude est remise aux calendes grecques.

« Le vendredi matin, de bonne heure, le jeune homme et sa mère arrivaient (pour) me remercier. Le modèle se remettait à poser et je reprenais l'ébauchoir.

« En un peu plus de vingt-quatre heures, pas beaucoup plus, le crime, l'arrestation, la condamnation et la grâce, obtenue par l'intervention d'un personnage qui ne se doutait guère de son influence et sur la promesse du coupable de ne plus recommencer, voilà ce que probablement nous ne verrons pas de sitôt en France. »

La magie d'une terre crue, pétrie et façonnée, transforme le chenapan en un jeune éphèbe épouillant son aile gauche. Un lévrier intimidé est assis contre lui. *Amour fidèle*, *Amour se coupant les ailes* reste la plus élégante des œuvres profanes de Jean Bonnassieux¹³³.

À la date du lundi 24 juillet 1837, le Forézien note sur son inséparable *Carnet* : « Ce matin, pour la première fois, M. Ingres est entré dans mon atelier... Les observations qu'il a faites sur ma statue de *l'Amour* l'ont grandie à mes propres yeux. Il a trouvé ma figure très bien composée et l'action bien rendue. Il trouve la pensée un peu raffinée, mais il a vite ajouté qu'on me le pardonnerait en faveur de la simplicité avec laquelle elle est exprimée. » Plus tard, en janvier 1838, Ingres amène son épouse dans l'atelier de Bonnassieux pour lui montrer cette même statue. M^{me} Ingres fait cette confidence : « En sortant M. Ingres m'a dit : Eh bien, ma bonne amie, as-tu bien examiné ? C'est remarquable, M. Bonnassieux est un homme distingué et je suis très content d'avoir des jeunes gens de cette valeur à la Villa pendant mon directorat. »

À l'exposition annuelle de l'Académie, en janvier 1840, le moulage en plâtre de *L'Amour fidèle* est très apprécié¹³⁴. Satisfait, Jean Bonnassieux écrit à ses parents :

« Notre exposition a lieu en ce moment. J'y ai mon *Amour fidèle*, plus une tête d'étude représentant une ville, et une esquisse : *Céyx et Aleyoné*¹³⁵. Mon *Amour* plaît beaucoup. Je suis fatigué

¹³³ - Bonnassieux reprend une esquisse faite à Paris peu avant son départ. Son « joli modèle » est âgé de douze ans. Le statuaire souhaitait appeler sa statue *un Amour*, tout simplement. Lors des expositions elle sera appelée *Amour fidèle* ou *Amour se coupant les ailes* ; il en sera mari... Peut-être s'est-il quelque peu inspiré de *l'Amour tourmentant l'Âme* sculpté par Dumont, en 1827 (Amiens, musée de Picardie).

¹³⁴ - L'œuvre restera longtemps exposée à la villa Médicis, au pied du perron de la loggia, jusqu'à « tomber en ruine » lui écrit, en 1884, Cabat alors directeur qui envisage un moulage en bronze... Depuis, elle a disparu.

de compliments. Je vous le dis sans vanité, car ils ne m'aveuglent nullement sur le mérite de ce que je fais. J'ai encore tant à apprendre. »

Envoyée à Paris le 3 juin 1841, *la Ville* ne plaît pas au jury qui lui reproche de : « manquer du caractère que l'artiste a voulu sans doute lui donner en lui mettant une couronne murale ; les cheveux sont traités dans un goût moderne qui ne s'accorde pas avec l'idée antique d'une ville personnifiée... » L'esquisse du groupe en ronde-bosse *Céyx et Alcyoné* n'est pas mieux apprécié qui « n'offre rien du sentiment et du style que devrait avoir un sujet grec ; la composition en est malheureuse sous tous les rapports...¹³⁶ ».

L'*Amour fidèle* reste l'une des œuvres préférées de Jean Bonnassieux. Son ami Vauthier-Galle¹³⁷ l'émeut en lui dédiant ces quelques vers à la mode du temps :

*O bel enfant, amour fidèle,
À Rome où tu vis le jour,
En te faisant couper ton aile,
Ton auteur te prit pour modèle
En amitié comme en amour.*

L'enfant de Panissières n'ignore pas la fierté des siens à tout connaître des choses de sa réussite ; qu'ils sachent que des gens « haut placés » l'ont en grande estime. Il sait aussi que leur joie se voit, se sait de proche en proche, d'une maison à l'autre. Bref, qu'il est, ici ou là, dans ce microcosme campagnard, envié ou jaloué.

De cette époque date un portrait de Jean Bonnassieux « dans son atelier de la villa Médicis », dessiné par son ami lyonnais, de deux ans son cadet, le peintre aquarelliste Michel Dumas. Représenté assis sur un fond vaguement esquissé, vêtu d'une redingote boutonnée haut jusqu'au cou qui amincit sa silhouette. Les deux mains sont posées l'une sur l'autre, la droite tenant une paire de gants. Le visage est grave, encadré d'une chevelure et d'une barbe noire. Les yeux sombres sont enfoncés sous d'épais sourcils également noirs.

Au début de l'été 1837, Rome connaît une importante épidémie de choléra. Afin d'éviter l'effolement général, les autorités font croire qu'il s'agit d'empoisonnements criminels. Pour avoir bravé la loi du silence, un médecin est emprisonné au château Saint-Ange. Un jeune peintre anglais est pris à parti par la population pour avoir tapoté affectueusement la joue d'un enfant jouant dans la rue, près de l'église de l'Annonciation, soupçonné d'avoir voulu contaminer le bambin. La terrible maladie progresse inexorablement jusqu'à causer près de quatre cents décès par jour. Au comble de la peur, chacun se terre dans son logis, tous volets clos, portes soigneusement calfeutrées. Les édifices publics, les magasins sont fermés l'un après l'autre. Places et rues sont désertées. Rome se referme sur elle-même telle une ville morte.

À la villa Médicis, on a d'abord feint d'ignorer le malheur. Les pensionnaires mènent une vie normale, sauf à éviter de sortir, même dans les jardins. Jean Bonnassieux écrit à ses parents pour les rassurer : « Vous avez peut-être appris... Rien de grave. » Le peintre Sigalon¹³⁸, envoyé à Rome par le gouvernement français pour copier le *Jugement dernier* de Michel-Ange (chapelle Sixtine), est, un

¹³⁵ - Alcyoné, fille d'Éole, maître des vents, est l'épouse de Céyx. Pour avoir prétendu être plus heureux que Zeus et Héra, les deux époux seront métamorphosés en alcyons (oiseaux marins fabuleux).

¹³⁶ - Appréciations extraites des archives de l'Académie française de Rome, citées par Antoinette Le Normand : *La tradition classique et l'esprit romantique... op. cit.*, p. 278.

¹³⁷ - André Gauthier-Galle (1818-1899), sculpteur et graveur en médailles, grand prix de Rome 1839, élève de son grand-père, André Galle (1761-1844), graveur en médailles né à Saint-Étienne (Loire), inventeur de la chaîne sans fin à maillons articulés.

¹³⁸ - Alexandre-François-Xavier (le dernier prénom étant usuel) Sigalon (1787-1837) fut peintre d'histoire ou de genre, mais aussi bon portraitiste. En 1833, il vient effectuer une copie du fameux *Jugement dernier* de Michel-Ange dont on craint alors une dégradation fatale. Il venait tout juste de terminer sa mission quand il mourut. Cette copie figure aujourd'hui dans les locaux de l'École nationale supérieure des beaux-arts, à Paris (ancien couvent des Grands-Augustins).

dimanche, l'invité de Dominique Ingres. Le jeudi suivant il est mort. Alors, l'angoisse gagne, devient insupportable. Pour ménager les siens, mieux vaut relater le malheur et livrer ses craintes à la sœur aînée. À elle de distiller l'inquiétude. Cette lettre est datée du samedi 2 septembre 1837 :

«... Il (Xavier Sigalon) était plein de santé et de vie. Je causais très longtemps avec lui au salon (le dimanche). Il me parla de sa réception à Paris, de sa belle copie du *Jugement dernier*, des travaux que le gouvernement (d'Adolphe Thiers) venait de lui commander. Le lendemain il fut atteint du choléra, le jeudi (18 août) il était mort¹³⁹. À partir de ce moment, la table a perdu son entrain. On se compte des yeux en arrivant, on mange vite et silencieusement ; puis, aussitôt le repas terminé, chacun se retire chez soi. On ne pense qu'à tuer le temps ; plus d'ardeur au travail, plus de joyeuses causeries.

« Comme on n'acquiert point de gloire à braver le choléra, nous étions disposés à nous transporter dans le Milanais momentanément, mais toute communication a été fermée, impossible de quitter Rome. Nous ne sortons même plus de la villa Médicis où nous tâchons de nous distraire le plus possible. Les travaux sont suspendus et l'espoir de la France artiste est en bonnet de nuit toute la journée. »

Le samedi 19 août 1837, lendemain de la mort de Sigalon, Jean Bonnassieux croit qu'il est atteint par la terrible maladie, que son trépas est proche :

« Rome, mercredi 4 octobre 1837,

« Dans la matinée je ne pus travailler, je me sentais glacé. À midi, je me rendis à la salle à manger, sans appétit et décidé cependant à bien déjeuner pour rappeler la chaleur qui m'abandonnait. Mes camarades remarquèrent que j'apportais à table plus de gaieté et d'entrain qu'à l'ordinaire, mais cette excitation s'évanouit bientôt. À la première bouchée, mes yeux se troublèrent, un frisson glacial me saisit, des palpitations violentes agitaient ma poitrine. Il paraît que mon visage prit un aspect étrange et effrayant, car mes camarades s'en épouvantèrent. Ma tête était brûlante, ma raison s'égarait, je me crus perdu... Quelques minutes après, j'étais dans mon lit, entouré de tous mes camarades dont la figure était aussi défaite que la mienne. L'intérêt, le zèle qu'ils mirent à me secourir, l'empressement, le dévouement qu'ils y apportèrent, étaient vraiment touchants et sublimes, étant donné les circonstances où nous nous trouvions (risques de contagion). Aussi je leur en garde à tous la plus vive reconnaissance. Boulanger (le musicien¹⁴⁰), malade et alité, s'élança de son lit en chemise et accourut au bruit ; il fallut presque employer la force pour le faire recoucher. Toute l'Académie était terrifiée. C'était, on le croyait du moins, le choléra qui venait d'y entrer, et avec lui sans doute la mort qui, jusque-là, s'était arrêtée au seuil de la Villa.

« Les domestiques s'élançant dans toutes les directions pour chercher des médecins. On croyait prudent d'en appeler dix pour en avoir un, car l'épidémie ne leur laissait pas de loisirs. En attendant, mes camarades s'ingéniaient à me réchauffer. Les uns me frictionnent, me collent à la plante des pieds des éponges imbibées d'eau bouillante, me couvrent les jambes de sinapismes. D'autres, au risque de m'échauder le gosier, me font boire des infusions brûlantes de verveine. Les autres vont chercher tout ce qu'ils peuvent trouver de flanelle, de couvertures et m'enveloppent à m'étouffer. Pendant longtemps rien n'y fit. Mon corps était secoué par de tels frissons que tout mon lit en était ébranlé. Enfin la circulation du sang se rétablit ; une transpiration abondante vint amener une détente dans mon état et diminuer les craintes de ceux qui m'entouraient. Trois médecins arrivèrent à ce moment et les rassurèrent complètement en leur annonçant que ce n'était que la fièvre. »

En réalité, Jean Bonnassieux est victime d'une crise de fièvre paludéenne dont il reconnaît par la suite avoir mis huit mois à s'en remettre complètement. Pourtant, en compagnie de son ami Boulanger (l'architecte de sa promotion), lui aussi souffrant, et de deux pensionnaires belges, sans doute en meilleure forme, le convalescent n'hésite pas à quitter Rome pour Naples, dans les derniers jours de novembre 1837. Le voyage dans une carriole cahotante et brinquebalante est pénible pour les deux Français qui doivent recouvrer leurs forces dans leur chambre d'hôtel avant d'entreprendre

¹³⁹ - Baltard (architecte) et Ottin seront chargés de réaliser la stèle de Xavier Sigalon (1787-1837) dans l'église Saint-Louis des Français, à Rome.

¹⁴⁰ - Ernest Boulanger (1815-1900), fut surtout un compositeur d'opérettes, prix de Rome 1835.

une visite en règle de la ville et de ses environs. Le samedi 2 décembre, Bonnassieux décrit son émerveillement touristique à maître Lafay, son ami panissierois :

« Je suis à Naples. Croiriez-vous qu'en décembre pendant que vous cherchez le coin du feu, nous cherchons, nous, l'ombre et le frais. Moi-même je ne puis en revenir.

« L'activité parisienne de Naples contraste singulièrement avec le calme de Rome. Rien de plus enchanteur que le golfe de Naples, autour duquel la ville se déroule en un brillant panorama, de plus pittoresque que les chaînes de montagnes qui l'enserrent en forme d'amphithéâtre. Rien de plus vivant et de plus animé que ce port, sillonné sans cesse de vaisseaux de toutes grandeurs et de toutes nations. Rien de plus imposant que le Vésuve, dominé le jour par d'épaisses colonnes de fumée, illuminé la nuit par des tourbillons de flammes...

« Je m'oublie (me prélasse) souvent à la villa Reale. La villa Reale (en bord de mer) est le jardin de Naples. Figurez-vous une promenade dont le sol est parfaitement uni. Une douzaine de rangées d'arbres magnifiques abritent sous leur ombrage d'élégantes toilettes, car c'est le rendez-vous du grand monde. Ce sont les Tuileries (le jardin) de Naples, bien plus belles cependant, car, outre l'avantage d'un climat qui ne ressemble en rien à celui de ma chère patrie, la villa Reale est sur le bord de la mer qui vient briser ses flots à ses pieds.

« Ça et là, de gracieuses fontaines, des statues d'un marbre éclatant de blancheur, viennent rompre la monotonie des lignes droites. Des cafés bordent la mer et leurs terrasses la surplombent comme pour la braver...

« J'y ai passé bien du temps et vous trouverez peut-être que je m'y arrête bien longtemps avec vous (par cette lettre). Vous me pardonnerez le jour où vous irez à Naples et où vous entrerez à la villa Reale. »

La suite du voyage est relatée dans une longue lettre adressée à sa famille, datée du mardi 9 janvier 1838. Jean Bonnassieux entraîne les siens à la manière d'un guide touristique et archéologique :

« Après quelque temps de séjour à Naples, nous nous sommes acheminés du côté de la Calabre et nous avons visité Portici¹⁴¹.

« Herculanium, cette ville infortunée qui avait disparu pendant une éruption du Vésuve, sous une pluie de cendre et de feu, avait été recouverte d'une couche épaisse d'environ quarante pieds (douze mètres). Longtemps après la catastrophe et peu à peu, un petit village, Resina, s'était formé au-dessus d'elle. Les habitants ne se doutaient pas que sous leurs pieds était enfouie une ville jadis florissante. Voici comment on la découvrit : Un jour les habitants de Resina se cotisèrent pour creuser un puits au milieu du village. Les travaux commencèrent et le hasard voulut que l'emplacement choisi se trouvât juste au-dessus d'un théâtre. Au bout de quelques jours, les ouvriers remontèrent des gradins en marbre, des statues brisées, des inscriptions, des fragments de mosaïque. Le gouvernement, prévenu, fit continuer les fouilles, mais dans un sens différent et sans se préoccuper du puits¹⁴².

« On déblaya le théâtre, on creusa des souterrains et les travaux furent menés avec prudence pour conserver tout ce qui pouvait présenter un caractère artistique.

« C'est à la lueur des flambeaux qu'on parcourt les corridors du théâtre et les loges des acteurs où se trouvent des peintures bien conservées. La lumière du jour ne pénètre que par l'ouverture faite pour le puits, mais elle vient tomber sur des dalles de marbre qui la répercutent, et le reflet suffit pour éclairer d'un jour suffisant une grande partie de la scène.

¹⁴¹ - La route traverse la cour du palais royal élevé en 1738 pour le roi Charles III de Bourbon. Dans son opéra *La Muette de Portici* (1828), Auber (1782-1871) a illustré la révolte fomentée au XVII^e siècle par Masaniello, jeune pêcheur, contre les Espagnols. La représentation à Bruxelles, en 1830, de cet *opéra seria* donne le signal du soulèvement belge contre les Pays-Bas. Sur place, Bonnassieux et ses amis doivent évoquer ces péripéties culturelles.

¹⁴² - Successivement placée sous la domination des Osques, des Étrusques et des Samnites, *Herculanium* a été conquise par Rome en l'an 89 avant notre ère. Elle fut ensevelie sous une coulée de lave du Vésuve, en même temps que *Pompéi*, en l'an 79. Elle couvrait alors plus d'une dizaine d'hectares et comptait environ 5 000 habitants. Mise à jour depuis 1719, elle a fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles, notamment de 1806 à 1814, de 1869 à 1876 puis à partir de 1927.

« Cette découverte en amena d'autres et, en descendant vers la mer, on déblaya presque tout un quartier de la vieille ville et une partie des murs d'enceinte. Les habitants (d'*Herculanum*, *Ercolano* en Italien) eurent probablement le temps de se sauver. Cependant les victimes furent encore assez nombreuses et, de temps en temps, on découvre quelques squelettes de malheureux surpris en pleine vie, celui-ci à table, celui-là au bain, l'un dans son lit, l'autre dans son cabinet de travail, dans sa boutique, à son métier. J'ai vu l'empreinte d'une jeune femme qui fut moulée vive par la cendre ; elle m'a vivement intéressé. Les formes sont aussi nobles, aussi pures que celles des plus belles statues grecques. On distingue jusqu'à la tunique légère retenue autour de son corps par une ceinture.

« Plus loin, et derrière le Vésuve, nous allâmes voir Pompéi¹⁴³, ville un peu moins considérable qu'*Herculanum*, mais qui éprouva le même sort. La position de celle-ci fut indiquée par une partie de l'amphithéâtre qui restait à découvert. Déjà la moitié de Pompéi est déblayée. Les fouilles se font avec plus d'entrain et vont beaucoup plus vite qu'à *Herculanum*, parce que là, la matière n'est pas dure. Ce n'est que de la cendre, sans grande consistance, et qui cède facilement sous la pioche. La couche extérieure qui, seule, s'est durcie au contact de l'air, n'est pas épaisse.

« Cette couche extérieure s'était, depuis longtemps, revêtue d'une riche végétation. Sous les racines de gros arbres, on retrouve des temples, des théâtres, de gracieuses villas dont l'ameublement, les statues, les fresques, les vases, nous font prendre sur le vif la vie antique. En visitant Pompéi, on s'associe à la vie des anciens, on s'initie à leur existence de chaque jour, on comprend leurs goûts, on pénètre leurs habitudes ; on les voit, en quelque sorte, vivre sous nos yeux. La catastrophe qui a frappé Pompéi a été soudaine, si soudaine qu'on pourrait dire que chaque être vivant y a été changé en statue avec une rapidité telle que le geste commencé est presque inachevé.

« Sur le pavé des rues on voit encore l'ornière creusée par les roues des chars. Les rues étaient étroites et ne pouvaient livrer passage à deux chars à la fois. À l'entrée de chacune d'elles se trouvait un disque en métal qu'on retrouve encore et sur lequel on frappait avec un petit marteau pour avertir qu'un char s'engageait dans la voie.

« Après Pompéi, nous avons visité Subiaco¹⁴⁴, Castellamare (di Stabia)¹⁴⁵, Sorrente¹⁴⁶ et les ruines du temple de Paestum¹⁴⁷. Nous voulions revenir par les îles de Capri et d'Ischia¹⁴⁸, mais la mer était si furieuse que nous avons été obligés de renoncer à notre projet et nous avons terminé notre voyage par l'ascension du Vésuve. »

À son ami de Panissières, Jean Bonnassieux relate de manière très réaliste l'ascension et la découverte de « la terrible montagne » :

« ... La montée fut rude. Le sol de cendre, sur une pente inclinée, glissait sous nos pieds. Après de longs et pénibles efforts, nous nous trouvâmes enfin sur le bord du grand cratère¹⁴⁹.

¹⁴³ - Pompéi a les mêmes origines qu'*Herculanum*. Elle devient colonie romaine vers -80, sous le nom de *Colonia Cornelia Veneria Pompeianorum* (« du culte de Vénus Pompeiana »). La cité est un lieu privilégié de résidence des Romains. Lors de l'éruption du Vésuve, la ville comptait 20 000 habitants, 2 000 moururent ensevelis sous les cendres. Les fouilles entreprises de 1748 à 1763 ne sont menées systématiquement qu'à partir de 1860, bien après la visite de Bonnassieux et ses amis.

¹⁴⁴ - Saint Benoît de Nursie, fondateur de la règle bénédictine, s'y retira au V^e siècle avec sa sœur jumelle Scholastique et y construisit douze petits monastères avant de gagner le mont Cassin. Nos visiteurs se seront vraisemblablement introduits dans le *Sacro Speco*, grotte dans laquelle le saint ermite se retira trois ans.

¹⁴⁵ - L'antique ville d'eau romaine de Stabiæ disparut également sous les cendres du Vésuve en 79. Le naturaliste Pline l'Ancien, venu observer l'éruption par la mer, y périt asphyxié.

¹⁴⁶ - Sorrente, patrie du poète Le Tasse (1544) est une ville de villégiature aux jardins merveilleusement fleuris, dont ceux de la *Villa Comunale*.

¹⁴⁷ - Le site archéologique de *Paestum*, en Campanie, fut découvert accidentellement vers 1750 lors des travaux d'ouverture d'une route. Le fameux *Temple de Neptune* aux colonnes doriques d'une grande sobriété, était en fait consacré à *Héra*, déesse grecque, troisième et dernière épouse de Zeus, protectrice du mariage et des femmes mariées.

¹⁴⁸ - Le mont Solaro culmine à 589 mètres. L'île de Capri, asile des empereurs romains Auguste et Tibère, séjour de nombreuses célébrités du monde des arts. L'île d'Ischia, surnommée « l'île verte » en raison de son abondante et luxuriante végétation, est dominée par le mont Epomeo (788 mètres), étroit piton de tuf.

¹⁴⁹ - Le Vésuve est actuellement formé de deux cônes dont le plus ancien, le *Monte di Somma*, atteint l'altitude de 1 132 mètres. Le volcan proprement dit culmine à 1 270 mètres. Quand Bonnassieux et ses amis font l'ascension du

« Des gerbes de feu jaillissaient à chaque instant du fond de l'abîme, de violentes détonations se succédaient, presque sans intervalle, infiniment plus puissantes, bien que plus sourdes que le bruit du canon.

« Mais notre curiosité n'était pas satisfaite. Nous ne pouvions, de l'endroit où nous étions, apercevoir le fond du cratère et nous voulions voir la fournaise elle-même. Nous descendons dans le cratère pour aller monter sur le cône qui se trouve au centre du volcan. Le guide qui nous accompagnait nous conjura vainement, par la madone et tous les saints du paradis, de ne pas aller plus loin. Nous n'écoutions plus rien. Bien que marchant sur un sol surchauffé et dont, par endroits, s'échappaient des flammes, nous avançâmes rapidement jusqu'au bord du second cône et là, nous vîmes l'admirable et terrible spectacle dans toute son horreur.

« Mais à peine y étions-nous qu'une effrayante détonation retentit et la masse en fusion se souleva du fond du cratère pour se rapprocher de l'orifice. Nous reculâmes précipitamment et quelques blocs incandescents tombèrent auprès de nous. Telle était notre excitation qu'au lieu de nous sauver, ce qui eût été la seule chose raisonnable à faire, nous restâmes encore. Je parvins à détacher un petit morceau d'un des blocs qui venaient de tomber et j'y incrustais une pièce de monnaie à l'aide de ma canne. Je revins sans canne, les souliers brûlés, les cheveux et la barbe roussis, mais content. »

Quelle imprudence !

Enfin, *Phocion* est terminé, mais avec du retard, si bien qu'à l'exposition annuelle de la villa Médicis, il ne figure pas avec les œuvres des autres pensionnaires. Bonnassieux s'en explique à Dumont (Lettre, dimanche 6 mai 1838) : « ... (Cependant) ma copie (en plâtre) partira et sera exposée à Paris avec les autres. Il y a six semaines, elle était à peine ébauchée. Me sentant mieux, j'ai fait la tête et entrevu la possibilité de faire, moi aussi, mon envoi. M. Ingres fut si enchanté de cet espoir qu'il m'offrit de me faire aider par Jocarini qui a fait le dos de la figure. M. Ingres, peut-être pour me donner du courage, m'assure qu'elle me fera honneur. Il a écrit à l'Institut (de France, à Paris) qu'étant malade, je serais dans l'impossibilité de faire mon envoi. Il pense qu'on me saura gré de ce qu'il appelle un tour de force car, malgré huit grands mois de fièvre, j'aurais tout de même rempli mes obligations. »

Le Forézien semble effectivement remis de sa crise de paludisme. Pour ne pas inquiéter les siens, il n'en a pas fait mention dans sa correspondance. Le jeudi 7 juin 1838, il avoue :

« J'ai eu les fièvres l'automne dernier. Je ne vous en ai pas parlé parce que, avoir les fièvres à Rome, ce n'est pas être malade ; elles ne sont ni rares, ni dangereuses. Depuis bien des mois je ne m'en ressens nullement ; au contraire, j'ai la conviction d'être plus fort que jamais. La preuve, c'est que la promptitude avec laquelle j'ai terminé mon *Phocion* a étonné tous mes camarades. »

L'Académie royale de France rendra ce verdict incertain¹⁵⁰ : « M. Bonnassieux, pour son travail de première année, a envoyé la copie en marbre de la statue de *Phocion*. Cette copie, exécutée avec soin, rappelle convenablement le caractère de l'antique : on pourrait trouver quelque mollesse dans l'exécution de la tête, surtout dans les cheveux et la barbe. On doit pourtant féliciter M. Bonnassieux du choix de cette belle statue. »

À l'été de 1838, un carton à dessins sous le bras, Jean Bonnassieux séjourne en Toscane avec quelques amis. En juillet, il écrit au peintre Dumont, à Paris :

« Ne soyez pas étonné de me trouver à Florence. C'est par prudence, et sur les conseils qu'on m'a donnés, que j'y suis venu passer quelques mois de la saison chaude, si dangereuse à Rome. L'expérience me l'a prouvé. Huit mois de fièvres ininterrompues qui ont bouleversé tous mes projets m'ont rendu circonspect.

Vésuve, la dernière éruption date de 1794 (elle a dévasté la ville côtière de Torre del Greco). La prochaine aura lieu en 1858, vingt années plus tard.

¹⁵⁰ - *Rapport sur les ouvrages envoyés de Rome par les pensionnaires de l'Académie royale de France pour l'année 1838*, par M. Langlois, membre de la section de peinture.

« Nous avons visité Terni et sa belle cascade¹⁵¹, Pérouse, ville d'un caractère tout particulier et où se trouvent de très belles œuvres de Pérugin¹⁵². »

Pour en savoir plus, il faut lire une lettre adressée, le mercredi 29 août 1838, à son directeur, M. Ingres :

« ... Nous avons visité Prato, Pistoia, Tescia, Lucques, Pise, Volterra et Sienne¹⁵³, sans compter une foule de petits villages. Volterra nous a fait grand plaisir ; nous y avons passé trois jours. La collection de petits tombeaux étrusques m'a vivement intéressé ; c'était tout nouveau pour moi.

« Florence¹⁵⁴ est une ville séduisante ; on y reste toujours plus qu'on ne se l'était proposé. Elle a quelque chose d'attrayant qui retient l'étranger. Son climat paraît porter au plaisir, aux créations légères, et, cependant, elle a produit deux des génies les plus puissants et les plus sombres de l'humanité, Dante et Michel-Ange...

« Je fais quelques croquis aux Offices (Galerie des Offices), mais peu cependant. Je trouve en général plus à admirer qu'à copier. Certainement ces belles peintures des maîtres du XIII^e et du XIV^e siècle, dont Florence abonde, peuvent beaucoup apprendre, mais, vous l'avez dit et vos paroles sont toujours frappantes de justesse, il y a absence totale de ce qu'exige la vraie sculpture.

« J'ai vu et revu bien des fois cette admirable famille des *Niobés (Niobides)*¹⁵⁵, je ne la connaissais pas, car ce n'est pas la connaître que d'en avoir vu quelques mauvais plâtres. Mon bonheur était indicible. Je les dévorais des yeux. J'aurais voulu voir ces figures réunies comme elles ont dû l'être primitivement, les emporter avec moi pour les méditer et les admirer à mon aise. Quelle pureté, quelle perfection ! Ce doit être les plus beaux marbres des plus beaux de la Grèce (antique).

« Quelques autres figures ont excité aussi mon admiration, entre autre l'orateur étrusque. C'est, si je ne me trompe, une œuvre achevée.

« J'attends avec impatience que la saison dangereuse (malsaine) soit passée à Rome pour y retourner et reprendre mes études, en espérant de ne pas les avoir entravées comme l'année dernière... Je l'aime (Rome) plus que jamais et je voudrais ne jamais la quitter.

« Mes respectueux devoirs à M^{me} Ingres. Je voudrais bien faire quelque chose pour son album, mais je dessine si mal. »

De « l'album » de M^{me} Ingres, il sera question plus loin.

En grand bourgeois soucieux du prestige de la « Maison » tout autant que de sa notoriété personnelle, Ingres organise de fréquentes et brillantes réceptions. Les somptueux salons de la villa Médicis accueillent l'élite de la société romaine ainsi que les étrangers distingués, résidents ou de

¹⁵¹ - La *Cascata delle Marmore*, chute d'eau artificielle en trois bonds successifs, a été créée par les Romains.

¹⁵² - Pietro di Cristoforo Vannucci, dit *Il Perugin* (vers 1445-1523). Ce peintre italien (Ombrien) s'initie à Florence dans l'atelier de Verrochio. En 1481, il est appelé à Rome pour participer à la décoration de la chapelle Sixtine. Il est le maître de Raphaël. On lui doit essentiellement des tableaux religieux dont plusieurs *Madones à l'Enfant*. Il est vraisemblable que Bonnassieux a aussi admiré la *Fontaine Majeure* et les sculptures de Nicolas Pisano.

¹⁵³ - Prato montre, à l'extérieur du *Duomo* (cathédrale), une chaire en marbre, en forme de calice et, dans une niche, la *Vierge à l'Olive* de *Benedetto da Maiano* (1480). À l'intérieur du *Duomo* de Pistoia est le célèbre *Autel de San Giacomo*, chef-d'œuvre d'orfèvrerie du XIII^e siècle, ainsi qu'une *Vierge en majesté* de Lorenzo di Credi (vers 1480). Au fronton du baptistère une *Vierge à l'Enfant* est attribuée à Nino et Tommaso Pisano. Le *Duomo* de Lucques abrite le *Monument funéraire d'Illaria del Caretto*, réalisé en 1406 par le Siennois Jacopo della Quercia. À Pise, outre la fameuse tour penchée, le baptistère contient la belle cuve octogonale, en marbre, due à Guido Bigarelli (1246) et l'admirable chaire de Nicolas Pisano. Volterra, dans sa cathédrale et son baptistère, abrite une *Déposition* en bois polychrome du XIII^e siècle et une *Annonciation* (fin du XV^e siècle). Le musée étrusque Guarnacci, évoqué par Bonnassieux, expose plus de six cents urnes cinéraires en tuf, albâtre et terre cuite. Enfin, Sienne est une ville de délices artistiques avec, dans sa cathédrale, la chaire sculptée par Nicolas Pisano entre 1266 et 1268.

¹⁵⁴ - Florence est réputée capitale des arts. Bonnassieux s'est notamment intéressé à la *Pietà* inachevée de Michel Ange, au *Persée* montrant la tête de Méduse exécuté par Benvenuto Cellini, aux bas-reliefs du campanile...

¹⁵⁵ - Fille de Tantale et épouse d'*Amphion*, roi de Thèbes, *Niobé* donne naissance à quatorze enfants, sept garçons et sept filles. Fière de sa fécondité, elle offense *Léta*, épouse de *Zeus*, qui n'a que deux enfants, *Apollon* et *Artémis*, lesquels, pour venger leur mère, tuent les enfants de *Niobé (Niobides)*. Une seule fille, *Chloris*, s'en réchappe. Elle sera la mère de *Nestor*, roi légendaire de Pylos, héros de *L'Odyssée*.

passage à Rome. La musique est la principale distraction de ces soirées huppées. Bon violoniste, le directeur se glisse dans un trio ou dans un quatuor à cordes. Bonnassieux se souvient avoir applaudi des musiciens et des chanteurs lyriques de renom, citant notamment le pianiste allemand Jean-Baptiste Cramer¹⁵⁶ ou le ténor Adolphe Nourrit¹⁵⁷ qui, dans un accès de délire, se tuera l'année suivante en se défenestrant de son hôtel, à Naples.

« Nous avons de temps en temps au salon le fameux Liszt¹⁵⁸. Il ne fait de la musique que chez M. Ingres et même les étrangers habitués au salon n'y sont pas admis. C'est une bizarrerie à laquelle M. Ingres acquiesce volontiers. Le jeudi donc, le salon n'est ouvert qu'à Liszt et aux pensionnaires et certes, quand il joue, on lui pardonne tout. Nos musiciens¹⁵⁹, jusqu'ici tant applaudis, paraissent bien petits garçons à côté de ce jeune homme (il est alors âgé de 28 ans) (Lettre à Auguste Dumont, lundi 11 mars 1839). »

Un jour de décembre 1838, l'Académie reçoit monseigneur Antoine-Adolphe Dupuch, tout juste nommé premier évêque d'Alger, accompagné de ses vicaires. Le prélat entendra « beaucoup de musique, solos, duos, trios, chantés par de charmantes jeunes femmes et des artistes qui y ont mis tant de talent et d'ardeur qu'il pouvait se croire au théâtre. » (Lettre à ses parents, dimanche 23 décembre 1838).

Le théâtre et le « grand » opéra ont la faveur de Jean Bonnassieux.

Le jeu des mondanités convie quelquefois le Panissiérois à des réceptions à l'ambassade de France. Jusqu'en 1837, le marquis Just Florimond de Latour-Maubourg originaire de Saint-Maurice-de-Lignon (Haute-Loire) était titulaire de la charge, successeur du vicomte René de Chateaubriand.

La plupart du temps, on se retrouve simplement, entre amis, dans l'intimité d'une chambre de pensionnaire :

« Drivet (peintre lyonnais qui l'a accompagné à Rome, sans être lauréat) vous présente ses amitiés. Je vais le perdre dans quelque temps (car il rentre en France) et cette perte me sera bien sensible. Il est religieux, de cette bonne religion qui n'exclut pas la gaieté. Je l'invite quelquefois à dîner et, chaque fois qu'il vient, Boulanger (musicien) et Blanchard (peintre) se joignent à moi et nous dînons tous les quatre dans ma chambre. On nous sert en particulier et là, réunis, contents, nous parlons de notre beau voyage... (Lettre à ses parents, jeudi 7 juin 1838). »

Jean Bonnassieux reçoit bien d'autres amis artistes, dits « d'en bas » parce que non-pensionnaires, ils logent « en ville », au pied du Pincio. La plupart sont issus de la région lyonnaise. C'est le cas de Willermoz, neveu de Jean-François Terme, le député-maire de la capitale des Gaules et aussi du peintre aquarelliste Michel Dumas venu retrouver son maître, Ingres, en mai 1838¹⁶⁰. Celui-ci a entrepris de représenter la rencontre biblique de *L'Ange et d'Agar* quand il s'aperçoit avec stupeur « qu'il a mis les ailes de l'ange à l'envers ; il les retourne en pestant contre sa maladresse... »

Lors de ces réunions amicales, les discussions vont bon train qui n'écartent aucun des sujets de l'actualité, qu'ils soient philosophiques, littéraires, politiques ou, évidemment, artistiques. Parfois, le ton monte quand la polémique se fait outrancière, sinon agressive. Plus calmes, les « bouts-rimés » sont le passe-temps à la mode. Chacun rivalise d'esprit pour rimaiter ses états d'âme. Bonnassieux note dans ses *Carnets* quelques quatrains satiriques, jugés « bien tournés », sans mentionner le nom de leur auteur, peut-être lui-même :

- Celui de l'éternel mécontent :

¹⁵⁶ - Jean-Baptiste Cramer (1771-1858), compositeur d'*Études* pour piano.

¹⁵⁷ - Adolphe Nourrit (1802-1839), chanteur lyrique célèbre qui triompha dans le répertoire du compositeur dramatique allemand Meyerbeer (*Robert le Diable, les Huguenots, l'Africaine...*).

¹⁵⁸ - Franz Liszt (1811-1886), célèbre compositeur et pianiste hongrois, virtuose incomparable, l'un des créateurs du *poème symphonique* et de la musique à programme (*Hamlet, les Préludes...*).

¹⁵⁹ - Il s'agit des musiciens grands prix de Rome, alors pensionnaires : Elwart (1834), Boulanger (1835), Boisselot (1836), Besozzi (1837) et Fousquet (1838).

¹⁶⁰ - Michel Dumas (1812-1885) est surtout un peintre d'histoire et de religion. À Paris, il travaille avec Orsel aux fresques de N.-D. de Lorette (IX^e arrondissement). Arrivé à Rome en 1838, il passe seize années en Italie. De 1878 à sa mort, il est directeur de l'école des beaux-arts de Lyon et professeur de la classe de peinture. Le dessin de Dumas est froid et correct, ses teintes empruntent à la palette d'Ingres.

*Quoi ! Vous ne tremblez pas lorsque gronde l'orage,
Ignoble partisan du plat juste-milieu ;
Ne savez-vous donc pas que, même dans notre âge,
La foudre peut servir la justice de Dieu ?*

- Celui qui reste coi :

*Monsieur... se donne au diable
De ce que je rime, et pourtant,
Il n'y a rien d'admirable.
Pour dire une bêtise, il suffit d'un instant.*

À un « concours général » devant faire rimer *tour, verre, cour* et *terre*, Jean Bonnassieux propose ce quatrain « campagnard » conforme à la vie des gens simples de son pays :

*Bien à plaindre est celui qui passe tour à tour
Du repos au travail, de la fourchette au verre,
De la fleur du jardin au fumier de la cour
Sans élever les yeux au-dessus de la terre.*

Certain soir, on ouvre le fameux « album des caricatures », initiative originale de M^{me} Ingres, instituée peu de temps après son arrivée. Chacun est invité à illustrer, au crayon ou à la plume, bref, à sa manière, l'événement du jour (ou d'un certain jour), les légendes des dessins étant rédigées en commun. Un cahier entier est consacré aux *Voyages et aventures du capitaine... ex-capitaine de dragons sous l'Autre*. Le héros de cette « fiction » est un vétéran de la Grande Armée napoléonienne, tellement fanatique de l'Empereur qu'il voit dans chaque objet d'art une représentation allégorique de son héros. À chacun d'associer le mythe à la réalité...

Le Forézien joue volontiers aux échecs dont il est, aux dires de ses camarades, le « stratège de la tour », tant le jeu de cette pièce lui paraît primordial : elle se déplace à volonté le long des *colonnes* (ou *verticales*) et des *rangées* (*traverses* ou *horizontales*), seules les *obliques* (ou *diagonales*) lui sont interdites. Quelle que soit sa position, la *tour* contrôle quatorze cases de l'échiquier. Le grand champion français du moment, un certain Labourdonnais, meurt à Londres en 1840.

Un jeune prêtre issu « d'une de nos plus illustres familles de France », l'abbé Lefèvre, constitue une société littéraire à vocation chrétienne.

« J'en fais partie comme artiste », annonce fièrement Jean Bonnassieux à ses parents, le dimanche 23 décembre 1838. « Chacun y apporte, à tour de rôle, un travail tiré de ses études personnelles et qui porte la marque de sa tournure d'esprit. Un jour, l'un de nous lit une pièce de vers romantiques à laquelle répond, débité par un second « sociétaire », un morceau philosophique des plus élevés, puis un troisième prend la parole, soit pour réciter quelques vers légers, soit pour raconter quelque anecdote plaisante. On cause, on échange ses impressions, puis les lumières s'éteignent et la conversation s'achève gaiement à la lueur d'un immense bol de punch. »

Le pensionnaire ne dit mot de ses propres élucubrations. Peut-être se sont-elles perdues dans les vapeurs du rhum, l'acidité du citron et l'odeur exotique de la cannelle ?

Jean Bonnassieux écrit à ses parents (Lettre du dimanche 23 décembre 1838) qu'il a réalisé pour remercier l'abbé Lefèvre une statuette de *Madone*, vraisemblablement en terre cuite, dont on a perdu la trace.

Les soucis financiers persistent, comme en témoigne ces lignes tirées d'une lettre adressée à Dumont, le 18 octobre 1838 : « À la demande de M. Ingres. M. Thiers¹⁶¹ qui était ici ces temps

¹⁶¹ - Après avoir publié une Histoire de la Révolution en 10 volumes, Adolphe Thiers (1787-1877) a été élu à l'Académie

passés a promis qu'il emploierait tout son crédit pour nous obtenir une augmentation pécuniaire et nous attendons bien avidement l'effet de ses promesses. Pour ma part, je suis bien désolé, étant si bien placé pour produire (sculpter), de me voir arrêté par le manque d'argent. »

française, en 1833. Plus tard, du 22 février au 6 septembre 1836, il a été chef du gouvernement. Présentement, il est sans portefeuille, mais « tisse sa toile »... C'est, assurément un homme d'influence... Dans une lettre à Dumont (17 mai 1839), Bonnassieux indique qu'un avocat lyonnais venu visiter Rome avec son épouse, qui lui a été « recommandé par un de mes bons amis », lui a offert « une superbe édition de la Révolution française de M. Thiers et des œuvres complètes d'A. de Vigny ».



Cliché Musée du Louvre

L'Amour se coupant les ailes ou *L'Amour fidèle*
Brisé mais... restauré

-3-

Si Bonnassieux et Ottin sont arrivés ensemble à la villa Médicis, sur le plan administratif ils ne sont cependant pas considérés comme étant de « la même promotion ». Dans les faits, Ottin est le lauréat de la place laissée vacante au concours de l'année précédente ; administrativement il est pris en compte sur le budget non encore affecté. Sensé être arrivé un an plus tôt, il repartira, de même, un an plus tôt. L'ancienneté virtuelle d'Ottin va poser un problème inattendu. À la villa Médicis, la tradition veut que le pensionnaire sculpteur « le plus ancien » fasse le portrait, buste en marbre, du nouveau directeur. Cette prérogative échoit donc à Ottin. Bonnassieux n'est pas d'accord : Ottin et lui appartiennent au même groupe de concurrents, le jury du prix de Rome l'ayant proclamé en premier, des deux il est le meilleur. Dans l'ordre du mérite, c'est à lui de sculpter le buste de M. Ingres. Cette rivalité embarrasse les pensionnaires associés à la décision et provoque un sentiment de sourde rivalité entre les deux protagonistes. Bonnassieux écrit à Dumont pour lui demander sa médiation, voire son appui : « À propos, je voudrais bien, Mon Cher Maître, savoir qui des deux, de Ottin ou de moi, doit faire le portrait de M. le Directeur. Ottin prétend avoir ce droit, moi-aussi je le réclame... Ce portrait doit être considéré comme une récompense et, comme tel, il doit, ce me semble, appartenir au premier (au concours), autrement le premier ne serait plus le premier, et mieux vaudrait être le second. J'attache beaucoup d'importance à faire ce portrait. J'y tiens essentiellement parce que je crois fermement qu'il m'est dû. Ottin aussi le réclame et croit le réclamer avec justice. Enfin, Mon Cher Professeur, veuillez nous tirer d'embarras et décider et juger auquel il appartient (Lettre, lundi 18 mars 1839) ».

La coutume ayant force de loi : l'exécution du buste d'Ingres est confiée à Auguste Ottin. Bonnassieux est amer, surtout vexé face aux pensionnaires. Dumont attise le ressentiment qui, le vendredi 23 août 1839, lui écrit : «... Le jugement est prononcé, il faut s'y conformer. Cependant, je puis vous dire que j'ai gagné le prix la même année que M. Ducret. J'avais eu le premier grand prix. J'ai fait le buste de M. Guérin. Jamais ce droit ne m'a été contesté. » Son cas était différent. Pour ajouter encore à la contrariété du Forézien, Ottin réalisera deux autres bustes d'Ingres dans les années suivantes¹⁶².

Une indéfinissable mais définitive antipathie écarte désormais les deux artistes, d'ailleurs alimentée par des opinions politiques diamétralement opposées¹⁶³.

Pour réprimer sa contrariété, le Forézien entreprend de réaliser une statue de *David*. Le thème biblique est bien connu : le futur roi d'Israël qui vécut un millénaire avant Jésus-Christ affronte bravement le géant philistin Goliath qu'il décapite après lui avoir crevé un œil avec un projectile adroitement lancé à l'aide d'une fronde. Son projet, dont il sera question par la suite, fait successivement l'objet d'un modèle en terre crue puis d'un moulage en plâtre.

Jean Bonnassieux entretient des relations courtoises avec quelques aristocrates, diplomates français de passage à Rome. Dans les courriers adressés à ses proches, il énumère non sans fierté leurs noms à particule et leurs titres, ducs, marquis et comtes : Caraman, Saint-Priest, Rayneval,

¹⁶² - Quoique ayant intégré la villa Médicis en 1836, avec Bonnassieux, Ottin partait avant, en même temps que le directeur, sa pension étant prise en charge sur les fonds débloqués en 1835. Dans ce contexte, le buste fut attribué par une proposition de l'ensemble des pensionnaires après une vaine tentative de conciliation : l'un ferait le plâtre (modèle), l'autre le marbre.

¹⁶³ - Auguste Ottin affiche des idées socialisantes, notamment lors des événements de la Commune de Paris, en 1871. Le modèle en plâtre est commencé en septembre 1839 (Lettre de Ottin à ses parents). Il a disparu. Le marbre, réalisé à partir de la fin juin 1840, est conservé à la villa Médicis. D'autres répétitions (plâtre, marbre, bronze) figurent notamment au musée Ingres de Montauban, à l'Institut de France, à l'École des beaux-arts de Paris.

Latour-Maubourg¹⁶⁴, Foucault, Cadore¹⁶⁵, Mérode, Rambourg... Il se lie plus particulièrement avec la comtesse Roulet de la Bouillerie, quadragénaire, épouse d'un attaché de l'ambassade¹⁶⁶ : « ...partie pour Paris avec son jeune fils Henri il y a trois jours. Son départ m'a causé un vide immense, car j'étais comme l'enfant adopté de cette bonne famille comme il y en a trop peu en France. M^{me} de la Bouillerie venait souvent me voir le matin. Quelquefois, à huit heures, sa voiture était déjà à la porte de mon atelier. Elle s'asseyait dans mon vieux fauteuil et de là me regardait travailler, tandis que son fils Henri dessinait à côté de moi, comme au printemps passé son fils Charles sculptait sous ma direction. »

Certains de ces aristocrates sont des clients ou des commanditaires, susceptibles de faire connaître l'artiste à des relations fortunées qui poseront pour des bustes ou des médaillons. Peut-être même seront-ils acquéreurs d'œuvres authentiques ou de copies d'antiques pour leurs riches demeures.

Pour son second « envoi », Jean Bonnassieux exécute un bas-relief représentant *Mercurus endormant Argus*¹⁶⁷ : au son de sa flûte, le messager des dieux amène au sommeil le redoutable géant aux cent yeux afin de le mettre à mort. Le pensionnaire a longtemps hésité à choisir son sujet, appelant une fois encore Dumont à la rescousse, lui proposant aussi le *Martyre de saint Jean-Baptiste* (Après avoir subjugué le gouverneur Hérode par une danse envoûtante, Salomé obtient que la tête de Jean le Baptiste soit offerte sur un plateau à sa mère Hérodiade), *Androclès reconnu par le lion* (l'esclave romain livré aux fauves dans l'arène est sauvé par le lion qu'il avait soigné) et un *Épisode de la peste à Marseille* (un jeune époux met au tombeau sa femme)... Le maître parisien lui a conseillé d'opter pour le classicisme mythologique. L'élève s'exécute « sans goût ni plaisir ».

Antoinette Le Normand-Romain souligne les atermoiements du Forézien : « Bonnassieux travaillait lentement : il n'avait au départ qu'une idée vague de ce que serait l'œuvre définitive ; elle se précisait comme il travaillait, mais cette méthode avait l'inconvénient de l'entraîner à de nombreux changements. En outre, étant soucieux de perfection, il avait le plus grand mal à achever ses œuvres et à s'en séparer...¹⁶⁸ »

Le défaut de motivation produit une œuvre mineure, sévèrement jugée par l'Académie royale des beaux-arts : « M. Bonnassieux devait, pour le travail de sa deuxième année, une figure de bas-relief de grande nature ; il a envoyé un bas-relief de deux figures représentant *Mercurus endormant Argus*. On regrette d'avoir à dire que la composition ne rend pas le sujet (n'est pas conforme à la demande) et que, sous le rapport de l'exécution, cette sculpture manque de vérité et d'étude. On y trouve pourtant l'intelligence du bas-relief et des plans généralement bien entendus¹⁶⁹. »

Le 2 juillet 1839, arguant d'une éthique chrétienne innovante, teintée de chauvinisme, le jeune artiste plaide sa cause au député de la Loire, du Rozier. Pathétique, il explique le discernement de son art :

« Il m'est impossible, monsieur, de vous dire combien je désirerais pouvoir faire quelque chose d'une haute portée, d'une haute valeur morale, quelque chose qui intéresse, instruit et serve la masse.

¹⁶⁴ - Le comte Armand-Septime de La Tour-Maubourg (1801-1845) a remplacé, comme ambassadeur à Rome, son frère aîné, Just-Florimond, mort le 23 mai 1837 (né en 1781).

¹⁶⁵ - Depuis 1836, le château de la Bâtie d'Urfé, en Forez (commune de Saint-Étienne-le Molard) est la propriété de la veuve de Jean-Baptiste Nompère de Champagny (1756-1834), duc de Cadore et de l'Empire (1809), pair lors des Cent-Jours (1814), baron de Champagny et pair de France (1820), ministre des Relations extérieures de Napoléon I^{er} (1807-1811). Il s'agit donc ici du fils aîné du duc.

¹⁶⁶ - Hélène-France Vaugency de Lorne, épouse d'Alphonse Roulet de la Bouillerie né le 13 octobre 1791 à La Flèche (Sarthe).

¹⁶⁷ - Dieu romain identifié avec Hermès des Grecs, guide des voyageurs et conducteur des âmes des morts. Personification de la habileté et de la ruse, il est le symbole des orateurs et des commerçants. Il est aussi le dieu berger et le dieu de la santé. Argus (ou Argos), prince argien de la mythologie, est le géant aux cent yeux dont la moitié restaient constamment ouverts. Mercure (ou Hermès) l'endormit au son d'une flûte et ensuite lui trancha la tête.

¹⁶⁸ - Antoinette Le Normand : *La tradition classique et l'esprit romantique...*, op. cit., p. 269. L'œuvre est envoyée à Paris le 21 juin 1838.

¹⁶⁹ - *Rapport pour l'année 1839 de l'Académie royale des Beaux-Arts*, par Paul Rochette, secrétaire perpétuel.

« Selon moi, l'art doit avoir un tout autre résultat que de distraire les yeux ou de leur plaire ; il me semble que nous aussi, nous devons être des *prédicateurs*, que nous avons une noble et utile mission à remplir. Ainsi considéré, l'art me paraît bien plus grand, bien plus digne de s'approcher du Créateur. Il me semble enfin qu'il est temps de penser à notre époque et de s'occuper d'elle. Notre histoire n'est-elle pas assez riche ?

« Je comprends la foule qui passe indifférente devant la représentation de dieux dont elle connaît à peine les noms.

« Certes, j'admire les Grecs et les Romains parce qu'ils ont produit des œuvres admirables, mais pourquoi ne les laisserions-nous pas là où ils sont ? Pourquoi nous efforcer, nous aussi, d'être grecs ou romains ? Ne pourrions-nous pas essayer d'être français ? »

Tout simplement, mais non sans talent...

Jean Bonnassieux adhère aux aspirations d'une « révolution romantique ». Depuis les années 1825, elle s'accomplit dans les idées, les mœurs, la littérature et l'art. Comme souvent, elle oppose, dans une querelle de principes, la génération des « anciens » et celle des « modernes ». D'emblée, elle renoue avec le Moyen Âge chrétien et répudie le culte de l'Antiquité païenne associé à la doctrine révolutionnaire et à la magnificence impériale. D'abord essentiellement royaliste et catholique, le romantisme bascule dans le libéralisme. Préfaçant *Hernani* (1830) objet d'une fameuse « bataille » d'opinion socioculturelle, Victor Hugo écrit : « La liberté dans l'art, la liberté dans la société, voilà le même but auquel doivent tendre d'un même pas tous les esprits conséquents et logiques... »

L'artiste forézien rêve d'une « école française » qui mêlerait classicisme et modernité sentencieuse, celle-là même à qui, plus tard, seront reprochés et le manque d'audace créatrice et la grandiloquence (pompiérisme).

Au cours des années 1839 et 1840, Jean Bonnassieux n'effectue que de brèves mais enrichissantes excursions, « par monts et par vaux avec Pillard, Girodon et le brave Méhier », dans les environs de Rome. Le passe-temps des jeunes gens est de « faire des croquis de paysans sur les marchés » pour mieux capter la vie ordinaire. Certains soirs, ils se retrouvent pour « de joyeux soupers à la trattoria *Leppre* (*via Condotti*, elle n'existe plus), où l'on réformait après boire un monde évidemment trop vieux... »

« Au plus fort de l'été » 1841, le pensionnaire entreprend une longue tournée en Sicile avec son nouvel ami, de deux ans son cadet, Napoléon-Marie-Charles (son prénom usuel) Roulet de La Bouillerie¹⁷⁰. À son habitude, il note l'essentiel de ses réflexions :

« Mon *David* (en plâtre) venait d'être livré à mes praticiens qui s'apprêtaient à le faire passer dans un bloc de marbre nouvellement arrivé de Carrare. Le médaillon du comte Olivier de La Rochefoucauld¹⁷¹, fait en trois heures (terre cuite), m'avait valu une poignée de louis (pièces de vingt francs). La fièvre venait de me reprendre. Charles de la Bouillerie, qui modelait dans mon atelier, sentait son courage faiblir sous l'effet de la chaleur, déjà très grande à Rome, aussi, tous les deux, nous éprouvions le besoin de changer d'air et de nous reposer.

« Un soir nous entendîmes parler des fêtes de Sainte-Rosalie¹⁷² qui devaient avoir lieu à Palerme quelques jours après. Le soir même, notre voyage fut résolu et arrêté pour le surlendemain, 14 juin. On nous fit bien observer que nous allions au-devant du soleil dont nous nous plaignions déjà ; on nous dit, mais vainement, que la saison était trop avancée et que nous courrions le risque d'être grillés sur le sol embrasé de la Sicile. Au lieu de nous décourager, ces raisons nous auraient plutôt affermis dans notre projet, si nous avions hésité, car nous étions d'avis, et nous le sommes encore, qu'il faut, pour bien connaître et juger un pays, le visiter lorsqu'il a le vêtement qui le caractérise, au moment où il est le plus tranché et le plus lui (-même). L'intérêt naît des contrastes. Si

¹⁷⁰ - Né en 1812.

¹⁷¹ - De fait, il s'agit du 2^e duc (1797-1885) de cette célèbre famille.

¹⁷² - *Rosalie* aurait vécu, recluse, dans une grotte au mont Pellegrino, près de Palerme, au XII^e siècle. Sa vie n'est connue que par la « légende dorée » de la fin du XVI^e siècle et le culte de ses présumées reliques ne se développe qu'au siècle suivant. Patronne de Palerme, mais aussi de Naples et de Nice, elle était surtout invoquée contre la peste.

j'avais un voyage à faire en Russie, je choisirais le cœur de l'hiver. Par une semblable raison, nous partîmes pour la Sicile au plus fort de l'été. »

Les deux compères se rendent à Naples, en calèche, pour s'embarquer, le mercredi 23 juin, sur le bateau à vapeur « Le Vésuve ». Le lendemain, en fin d'après-midi, ils débarquent à Messine, port bien protégé à la pointe nord-est de l'île :

« Dès le soir de notre arrivée, nous parcourons la ville et nous sommes frappés de son air original ou, du moins, étranger à tout ce que nous avons déjà vu. Les rues sont larges, propres, bien pavées en belles dalles¹⁷³. Les maisons sont toutes à deux étages seulement, comme les maisons antiques. La porte ou l'ouverture de chaque maison, étant aussi large que l'intérieur, laisse le regard du passant pénétrer dans tout cet intérieur qui, du reste, déborde presque toujours dans la rue. Nous tombons sur une fête populaire. Les marins et les ouvriers du port parcourent la ville en dansant au son du tambourin et de la cornemuse. Ils s'arrêtent de temps en temps et alors les jeunes filles du voisinage viennent en courant faire un tour de danse et puis rentrent chez elles. On dirait une fête volée, tant elle fuit rapidement ; ils prennent le plaisir à la course. Nous n'avions pas idée d'une semblable fête. Aussi, entraînés par elle, nous nous surprenons suivant les danseurs à toutes jambes dans des nuages de poussière... »

Ferdinand II de Bourbon règne sans partage sur le royaume des Deux-Siciles¹⁷⁴. Les douaniers prétendent confisquer certains livres aux deux voyageurs. En vérité, ils veulent leur soutirer un bakchich.

« Le 3 juillet au matin, nous quittons Syracuse, et à trois heures, nous arrivons, nous le croyons du moins, à Palazzolo qui nous semble n'être qu'un misérable hameau. Nous sollicitons vivement notre muletier de nous mener plus loin. Peine perdue, il faut rester. Nous passons une mauvaise nuit dans une misérable auberge et cependant nos hôtes nous ont donné leur propre chambre, mais avec les milliers d'insectes qu'ils nourrissent. Le lendemain, de bonne heure, on nous amène le pharmacien de la localité qui est (aussi) *custode* (gardien, protecteur) de ruines qui se trouvent dans les environs. Il nous y mène. Nous sommes surpris de trouver à la fois tant d'antiquités intéressantes et tant de connaissances chez le *custode*. Cet homme a vraiment trop de respect et trop d'enthousiasme pour ces reliques du passé pour ne pas mériter la mission de les montrer et de les expliquer aux rares visiteurs qui passent dans le pays.

« Il nous expose quelques doutes sur certaines ruines. Nous émettons quelques hypothèses qui l'intéressent et le frappent. S'il a grandi dans notre esprit, nous grandissons dans le sien et il est convaincu qu'il n'a pas affaire à des touristes ordinaires et ignorants. Nous avons si bien conquis ses bonnes grâces qu'il nous offre de venir nous prendre après notre déjeuner pour nous conduire à Palazzolo. C'est ainsi que nous apprenons que nous n'y sommes pas et que notre muletier s'est moqué de nous¹⁷⁵.

« Nous hésitons, mais il nous décide en nous apprenant que la fête de Palazzolo a lieu précisément ce jour-là même et qu'il y a une procession fort curieuse et fort intéressante. Nous acceptons et nous n'avions pas encore fini un repas, pourtant fort sommaire, qu'il nous avait déjà rejoints.

« La nuit tombait quand nous arrivâmes à Palazzolo devant le casino que la ville possède par une faveur spéciale du roi de Naples (et « des Deux-Siciles »). Le pharmacien-antiquaire s'y précipite. Que dit-il ? Je n'en sais rien, mais un instant après, le président du cercle, entouré de tous les

¹⁷³ - Au cours de sa longue histoire, elle fut fondée par les Grecs, Messine a subi bien des destructions, soit à cause des guerres, soit à cause des tremblements de terre. Le séisme de 1908 détruit la ville à plus de 90 % (80 000 victimes). Cette crainte des catastrophes explique la grande largeur des rues, la faible hauteur des immeubles, la largeur des portes...

¹⁷⁴ - Depuis 1735, les Bourbons d'Espagne règnent sur les royaumes distincts de Naples et de Sicile. En 1816, après la chute de Napoléon I^{er}, les deux royaumes sont unifiés en royaume des Deux-Siciles. Quand Ferdinand II (1810-1830-1859), souverain de tendance absolutiste, fut mis, en 1848, dans l'obligation d'accorder une constitution jugée par trop libérale, il fit bombarder la ville de Messine d'où son nom de *Re Bomba* (roi bombardier).

¹⁷⁵ - Construite sur une colline (altitude 670 mètres), Palazzolo Acreide (province de Syracuse) est l'une des villes les plus remarquables de la Sicile, aujourd'hui classée au patrimoine mondial. Fondée par les Syracusains en l'an - 664, elle a été presque entièrement reconstruite après le violent séisme de 1693. Elle compte actuellement près de 10 000 habitants.

membres présents, vient à notre rencontre, nous accueille avec empressement et nous harangue dans les termes les plus flatteurs et les plus pompeux. En peu de temps une foule considérable arrive. On monte sur des chaises, sur des murs, sur des maisons même pour nous mieux voir. On crie, les bonnets sautent en l'air. C'est plus qu'une ovation, c'est une apothéose.

« Nous étions stupéfaits et nous nous regardions, de La Bouillerie et moi, avec ahurissement. Mais on s'habitue aux grandeurs et nous acceptâmes ou nous subîmes, sans trop de façons, la réception qui nous était faite. Sancho Pança avait bien fini par trouver tout naturel de se voir gouverneur de l'île de Barataria¹⁷⁶.

« On nous offre des rafraîchissements, nous prenons quelques glaces. Pendant ce temps la procession en l'honneur de saint Paul s'organise. Le saint doit venir rendre visite au cercle. On prépare au dehors des sièges sur lesquels on nous fait asseoir et bientôt la statue apparaît. Le saint a une grande barbe qu'agite le vent et une longue épée à la main. Le brillant et terrible apôtre arrive et s'incline par trois fois devant le baron, président du cercle. Pour répondre à la courtoisie de saint Paul le fils du président lui déclame, d'une voix vibrante et fortement accentuée, une pièce de vers qu'il a composée en son honneur. Il l'invite à un feu d'artifice, lequel commence immédiatement.

« La dernière fusée est à peine tirée que le baron, son fils et tout le cercle en masse, nous entraînent au pas de course à l'église pour assister à la fin de la cérémonie. L'église est pleine, mais on tient à ce que nous ne perdions rien de la fête. Nos amis jouent des coudes, arrivent au pied de la chaire et nous y font monter. Nous occupons les deux places de devant, le baron et le doyen du cercle sont derrière nous. Nous sommes un instant l'objet de l'attention générale, heureusement le saint arrive pour la détourner de nous.

« La statue est portée processionnellement dans une niche où on la dépose, puis un voile commence à descendre pour la cacher aux regards.

« À ce moment, de toutes les poitrines de cette foule innombrable partent d'épouvantables cris. Les moines, les prêtres, les enfants de chœur agitent des sonnettes, les cloches se mettent en branle. C'est un vacarme assourdissant, effroyable. Enfin les spectateurs époumonés s'arrêtent pour reprendre haleine et de nouveau le voile s'abaisse un peu. Aussitôt l'accalmie cesse, les cris reprennent de plus belle et le voile s'arrête dans sa course, comme si saint Paul, touché des marques de sympathie qu'on lui prodigue, hésitait à se retirer.

« À travers ces clameurs assourdissantes, nous parvenons à saisir quelques mots adressés au saint. On le prie, on le supplie, on le menace, on l'injurie, le tout pour qu'il ne s'en aille pas, on ne se figure pas ce qu'il peut sortir de vociférations d'un gosier sicilien. Mais, comme tout a une fin dans ce monde, le voile se décide à tomber tout à fait, le calme se rétablit, la foule épuisée s'écoule morne et silencieuse et on nous ramène au cercle.

« Nous y restâmes jusqu'à minuit, répondant à d'innombrables questions sur la France, sur Napoléon, sur Rome et les pays que nous avions vus... »

Bonnassieux et son ami partent le lendemain pour Palerme, la tête pleine du « chahut de saint Paul », mais aussi munis de lettres de recommandations. Associés à la foule en liesse, ils assistent à la traditionnelle procession de Sainte-Rosalie avant de rentrer à Rome.

Au mois de mai 1840, Ingres cède la place à un amoureux de l'Italie, le peintre Jean-Victor Schnetz¹⁷⁷, nouveau directeur de l'Académie royale de France à Rome.

Jean-Auguste-Dominique Ingres était un homme de talent et de charisme, son successeur a eu quelques difficultés à prendre la place, accusé selon l'historien Henry Lapauze « de borner son ambition à administrer non pas à diriger l'Académie¹⁷⁸ ».

¹⁷⁶ - Allusion au roman espagnol, Don Quichotte (*El ingenioso hidalgo Don Quijote de la Mancha*), chef-d'œuvre de Cervantès (1605-1615). Sancho Pança, bourgeois réaliste, est l'écuyer du Chevalier à la Triste Figure, idéaliste au grand cœur, reflet du bon sens commun et de ses limites.

¹⁷⁷ - Jean-Victor Schnetz (1787-1870), peintre d'histoire et de genre, portraitiste, élève de David et de Géricault. Élu à l'Académie des beaux-arts en 1837. Le musée du Petit-Palais, à Paris, conserve l'un de ses meilleurs tableaux : *Combats devant l'Hôtel de Ville de Paris, le 28 juillet 1830*.

¹⁷⁸ - Henry Lapauze, *Histoire de l'Académie de France à Rome*, VIII, *Le directorat de Ingres* (1829-1834), La Nouvelle Revue, 30^e année, 3^e série, tome 8, 1^{er} avril 1909, p. 340-380, BNF.

Pour son « envoi » de 1840, Jean Bonnassieux a choisi de tailler dans le marbre de Carrare son *Amour fidèle* qui lui a valu tant d'éloges à la villa Médicis. Il se met au travail d'arrache-pied mais, à son habitude méticuleuse, indécise, il prend du retard sur ses prévisions d'achèvement et n'est pas prêt quand arrive la date fatidique de l'envoi en France. L'Académie ne peut que constater sa défaillance :

« M. Bonnassieux qui devait, pour son travail de troisième année, une figure de bas-relief d'après nature, de grandeur naturelle, ou bien, à son choix, un modèle de figure en ronde bosse, de la proportion de demi-nature au moins, n'a satisfait ni à l'une ni à l'autre de ses obligations. Entraîné par un mouvement de zèle, sans doute peu réfléchi, c'est un modèle en plâtre d'une figure de grandeur naturelle qu'il a présenté à l'exposition de Rome et dont il espérait pouvoir achever l'exécution en marbre pour l'époque de l'envoi. Mais le temps a manqué à l'artiste et l'exposition s'est trouvée privée, pour cette année, des travaux de M. Bonnassieux. C'est un regret pour l'Académie et ce doit être un avertissement pour l'artiste¹⁷⁹. »

Quand, l'année suivante, l'*Amour fidèle* est enfin expédié à Paris (3 juin 1841), c'est pour connaître un sort malheureux. Mal emballée, la statue arrive brisée, comme le lui relate Dumont dans une lettre datée du dimanche 8 août 1841 :

« Vous avez dû apprendre par votre frère (Eugène) l'accident arrivé à votre statue. J'étais commissaire pour faire décaisser les envois et vous devez penser combien j'ai éprouvé de la peine à l'ouverture de votre caisse. Les jambes sont cassées au-dessus des malléoles, la cuisse droite l'est également près du torse et le chien est entièrement détaché de la plinthe (socle) et de la figure. Pourtant je crois qu'avec du soin il y aura la possibilité d'en faire la restauration. Quoique ce malheur soit très grand, rien pourtant n'empêchera de juger du mérite de votre statue que je trouve un excellent ouvrage. Mais il faut bien vous le dire, mon cher ami, vous avez manqué de prévoyance. Le support de la statue n'était pas assez fort, surtout étant exposé à tant d'accidents dans un voyage aussi long. Vous auriez dû ne pas dégager le marbre entre la jambe et le chien. Que cela vous serve au moins pour l'avenir et pensez-y pour votre autre figure. J'ai fait le rapport à l'Académie dans la séance d'hier. L'Académie a chargé tout de suite, séance tenante, la section de sculpture d'aller examiner votre ouvrage. La section a trouvé votre statue très remarquable et a fait un rapport qui vous est on ne peut plus favorable. Elle pense qu'il y a la possibilité de la restaurer. L'Académie appréciant votre zèle et le mérite de votre ouvrage, a décidé qu'il serait écrit au Ministre pour lui demander une somme de 300 francs pour faire cette restauration. Je pense, mon bon ami, que vous verrez dans cette décision de l'Académie, une preuve de l'intérêt qu'elle vous porte en même temps qu'elle apprécie le zèle que vous mettez dans vos études. J'espère que cette marque de bienveillance diminuera un peu, s'il est possible, votre chagrin et vous encouragera à supporter ce revers. Vous êtes jeune, vous avez du talent, prenez courage et vous réaliserez tout ce que j'ai toujours pensé de bien de vous sous tous les rapports... »

S'il est ému par cette marque de reconnaissance et d'affection, Jean Bonnassieux n'est pas pour autant consolé de « l'accident mutilateur ». Le sort lui serait-il contraire au point d'imaginer que « sa vie est brisée, telle sa statue » ? Le mardi 17 août suivant, il confie sa tristesse à la comtesse de Menou :

« C'était mon premier ouvrage un peu important. Il m'avait coûté de grandes fatigues et deux de mes plus belles années. Aussi, je m'y étais attaché en conséquence. J'y tenais autant qu'une tendre mère peut tenir à un enfant en qui elle espère revivre... »

S'est-il souvenu, pour se reconforter, de l'avertissement du cher Michel-Ange : « Si une sculpture tombe du haut d'une montagne et se brise en mille morceaux, peu importe ! L'essentiel demeure, puisqu'un fragment de vraie sculpture continue d'être de la sculpture. »

Le jury de l'Académie l'a pourtant gratifié de cette mention flatteuse¹⁸⁰ :

« Sous le titre de l'*Amour fidèle*, M. Bonnassieux a représenté l'Amour dans l'attitude de se couper les ailes. Ce n'est peut-être pas là une idée très antique ; mais, ce qui vaut mieux, il y a

¹⁷⁹ - *Rapport de l'Académie royale des beaux-arts pour l'année 1840*, par M. Raoul Rochette.

¹⁸⁰ - *Rapport de l'Académie royale des beaux-arts pour l'année 1841*, par M. Raoul Rochette.

quelque chose d'antique dans la figure elle-même. La composition en est originale et gracieuse ; l'exécution, pleine de vérité, se distingue par beaucoup de finesse jointe à beaucoup d'élévation. C'est donc une statue très remarquable et à laquelle l'Académie se plaît à décerner tous ses éloges... »

La statue empreinte de « mélancolie et de naïveté » est bientôt réparée dans les ateliers du Louvre, achetée par l'État (cependant les « cicatrices » sont visibles). Elle est exposée avec les envois de Rome aux Petits-Augustins¹⁸¹, puis au Salon de 1842 (n° 1894) où elle décroche une médaille d'or. Jean-François Terme, maire de Lyon, propose de l'acheter pour le musée de sa ville (juin 1843). Acheté 5 000 francs par l'État (Ministère de l'Intérieur, 4 mai 1849) *l'Amour fidèle* reste à Paris, placé au musée du Luxembourg, présenté à l'exposition universelle de 1855 (n° 4252). En novembre 1892, après la mort de Bonnassieux, la statue entre au musée du Louvre où elle est encore, conservée dans les réserves¹⁸².

Les « grandes vacances romaines » de Jean Bonnassieux s'achèvent à l'été de 1841. Auparavant, il doit s'acquitter d'un dernier « envoi » qui accapare ses pensées. Il l'avoue à Jean-Louis Madinier, l'industriel de Tarare, dans une lettre datée du lundi 20 juillet 1840 :

« Je m'occupe en ce moment de mon dernier envoi. J'ai été bien longtemps avant d'en fixer le sujet. Je voulais sortir des bras de l'antiquité païenne pour laquelle je professe la plus grande admiration, mais que j'admire dans son tombeau et que je ne veux pas ressusciter dans une société à laquelle elle ne peut être qu'étrangère. Je me suis donc débattu longtemps contre le paganisme que tout sculpteur abandonne si difficilement, soit parce qu'il est réellement favorable à son art, soit parce que son éducation artistique l'a lié à lui. Qui ne connaît par expérience la puissance de l'habitude ? Enfin, j'ai ouvert un vieux livre qui renferme, lui aussi, une source de haute et véritable poésie. Je traite un sujet biblique qui m'a toujours intéressé et qui délivre Israël du géant Goliath. Les artistes qui, à ma connaissance, ont traité ce sujet, n'ont vu en David qu'un petit berger. Il y a en lui plus et mieux que cela¹⁸³. »

Le pensionnaire est contrarié dans ses desseins, comme l'explique Antoinette Le Normand-Romain¹⁸⁴ : « Les sujets religieux l'attiraient bien davantage mais n'obtiendraient pas, il le savait pertinemment, l'approbation d'Ingres qui ne voulait ni religion, ni draperie, ni groupe... » Bonnassieux se voulait déjà « sculpteur de madones. »

David, jeune garçon d'allure robuste, est représenté dans une posture de marche, la jambe droite à l'aplomb du corps, la jambe gauche glissant vers l'arrière. De sa main droite, il tient les brins réunis des cordes de la fronde dont la poche de cuir renfermant son projectile est maintenue derrière la tête par le bras gauche relevé et replié à l'équerre. La chevelure mi-longue est abondante, le sexe est caché derrière une large feuille de vigne. Sur le socle rectangulaire sont déposés quelques cailloux, réserve de tir, ainsi qu'une barre recourbée.

L'œuvre n'est guère appréciée du jury académique¹⁸⁵ :

« Le *David* de M. Bonnassieux n'offre pas le style que comportait le sujet. C'est d'ailleurs une figure d'une bonne donnée et d'un développement heureux ; elle est bien composée d'après le mode de tendre la fronde que l'auteur a adopté, bien que ce mode ne soit peut-être pas le plus naturel. Mais le reproche le plus grave qu'on puisse faire à cette figure, c'est qu'elle est d'une proportion courte et d'un modèle rond. Il est vrai, et c'est ce que nous nous hâtons d'ajouter, que ces

¹⁸¹ - Ancien couvent situé dans le VI^e arrondissement de Paris.

¹⁸² - *L'Amour fidèle* a fait l'objet de plusieurs répétitions : deux plâtres peints façon pierre, l'un en réduction, sont conservés dans la famille. Un moulage en bronze (*Eck et Durand, fondeurs*) a été placé dans la maison de Pierre Bonnassieux (fils du statuaire) et de son épouse à Versailles.

¹⁸³ - Berger, fils de Jessé, *David* apaise le roi Saül par sa musique. Il abat d'un coup de fronde le géant Goliath, champion des Philistins (On rappelle l'épisode lorsqu'un faible vient à bout d'un plus fort qui semblait invincible). Jean Bonnassieux doit nécessairement se rappeler *David*, statue monumentale en marbre sculptée par Michel-Ange (1501-1504) pour l'Opera del Duomo à Florence. D'abord placée devant le palais de la Seigneurie, elle fut transférée à l'Académie en 1875, remplacée par une copie.

¹⁸⁴ - Antoinette Le Normand : *La tradition classique et l'esprit romantique...*, *op. cit.*, p. 280.

¹⁸⁵ - La statue en bronze, *David lançant sa fronde*, se trouvait jusqu'en 1964 à Troyes (Aube) au centre du rond-point Voltaire (actuelle place Général-Patton). Depuis elle est installée dans le jardin du Beffroi de cette même ville.

imperfections disparaîtront sans doute en partie par l'achèvement qui manque encore à la statue de M. Bonnassieux ; et l'on doit croire qu'elle deviendra plus svelte et plus élevée, par tout ce que l'artiste est capable d'ajouter à son travail¹⁸⁶. »

« Proportion courte, modèle rond » seront, moins d'un siècle plus tard, la spécificité glorieuse du sculpteur Aristide Maillol¹⁸⁷.

Bonnassieux joint à l'envoi de son *David* – dit aussi *David lançant (ou tendant) la fronde*, ou encore *David enfant (ou berger)* – un buste en plâtre de jeune fille dont la tête est recouverte d'un voile à la manière d'une Vierge, dénommée *La Modestie*.

Cette « tête d'expression » a une histoire que le pensionnaire raconte d'abord à Louis Rambourg, châtelain esthète, propriétaire terrien à la Ferté-Langeron, dans la Nièvre, de passage à Rome. Plus qu'un encouragement, il obtient la commande d'une copie en marbre¹⁸⁸. La genèse édifiante de *La Modestie* est expliquée à sa famille dans une lettre écrite le samedi 18 avril 1840 (plus vraisemblablement, 1839)¹⁸⁹ :

« J'ai fait ce modèle en seize heures ou quatre séances. Pour le faire en marbre il faut un mois et demi tout au plus. C'est une petite étude de tête que j'ai faite pour moi, aussi n'ai-je vendu le marbre (à M. Rambourg) qu'à la condition de garder l'original. Il me serait sûrement impossible de la refaire maintenant. Le hasard en effet m'en a donné la pensée et m'en a présenté le modèle.

« Je me promenais un jour autour des murs de Rome. Je rencontrais une jeune fille de la campagne qui arrivait avec un frère plus jeune qu'elle. La beauté de ses traits, presque cachés sous un teint basané, me frappa, mais moins encore qu'un sentiment de virginité, de modestie, empreint sur sa physionomie. Je m'approchais d'elle pour lui parler. Elle s'enfuit. Cependant, avec de la patience et surtout beaucoup de douceur, je parvins à savoir d'elle qu'elle allait trouver une tante dans une rue qu'elle m'indiqua.

« Le soir du même jour, après avoir cherché assez longtemps, je finis par trouver la tante. Je lui expliquais que je désirais faire le portrait de sa nièce et je lui demandais de me l'amener une heure ou deux. Elle s'y refusa longtemps et finit enfin par y consentir. Deux ou trois jours après, la vieille tante entra dans mon atelier avec la jeune fille, toute rouge, et extrêmement émue. J'essayais vainement de la mettre à son aise. Ses grands yeux étaient baissés et elle ne les releva, je crois, qu'à la fin de la dernière séance (de pose). Son immobilité était telle que pas un des plis de sa robe ne bougeait. Elle était ravissante. Je me mis à l'ouvrage avec une ardeur incroyable. Elles revinrent trois autres jours et j'eus fini.

« Je vous ai dit qu'il serait impossible de refaire une semblable tête et je vous le répète. Le modèle existe toujours cependant, et je la rencontre de temps en temps, mais la jeune fille ne ressemble plus à son portrait. On pourrait dire en quelque sorte que sa modestie est passée tout entière dans l'étude que j'ai faite d'elle. Maintenant, la jeune fille lève la tête et devant n'importe quel regard le sien ne s'abaisse plus. Elle n'est plus belle. C'est une triste métamorphose. Je l'ai revue il y a peu de temps dans un autre quartier de la ville et j'avais peine à la reconnaître. Elle est élégamment mise, mais je sais qu'elle n'est pas heureuse. »

Le commentaire du jury de l'Académie est sans appel : « ... La tête d'étude en marbre offre beaucoup de finesse d'exécution ; c'est l'œuvre d'un ciseau délicat ; mais ce n'est ni un morceau d'expression, tel que l'auteur l'a entendu, ni surtout un heureux choix de nature¹⁹⁰. » Même Ingres, pourtant si conciliant, exprime son mécontentement. Il trouve le modelé du visage superbe, mais

¹⁸⁶ - *Rapport de l'Académie royale des beaux-arts pour l'année 1842*, par M. Raoul Rochette.

¹⁸⁷ - Aristide Maillol (1861-1944) fut aussi dessinateur et peintre. S'il refuse le strict naturalisme pour créer un type féminin caractérisé par des formes lourdes, robustes, lisses, c'est, dit-il, pour éviter les effets de modelé nerveux et éliminer les détails.

¹⁸⁸ - Commencé début mai 1839 et terminé un an plus tard, ce marbre est expédié à Paris en 1842, exposé aux Petits-Augustins avec les travaux des pensionnaires de Rome. Il a disparu.

¹⁸⁹ - Armagnac qui insère cette lettre dans son ouvrage, en 1897, commet une erreur de date ; Rambourg qui commande ledit buste est de passage à Rome au début de l'année 1839 (cf. Antoinette Le Normand, *La tradition classique et l'esprit romantique...*, *op. cit.*, catalogue, p. 270).

¹⁹⁰ - *Rapport de l'Académie royale des beaux-arts pour l'année 1842*, *op. cit.*

« sans type et d'une grâce mignarde », c'est, dit-il à son auteur, « une faute du goût actuel, une œuvre manquée, mais au siècle dernier, cette mauvaise chose vous aurait valu l'Institut ». Dumont qui, lui non plus, n'apprécie guère *La Modestie*, écrit à son ami : « L'intérêt que je vous porte me fait un devoir de ne rien vous cacher. Si l'Académie a été sévère, c'est parce qu'elle s'est rappelée que vous êtes un homme de talent et qu'elle a conservé le souvenir du beau prix que vous avez remporté. Elle a blâmé votre tête d'étude et elle a eu raison, car véritablement cette tête n'est pas bien. Ou le modèle est mal choisi ou vous n'en avez pas tiré un bon parti. »

Désillusion sentimentale soldée par une déception artistique ...

Malgré ces critiques, Jean Bonnassieux garde, sa vie durant, un faible pour ce buste auquel est attaché le souvenir de la jeune ensorceleuse : *Fausse Modestie*. La figure meuble son atelier, il en fera plusieurs reproductions pour des amateurs puis la léguera à son fils¹⁹¹.

Au cours de ses dernières années à Rome, Jean Bonnassieux gagne quelque argent en réalisant plusieurs bustes, notamment celui du père Henri Lacordaire et celui de la jeune comtesse d'Aubusson. Le pensionnaire a fait la connaissance du dominicain par l'intermédiaire d'un « professeur de philosophie de ses amis intimes qui est devenu le [sien] grâce à un peintre¹⁹² avec lequel [il est] très lié (Lettre à ses parents, mardi 20 juin 1837) ».

Le religieux est astreint à quelques séances de pose, dans un contexte convivial comme en témoigne ces quelques lignes de Louis-Alexandre Piel : « Mon cher ami. Je ne sais si cet après dîner nous pourrions nous rendre à votre aimable invitation, mais nous y répondrons en tout cas demain. Serrez la main à Gounod pour moi. Votre affectionné...¹⁹³ »

« J'ai terminé, il y a quelques jours, le portrait de M. l'abbé Lacordaire qui vient d'entrer aux Dominicains (en 1839, ici à Rome) et qui désire rétablir en France l'ordre des Frères prêcheurs (Lettre à ses parents, jeudi 22 octobre 1840). »

S'il connaissait l'homme clé du renouveau religieux, « être charmant et terrible », dit Montalembert, pour s'être jadis mêlé à la foule venue l'écouter prêcher, passionnément, du haut de la chaire de Notre-Dame, il ne l'avait encore jamais approché.

Le religieux émacié, aux yeux étincelants tel un moine sorti d'un tableau de Goya est satisfait de son image. Il l'expédie, avec un trait d'humour, à M^{me} Sophie Swetchine¹⁹⁴ : « Vous recevrez en février un buste (en bronze) qui me représente et que, pour ma part, je préfère au tableau (de Chassériau) comme exprimant mieux mon vrai caractère. Il est petit et tout à fait propre à se cacher partout... (Lettre, vendredi 27 novembre 1840) ». Plus tard, il répondra à cette dame patronnesse, en un vertigineux raccourci édifiant : « Je suis ravi que vous soyez contente du portrait. L'auteur est un artiste catholique, d'un rare mérite, pauvre enfant du Forez que son curé voyant travailler le bois avec son couteau, jugea digne d'être bien élevé et qui est devenu l'une des *espérances de l'art chrétien dans notre siècle* (Lettre, mercredi 28 septembre 1841) ».

¹⁹¹ - Outre le plâtre original et le marbre destiné à Rambourg, tous deux disparus, *La Modestie* a donné lieu à, au moins, cinq autres marbres exécutés après le retour de Bonnassieux à Paris. On en connaît trois, l'un (1847) est au musée des Beaux-Arts de Lyon, un deuxième est exposé à la mairie de Panissières (Loire), donné en 1992 par M. et M^{me} Pierre Bonnassieux, cousin du sculpteur, pour un éventuel petit musée que lui consacrerait sa ville natale. *La Modestie* lui avait été léguée, dans les années 1950, par M^{me} Anne Bonnassieux-Dupuis, petite-fille du statuaire. M. Pascal Clément, ancien garde des sceaux, ministre de la Justice et président du conseil général de la Loire, lui trouvait un air de ressemblance avec *La Pietà* de Michel-Ange. Un dernier marbre se trouve dans une collection particulière. Un plâtre patiné façon terre-cuite reste dans la famille.

¹⁹² - Peut-être le père Hyacinthe Besson (1816-1861), de l'ordre des Frères prêcheurs, peintre de sujets religieux.

¹⁹³ - Louis-Alexandre Piel (1808-1841), ami en religion de Lacordaire est un architecte entré dans l'ordre des Frères prêcheurs. Charles Gounod (1818-1893), grand prix de Rome en 1839 pour sa cantate *Fernand*, le célèbre musicien profite de son séjour à la villa Médicis pour étudier la musique religieuse, notamment celle de Giovanni Pierluigi da Palestrina (1525/1526-1594) à l'époque de la Renaissance. Il composera entre autres un célèbre *Ave Maria*.

¹⁹⁴ - Sofia Petrovna Svecchina, dite Sophie Swetchine (1782-1857), est une femme de lettres, épouse d'un général russe. Convertie au catholicisme en 1815 après avoir lu Joseph de Maistre, elle tint un salon littéraire célèbre en son hôtel de Tavannes, rue de Bellechasse, à Paris, que fréquentait entre autres Alexis de Tocqueville. Dans les années 1830, elle adhéra au mouvement des catholiques libéraux et resta très proche d'Henri Lacordaire. La *Correspondance du R.P. Lacordaire et de M^{me} Swetchine* a été publiée par le comte de Falloux, Didier, Paris, 1864.

Cette appréciation flatteuse, sinon prophétique, influence profondément le jeune artiste au point qu'il voudra représenter ce maître à penser après sa mort¹⁹⁵. Sans doute, Bonnassieux a-t-il lu les *Lettres du Révérend Père Lacordaire aux jeunes gens*, petit essai publié par *L'Avenir* (journal du catholicisme social) abordant simplement les grandes questions de la foi qui connut un large succès d'édition.

Cette année 1840, Bonnassieux exécute le buste, moulé en bronze, de l'abbé Gerbet, ami de Lacordaire et de Montalembert, disciple de Lamennais, de passage à Rome¹⁹⁶.

Au printemps de 1841, le pensionnaire de la villa Médicis reçoit la comtesse d'Aubusson, née de Boissy, qui lui est présentée par Charles de La Bouillerie. Elle souhaite que le sculpteur réalise le portrait de sa fille, la princesse Charles de Beauvau-Craon.

« J'étais occupé à modeler mon *David* et j'avais hâte d'en finir, de plus la chose me paraissait matériellement impossible, la princesse devant repartir le surlendemain avant le jour. M^{me} d'Aubusson disait comprendre cela et pourtant ne m'en priait pas moins, de même que M. de La Bouillerie...

« La princesse n'a que dix-sept ans ; elle est mariée depuis six mois. La réputation de sa beauté, qui l'avait élevée au rang de princesse, était arrivée jusqu'à moi. Elle passait, et doit, à juste titre, passer pour une personne accomplie. Quelques jours auparavant, sans me douter que je (ne) serais jamais appelé à l'envisager de près, j'entendais M. Schnetz, notre nouveau directeur, s'estimer heureux d'avoir dîné avec elle à l'ambassade (de France). Vous comprendrez donc sans peine que je me sois laissé engager à essayer une vilaine ébauche de cette jolie personne. Il resta convenu que j'irai passer chez M^{me} d'Aubusson la soirée de ce même jour pour être présenté à la princesse.

« À peine la promesse était-elle faite que je me suis senti dévoré d'inquiétude. Plus une personne est belle, plus le portrait en est difficile. Même avec le temps nécessaire, la réussite en est douteuse, incertaine. Qu'est-ce donc quand on a un (seul) jour devant soi ? Cette tentative audacieuse, inconséquente, pouvait compromettre ma réputation d'artiste. En mettant les choses au mieux, cette ébauche, faite en quelques heures et même réussie, ne serait jamais qu'un mauvais et imparfait ouvrage pour tous ceux qui n'en connaîtraient pas la rapide création ou pour les envieux tout disposés à n'en pas tenir compte.

« En me rendant chez M^{me} d'Aubusson, toutes ces réflexions me chagrinaient. J'arrive cependant. On me reçoit cordialement. On me fait asseoir à côté de la princesse et mes craintes s'évanouissent. Pendant deux heures, deux heures délicieuses, je causais avec elle. Tout le monde s'entendit pour ne point troubler notre tête-à-tête et l'étude attentive que je faisais de ses traits.

« À mon départ, il fut convenu que la princesse, me sacrifiant ses visites d'adieu, viendrait, le lendemain, poser dans mon atelier de neuf à onze heures (du matin) et de deux heures à quatre (de l'après-midi).

« Je me couchais en prenant la résolution de me lever avec le jour pour tout préparer, mais je ne me réveillais qu'à huit heures. Vite, bien vite, je me fais apporter une armature et de la terre. Au (Sur le) coup de neuf heures mes préparatifs étaient terminés et la princesse entra dans mon atelier avec sa mère et sa sœur. Immédiatement j'étais à l'œuvre. Mon charmant modèle posait comme un ange. Sa ravissante figure faisait penser à ces êtres célestes ; impossible de leur imaginer une plus délicieuse enveloppe. À onze heures ces dames s'en vont déjeuner et se reposer. Elles reviennent à deux heures ; à quatre (heures), le portrait était terminé et faisait l'admiration, de la mère et de la sœur d'abord, et bientôt d'une foule de nobles visiteurs, du prince entre autres qu'on avait décidé, non sans peine, de se tenir à l'écart jusqu'à quatre heures... (Lettre à ses parents, lundi 30 août 1841) ».

La princesse est représentée coiffée à la mode du temps, une rose de marbre fermant son chaste décolleté.

¹⁹⁵ - Bonnassieux adhèrera à la *Confrérie Saint-Jean l'Évangéliste*, fondée par Lacordaire en 1839 : « La sanctification de l'art et des artistes par la foi catholique et la propagation de la foi par l'art et les artistes. »

¹⁹⁶ - Abbé Philippe Gerbet (1798-1864), homme d'église (évêque de Perpignan, 1854-1864), écrivain (*Esquisses de Rome chrétienne*, 1839-1849, *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique*, 1829).

L'artiste, « stupéfait de bonheur », chaudement félicité par la mère et son gendre, est aussitôt sollicité pour réaliser une réplique en marbre du « portrait improvisé », moyennant « un assez joli prix ». En grands seigneurs, le prince et la princesse le majorèrent chacun de cinq cents francs¹⁹⁷. Ébauché à Rome, le buste sera terminé à Paris.

En 1841, sur l'initiative de monseigneur Charles de Forbin-Janson, évêque de Nancy et de Toul, la *Mamertine*, un cachot de l'antique prison vaticane, est consacrée chapelle. Le projet d'aménagement proposé par Jean Bonnassieux, autel porté par quatre colonnes de marbre, est retenu pour être aussitôt exécuté. Dans la table est inséré le précieux fragment de marbre sur lequel, selon la tradition, les pères de l'Église, Pierre et Paul, auraient officié avant leur supplice. L'avant du monument est tapissé d'un bas-relief en bronze, *Baptême des premiers chrétiens*. Quoique enchaînés, Paul prêche, bras levés, et Pierre, avec l'eau contenue dans le casque d'un soldat romain, baptise l'un des catéchumènes agenouillés¹⁹⁸. L'autel¹⁹⁹ est consacré le 29 juin 1842, fête de saint Pierre et de saint Paul, avec seulement le modèle en plâtre.

Le sculpteur forézien est surchargé de travail. Il s'en plaint à ses parents dans sa lettre du samedi 30 octobre 1841 :

« Une princesse polonaise fort riche, et que je n'avais jamais vue, m'a fait demander, il y a quelque temps par MM. de Cazalès et de Saint-Victor, si je voulais lui faire le portrait en pied de sa fille, demoiselle de dix-huit ans, d'une beauté accomplie, dit-on. Je n'ai pu le leur promettre, faute de temps. La grande dame s'attendait (un) peu à cette réponse ; car le lendemain, en grand équipage et précédée d'un courrier, elle venait me demander elle-même pourquoi je ne voulais pas faire le portrait de sa fille. Elle comptait si bien sur mon empressement que mon refus, quelles qu'en fussent les raisons et la forme, la bouleversait. J'eus toutes les peines du monde à lui faire comprendre que c'était impossibilité matérielle et non mauvais vouloir.

« Malgré cela elle n'y a pas renoncé et ses deux ambassadeurs sont revenus à la charge. J'ai été ébranlé, mais je n'ai pas cédé. Si je cédaï une fois, il faudrait céder plusieurs et je ne partirais plus. Ces jours-ci encore, M^{gr} de Falloux²⁰⁰ me tourmentait pour avoir son portrait et m'en offrait tout ce que je pourrais vouloir. Je m'étais sur mes refus précédents et voilà comment je résiste. Je pense au bonheur de vous revoir et voilà pourquoi je refuse²⁰¹. »

Si Jean Bonnassieux insiste autant sur le harcèlement des princes, laïcs ou religieux, c'est pour signifier à ses parents, avec une pointe d'orgueil, que leur fils expatrié à Paris, puis à Rome, est devenu un artiste notoire. Qu'ils soient donc non seulement rassurés sur son devenir, mais fiers de sa réussite.

Faussement modeste, Bonnassieux écrit, le lundi 28 février 1842, à la comtesse de La Bouillerie, rentrée à Paris : « Je n'ai rien fait d'important, sinon le buste (en marbre) de la *Comtesse de Caraman*, sœur de notre ambassadrice (comtesse de Latour-Maubourg, femme de l'ambassadeur)²⁰² ... Je donne aussi de temps en temps quelques coups de ciseau au buste de la princesse de Beauvau

¹⁹⁷ - Ce buste a disparu ; il n'en reste qu'une photographie ancienne dans les archives familiales.

¹⁹⁸ - L'antique *Tullianum*, sinistre prison creusée au VII^e siècle avant notre ère au pied du Capitole, aujourd'hui incorporée dans le forum romain doit sa dénomination de *Mamertine* au Moyen Âge. Vercingétorix, parmi d'autres, y fut incarcéré après sa reddition à Alésia et exécuté avec un lacet par strangulation. La tradition (infondée) prête aux apôtres Pierre et Paul d'y avoir été détenus. Elle est aujourd'hui surmontée d'une église.

¹⁹⁹ - L'autel est consacré le 29 juin 1842, le bas-relief, à l'état de plâtre, est seulement exposé. Le modèle en plâtre (disparu) sera coulé en bronze, par le procédé "à cire perdue", à Paris, en 1843. Une copie, en bronze doré, est placée dans l'église Notre-Dame-des-Victoires, à Paris (II^e arrondissement).

²⁰⁰ - Son frère, le comte Frédéric-Albert de Falloux, nommé ministre de l'Instruction publique de Louis-Napoléon Bonaparte (1848-1849) élabora le projet de loi sur la liberté de l'enseignement, lequel, voté le 15 mars 1850, favorisait l'enseignement confessionnel. La loi Falloux sera, par la suite, amplement modifiée avant d'être abrogée. Falloux fut arrêté comme opposant du coup d'État de 1851 puis collabora au journal de tendance catholique libérale, *Le Correspondant*. Après l'abdication de Napoléon III, il travailla au rapprochement des légitimistes et des orléanistes dans l'espoir d'une restauration de la monarchie.

²⁰¹ - S'agit-il du buste de la « belle comtesse de La Bunarada » dont on ignore si le portrait fut réellement exécuté ?

²⁰² - Née Marie-Louise-Charlotte-Gabrielle Thomas Riquet de Caraman, marquise de Pange (1816-1850), la comtesse est la seconde épouse de l'ambassadeur de France à Rome, Armand-Charles-Septime de Fay, comte de Latour-Maubourg.

et au petit Campbell²⁰³. Mais ces quelques instants que je dérobe à mon *David*, mon grand travail en ce moment, n'en ralentissent que peu la marche ; il s'avance chaque jour et finira par prendre tournure... Du matin au soir je suis à l'atelier et les veillées sont occupées par mes lettres et mes croquis. Je n'ai vraiment pas une minute à moi. Si la tentation ne visite, comme on le dit, que les gens oisifs, je n'aurais vraiment pas grand mérite à vivre honnête... »

M^{me} de Caraman, vingt-six ans, est « une beauté remarquable », coiffée et vêtue d'une tunique à l'antique ; hélas, son portrait, ébauché à Rome, terminé plus tard à Paris, a disparu.

Willy Campbell, âgé d'environ dix mois, est représenté nu, assis sur un coussin, sa main droite tenant son pied droit replié (hauteur : 0,62 mètre). Le marbre est expédié à Sydney en 1843.

La date du retour en France approche. Jean Bonnassieux est tout à la fois heureux de retrouver son pays et les siens et triste de devoir quitter son havre d'épanouissement humain et artistique. Il s'en confie à son ami Bonirote, le mercredi 8 juin 1842 :

« Il en coûte tant de quitter Rome, même quand on va revoir sa patrie et ses parents... »

Quelques jours après, il est informé par Alexandre de Cailleux, directeur des Beaux-Arts²⁰⁴, qu'il lui a été accordée au Salon de 1842 une médaille d'or de deuxième classe pour sa statue *l'Amour fidèle*.

Avant de quitter Rome, Jean Bonnassieux est reçu en audience privée par le pape Grégoire XVI²⁰⁵. Il est accompagné du vicomte Louis de Rougé, dont il réalise le buste de son épouse. Le dimanche 10 juillet, en fin de matinée, les deux hommes pénètrent sous bonne escorte de gardes suisses dans le palais du Quirinal pour être introduits auprès du Saint-Père. Le rituel est austère et majestueux, la visite brève, le temps d'une bénédiction, de quelques mots d'encouragement et la remise d'une petite pochette en cuir contenant un chapelet : « Le pape m'a très bien reçu, béni, moi et toute ma famille... »

Le 14 juillet, « le cœur gros et les yeux pleins de larmes », après avoir pris congé du directeur, Jean-Victor Schnetz, de ses camarades, l'artiste forézien quitte la villa Médicis et Rome.

L'itinéraire de retour s'égare dans l'Italie des merveilles : Florence, Bologne, Padoue, Venise, Vérone, Milan, le lac Majeur et les îles Borromée, le Simplon...

Après avoir traversé une partie de la Suisse, le voyageur arrive en France par Genève, fait un détour par Ferney, l'ermite de Voltaire. Le mercredi 17 août 1842, il note dans son carnet : « On doit sans doute déplorer les erreurs du génie et les maux qu'elles ont produits, mais le génie est toujours respectable parce qu'il est toujours un don du ciel. J'avais salué Jean-Jacques Rousseau dans son île (parc d'Ermenonville)²⁰⁶. Il me semblait que Voltaire en était jaloux. Je suis venu à Ferney visiter sa demeure. Je l'avoue franchement, la curiosité, bien plus que l'intention de rendre hommage au grand homme, m'a conduit ici. J'avoue aussi qu'à l'aspect de ces lieux, pleins encore de la présence de Voltaire, j'ai trouvé en moi, à ma grande surprise, tout le respect et la vénération qu'aurait pu éprouver un de ses plus zélés partisans. C'est que son génie, comme un rayon de soleil aveuglant le regard, est venu humilier ma pensée assez téméraire pour juger ce que Dieu seul a droit de juger. Je me suis pris humblement à admirer les qualités brillantes dont Voltaire fut doué, laissant à Dieu le soin d'apprécier l'usage qu'il en a fait. »

Sait-il que Jean-Baptiste Pigalle, grand sculpteur français du XVIII^e siècle, fut l'auteur d'un *Voltaire nu*, œuvre jugée scandaleuse parce que contraire à la personnalité du philosophe ?

Si l'anticléricalisme et le scepticisme railleur de Voltaire vont à l'encontre de ses convictions catholiques, le Forézien ne s'en montre pas moins tolérant : « Ce serait pêcher contre la Création que de dénigrer l'élite de ses penseurs. » A-t-il été étonné de constater que le vieux sage de Ferney a fait

²⁰³ - Willy Campbell est l'enfant de riches Australiens de Sydney venus passer l'hiver de 1841-1842 à Rome. Le modèle en plâtre figure dans les collections du musée Joseph Déchelette, à Roanne (Loire).

²⁰⁴ - Alexandre Achille-Alphonse de Cailloux, dit de Cailleux (1788-1876).

²⁰⁵ - Bartolomeo Alberto, couronné Grégoire XVI le 6 février 1831, est italien, natif de Belluno (en 1765). Il a été fait cardinal en 1825.

²⁰⁶ - Jean-Jacques Rousseau étant mort en 1778, il s'agit de son tombeau vide situé sur la petite île des Peupliers dans le parc d'Ermenonville. Son corps étant, depuis 1794, inhumé dans la crypte du Panthéon, à Paris.

édifier une petite chapelle dans le parc de son château ? Sait-il qu'il a abrité un prêtre exilé lorsque Louis XV, Roi Très-Chrétien, a chassé les Jésuites de son royaume (1773) ? Et si, quoiqu'on en médise, à sa manière Voltaire était profondément chrétien ?

Jean Bonnassieux est moins conciliant envers Jean-Jacques Rousseau dont il refuse de réaliser le buste, disant vouloir respecter la mémoire du « promeneur solitaire » dont il ne partage en rien les idées. Pourtant, quelques décennies plus tard, François Mauriac écrit du « mage du siècle de la raison²⁰⁷ » : « Après tous les crimes qu'il avoue, cet homme n'en demeure pas moins, dans le siècle de Voltaire, l'amant misérable de Dieu²⁰⁸ ».

À son retour à Panissières, vers le 20 août, Jean Bonnassieux est accueilli en héros. Il préside la distribution des prix de l'école primaire des garçons dont on a, pour son auguste présence, retardé la date. La cérémonie, dans la cour ombragée et pavoisée de l'école, se termine par une petite pièce de théâtre jouée par les plus grands des élèves. Parmi eux, Jean Berthelier fera par la suite une honorable carrière de comédien à Paris²⁰⁹.

L'enfant prodigue n'est pourtant pas en bonne santé, victime d'une nouvelle crise de paludisme. Son visage, mangé par une barbe noire fournie, est pâle, émacié, tellement changé qu'à sa descente de la diligence, son père et son frère cadet ne le reconnaissent pas parmi les voyageurs débarqués. Il faudra qu'il vienne à eux, l'air étonné : « Comment, vous ne me remettez pas ? » Si las qu'il charge Eugène, son frère, d'écrire à Dumont à sa place pour qu'il veille aux « envois de Rome... (Lettre du 25 août 1842) ».

Sollicité par les Willermoz, en septembre, l'artiste passe quelques jours dans leur propriété des Barolles à Saint-Genis-Laval, près de Lyon. Puis il séjourne chez les Madinier, à Tarare.

Au mois d'octobre 1842, tandis que l'automne pare les feuillages des « montagnes du Matin » d'une palette de teintes ocres et rousses, Jean Bonnassieux entreprend de modeler dans la glaise le buste de grand-mère Vergoin, bientôt octogénaire. Il le détruit faute d'avoir capté dans la matière pétrie l'âme de l'aïeule.

Début décembre, le Panissierois regagne Lyon en malle-poste et, de là, rejoint Paris par une autre patache.

²⁰⁷ - Selon mon ami Paul Guth, in *Histoire de la littérature française*, Éditions Rombaldi, 1974, tome III, p. 86.

²⁰⁸ - Cité par Jean d'Ormesson : *Une autre histoire de la littérature française*, II, Fayard, 1998, p. 111.

²⁰⁹ - Jean Berthelier est né à Panissières le 14 décembre 1830. Il eut voulu être ténor mais, refusé à l'entrée du Conservatoire national de musique, il se tourne vers le théâtre et la comédie. Roi de la chansonnette sous le pseudonyme de Berthal, il est remarqué par Jacques Offenbach qui l'engage, dès son ouverture, au théâtre des Bouffes-Parisiens où il triomphe, notamment aux côtés d'Hortense Schneider... Après une carrière des plus heureuses, il meurt à Paris le 29 septembre 1888.



La Méditation – Musée du Louvre

Pose de patricienne, admirable drapé...

-4-

De retour à Paris, le jeudi 15 décembre 1842, Jean Bonnassieux emménage dans le petit meublé au 57, rue du Cherche-Midi (actuel sixième arrondissement) loué par Dumont dont il partage l'atelier²¹⁰. L'essentiel est d'organiser son activité de sculpture dans ce nouveau contexte. Comparé à l'académisme romain, l'art français lui paraît manquer de sérieux. Là-bas, la rigueur était de mise, à l'instar d'un héritage talentueux et persévérant. Ici, l'insouciance pare au plus pressé. L'artiste, semble-t-il, patauge dans un à-peu-près tapageur, somme toute médiocre. La mondanité inculte sacrifie à une esthétique de bas étage.

« J'ai complètement retrouvé la santé, je travaille du matin au soir, et c'est mon plus grand bonheur. J'ai revu Paris avec un plaisir extrême et en même temps avec quelque chagrin. Quand on revient de Rome, l'activité de Paris semble tout à fait merveilleuse et, il faut en convenir, c'est quelque chose d'intéressant et de beau que cette expérience de vie ; mais, d'un autre côté, Rome mûrit vite un homme et, par cela même, le rend exigeant, difficile. Au retour de la Ville éternelle où tout est grave et profond, Paris semble bien superficiel et bien léger. Les nouveaux monuments sont ornés avec plus de luxe que de goût. Le beau est à Rome, le joli, l'agréable abonde ici. On produit avec fougue avant de se donner le temps de réfléchir. On s'empresse de jeter sa pensée au public sans l'avoir suffisamment mûrie, sans vouloir se rappeler que *Le temps n'épargne pas ce qu'on fait sans lui* (souligné dans le texte) ; nous manquons de patience. Et ces œuvres hâtives sont portées aux nues ou dénigrées, en termes excessifs ou déraisonnables, dans les salons ou dans la presse : Nous manquons de mesure (Lettre à son ami Willermoz, vendredi 17 avril 1843). »

Le Forézien parachève son dernier « envoi ». *David* figure au Salon de 1844 (n° 2164) et obtient une médaille d'or de 1^{re} classe. Acquisée 8 000 francs par l'État, la statue est malencontreusement brisée, l'année suivante, lors des préparatifs de son transport depuis le Louvre jusqu'au musée Saint-Pierre de Lyon. Cailleux, devenu directeur de la liste civile du roi Louis-Philippe, propose qu'elle soit « raccommodée » en vue d'une « répétition » en marbre. Découragé par les bris successifs de ce qu'il considère comme « ses meilleures œuvres », Bonnassieux refuse tout net, préférant un moulage en bronze. Chacun restant sur ses positions, le souhait du statuaire ne sera réalisé qu'en 1877²¹¹.



Jean Bonnassieux a réalisé en marbre l'essentiel de son œuvre. Il s'agit presque exclusivement de marbres blancs d'origine italienne, exploités depuis la plus haute Antiquité (près de deux siècles avant J.-C.) dans la région de Carrare, en Toscane. Le *blanc statuaire*, saccharoïde, est d'autant plus recherché pour sa grande pureté et la beauté de son poli, qu'il est plus rare. Provenant de l'*Altissimo*, dénommé *arabesco*, il coûte de 2 000 à 3 000 francs-or le mètre cube (soit de 18 500 à 27 500 euros²¹²). Il a également utilisé du marbre de Serravezza, dit *blanc clair d'Italie*, légèrement

²¹⁰ - Cet immeuble existe toujours à l'angle de la rue Abbé-Grégoire.

²¹¹ - En 1877, son ami Cabat étant directeur de l'Académie de France à Rome, Bonnassieux fit revenir le moulage en plâtre resté à la villa Médicis et obtint qu'il soit enfin coulé en bronze. Après avoir figuré à l'Exposition universelle de 1878, *David* est offert à la ville de Troyes (Aube), en 1891, par l'un de ses concitoyens, le magistrat François-Joseph Audiffred (1807-1892), dont on suppose qu'il a rencontré Bonnassieux. En 1964, *David* remplace dans le *Jardin du Beffroi* une allégorie en bronze, *Le vin*, œuvre de Désiré Briden (1850-1937), laquelle avait été fondue par les Allemands lors de la deuxième guerre mondiale. Fortement dégradé par les intempéries et la pollution, *David* a réintégré les réserves du musée des Beaux-Arts de Troyes (Aube).

²¹² - Estimations indicatives, en euros, au moment de la publication.

veiné de gris, jadis très apprécié des Romains, moins cher que le précédent. Plus rarement, il a employé du marbre de Saint-Béat (Haute-Garonne), très cristallin, donc plus grossier, nettement moins onéreux : environ 850 francs-or le mètre cube (de l'ordre de 7 800 euros). Bonnassieux a aussi taillé la pierre, différentes roches, du granit coriace au tendre calcaire. Les sculpteurs parisiens s'entendaient généralement pour traiter collectivement, au meilleur prix, de leurs approvisionnements en marbres et autres roches.



Même approximatifs, les débours du statuaire donnent une idée des problèmes posés par la gestion de l'œuvre sculptée. L'artiste assure une « avance de trésorerie » relativement importante, avec les risques de déficits occasionnés par diverses raisons techniques ou esthétiques (défauts du matériau, loupés, accidents ...). Tout comme de nos jours, les délais de règlements administratifs sont souvent anormalement longs, notamment en cas de changement de gouvernement, voire de régime. De nature prévoyante, réservée, patiente, peut-être chanceuse ou résignée, Jean Bonnassieux n'a pas mentionné dans ses lettres ses éventuelles difficultés à recouvrer des sommes dues. Il ne s'est pas davantage plaint d'enregistrer des pertes pour certaines commandes.

S'ajoute au « prix de revient » de l'objet sculpté, la rémunération de « l'ébaucheur » (ou « praticien ») chargé de « dégrossir » le bloc initial, pour l'approcher, plus ou moins, de la forme finale. Ce salaire est généralement « forfaitaire », fonction du matériau, du temps passé, des difficultés de formes...

Enfin, le sculpteur rétribue, si besoin est, le modèle d'atelier, masculin ou féminin, qui lui permet de visionner la « pose » cherchée, de saisir les particularités anatomiques (proportions, articulations, muscles...), de discerner les traits du visage ... Les modèles auxquels Bonnassieux a pu avoir recours, sans doute peu nombreux, ne sont pas connus.

Compte tenu de l'importance et de la diversité de l'offre, les historiens de l'art s'accordent à considérer que le XIX^e siècle est financièrement favorable aux sculpteurs. Ce qui n'est pas le cas chez les peintres.

Henri de Ruoltz, professeur de sculpture à l'école des beaux-arts de Lyon, démissionne pour cause de maladie. En novembre 1841, Bonnassieux est pressenti pour son remplacement avec des appointements fixes de 3 000 francs. « De plus, comme le poste met en relief, l'ouvrage ne manque jamais, l'artiste n'a qu'à choisir, et Lyon prend chaque jour plus de goût pour les arts... », argumente Bonirote. Dans une autre lettre, son ami insiste : « J'aimerais infiniment te voir ici, avec nous, tu pourrais bientôt prétendre à la direction de l'École..., je ferais (pour ce faire) toutes les démarches qui sont en mon pouvoir. »

S'il manquait présentement de travail, Bonnassieux accepterait, peut-être, un statut de fonctionnaire. Ce n'est pas le cas. Les commandes affluent plus qu'il n'en peut satisfaire. L'idéal de l'artiste étant d'être libre, il refuse courtoisement la proposition et recommande à Bonirote de confier le poste vacant à un ancien camarade d'école.

L'été de 1843, à l'occasion de vacances en famille, à Tarare et à Panissières, Jean Bonnassieux se remet à la réalisation, en argile, du buste de sa grand-mère Vergoin, jadis abandonné faute d'en « avoir retrouvé l'âme ». Il lui semble avoir enfin réussi ce gage d'amour étirant le temps du souvenir...

Le 16 janvier 1844, François Cavé, directeur des Beaux-Arts au ministère de l'Intérieur, informe le statuaire qu'il est officiellement chargé « d'exécuter, moyennant 12 000 francs, une statue en marbre destinée à la décoration du jardin du Luxembourg ». L'administration lui laisse le choix du sujet, sous réserve d'approbation.

Cette commande est vraisemblablement la conséquence des bonnes relations entre Jules Janin, célèbre critique littéraire originaire de Saint-Étienne, et le comte Charles Marie Tanneguy Duchâtel, ministre de l'Intérieur (depuis 1840) dans le gouvernement du maréchal Soult.

Bonnassieux propose l'héroïne médiévale de Beauvais, *Jeanne Hachette*²¹³. Le ministère donne son accord le 19 juin suivant.

À la même époque, le directeur de la liste civile du roi lui passe commande d'une *statue d'Ange* pour orner le tombeau du duc d'Orléans dans la chapelle royale, néo-gothique, de Dreux (Eure-et-Loir). Cette figure sera le pendant de l'*Ange priant* réalisé par la princesse Marie d'Orléans, sœur du défunt. Le fils aîné de Louis-Philippe est victime d'un accident, le 13 juillet 1842, alors qu'il se rend en calèche au château de Neuilly où l'attendent ses parents²¹⁴. Route de la Révolte (actuelle avenue Pershing à Paris), les deux chevaux de l'équipage s'emballent et le prince, violemment projeté sur le pavé, meurt le crâne fracassé. Livré le 21 octobre 1845, le modèle en plâtre est payé 800 francs.

La plupart des commandes passées ces années-là, proviennent de la région lyonnaise. À chaque retour au pays, Jean Bonnassieux, réputé bon « portraitiste », est sollicité pour réaliser des bustes « à la simplicité distinguée ». Celui de *Jean-François Terme*, maire de Lyon, député, est remarquable pour la fermeté et la précision du modelé ; il prend place à l'hôtel de ville. Ceux de *Joseph-Marie, baron de Gérando*²¹⁵, regard de rêveur doux et profond, du physicien *André-Marie Ampère*²¹⁶, tête puissante aux traits tombants, aux grosses lèvres, avec les cheveux en broussaille, de l'écrivain *Pierre-Simon Ballanche*²¹⁷, vont au musée Saint-Pierre. Celui de *Jean-Claude-François-Antoine Lachèze*²¹⁸, maire de Montbrison et député, est destiné à la capitale forézienne. Le statuaire est aussi chargé de réaliser un groupe en bronze, *Le Baptême du Christ*, abrité sous le dais à arcades de pierre surmontant l'élégante fontaine de la place Saint-Jean, à Lyon. Jean le Baptiste y est figuré prématurément vieilli par sa vie érémitique, Jésus resplendit de joie et de jeunesse.



La statuaire en bronze (bronze d'art ou art du bronze) est très ancienne. Le bronze est, pour l'essentiel, un alliage binaire de cuivre (de 70 à 90%) et d'étain (autour de 15%) auquel s'ajoute en moindre teneur du zinc, du plomb, ce dernier permettant des retouches à froid. Le bronze présente une belle couleur sombre ambrée et ne s'oxyde pas. Fondu à 1 200 °C, le bronze est, le plus souvent, moulé « à cire perdue ». Le modèle autour duquel est construit le moule étant réalisé en cire, celle-ci

²¹³ - Jeanne Laisné, dite *Jeanne Hachette*, née à Beauvais vers 1454, morte on ne sait à quelle date, se distingua en juin 1472 quand sa ville assiégée par les troupes de Charles le Téméraire, à la tête d'un bataillon féminin, armée d'une hache elle renversa un porte-étendard bourguignon. En récompense du dévouement des dames de Beauvais, le roi Louis XIII leur fit expédier des lettres-patentes, par lesquelles il ordonne que tous les ans, au jour de la fête patronale de la ville, les dames précèdent les hommes dans la procession. Les historiens ne sont pas d'accord sur le véritable nom de cette héroïne. Les uns l'appellent Jeanne Fouquet, les autres Jeanne Lainé. Son surnom a prévalu.

²¹⁴ - Ferdinand, prince royal, duc de Chartres puis d'Orléans, est né le 3 septembre 1810, à Palerme (Sicile). À quelques jours près, il a le même âge que Jean Bonnassieux. Il avait épousé le 30 mai 1837 la princesse Hélène-Louise de Mecklembourg-Schwerin (1814-1858).

²¹⁵ - Joseph-Marie, baron de Gérando (1772-1842) est né à Lyon. Ce philosophe de la tendance des idéologues est un passionné de l'étude des signes : *Traité sur l'éducation des sourds-muets* (1827). Il est aussi l'auteur d'un premier guide d'enquête ethnologique (observateur participant) à l'occasion de la mission de découvertes en Terres australes dirigée par Nicolas Baudin (1800). Buste en marbre conservé au musée des Beaux-Arts de Lyon (Rhône).

²¹⁶ - André-Marie Ampère (1775-1836) est né à Lyon. Ce physicien et mathématicien fut surtout célèbre, à partir de 1820, après l'expérience du Danois Oersted, par ses découvertes dans le domaine de l'électromagnétisme et de l'électrodynamique. Il inventa le galvanomètre, le télégraphe électrique et, avec Arago, l'électro-aimant : *Mémoire sur la théorie des phénomènes électromagnétiques, uniquement déduits de l'expérience* (1827). Buste en marbre, exposé au Salon de 1849 (n° 2111), conservé au musée des Beaux-Arts de Lyon (Rhône).

²¹⁷ - Pierre-Simon Ballanche (1776-1847) est né à Lyon. Cet écrivain fut l'ami de Mme de Récamier et, avec Chateaubriand, un familier de l'Abbaye au Bois. Son influence fut importante sur l'idéologie romantique : *Essais sur les institutions sociales* (1818), *Essais de Palingénésie sociale* (1827-1829). Buste en marbre exposé au Salon de 1849 (n° 2112), conservé au musée des Beaux-Arts de Lyon (Rhône).

²¹⁸ - Jean-Claude-François-Antoine Lachèze (1774-1841), fils d'un procureur du roi au bailliage de Montbrison (Loire) a d'abord profité de la Révolution (achats de biens nationaux) avant de s'opposer à elle lors de la « Terreur blanche ». Puis il s'est rallié à Bonaparte qui l'a nommé maire de Montbrison (1800-1814). Alors, il cumula fonctions et honneurs : député au corps législatif, conseiller de préfecture, chevalier de la Légion d'honneur. Son buste en bronze, acquis par souscription publique, est conservé à l'hôtel de ville de Montbrison.

est préalablement fondue par « cuisson » et évacuée. Le vide qui en résulte est rempli par la coulée du métal.



À son habitude, Bonnassieux se pénètre d'abord de son sujet. Avant de modeler *Jeanne Hachette*, il s'informe précisément de son histoire, lit des ouvrages spécialisés, sollicite quiconque peut lui fournir le moindre renseignement, et noircit de notes et de croquis cotés, des liasses de feuillets. À Beauvais, il constate que le drapeau pieusement conservé, conquis par l'héroïne en 1472, n'est « ornementé que sur une seule face..., qu'il est en toile extrêmement commune, d'un tissage fort grossier... » Bref, il doute de l'authenticité de « la relique ». Son ami, le physicien Jean-Bernard-Léon Foucault²¹⁹, demande à son frère, historien, de guider Jean Bonnassieux dans ses recherches documentaires : « Mets à sa disposition, sans compter, les études archéologiques, historiques, numismatiques et autres... »

Le statuaire, scrupuleux en tout et pour tout, n'hésite pas à entreprendre de longs et pénibles voyages pour juger de l'emplacement de ses œuvres, des effets d'ombre et de lumière, du décor environnant, des différents angles de vue. S'il doit statufier une personne récemment décédée, il commence toujours par la modeler dévêtue. Après quoi, il demande à la famille de lui prêter les tenues usuelles du défunt, d'autant plus significatives sur le plan morphologique qu'elles conservent l'empreinte du corps. Quand il ne peut pas se procurer ces « habits de vie », il a recours à des mises similaires. Pour reproduire l'expression d'un visage, à défaut d'un moulage, il sollicite de son entourage qu'il lui reproduise ses mimiques, autant de « signes de vie ». Le moindre portrait existant, une simple miniature, est une aubaine pour approcher la physionomie du défunt. Que dire de l'intérêt, s'ils existent, de daguerréotypes, ancêtres de la photographie !

Le « nu académique », lié à la représentation de l'anatomie humaine, à partir de modèles vivants, participe de la formation des artistes, notamment des sculpteurs. Depuis sa création, l'Académie des beaux-arts fait référence à des canons classiques fondés sur l'esthétique corporelle d'œuvres antiques. À la villa Médicis, les pensionnaires copient, même partiellement, l'anatomie de modèles convoqués et rémunérés pour « prendre la pose ». Le « nu » n'est habillé, drapé, qu'après avoir établi la réalité intrinsèque de l'être. Ce préalable impudique ébranle les convictions religieuses et morales de Jean Bonnassieux au point de s'en confesser à un prêtre. *Vade retro, Satanas !* Depuis le concile de Trente (1545-1563), le nu est banni. Troublé par la sentence, le sculpteur argumente sa défense morale en se comparant au médecin dans la pratique de son métier. Comment l'artiste peut-il accéder autrement à la véritable nature humaine qu'en l'approchant dans son intimité physique ? Persistant à sonder son âme, le pensionnaire interroge le père Lacordaire lequel, moins conformiste, lui donne « l'exeat ». Pas rasséréiné pour autant, le sculpteur aborde le sujet à la moindre occasion pour affirmer ses bonnes raisons : le nu est moins inconvenant, plus chaste, que l'être humain drapé dans les voiles suggestifs soulevés par l'imagination perverse du voyeur. En s'adonnant à la sculpture religieuse, Bonnassieux n'aura pas recours au nu académique. S'il a eu besoin de modèles de femmes pour figurer les traits de ses *Madones*, ceux-ci ne figurent pas dans ses papiers, pourtant précis. Peut-être certaines d'entre elles ont les traits ou l'allure de M^{me} Bonnassieux ou de sa propre fille ?

Rentré à Paris, Bonnassieux prie Ingres de venir régulièrement lui rendre visite en son atelier pour juger de ses œuvres. Ces invitations devenant moins pressantes, espacées, le maître s'en étonne et s'informe à l'occasion d'une rencontre inopinée :

- N'avez-vous donc rien à me montrer, mon cher Bonnassieux ? Il y a longtemps, il me semble, que vous ne m'avez pas demandé de passer chez vous.
- Je viens précisément de terminer quelque chose, mais j'hésite à vous la montrer.
- Pourquoi donc, diable !
- Dois-je vous l'avouer, Maître, vos visites me font peur.

²¹⁹ - Léon Foucault (1819-1868) est surtout connu pour son expérience du pendule haut fixé (Panthéon, 1851) démontrant la rotation de la Terre sur elle-même.

– Ça alors !

– Voilà la vérité. Vous ne voulez voir que des œuvres terminées ou sur le point de l'être et vos critiques sont toujours si justes qu'après votre départ, j'ai envie de briser ma statue pour la refaire. Je passe des heures à méditer vos conseils. J'en sors meurtri, découragé, désespéré. Force m'est de reconnaître que toutes vos observations, même les plus anodines, font mouche. Je voudrais pouvoir en tenir compte, mais on ne modifie pas le mouvement d'une statue en marbre ou en bronze. Alors cher maître, laissez-moi vous montrer mes projets et quémander vos conseils, mais de grâce, pour ce qui est déjà fait, ne me dites plus ce que j'aurais dû faire !

Quelques jours après ce dialogue, consigné dans ses notes, le peintre rend visite au sculpteur, dans son atelier, faisant montre de cordialité et d'affection envers cet « élève » par trop scrupuleux.

Une autre anecdote concerne le peintre Michel Dumas²²⁰. Jean Bonnassieux l'a rencontré à Rome et retrouvé à Paris. L'élève d'Ingres s'est installé près de son maître et suit les cours d'Orsel à l'école des beaux-arts. Sur les conseils du Forézien, le Lyonnais entreprend de broser un Christ en croix, sujet réputé difficile. Venu juger de l'avancement du tableau, le maître laisse percer quelques réserves, soulignées de mimiques et de moues expressives. Cependant, il encourage l'artiste à persévérer. À quelque temps de là, Ingres revient examiner la nouvelle mouture. Penché sur la toile, il détaille longuement la sûreté du dessin, la légèreté de touche. Dumas tremble de peur dans sa camisole blanche barbouillée de couleurs. Quand Ingres daigne enfin se retourner, c'est pour dire avec emphase que l'œuvre est superbe puis, ne trouvant pas immédiatement le mot adéquat, il esquisse un ample mouvement du bras droit qui ramène l'élève contre lui pour l'embrasser sans façon sur les deux joues ! Le Forézien, hilare, imite le large geste enthousiaste du défenseur de la tradition néoclassique, ce passionné de l'arabesque !

Jean Bonnassieux a contribué à la promotion de son concitoyen. Michel Dumas fut nommé directeur de l'école des beaux-arts de Lyon, en 1878.

Statue en marbre blanc de 2,30 mètres de hauteur, *Jeanne Hachette*, paradoxe de grâce féminine et de mâle témérité, une hache brandie dans sa main droite, empoignant de l'autre l'étendard ennemi, est exposée au Salon de 1848 (n° 4623). Elle vaut à son auteur un magnifique vase de Sèvres offert par le gouvernement de la nouvelle troisième République. Son auteur est cependant l'objet de critiques, celles en particulier de Dumont et d'Ingres : « Figure trop fine, pas assez vigoureuse », bref pas suffisamment crédible.

Le sculpteur est particulièrement sensible aux jugements des hommes de l'art qu'il reconnaît comme ses maîtres. Leurs appréciations, leurs conseils sont générateurs de progrès. De même, il reste ouvert aux commentaires techniques avisés de profanes compétents, professionnels, telle cette jeune couturière qui lui a fait remarquer une malfaçon de boutonnières, ou cet ancien officier de cavalerie expliquant la bonne position des étriers :

« Il y a toujours à gagner avec des gens qui connaissent une chose à fond, à condition qu'ils n'en sortent pas, et c'est difficile : il faut bien de l'empire sur soi-même et bien du savoir pour ne parler que de ce que l'on sait, bien du bon sens pour s'abstenir de juger ce qu'on n'est pas en mesure d'apprécier. En chacun de nous, il y a un peu du cordonnier d'Apelle²²¹. »

Jeanne Hachette prend place au jardin du Luxembourg.

²²⁰ - L'œuvre picturale de Michel Dumas (1812-1885) est abondante et variée. Le 18 décembre 1992, une vente aux enchères à l'hôtel Drouot de Paris (IX^e arrondissement) rassembla quelques 500 dessins, aquarelles et tableaux de Michel Dumas. L'une de ses toiles : *L'Ange gardien de la terre pleure sur sa planète au moment où elle va être abîmée par la main du Tout-Puissant* (Rome, 1840), exposée au Salon de 1841, accompagnée d'un poème du pittoresque boulanger nîmois, royaliste convaincu, Jean Reboul : *Le Dernier jour* : « Terre reçois les pleurs qui coulent de mes yeux ! ... » Ce tableau, mis en vente par Delvaux (Paris) le 17 décembre 2007 (lot n° 7) fut adjugé près de 6 000 euros.

²²¹ - Allusion au célèbre peintre grec (IV^e siècle av. J.-C.) qui exposait ses œuvres au public de la rue et se cachait pour écouter les commentaires. Un jour, un cordonnier trouva à redire de la sandale d'un personnage. Apelle corrigea aussitôt le défaut. Le lendemain, le même artisan s'avisa d'étendre ses critiques à d'autres parties du tableau. L'artiste sortit aussitôt de sa cachette et lui dit : « Cordonnier, pas au-dessus de la chaussure ! »

Jean Bonnassieux a trente-quatre ans. Par timidité, par crainte du mauvais choix, surtout par souci d'assumer pleinement son métier donc par manque de temps de loisirs, il est resté célibataire. Sans doute, ses amitiés d'enfance, ses camarades des Beaux-Arts, ses relations avec les milieux bourgeois et aristocrates, l'ont-il rapproché de plusieurs jeunes femmes. Peut-être même a-t-il été attiré par certaines d'entre elles au point de leur faire la cour, sinon d'en rêver ? Des entremises ont peut-être tenté « d'arranger » des projets de mariages ? Autant de questions confidentielles, délicates, strictement personnelles, cachées dans les alcôves de la raison et de la morale. Jusqu'alors, l'artiste éludait les sous-entendus inquiets de ses proches, ceux ironiques de ses amis : « Alors, Jean, c'est pour quand le mariage ? » Il réplique invariablement d'un sourire malicieux : « Ne t'inquiète pas de cela, je te tiendrai au courant ! » Et voilà qu'il s'est affirmé, reconnu dans son art, qu'il gagne bien sa vie. Le temps n'est-il pas venu de fonder une famille ?

À l'automne de 1844, un voyage au pays bouscule le cours des choses...

Jean-Louis Madinier et son épouse Catherine, née Jogand, invitent leur ami Jean Bonnassieux à venir passer quelques jours dans leur propriété de Dareizé, petit village viticole du Beaujolais, à une dizaine de kilomètres de Tarare (Rhône)²²². Lui, est maire de la capitale de la mousseline (15 000 habitants)²²³, construite de part et d'autre de la grand-route royale de Roanne à Lyon. Il est aussi patron d'une usine textile précisément spécialisée dans le tissage de mousselines et de velours. À Dareizé, les Madinier possèdent une grande maison de maître de construction récente, cachée dans un grand parc planté de cèdres et de feuillus. Le jeune homme est séduit par la fille cadette de ses hôtes, Lucile, âgée de dix-sept ans (née à Tarare, le 7 août 1827), hier encore pensionnaire d'une école privée catholique. Or, l'adolescente n'est pas indifférente aux regards, aux attentions de l'ami de ses parents, courtois et empressé, parfois gauche et rougissant. Elle admire ses connaissances culturelles et son talent artistique. Leurs conversations et leurs éventuelles confidences ou promesses sont naturellement ignorées, mais tout laisse supposer qu'elles sont idylliques. Sitôt rentré à Paris, Jean Bonnassieux écrit à Jean-Louis Madinier pour lui demander la main de Lucile.

La réponse se fait attendre tout l'hiver. Les parents trouvent leur fille bien jeune pour prendre un époux dont l'âge est le double du sien. Son métier d'artiste lui permettra-t-il de subvenir convenablement, durablement, aux besoins du ménage ? Ils sont tristes aussi d'envisager le départ de leur cadette pour la lointaine capitale, alors qu'elle vient tout juste de réintégrer le foyer familial. Début avril 1845, le soupirant reçoit de son ami une lettre évasive, courtoise, qui lui paraît être un refus poli.

En réalité, au-delà des légitimes scrupules de parents dont les enfants doivent s'établir en ménage, les Madinier ne sont pas vraiment opposés à ce que Jean Bonnassieux devienne leur gendre. Ils lui reconnaissent de réelles qualités de droiture : travailleur, bon et honnête, sérieux et talentueux. De son côté, Lucile a avoué à ses parents, d'abord à sa mère, que la compagnie de cet homme d'âge mûr ne lui était aucunement désagréable. Les usages bourgeois ne font que très rarement référence à l'amour, qui distinguent banalement : « mariage d'inclination » et « mariage de convenance », ce dernier étant, de loin, le plus fréquent. Le défilé des mois printaniers conforte, jour après jour, au sein de la famille Madinier un état d'esprit plutôt favorable au projet d'union. Aussi, l'industriel versé en politique décide-t-il d'en avoir le cœur net. Début août, sous prétexte de traiter des affaires, il prend la diligence et le train pour parachever son information.

À Paris, Jean-Louis Madinier rencontre François Cavé, directeur des Beaux-Arts au ministère de l'Intérieur, à qui il confie le but de sa visite. Le haut fonctionnaire prend un feuillet se trouvant opportunément sur son bureau et le lui tend : « Tenez, monsieur Madinier, lisez donc ! » La lettre est à l'en-tête de l'Académie des beaux-arts. Le directeur recommande chaudement M. Bonnassieux au ministre pour la concession de travaux... « Que puis-je vous dire de plus ? Sachez, cher Monsieur,

²²² - La maison familiale des Madinier existe encore dans la petite commune de Dareizé (Rhône), 370 habitants, sur le territoire du « Beaujolais vert » ; elle appartient actuellement à M. Rouyer qui a bien voulu nous la décrire au téléphone... Il semble toutefois qu'elle ait subi des aménagements dans les années 1880.

²²³ - La fabrication de la mousseline, étoffe fine et transparente originaire de Mossoul (d'où son nom), a été mise au point par un enfant du pays, Georges-Antoine Simonet (1710-1778).

que de pareils propos sont rares. L'Académie ne patronne que des valeurs artistiques éprouvées... L'avenir de M. Bonnassieux me paraît donc plus qu'assuré ; il sera brillant... »

Il ne reste plus à Jean-Louis Madinier qu'à rendre visite à son ami Jean Bonnassieux pour lui annoncer qu'il lui accorde la main de sa chère Lucile et, par conséquent, le reçoit comme gendre. La formule est banale : les deux amis tombent dans les bras l'un de l'autre.

Le mariage civil a lieu le lundi 24 novembre 1845, à Tarare²²⁴. En cette veille de la Sainte-Catherine, à sept heures du soir, l'adjoint supplée le maire « partie comparante » pour sa propre fille, Marie Anne Lucile (ce dernier prénom étant usuel) au « statuaire » Jean Bonnassieux²²⁵. Les parents sont qualifiés de « propriétaires », la jeune épouse enregistrée « sans profession ». Pas de contrat de mariage. Les témoins sont Jean-François Terme, « propriétaire, membre de la Chambre des députés, chevalier de la Légion d'honneur et maire de Lyon, âgé de cinquante-quatre ans, demeurant à Lyon », Théodore du Rozier, « propriétaire, membre de la Chambre des députés, chevalier de la Légion d'honneur, âgé de cinquante et un ans, demeurant à Feurs », Jean-Claude Drivet, « peintre d'histoire, âgé de quarante-deux ans, demeurant à Rive-de-Gier (Loire) » et Frédéric Bréguet, « négociant, âgé de quarante-cinq ans, oncle de l'épouse, demeurant à Tarare ». L'écriture fine, régulière et serrée de l'acte de mariage, rythmée de pleins et de déliés, laisse place aux signatures plus ou moins lettrées. L'une d'elles, placée juste au-dessous de celle du marié, est émouvante de maladresse : *Jeane Verg...* Comme elle doit-être émue la grand-mère aux histoires « sans fin » ! La cérémonie religieuse est célébrée le lendemain, à dix heures, en l'église de la Madeleine par l'archiprêtre Giraudier²²⁶. La population rameutée applaudit les nouveaux époux à leur sortie sur le parvis. Quelques piécettes sont jetées aux gamins qui se chamaillent pour les récupérer. « Quel beau mariage ! » entend-on murmurer, çà et là, dans la foule, des curieux qui tentent d'identifier les différents invités de marque. La timide mariée fait évidemment l'objet de tous les regards. La robe blanche, conséquence de la future *Immaculée Conception*, n'est pas encore de mise. Peut-être, l'habitude est récente, porte-t-elle cependant un léger voile de mousseline ou de dentelle blanche ? La jeune M^{me} Bonnassieux est donc habillée à la mode des élégantes du temps, telles que les a représentées le dessinateur et aquarelliste Paul Gavarni. Elle se résume en de lourdes étoffes en soie, en satin ou en velours, mélanges chatoyants de couleurs sombres et claires, et en fines dentelles. Les robes sont amples, montantes à pèlerine. Le vestiaire féminin comprend aussi de chauds paletots, des bonnets moulants « à la vieille », évasés à l'avant, des redingotes à larges revers serrées à la taille... Le costume noir des hommes est plus classique : haut-de-forme, capes et redingotes sombres. Tandis que s'ébranle un long cortège de calèches enrubannées, des commères vitupèrent en aparté. Madinier, bourgeois cossu, industriel fortuné et homme politique estimé, aurait pu trouver un meilleur parti pour sa cadette que ce « tailleur de pierres » ! La logique populaire lui eut préféré quelque notable de la grande bourgeoisie : banquier, notaire ou médecin..., ou industriel, ou gros négociant. Pour l'entendement commun, être artiste, même talentueux, même aisé, n'est assurément pas une situation « comme il faut » : celle d'un « homme du monde ».

Les mœurs d'alors sont à l'image caricaturale des protagonistes de *La Comédie Humaine* d'Honoré de Balzac²²⁷.

²²⁴ - À cette époque, les mariages n'ont pas lieu en fin de semaine, le vendredi étant exclu comme jour de deuil et de jeûne en mémoire de la mort de Jésus-Christ. Le samedi qui est le jour de prédilection actuel est alors non usité parce que coïncé entre le vendredi et le dimanche traditionnellement réservé au culte avec les messes du matin et les vêpres de l'après-midi. Le jeudi est évité, sans doute parce que les festivités risqueraient de se prolonger jusqu'au vendredi. Le lundi, prolongeait en quelque sorte la fête dominicale.

²²⁵ - Extrait de l'acte de mariage, mairie de Tarare (Rhône), acte n° 75.

²²⁶ - L'église de la Madeleine ou Sainte-Madeleine, à Tarare, a été édifiée par l'architecte Pollet, de 1825 à 1827, terminée (façade et ses deux clochers) par l'architecte lyonnais Feuga, en 1856. Dans les années 1880, elle a été dotée d'un orgue de Cavaillé-Coll.

²²⁷ - Sous ce titre, Honoré de Balzac (1799-1850) dépeint, de 1841 à sa mort, en quatre-vingt-quinze romans d'une œuvre romanesque célèbre, les « principes naturels » de la réalité sociale de cette époque (sage, pure et triste Eugénie Grandet, grotesque et sublime père Goriot, surnoise Marneffe et illustre Gaudissart...).

Après une courte visite à Panissières, dans l'enthousiasme de la famille et des amis, à écouter les flonflons d'une fanfare et les discours emphatiques de félicitations, les jeunes époux sont les hôtes de monsieur du Rozier en son château de la Varenne. Quelques jours plus tard, Jean-François Terme les reçoit dans les salons de l'hôtel de ville de Lyon.

À Paris, le ménage loue un petit hôtel particulier au 73 de la longue rue de Vaugirard (à l'époque onzième arrondissement)²²⁸. Jean Bonnassieux se remet à la sculpture en commençant par modeler le buste en marbre blanc de *Lucile*, sa jeune femme : visage à l'ovale parfait, traits fins, cheveux s'ouvrant sur le front en larges bandeaux, noués en chignon sur la nuque²²⁹. Il réalise aussi d'autres bustes, également en marbre d'Italie : Gaspard-Louis-Aimé *duc de Clermont-Tonnerre, madame la comtesse de Marescalchi* (née de Pange). Enfin, il termine le *Monument funéraire du général de Kaïsaroff* qui, pendant la campagne de France, en 1814, commandait un corps d'armée de cosaques. Laquelle stèle sera expédiée en Russie. Le *Moniteur* du 5 avril 1814 annonce : *Le général russe de Kaïsaroff a pris aujourd'hui la ville de Melun. Il a surpris le camp de cavalerie qui la couvrait, l'a mis entièrement en déroute et a fait beaucoup de prisonniers...*

En septembre 1846, Lucile Bonnassieux accouche d'une fille prénommée Marguerite-Louise, contemporaine de *La Mare au diable* de George Sand et de *Carmen* de Prosper Mérimée. À l'hôtel de ville de Montbrison, est inauguré le buste en bronze de *Jean-Claude-François-Antoine Lachèze*²³⁰ qui fut maire de la cité et député de la Loire. L'œuvre est signée « Bonnassieux de Panissières, Paris, 1846 ».

En 1847, le ciseau de Jean Bonnassieux façonne la *Vierge de Wimile*, en bois doré, haute d'un mètre, pour cette importante commune du Pas-de-Calais. Le sujet, dira-t-il : « est tiré de la légende de Boulogne-sur-Mer, ville voisine, disant que des anges amenèrent en cette contrée la Vierge dans un batelet (petit bateau à rames) ». Le modèle en argile sera malencontreusement brisé. La même année, le sculpteur forézien réalise le buste en marbre du *Révérant Père Lacordaire*, exposé au Salon (n° 2 021). Le grand prédicateur, on s'en souvient, aimait venir poser pour le pensionnaire de la villa Médicis, en son atelier « si honnête et si chrétien » et ne trouvait pas les séances trop longues, à l'instar de la plupart des autres modèles. Ce portrait sera jugé sévèrement par le critique littéraire de la *Revue des Deux Mondes*. Gustave Planche trouve « l'ouvrage médiocre et plein de prétention, d'une sécheresse d'exécution difficile à comprendre... »

Toujours cette même année, en février, un « scandale » secoue le monde de l'art. *La Femme piquée par un serpent* d'Auguste Clésinger aurait directement été moulée sur le modèle, en l'occurrence Apollonie Sabatier, égypte et maîtresse de plusieurs artistes, notamment de Charles Baudelaire et du sculpteur qui épousera la fille de George Sand. Le poète et romancier Théophile Gautier répond gaillardement : « Clésinger a résolu ce problème de faire de la beauté sans mignardise avec une tête et un corps de notre temps où chacun peut reconnaître sa maîtresse si elle est belle ».

Tel n'était, semble-t-il, ni le goût, ni la manière de Jean Bonnassieux.

En 1848, ayant terminé *Jeanne Hachette*, le sculpteur entreprend la statue d'une *Vierge Mère*²³¹ destinée à l'église de Feurs, chef-lieu du canton de Panissières.

Exposée au Salon de 1848 (n° 4 624), la *Vierge Mère* (aussi dénommée *Notre-Dame de Feurs*) en marbre de Carrare, lui a été commandée, peu de temps après son retour de Rome, par le « conseil de fabrique » – communauté des clercs et des laïcs en charge de la gestion de l'église – de l'antique capitale forézienne. « Avant de commencer, j'allais visiter la place de la statue (chapelle à droite du chœur). Je fus frappé de l'étroitesse de la niche. Il me sembla qu'une statue de deux mètres, hauteur

²²⁸ - La rue de Vaugirard, peut-être ancienne voie romaine, est la plus longue rue de Paris (4, 360 km). Au n° 48 est mort, le 19 août 1912, à l'âge de soixante-dix ans, le compositeur stéphanois Massenet. L'immeuble où a vécu Jean Bonnassieux n'existe plus, remplacé par un nouveau bâtiment dans les années 1880.

²²⁹ - Lequel buste figure aujourd'hui dans la collection de M. Jacques Bonnassieux.

²³⁰ - Claude Lachèze (1774-1841) fut nommé maire (1800-1814) par Napoléon I^{er}. Fils d'un procureur au bailliage de Montbrison, il se distingua par son opportunité politique ; il profite de la Révolution (achat de biens nationaux) avant d'être un opposant forcené (« Terreur blanche »). Député au corps législatif, conseiller de préfecture, chevalier de la Légion d'honneur, son buste est placé dans la galerie du premier étage de l'hôtel de ville.

²³¹ - L'appellation *Vierge Mère* était généralement réservée à une sculpture baroque où la Vierge à l'Enfant était nimbée de nuages et auréolée de rayons. Ce qui n'est pas le cas ici.

qui m'avait été donnée, n'y serait point à l'aise, mais je pensais qu'en plaçant l'enfant en avant et un peu bas, la statue serait mieux adaptée à son cadre. C'est le parti que j'ai pris en me disant qu'ainsi l'Enfant Jésus, plus près des malheureux, entendrait encore mieux leurs prières²³² ». Il obtient une médaille de 2^e classe.

L'artiste précise à l'intention des édiles locaux : « J'ai cherché, par une forme pure et belle et par des détails fins et vrais, à profiter de tous les progrès que l'art a fait. » Sobre de lignes, la figure est d'une touchante simplicité. La Vierge présentant l'Enfant-Dieu compose le symbole simple et éclatant de sa religiosité.

L'église Saint-Pierre de Montbrison est, dans les années 1885, dotée d'une belle réplique, en marbre blanc, de la *Vierge Mère* de Feurs. Dans ses *Mémoires*, son curé, le chanoine Charles Ollagnier, relate que, grâce à l'intervention du vicomte Camille de Meaux, député de la Loire et président de la Diana, Bonnassieux accepte de prêter gracieusement la maquette en plâtre de son œuvre au sculpteur Decarli. À lui seul, le bloc de marbre coûte 3 000 francs.

Ses amis, d'autres qui le sont moins, le désignent *sculpteur de Madones*. Cette « spécialité mariale » fait s'esclaffer Jean Bonnassieux : « Que je sache, je n'ai pas l'exclusivité du modèle ! » La *Madone* ou *Vierge à l'Enfant* est un thème récurrent en peinture et en sculpture religieuses chrétiennes. Cette représentation séculaire renvoie à la *nativité du Christ* et à la *maternité de la Vierge Marie*, sur fond d'Évangiles, d'ouvrages patristiques et de la tradition de l'Église. Le vocable français est emprunté à l'italien *Madonna* (XVII^e siècle) qui, lui, désigne la « Vierge seule » (XVII^e siècle), sinon à spécifier *Madonna con Bambino*. Bonnassieux s'inscrit dans la filiation artistique des imagiers du Moyen Âge et de la Renaissance. Comme eux, dans un pieux dessein, il puise dans l'iconographie mariale, divine, majestueuse et sereine, selon les critères figuratifs de la sculpture de son époque : Vierge patricienne ou Vierge reine, mais Vierge Mère.



Le XIX^e siècle français est marqué par l'important regain du culte marial. La Vierge Marie manifeste un « sentiment de présence » à une ou plusieurs personnes, dialogue, ici ou là sur le territoire national. La plupart de ses « apparitions » ne sont pas reconnues par l'Église, seulement ouvertes à la dévotion ; elles sont cependant, localement, l'objet de pieux rassemblements. Attestées « majeures », les « manifestations terrestres » de la Vierge donnent lieu à l'édification d'imposants sanctuaires, à des pèlerinages très fréquentés source d'une iconographie sculptée spécifique. C'est notamment le cas, en 1830, rue du Bac, à Paris, en 1846, à La Salette, dans les Alpes, et surtout à Lourdes, dans les Pyrénées, en 1858²³³.

Dans les années 1840, mai est consacré « mois de Marie », celui qui est souvent préféré pour la première communion. *Au ciel, au ciel...*, composé en 1846 par Pierre Janin, rejoint le *Magnificat* et le *Salve Regina* au répertoire des cantiques populaires²³⁴. Le célèbre curé d'Ars, Jean-Marie-Baptiste

²³² - Ce commentaire plein d'humour est souvent repris par Bonnassieux. Il l'écrit notamment à Félix Théollier, directeur du *Mémorial de la Loire*, qui le cite dans un éditorial. La *Vierge Mère* est installée dans un retable, dit « de la Vierge », de style néo-gothique.

²³³ - Il n'est pas de notre propos de disserter sur ces différents pèlerinages dont on connaît encore l'ampleur de nos jours, notamment à Lourdes qui, chaque année, attire plus de cinq millions de pèlerins venus du monde entier.

²³⁴ - Le *Magnificat*, premier mot de *Magnificat anima mea Dominum* (« Mon âme magnifie le seigneur »), avec de Marie à Élisabeth, mère de saint Jean-Baptiste, femme du grand-prêtre Zacharie, a été composé en cantique au XIV^e siècle. Le *Salve Regina* (Ô Reine, salut !) daterait de la fin du XI^e siècle, écrit par Adhémar de Monteil, évêque du Puy-en-Velay, chargé par le pape Urbain II de prêcher la 1^{re} croisade (1096-1099) à laquelle il participa et mourut de la peste après la prise d'Antioche.

Vianney, publie en 1845 un livre de dévotion à la Vierge²³⁵. Suprême consécration de la *Devotio moderna*, en 1854 le pape Pie IX proclame le dogme de l'*Immaculée Conception*²³⁶.

En 1864, le sculpteur lyonnais Joseph-Hugues Fabisch²³⁷, moyennant 7 000 francs-or, est chargé d'immortaliser dans le marbre la Vierge apparue à Bernadette Soubirous dans la grotte Massabielle de Lourdes, lui avouant, patoisante : *Que soy era Immaculada councepcion*. Sur place, il suit scrupuleusement la description faite par la jeune fille pour réaliser un modèle authentifié en terre glaise : *J'aperçus une dame vêtue de blanc ; elle portait une robe blanche, un voile blanc également, une ceinture bleue et une rose jaune sur chaque pied* (première apparition, jeudi 11 février 1858). À Paris, il réalise la reproduction en marbre (hauteur 1,83 mètre), l'envoie à Lourdes en prenant moult précautions d'emballage. L'évêque de Tarbes, M^{gr} Laurence, présente l'œuvre à Bernadette : « Est-ce bien Elle ? » « Non, répond la jeune fille, Elle n'était pas comme ça²³⁸ ! »

Une vingtaine de Vierges monumentales sont érigées sous le Second Empire.



La France connaît bien des remous politiques entre 1848 et 1852 !

En février 1848 (du 22 au 24) quelques jours d'émeutes marquées de barricades dans les rues parisiennes suffisent à détrôner le très bourgeois roi des Français, Louis-Philippe I^{er}. Le 25, la République, deuxième du nom, est proclamée dans un florilège d'héroïsme, de férocité, de générosité et de barbarie. Sur la scène de la Comédie-Française, rebaptisée pour la circonstance « Théâtre de la République », la jeune Rachel, drapée de tricolore, entonne *La Marseillaise*²³⁹. Le 10 décembre, Louis-Napoléon Bonaparte est massivement élu président d'une République déjà en perdition. Au fait, comment doit-on appeler le nouveau chef de l'État, condamné par deux fois pour ses échecs aux prises de pouvoir : Président ? Monseigneur ? Votre Altesse ? Prince ?... Hier, *Badinguet* « doux rêveur », voilà que le « neveu » s'impose en sauveur. « Ce n'est pas un homme, c'est une idée », ironise Victor Hugo. L'écrivain déchantera, laminé par un « programme » en forme de vague déferlante.

Le 24 août 1848, à une voix de majorité, la Chambre des députés vote une taxe de 0,20 franc pour envoyer à travers le pays les lettres dont le poids est inférieur à 7,5 grammes. Le premier timbre-poste, fameux « 20 centimes noir » à l'effigie de *Cérès* déesse latine de l'agriculture, est émis à compter du 1^{er} janvier 1849. Jean Bonnassieux en fait aussitôt bon usage.

Par nostalgie de son enfance champêtre, le Forézien acquiert, mesuré en « mètres²⁴⁰ », *La (ou Les) Goutte(s)*, petit domaine de ses grands-parents paternels passé dans l'indivision après leur décès. Ses racines terriennes se manifestent spontanément :

« Il est bien entendu que je ne veux point laisser toucher à un seul arbre. Je serais d'avis d'en faire planter de nouveaux plutôt que d'en abattre un seul. L'eau et les arbres sont le bel ornement d'une propriété. La terre des Gouttes, où est la pièce d'eau, n'a pas la moindre haie le long du chemin. Ne pourrait-on pas, sans aucun inconvénient pour la terre, planter là une rangée de petits chênes, qui donneraient de la verdure et de l'ombre, qu'on pourrait plus tard ébrancher pour avoir du bois... (Lettre à son père, vendredi 4 mai 1849) ».

²³⁵ - Jean-Marie-Baptiste Vianney (1787-1859), vénéré curé d'Ars (diocèse de Belley), a été béatifié en 1904, canonisé en 1925.

²³⁶ - Nom donné à la Vierge Marie en référence au fait qu'elle aurait été conçue par une mère, sainte Anne, encore vierge, de même qu'à son tour, elle conçut le Christ sans attenter à sa virginité.

²³⁷ - À noter que Joseph Fabisch, né en 1812 à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), s'est établi professeur de dessin à Saint-Étienne, en 1845, avant de partir enseigner à l'école des beaux-arts de Lyon en 1850.

²³⁸ - Bernadette Soubirous, née le 7 janvier 1844 à Lourdes, décédée le 16 avril 1879 à Nevers, a été béatifiée le 14 juin 1925, canonisée le 8 décembre 1933.

²³⁹ - Élizabeth Rachel Félix, dite Rachel (1821-1858), est devenue tragédienne de la Comédie-Française à l'âge de dix-sept ans, interprète adulée des héroïnes de Corneille et des princesses de Racine.

²⁴⁰ - Soit 1 000 m² ou 10 ares : étendue pouvant être ensemencée avec un « métier » (setier) de grain. La situation de ce petit domaine d'une contenance d'environ cinq à six mètres a été précédemment établie (note 57).

Dès qu'il en a le loisir, l'enfant de Panissières rend visite à « ses arbres » qu'il n'a de cesse de recommander aux bons soins de ses fermiers.

Le 10 février 1849, le Prince-Président reçoit des personnalités du monde culturel à l'Élysée : Ingres, Delacroix, Musset, Sainte-Beuve et même Lamartine, pourtant déclaré hostile à celui que Thiers (il a décliné l'invitation...) qualifie de « crétin de neveu... qui n'est pas un César, mais un Auguste ». Le vicomte de Persigny, ami de longue date de Louis-Napoléon Bonaparte parade aux côtés du maître de céans²⁴¹. Conspirateur-né, Victor Fialin est originaire de Saint-Germain-Lespinnasse, gros bourg du département de la Loire. Bonnassieux ne figure pas sur la liste des invités : « Je me réserve pour les commandes ! »

À Paris, en quelques jours, le choléra tue seize mille cent soixante-cinq personnes sur une population totale estimée à un million cent mille habitants. Ainsi disparaît, entre autres, le maréchal Bugeaud, vétéran de la conquête de l'Algérie, chanté depuis 1836 pour sa casquette à double visière, devant et derrière²⁴² :

*As-tu vu
La casquette, la casquette,
As-tu vu
La casquette du père Bugeaud ?*

La droite remporte largement les élections législatives de mai 1849. L'historien, nouveau ministre des Affaires étrangères, Alexis de Tocqueville, constate : « La majorité est entre les mains des ennemis de la République... » Pour Thiers : « L'Empire est fait ! (discours du 17 février 1851) ».

En 1849, Jean Bonnassieux sculpte, pour le musée des Beaux-Arts de Lyon, le buste en marbre du physicien et mathématicien *André-Marie Ampère*, celui de l'écrivain et philosophe *Pierre-Simon Ballanche*, tous deux enfants de la ville. Le premier (1775-1836), spécialiste d'électromagnétisme et d'électrodynamique, a inventé le galvanomètre (mesure des courants électriques de faible intensité), le télégraphe électrique et, avec le Catalan François Arago, l'électro-aimant. Le second (1776-1847), ami de M^{me} de Récamier et de Chateaubriand, a voulu concilier l'histoire des destinées du genre humain au dogme religieux.

Les bustes succèdent aux bustes : *madame la comtesse de La Bouillierie*, pour son château de la Barbey (Sarthe), en 1845, *monsieur Jean-François Terme*, pour l'hôtel de ville de Lyon dont il est maire depuis 1845. Autant de portraits difficiles à assumer quand le souvenir du modèle est encore vivace et qu'il faut veiller à la ressemblance. Bonnassieux satisfait à l'exigence physionomiste sans négliger pour autant l'effet artistique.

Nouvelle naissance chez les Bonnassieux, le jeudi 2 mai 1850 à midi sonnante. C'est un garçon ! Le surlendemain, l'heureux père présente son fils prénommé Louis-Jean-Pierre-Marie au maire de l'arrondissement. Ses deux témoins, l'un et l'autre statuaires, sont Victor Edmond Leharivel-Durocher²⁴³ et François Truphème²⁴⁴, tous deux domiciliés rue du Cherche-Midi.

D'après les *Annales archéologiques* d'Adolphe Napoléon Didron – éditions Didron, Paris, 1857, tome vingtième, p. 249 – Leharivel-Durocher « n'est point franchement un gothique mais il a une tendance très prononcée vers le sentiment mélancolique propre aux sculpteurs de son époque. Dans son *Ancilla Domini* (Servante du Seigneur), statue de marbre, la Vierge étend les deux mains comme toutes les *Immaculées Conceptions* reproduites à foison, mais l'artiste a su renouveler ce type d'une

²⁴¹ - Jean-Gilbert-Victor Fialin, bientôt duc de Persigny (1808-1872) est, aux débuts des années 1830, entré en relation avec Louis-Napoléon Bonaparte auquel il a apporté son aide lors des tentatives manquées de Strasbourg (1836) et de Boulogne (1840). Emprisonné, puis libéré, il a soutenu la candidature de Louis-Napoléon à la présidence de la République et, en mai 1849, a été élu à l'Assemblée législative. Évidemment il est du coup d'État du 2 décembre 1851. Un titre et une belle carrière l'attendent... Un mérite aussi, celui d'avoir fondé *La Diana*, à Montbrison !

²⁴² - Les paroles sont d'un auteur anonyme, de même que la musique devenue marche militaire.

²⁴³ - Victor Edmond Leharivel-Durocher (1816-1878) se fait encore connaître par *La Comédie ou Être et paraître* (1861) exposée au musée de Grenoble.

²⁴⁴ - André François Truphème (1820-1898), est originaire d'Aix-en-Provence.

ennuyeuse monotonie, par l'expression de la tête et l'étude des draperies inspirées par la sculpture du Moyen Âge. » Pas de commentaires pour Truphème auteur de quelques statues de marbre : *Jeune fille à la fontaine* (musée des Beaux-Arts de Lyon), *Angélique attachée au rocher* (musée de Grenoble) et de nombreux petits bronzes.

Jean Bonnassieux consacre les derniers mois de l'année 1850 à la réalisation, pour l'autel de la Vierge en l'église lyonnaise d'Ainay, de la *Vierge Immaculée*, ou *Immaculée Conception*²⁴⁵ « ...commandée, ironise-t-il, au temps où l'on ne voulait que des *Immaculées*²⁴⁶. C'était la mode. Je fis de vaines observations, il fallut céder. Cette statue en marbre statuaire d'Italie (hauteur, 2 mètres), large et puissante, à l'image de l'édifice, est enfouie dans les ténèbres romanes. Pendant que j'y travaillais, le cardinal de Bonald²⁴⁷ me dit plus d'une fois que ma statue serait là comme dans une cave et aux trois quarts perdue, ce qui est vrai... » Elle figure dans le recueil des *Douze statues de la Vierge* (1879)²⁴⁸ assortie de ce commentaire laconique : « De style romano-byzantin, l'église d'Ainay est l'un de nos monuments historiques les plus anciens et les plus curieux ; malheureusement, elle est en contrebas du sol actuel et la statue est ainsi fort mal éclairée. »

En juin de 1851, Lucile et Jean séjournent deux semaines à Londres, à l'occasion d'une « Great Exhibition », de fait la première exposition universelle inaugurée le 1^{er} mai par la reine Victoria et le prince Albert²⁴⁹. Comme des milliers de visiteurs, le couple Bonnassieux est subjugué par le *Crystal Palace*, immense palais de fonte et de verre, « Panthéon de la révolution industrielle », œuvre de l'architecte Joseph Paxton²⁵⁰. Le sculpteur est aussi attiré par l'univers mécanicien : puissantes et astucieuses machines, dont celle « à coudre » de l'Américain Isaac Singer qui améliore grandement l'engin de leur compatriote Barthélémy Thimonnier²⁵¹. Le statuaire expose une copie en bronze de *L'Amour fidèle*.

Le 2 décembre 1851, Louis-Napoléon s'impose par un coup d'État. Trois semaines plus tard, le 20, le peuple français est appelé à voter pour ou contre : « le maintien de l'autorité de Louis-Napoléon Bonaparte et une délégation de pouvoirs nécessaires pour élaborer une Constitution sur les bases proposées dans sa proclamation du 2 décembre ». Comme ses compatriotes du département de la Loire, Bonnassieux adhère aux prémisses d'un second empire : 78 783 « oui » contre 7 917 « non ».

Au début de l'été 1852, le Forézien a la surprise de retrouver l'un de ses anciens amis de Panissières dont le nom reste ignoré. Ravi d'évoquer « le bon vieux temps », il raconte à ses parents (Lettre, vendredi 9 juillet) :

« J'ai reçu, il y a deux jours, la visite d'un camarade d'enfance que je n'avais pas revu depuis ma première communion ; il y a longtemps de cela. Il est en ce moment instituteur à Pougues (-les-Eaux), dans la Nièvre. Il est venu à Paris pour affaires. Il m'a cherché et est venu à mon atelier. Nous l'avons gardé à dîner. J'ai eu bien du plaisir à le revoir. »

Les 21 et 22 novembre 1852, un autre plébiscite approuve avec 96 % de « oui » la restauration de l'empire, proclamé le 1^{er} décembre. L'ultra-fidèle Persigny, ministre de l'Intérieur, s'est fait le chantre d'une propagande orchestrée en enthousiasme communicatif. « L'Empire, c'est la paix ! »

²⁴⁵ - C'est le premier nom *Vierge immaculée* qui a été conservé.

²⁴⁶ - Le dogme catholique de l'*Immaculée conception* selon lequel la Vierge Marie a conçu sans l'acte de chair n'est défini par le pape Pie IX qu'en 1854. En 1877, Bonnassieux réalise une reproduction en marbre de la *Vierge Mère* de Feurs pour le grand séminaire de Lyon. Deux autres copies, en pierre, sont destinées, l'une à M^{sr} de La Bouillerie, évêché de Carcassonne (1864), l'autre à M^{me} la comtesse de Vallin, château de la Pupetière (1868).

²⁴⁷ - Louis-Jacques-Maurice de Bonald (1787-1870) fut évêque du Puy-en-Velay (1823) et archevêque de Lyon, Primat des Gaules de 1839 à 1870. Il avait salué la révolution de 1848 dont la devise : « Liberté, Égalité, Fraternité » lui paraissait favorable aux intérêts de l'Église.

²⁴⁸ - Jean Bonnassieux, *Douze statues de la Vierge...*, Firmin-Didot, Paris, 1879. Voir plus loin dans le texte.

²⁴⁹ - Du 1^{er} mai au 15 octobre 1851, cette exposition qui connaît un énorme succès populaire (20 000 visiteurs, en moyenne, chaque jour) est la première d'une série de grandes expositions universelles.

²⁵⁰ - Joseph Paxton (1803-1865) avait puisé son inspiration dans les grandes serres des jardins royaux. Le *Crystal Palace* sera démonté après l'exposition mais reconstruit en 1854 dans une version agrandie à Sydenham, dans le sud de Londres. Il sera détruit par un incendie en 1936.

²⁵¹ - Barthélémy Thimonnier est né à L'Arbresle (Rhône) en 1793 ; il est mort en 1857 à Amplepuis (Rhône).

Pour Napoléon III c'est aussi le renouveau du christianisme : « Je veux conquérir à la religion, à la morale, à l'aisance, cette partie encore si nombreuse de la population qui, au milieu d'un pays de foi et de croyance, connaît à peine les préceptes du Christ²⁵². »

Le 11 décembre 1852, Jean Bonnassieux est candidat à l'Académie des beaux-arts en remplacement du sculpteur Étienne-Jules Ramey (1796-1852)²⁵³. Les autres postulants sont Rude, Seurre l'Aîné, Jaley, Jouffroy et Debay²⁵⁴. Gabriel Seurre est élu. Le sculpteur forézien sera désormais candidat lors de chaque remplacement. Sans succès.

De 1849 à 1853, le statuaire manque de travail, oublié des bailleurs publics. Bonnassieux s'en explique au colonel Chapuis, vétéran de Waterloo, dans une lettre datée du lundi 13 juin 1853 :

« Vous me demandez, avec votre bonté habituelle, si j'ai quelques grands travaux en ce moment. Hélas ! Non. Et c'est probablement parce que je suis tenu à l'écart depuis février 1848. Je n'ai pas cru devoir solliciter de commande du ministère tant qu'il a eu à pourvoir à ses besoins extrêmement pressants. Plusieurs fois, j'ai déclaré à la direction des Beaux-Arts que je ne demanderais rien tant que les commandes ministérielles pourraient être considérées comme une sorte d'aumône dont je m'estimais heureux de pouvoir me passer. Je dis cela sans aucune vanité, mais par une connaissance intime de situations gênées et vraiment dignes d'intérêt.

« Cependant, la grande sculpture ne peut être alimentée que par le gouvernement. Lui seul peut fournir au talent, par la commande de grands ouvrages destinés aux monuments publics, l'occasion de se développer et de s'affirmer. Aussi je viens de sortir de la réserve que je m'étais imposée et j'ai adressé, le 27 mai dernier (1853), au ministre de l'Intérieur, une demande pour obtenir de faire un des deux bas-reliefs destinés au palais de justice de Lyon (le premier a été fait par mon maître, M. Legendre-Héral), et une autre au ministre d'État pour avoir une petite part dans les travaux de sculpture du Louvre. »

Sans doute, faut-il remonter aux XVII^e et XVIII^e siècles, avec la découverte opportune de Pompéi²⁵⁵, pour constater un changement des mentalités à l'égard des édifices anciens. Le service français des monuments historiques voit le jour en 1830 avec la nomination d'un inspecteur général, Ludovic Vitet, auquel succède, en 1834, l'écrivain et historien Prosper Mérimée. Créée en 1837, la commission des monuments historiques confie la restauration de la basilique de Vézelay, en Bourgogne, à Eugène Viollet-le-Duc. L'audace du jeune architecte de vingt-six ans (né en 1814), est de démolir pour mieux reconstruire. Il affermit l'imposante bâtisse romane, refait à l'identique les parties dégradées, en imagine de semblables quand elles sont totalement défigurées. Après quoi, il « restaure » Notre-Dame de Paris. L'admirable cathédrale gothique a souffert des outrages du temps et des hommes ! Défigurée par la Révolution, dépouillée de sa fine ornementation de pierre, les niches de sa façade sont vides, sinon garnies de statues meurtries, manchotes, décapitées. Viollet-le-Duc donne libre cours à son génie de constructeur et à son « imagination médiévale ».

Ces importants travaux occupent nombre de tailleurs de pierre et de sculpteurs praticiens. Les statuaires ne sont pas vraiment concernés, la création étant quasi inexistante, encadrée par les impératifs d'un « cahier des charges » strictement défini par le maître d'œuvre.

Le 29 janvier 1853, l'empereur épouse l'Espagnole Eugénie de Montijo.

L'érection d'une colossale statue de *Notre-Dame-de-France* au Puy-en-Velay, préfecture du département de la Haute-Loire, assure un travail important à Jean Bonnassieux. Mieux, elle lui vaudra une reconnaissance populaire durable...

²⁵² - Jacques Rougerie, *Le second Empire* in Duby (Georges) : *Histoire de la France*, Larousse, 1987, p. 430.

²⁵³ - Une de ses œuvres, le groupe *Thésée combattant le Minotaure* (1821), est implantée dans le jardin des Tuileries, à Paris.

²⁵⁴ - François Rude (1784-1855) auteur du haut-relief de l'arc de triomphe de l'Étoile *Départ des volontaires en 1792*, surnommé *la Marseillaise* ; Gabriel-Bernard Seurre, dit Seurre l'Aîné (1795-1867) auteur de la statue de Molière sur la fontaine du même nom à Paris et de la statue de Napoléon I^{er} aujourd'hui placée dans une arcade de la cour d'honneur de l'hôtel des Invalides, à Paris ; Jean-Louis-Nicolas Jaley (1802-1866) ; François Jouffroy (1806-1882) ; Auguste-Hyacinthe Debay (1804-1865) fut l'élève favori de Gros.

²⁵⁵ - Ville romaine de Campanie célèbre pour avoir été détruite et ensevelie par une éruption du Vésuve en l'an 79.

Le Père Xavier de Ravignan s'est retiré au séminaire des jésuites de Vals-près-Le-Puy. En 1846, à l'occasion d'une visite de courtoisie à monseigneur Pierre Darcimoles, évêque de la vieille cité mariale²⁵⁶, le célèbre prédicateur des carêmes à Notre-Dame de Paris²⁵⁷ lui suggère l'érection d'une statue de la Vierge au sommet du rocher Corneille qui domine la ville basse (place du Breuil, préfecture) de plus de 130 mètres. « L'emplacement est remarquable, il faut le couronner d'une importante madone, visible de loin comme un phare d'appel à la prière angélique... Pareil signal participera au prestige de la cité mariale. »

Le Puy, admirable amphithéâtre naturel planté de rocs volcaniques, est avec Chartres le plus ancien lieu de culte marial en France. Sur le maître-autel de sa cathédrale est, depuis le Moyen Âge, vénérée une Vierge Noire, statuette en cèdre noirci, somptueusement parée, présumée remonter au règne de Louis VII le Jeune (1120-1137-1180), divorcé d'Aliénor d'Aquitaine. De retour de la deuxième croisade, le souverain l'aurait offerte au clergé local. Les pèlerins en route vers Saint-Jacques-de-Compostelle ne manquaient pas de lui rendre grâce. Brûlée en place publique pendant la Révolution (8 juin 1794), il est alors envisagé, au vu de documents anciens, de la reproduire à l'identique²⁵⁸. Surmontant la cathédrale Notre-Dame de l'Annonciation, le rocher Corneille (altitude 754 mètres), jadis poste de guet, doit peut-être son nom aux oiseaux criards nichant dans ses replis et fissures. Il marque le sommet du mont Anis où la légende situe, en l'an 250, l'apparition de la Vierge, suivie d'une guérison miraculeuse sur la « Pierre aux fièvres », peut-être entablement d'un dolmen celte. Au XI^e siècle, des bâtisseurs ont ancré dans la pente rocheuse, tel un promontoire, l'imposant sanctuaire de style composite et polychrome, romano-arabo-byzantin.

Les grandes statues de la Vierge sont un phénomène de mode. Inaugurée le 8 décembre 1852, fête de l'*Immaculée conception*, *Notre-Dame de Fourvière*, Vierge en bronze doré (hauteur : 5,60 mètres), œuvre de Joseph-Hugues Fabisch, domine la ville de Lyon. La pluie ayant interdit les feux d'artifice, les Lyonnais allument des centaines de lampions sur les bords des fenêtres. La coutume de ces illuminations s'est perpétuée jusqu'à nos jours (*Fête des Lumières*). À Marseille, à la même époque, sur un piton de calcaire s'élève *Notre-Dame-de-la-Garde*, dans le même style romano-byzantin. Son clocher est surmonté d'une imposante statue de la Vierge également en bronze doré (hauteur : 11,20 mètres), réalisée par Eugène-Louis Lequesne, la fameuse « Bonne Mère ».

L'idée du père Ravignan prend corps le 5 mars 1853. Informé du projet par son prédécesseur, monseigneur Joseph Morlhon²⁵⁹, nouvel évêque du Puy depuis le 5 décembre 1846, installe une commission chargée d'organiser un concours pour l'érection d'une statue colossale de la Vierge au sommet du rocher Corneille : *La Sainte Vierge sera figurée dans l'attitude à la fois noble, modeste et bienveillante, d'une mère de Dieu montrant la ville du Puy à son Fils pour qu'il daigne la bénir. Ses deux autres prérogatives de Reine du Ciel et de la Vierge Immaculée devront être exprimées clairement et nettement caractérisées par les attributs, marques et emblèmes qui leur sont propres, tels que la couronne, le serpent infernal...*

Le monument sera financé par une souscription publique, lancée dès le 16 juillet suivant. Avant le 30 septembre 1853, dernier délai, une soixantaine d'artistes français et étrangers ont envoyé leurs projets, maquette en terre cuite de 55 centimètres de hauteur. La commission délibère pour une première sélection, le dimanche 9 octobre avant les vêpres. Le mardi 25 octobre, elle rend son verdict. Jean Bonnassieux l'emporte nettement devant le Bavarois Rinn²⁶⁰. Cinq indemnités

²⁵⁶ - Pierre-Marie-Joseph Darcimoles a été nommé évêque du Puy-en-Velay le 26 mai 1840 et l'est resté jusqu'en décembre de cette année 1846, affecté à l'épiscopat d'Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône).

²⁵⁷ - Né à Bayonne en 1795, mort à Paris en 1858. Son éloquence valait mieux par le raisonnement et la dialectique que par le sentiment et l'imagination. Il fut considéré comme le concurrent du père Lacordaire.

²⁵⁸ - La *Vierge noire* brûlée est remplacée le 8 juin 1856 (jour anniversaire de sa destruction en 1794), couronnée par l'évêque du Puy au nom du pape Pie IX. Il ne s'agit pas d'une copie de l'ancienne mais d'une Vierge noire provenant de l'ancienne chapelle de Saint-Maurice-du-Refuge (Savoie). La précieuse effigie a repris sa place et, chaque 15 août, jour de l'Assomption, elle fait l'objet d'une procession solennelle dans les ruesavoisées de la vieille cité.

²⁵⁹ - Joseph-Auguste-Victorin Morlhon (1799-1862).

²⁶⁰ - Friedrich Rinn (1791-1866), de la Compagnie de Jésus, peintre amateur, s'intéresse aux statues métalliques à la dimension des prouesses de la fin du XIX^e siècle.

forfaitaires sont allouées à des statuaires méritants, dans l'ordre : MM. Cabuchet, Montagny, Ramus, Fabisch et Lavigne²⁶¹.

Le numéro de décembre 1853 des *Annales archéologiques*²⁶² témoigne : « Ce concours, un des plus remarquables assurément qu'on ait vu depuis longtemps, a attribué le prix à M. Bonnassieux, l'habile auteur de *Jeanne Hachette* qui décore le jardin du Luxembourg à Paris. Appelé par la confiance de M^{gr} Morlhon, le directeur des *Annales* avait l'honneur d'être l'un des membres du jury du concours, étranger au pays (au Velay), qu'on avait adjoint à une commission locale. Nous pouvons dire hautement que le jury a fait preuve de la complète impartialité. Des discussions élevées, où l'art et l'archéologie étaient intéressés, ont eu lieu dans le sein du jury et nous attendons le procès-verbal détaillé qui a été rédigé de ces discussions pour le publier... » Dont acte.

Mercredi 9 novembre 1853, le vainqueur annonce fièrement aux siens :

« Ce matin, mes chers parents, en même temps que votre lettre, j'en recevais trois (autres) du Puy où j'ai fait une rapide excursion, il y a quelques jours, à propos du concours pour la statue de la Sainte-Vierge qui doit être coulée en bronze. Ce colosse, dont la hauteur sera de 45 pieds (14 mètres), au moins, sera placé sur le rocher Corneille (altitude 757 mètres), d'origine volcanique, qui domine la partie basse de la ville du Puy de quelque 130 mètres. Cinquante-huit artistes ont pris part à ce concours, non seulement de toute la France, mais de toutes les nations. Des esquisses sont venues d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne ; dix-sept ont été envoyées de Paris par des membres de l'Institut ou des artistes du plus grand mérite.

« J'ai vu l'exposition de ces esquisses au Puy et j'en suis revenu sans aucune espérance. J'entrevois un échec. Mais, arrivé ici, j'ai appris que la commission venait de se réunir et de choisir trois esquisses dans cette foule. La mienne était de ce petit nombre. En outre, la commission du Puy, se jugeant incompétente pour prendre une décision définitive, venaient de s'adjoindre cinq nouveaux membres, tous hommes éminents et d'une valeur incontestable.

« La commission ainsi renforcée s'est réunie et trois lettres arrivées ce matin m'annoncent que mon esquisse vient de l'emporter à l'unanimité.

« Réjouissez-vous avec moi, mes chers parents, remerciez Dieu de cette belle victoire et prenez-en la part qui vous revient. »

Le jour même où Jean Bonnassieux trace ces lignes de gloire, sa mère se meurt à Panissières des suites d'une longue maladie.

Les esquisses présentées à la commission montrent ce que sera *Notre-Dame-de-France*. Le projet de Bonnassieux emprunte à la fantastique apparition décrite dans *l'Apocalypse* de l'apôtre Jean (12, 1-18)²⁶³ : « Un signe grandiose apparut dans le ciel : c'était une femme, le soleil l'enveloppait, la lune était à ses pieds et douze étoiles couronnaient sa tête... » Au XIV^e siècle, Pétrarque confirmait cette perception mystique²⁶⁴ : « Vierge belle, de soleil vêtue et couronnée d'étoiles... » Tout porte à croire que le sculpteur a aussi puisé dans les attributs de la Vierge apparue à deux reprises à Catherine Labouré, dans la chapelle de la congrégation des Filles de la Charité, 140, rue du Bac, à Paris²⁶⁵. Au

²⁶¹ - Émilien Cabuchet (1819-1902) : *Saint Claude ressuscitant un petit noyé* (1895) à la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, à Paris ainsi qu'une statue, d'après nature, du curé d'Ars ; Étienne Montagny (1816-1895) : élève de Rude, *Le Génie de la fortune*, groupe en bois du musée du Louvre, à Paris et *Christ en croix* placé dans l'église Saint-Germain-des-Prés, à Paris ; Joseph-Marius Ramus (1805-1888) : *Anne d'Autriche*, groupe en marbre placé au jardin du Luxembourg ; Joseph-Hugues Fabisch (1812-1886) : professeur à l'école des beaux-arts de Lyon a beaucoup travaillé pour la basilique de Fourvière ; Hubert Lavigne (1818-1882) : élève de Ramey et de Dumont, auteur de *La Récolte*, fronton du nouveau Louvre et de médaillons pour la Bibliothèque nationale.

²⁶² - *Annales archéologiques* par Didron Ainé, tome treizième, Victor Didron libraire archéologue, Paris, 1853, p. 364.

²⁶³ - Dernier livre du *Nouveau Testament*, *l'Apocalypse* (22 chapitres) aurait été écrite en grec par Jean (saint Jean ?) vers l'an 96. Elle contient des visions prophétiques et eschatologiques : sept sceaux, quatre cavaliers, chute de Babylone (Rome), la Jérusalem céleste.

²⁶⁴ - Francesco Petrarca (1304-1374), poète et humaniste italien, historien et archéologue. Il composa des poèmes en langue vulgaire, ou *Rime*, en l'honneur de la belle Laure de Noves.

²⁶⁵ - Catherine Labouré (1806-1876) était la fille d'un fermier bourguignon, très tôt orpheline de sa mère. La congrégation des Filles de la Charité a été fondée par saint Vincent de Paul. Elle voit pour la première fois la Vierge dans la nuit du 18 au 19 juillet 1830, deux heures durant. Elle sera canonisée le 27 juillet 1947 par le pape Pie XII.

soir du 27 novembre 1830, la jeune religieuse voit une nouvelle fois la Vierge Marie, seule, dans un cadre ovale. « Ses pieds posés sur un globe terrestre où s'agite un serpent de couleur verdâtre. [...] Cette boule représente le monde entier, la France, chaque personne en particulier... L'encadrement tourne sur lui-même pour montrer un grand M (initiale de Marie) surmonté d'une croix avec au-dessus deux cœurs : celui de Jésus couronné d'épines, celui de Marie percé par un glaive... Douze étoiles entourent ce tableau...²⁶⁶ ». Cette « vision à double face » fait aussitôt l'objet d'une « médaille miraculeuse » très largement diffusée. Le domicile de Jean Bonnassieux n'étant guère éloigné de cette chapelle alors (et toujours) très courue par les fidèles, tout porte à croire qu'il venait y prier la Vierge et en connaissait les attributs symboliques.

Bonnassieux résume ainsi son parti : « Seule au monde, Marie possède et réunit toutes les prérogatives : elle est immaculée et mère, reine du ciel et de la terre²⁶⁷. »

Dressée vers le ciel, telle une vigie mystique, l'imposante statue parachève l'élévation naturelle du rocher Corneille. Ici même, en août 1562, des guetteurs ont alerté les *Ponots* (les habitants du Puy-en-Velay) de l'arrivée imminente du huguenot Balcons, lieutenant du sinistre baron des Adrets.

Notre-Dame de France est couronnée de douze étoiles à six branches (*hexagrammes*), l'une plus grosse à l'avant. Ses cheveux défaits tombent bas dans le dos tel un voile naturel. La Vierge maternelle porte et élève son Fils sur le bras droit (*dextre*), en sorte qu'il regarde le centre de la ville et le bénisse de sa main droite. L'Enfant Jésus est tête nue, simplement vêtu d'une camisole. La « Madone » – Les *Ponots* ne l'appellent pas autrement – est richement parée d'une tunique serrée à la taille par une large ceinture de tissu, sous laquelle descend jusqu'au sol une ample robe. Ses épaules sont recouvertes d'une longue cape ramenée à l'arrière, bordée de riches pierreries, semée de cabochons en forme d'étoiles sur lesquels figurent des roses et des lis. Le pied gauche, relevé vers l'arrière, esquisse d'un pas, l'autre, à demi caché, foule le serpent maléfique sur un socle hémisphérique : la Terre enveloppée de nuées.

Le lauréat ne se doute pas que l'attendent sept années de « travail et de peines sans nombres ».

Jean Bonnassieux apprend la mort de sa mère le 12 novembre 1853, jour de ses obsèques à Panissières, il écrit aussitôt à son père :

« Courage, mon bon et pauvre père, courage et résignation devant le coup qui nous frappe... Ce qui augmente encore, s'il est possible, mon profond chagrin, c'est la peine que je ressens de ne pas avoir été près de ma mère à ses derniers moments. Quand j'avais le bonheur d'être à ses côtés, il y a quinze jours (sans doute à l'occasion d'un voyage au Puy-en-Velay), elle me parlait de sa fin prochaine et me confiait ses dernières volontés avec un esprit si lucide, tant de calme et de sérénité, que je ne voulais pas croire au malheur qui nous menaçait et je me remettais à espérer. »

À l'automne de 1854, Jean-Louis Madinier meurt inopinément à Paris, rue de Vaugirard, chez ses enfants, âgé de soixante-trois ans (né en 1791) :

« L'année dernière, je perdais ma bonne et vénérée mère, et voici qu'à la même époque, presque jour pour jour, je viens de perdre mon excellent et bien-aimé beau-père. Il est mort chez nous qu'il aimait tant, dans cet intérieur où il se trouvait si bien, au retour d'un voyage en Angleterre. Il a eu en arrivant, sans doute par suite des fatigues du voyage, une crise de goutte. Mais cette fois la goutte est remontée à la poitrine, et il est mort quelques heures seulement après que nous ayons pu soupçonner la gravité du mal.

« Mon beau-père a reçu les derniers sacrements avec foi et contrition, en pleine conscience, et sa fin, toute chrétienne et résignée, nous eût un peu consolés, si quelque chose pouvait nous consoler (Lettre à son père, jeudi 18 novembre 1854). »

Jean-Louis Madinier est inhumé à Paris dans une concession à perpétuité (700-1854) au cimetière Montparnasse. Son gendre exécute un tombeau en granit, en forme de catafalque, marqué d'une croix en faible relief sur le dessus : *Jean Madinier, 1791-1854*.

²⁶⁶ - Il est étonnant ou amusant de constater que le drapeau européen conçu par Arsène Heitz, en 1957, est bleu, couleur de la Vierge, avec 12 étoiles d'or...

²⁶⁷ - Jean Bonnassieux, *Douze statues de la Vierge...*, *op. cit.*

À cette époque, Bonnassieux réalise une statue en marbre d'Italie, *La Méditation* (hauteur : 1,68 mètre), peut-être pour effacer l'image tronquée de la troublante *Modestie* romaine...

La jeune femme amplement drapée à l'antique, du cou jusqu'aux pieds, y compris les bras et les mains, retient son voile de la main gauche ; l'autre supporte la tête légèrement inclinée. Cette pose néoclassique lui a peut-être été inspirée par celle de *La Pudeur*, statue antique conservée au musée du Vatican. Ernest Renan constate que celle-ci, quoique demi nue, « est chastement voilée de sa sévère beauté²⁶⁸ ». *La Méditation* figure à l'Exposition universelle de mai à novembre 1855, une première en France²⁶⁹. D'emblée, elle vaut à l'artiste de chaleureuses félicitations, les critiques se bornant à noter : « le grec et le romain reviennent à la mode ».

Napoléon III inaugure cette grandiose vitrine du « génie humain » en compagnie du banquier Émile Pereire, des peintres Jean-Auguste-Dominique Ingres et Eugène Delacroix et de l'écrivain, historien, archéologue Prosper Mérimée.

Le lundi 29 octobre 1855, Jean Bonnassieux est heureux d'annoncer à son père :

« L'Empereur a remarqué ma statue de *La Méditation* que j'avais exposée et me l'a achetée. C'est samedi dernier (20 octobre) que j'ai appris cette heureuse nouvelle. J'en suis d'autant plus surpris et satisfait qu'à l'Exposition ma statue est fort mal éclairée et ne produit pas bon effet. »

Le samedi 17 novembre, nouvelle lettre de l'artiste à son père pour lui apprendre qu'il a obtenu une médaille d'or et reçu la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

« Par le *Moniteur*²⁷⁰ que je vous ai envoyé hier, vous avez dû apprendre deux belles nouvelles : ma médaille d'or de première classe et ma décoration. J'ai été doublement surpris et je n'ai certes pas lieu d'être mécontent. J'aurais voulu vous écrire hier, mais les félicitations de mes amis ne m'ont pas laissé un instant de répit. Soyez heureux, cher père, de ces succès. C'est à vous et à ma bonne mère que je les dois. Pourquoi faut-il qu'elle ne soit plus là pour en jouir ? Ils me sont précieux surtout à cause de vous, par la pensée qu'ils vont vous donner un peu de joie et de bonheur. »

Jean Bonnassieux est en effet nommé dans l'ordre de la Légion d'honneur par un décret impérial en date du 14 novembre 1855, sur la proposition du jury des Beaux-Arts de l'Exposition universelle.

La Méditation avait fait l'objet, le 8 octobre 1851, moyennant 3 000 francs, d'une commande de définition (sujet) à soumettre au ministère de l'Intérieur sous la forme d'un modèle en plâtre (esquisse). Elle devait figurer dans la cour du Louvre, selon le projet sans suite de l'architecte Jacques-Félix Duban²⁷¹. Sculptée dans un marbre blanc, elle figure à l'exposition universelle de 1855 (n° 4 251) puis à l'exposition de Londres : « figure élégamment drapée et d'une grande dignité de pose ». Elle est acquise par Napoléon III (arrêté du ministre d'État, en date du 22 juillet 1856), au prix de 4 000 francs.

À cette exposition, Jean Bonnassieux expose le buste, *Tête d'étude*, déjà montré en 1844, et *L'Amour se couvant les ailes* (*Amour fidèle*). Pour l'écrivain Edmond About, visiteur attentif de réputation incisive : « *La Méditation* de M. Bonnassieux est un beau corps peu fait pour méditer : elle a le front d'une courtisane grecque. *L'Amour se couvant les ailes* est une idée spirituelle correctement rendue ; aussi ce marbre a-t-il réussi. Vous ne sauriez croire combien il y a de statues et de groupes qui ne vivent que par l'idée : je ne parle pas pour M. Bonnassieux qui exécute bien²⁷². » Émanant d'un violent anticlérical, pareil éloge du « sculpteur de Madones » peut surprendre...

²⁶⁸ - Ernest Renan, *Étude d'histoire religieuse*, Paris, Michel Lévy, 1838, p. 414.

²⁶⁹ - L'immense *palais de l'Industrie*, à structure métallique, est construit en bordure des Champs-Élysées. Il abrite l'essentiel des 24 000 exposants (dont 10 000 français). Les beaux-arts sont installés au pied de la colline de Chaillot, entre l'avenue Montaigne et la rue Marbeuf. L'exposition attirera 5 millions de visiteurs.

²⁷⁰ - *Le Moniteur universel*, journal officiel du gouvernement français de l'an VIII (1800) à 1869, fondé en 1789 par le libraire parisien Panckoucke. Il sera remplacé par le *Journal officiel*.

²⁷¹ - Archives nationales F²¹ 65. Jacques-Félix Duban (1798-1870), Grand Prix de Rome 1823, académicien (Beaux-Arts) en 1854 était féru d'art gréco-romain. Il est possible que cette inclination ait influencé Jean Bonnassieux.

²⁷² - Edmond About (1828-1885), *Voyage à travers l'Exposition des Beaux-Arts, peinture et sculpture*, Hachette, Paris, 1855, p. 255. Il est surtout connu pour ses romans *L'Homme à l'oreille cassée* (1862) et *Le Roman d'un brave homme* (1880).

Quatre grandes médailles d'honneur sont décernées aux sculpteurs Dumont, Duret, Rietschell et Rude²⁷³. Bonnassieux décroche l'une des huit médailles de première classe. Sont aussi attribuées quinze médailles d'argent de seconde classe, vingt médailles de bronze de troisième classe ainsi que quarante-huit mentions honorables.

En 1864, Napoléon III cède *La Méditation* à son cousin, le prince Victor Napoléon, dit « Plon-Plon ». Elle sera détruite lors de l'incendie du Palais-Royal (donné à son père par l'Empereur) pendant la Commune, en mai 1871. Une répétition (deuxième marbre), commandée le 22 juillet 1856, destinée à la bibliothèque impériale, va au musée du Luxembourg. *La Méditation* est aujourd'hui conservée au musée du Louvre²⁷⁴. Un modèle en plâtre (hauteur : 1,72 mètre) figure au musée des Beaux-Arts de Lyon. Une esquisse en terre cuite est exposée au musée d'Orsay, à Paris.

L'achat impérial et sa médaille valent à Bonnassieux plusieurs commandes de particuliers. S'il se vante de ce succès à son père, dans une lettre datée du mardi 27 novembre 1855, c'est surtout pour le rassurer quant à son niveau d'activité, preuve de la qualité de son travail :

« Je voudrais bien vous parler longuement de mes travaux, mais je ne sais (pas) par où commencer. J'ai quantité de petits ouvrages en train. De plus, je suis occupé en ce moment à un bas-relief ogival représentant la *Multipliation des pains*²⁷⁵ pour Bagnères-de-Bigorre. J'ai aussi à faire, pour la même église, un groupe de *Sainte Thérèse portée par un chérubin*²⁷⁶ figure (haute) de 6 pieds (1,80 mètre), un *Henri IV* pour la ville de La Flèche²⁷⁷, figure colossale en bronze, très pressée (urgente), on voudrait l'inaugurer au mois de mai prochain. Le gouvernement a donné le bronze nécessaire, trois gros canons. On croit le modèle très avancé et (en réalité) il n'est pas commencé. J'ai aussi un fronton (*La Madeleine aux pieds de Jésus chez Simon le Pharisien*) pour l'église de la Madeleine, à Tarare, un *Saint Pierre* pour la même église. Je ne parle pas de divers autres ouvrages. Tout cela marche lentement parce que je travaille seul. Je ne puis ni ne veux me faire aider pour l'exécution des modèles et c'est le plus long (travail) et le plus important. »

S'ajoutent à ce programme bien chargé : *La Réflexion, la Prière, le Calme, la Religion*, grandes figures assises allégoriques en pierre calcaire (près de 2,50 mètres de hauteur) pour le pavillon Turgot aux Tuileries (commande de l'État, 1856) ; *Sainte Catherine*, statue (hauteur : 2,40 mètres) de la même pierre, prendra place au premier étage de la Tour Saint-Jacques-la-Boucherie, façade faisant face au boulevard Sébastopol (commande de la ville de Paris, 1854, coût 3 400 francs).

À cette époque, Jean Bonnassieux reçoit du ministère des Beaux-Arts la commande d'une statue de *Voltaire* (François Marie Arouet dit, 1694-1778), également destinée à la décoration du « nouveau Louvre », soit la réunion du Louvre et des Tuileries, inauguré avec faste par Napoléon III le 14 août 1857 (architectes Visconti, Lefuel). Le Forézien refuse catégoriquement de reproduire les traits de l'auteur du *Dictionnaire philosophique* (1764), sévère critique de la religion catholique qu'il appelle « l'infâme ». L'Administration ne lui en garde pas rigueur qui le charge d'exécuter une statue de *Fénelon*²⁷⁸. Cet « entêtement moral » vaut au statuaire « admiration et sympathie » dans les milieux

²⁷³ - Outre Albert Dumont dont il a déjà été question, Francisque-Joseph Duret (1804-1865) est un fameux anatomiste ; l'Allemand Ernest-Friedrich-August Rietschel (1804-1861) a sculpté d'une manière soignée, mais un peu froide, ses compatriotes poètes et musiciens ; François Rude a été précédemment cité.

²⁷⁴ - Cette statue, après avoir été montrée lors de l'Exposition universelle de 1855 (n° 4 251), a été acquise par arrêté du ministre d'État, en date du 22 juillet 1856, au prix de 4 000 francs, dont le solde fut réglé le 5 juillet 1859 (Archives nationales, F²¹ 65). Elle a figuré à l'exposition de Londres, en 1862. Le modèle en plâtre avait été commandé par le ministre de l'Intérieur, le 8 octobre 1851, moyennant 3 000 francs (Archives nationales, F²¹ 65). Une copie de cette statue, destinée à la façade de la Bibliothèque nationale, rue Vivienne, est demandée à Bonnassieux en 1878. Plus grande que l'originale, avec l'adjonction d'un parchemin dans la main droite, elle est taillée dans un marbre commun. Puisque vue à distance, sa finition est plus grossière. Des changements dans la décoration du bâtiment la relèguent en 1863 au musée du Luxembourg. En 1900 elle est déplacée au Grand Palais.

²⁷⁵ - Épisode miraculeux de l'Évangile.

²⁷⁶ - Il s'agit de sainte Thérèse d'Avila (1515-1582), réformatrice du Carmel, célèbre par ses visions, surnommée *la Vierge séraphique*.

²⁷⁷ - « Le bon roi Henri » a installé dans le château construit en 1537, un célèbre collège de jésuites.

²⁷⁸ - François de Salignac de La Mothe-Fénelon (1651-1715) fut un éminent homme d'église, théologien et écrivain sous le règne de Louis XIV.

cléricaux, chez tous ceux qui haïssent « l'infâme Voltaire ». Un abbé, resté anonyme, écrit dans un journal parisien²⁷⁹ : « À la place de M. Bonnassieux, il me semble que j'aurais accepté ; je me serais vengé de Satan (Voltaire) en le peignant de la tête aux pieds. Mais ce n'était point à M. Bonnassieux de traduire Satan au pilori de l'horreur publique. » Et de conclure qu'il est, désormais, le « sculpteur officiel du clergé de France ».

Le 14 juin 1856, en fin de journée, le prince impérial, Napoléon-Eugène-Louis-Joseph Bonaparte est baptisé à Notre-Dame de Paris. L'accouchement aux forceps, le 16 mars au matin, a inquiété l'Empereur : « C'est une fille, lui demande l'impératrice ? – Non ! répond Napoléon III, bouleversé – Alors, c'est un garçon ? – Non ! répond de nouveau l'empereur – Mon Dieu, qu'est-ce donc ? murmure Eugénie. Le prince Victor Napoléon quitte précipitamment les Tuileries pour ne pas devoir signer l'acte de naissance l'écartant de la couronne.



En 1855, Jean Bonnassieux a quarante-cinq ans et détient une solide expérience de la vie. Bourgeois parisien, il reste guidé par les principes intangibles de l'amour filial, du respect des liens sacrés du mariage, de l'opiniâtreté au travail, de l'âpreté au gain même adoucie d'élan charitables. Sa hantise est de manquer de travail, de déchoir, de ne plus pouvoir nourrir dignement sa famille.

De son enfance paysanne, l'homme a gardé des habitudes d'ascète : il dort peu, se lève d'autant plus tôt qu'à l'approche de la quarantaine il s'impose une privation de sommeil pour remédier à l'embonpoint naissant. Au reste, « Dormir, ce n'est pas vivre ! » Son allure flegmatique cache sa phobie de perdre la moindre parcelle de temps. « La vie humaine est bien trop brève, répète-t-il souvent, pour qu'on se permette de gaspiller le délai de grâce qu'elle nous accorde. » Couché entre onze heures et minuit, il est dans son atelier dès cinq heures du matin, en été, à sept heures au plus tard, l'hiver. S'il fait encore nuit, il lit à la lueur d'une bougie jusqu'à ce que la lumière du jour lui permette de se mettre au travail, parfois dans la semi-obscurité de l'aube. La journée de travail est longue, brièvement interrompue par le repas de midi. Le statuaire, revêtu d'une camisole de drap écru, coiffé d'un béret du même tissu, visage et mains enfarinés, « tel un meunier », œuvre calmement, inlassablement.

S'asseoir dans un fauteuil est un acte de paresse. Le statuaire prétend se reposer en changeant d'occupation : abandonner provisoirement telle œuvre pour une autre selon une permutation cyclique convenue. Par temps froid, économie ou austérité, il chauffe modérément son atelier, « l'effort éloigne la froidure », et pas du tout sa chambre : « Ce n'est pas bon pour la santé ».

Aux plaisirs raffinés d'une table bourgeoise, il préfère un solide plat campagnard, sans manières. Sa sœur Pierrette l'incite à lui rendre visite à Panissières où l'attendent : « ... de bonnes soupes aux choux comme on n'en mange que par chez nous... » Jean Bonnassieux n'est gros mangeur que de mets simples, plats roboratifs à la mode paysanne : copieuses potées, pot-au-feu que les Foréziens appellent « bouillis », soupes aux choux et lard gras, charcuterie rustique, jambons conservés dans la cendre de bois, saucissons et saucisses, civets de lapin, de lièvre ou de porc, fromages blancs ou séchés en forme de briques... Sans oublier la « fricaude » du temps d'hiver lors de la mise à mort du cochon : assortiment de boudin noir et d'abats, accompagné d'une fricassée de pommes de terre... Les dîners mondains, « bons pour les affaires », lui sont généralement un supplice.

Ses familiers s'accordent à reconnaître son caractère doux, calme et sérieux, son égalité d'humeur de père tranquille. Son gendre, Léo Armagnac, résume en quelques lignes affectueuses le naturel paisible du statuaire : « Tout sentiment de colère et même d'irritation lui semble étranger. Il se possède assez pour dominer les impressions désagréables ou les émotions pénibles qu'il peut éprouver et il faut un événement extraordinaire pour qu'on s'en aperçoive à l'expression de son visage. Malgré sa prodigieuse activité, c'est un flegmatique, toujours maître de lui, que ses nerfs ne

²⁷⁹ - Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, tome II, rubrique *Bonnassieux*, p. 974, reprint Slatkine, Genève-Paris, 1982.

dominant jamais... Il doit cet inappréciable avantage à son tempérament, à sa force de volonté et à ses habitudes pondérées, méthodiques, régulières, exemptes de tout excès, même de travail. En tout ce qu'il fait, il apporte de la réflexion, de la mesure. Le sérieux est le trait caractéristique de sa nature. Il ne fait rien sans y avoir mûrement pensé, sans avoir pesé le pour et le contre, envisagé les conséquences de ce qu'il entreprend et nettement déterminé le but à atteindre...²⁸⁰ ».

« C'est un vilain péché que de se mettre en colère ! » répète le sculpteur. Il n'empêche qu'un mécontentement par trop contenu le fait parfois fulminer contre des ombres avec, comme seuls témoins muets, les murs de l'atelier, son exutoire. Seules les statues restent de marbre !

Jean Bonnassieux est un catholique convaincu et dévot. Sa foi « robuste, simple, tranquille », ne lui a jamais posé le moindre doute. Sa religion ne peut lui être que bienfaitrice. Ce chrétien inflexible respecte scrupuleusement, d'instinct, les « commandements de Dieu et de l'Église ». Même tenu par l'urgence d'une livraison, il délaisse son atelier et ses outils le jour du Seigneur. Levé tôt comme à son habitude, la première partie de la matinée du dimanche est dévolue à la correspondance et au rangement de papiers, travail « administratif » qui, dit-il, « n'est pas péché ». Puis, il assiste à la messe de onze heures en l'église Saint-Thomas-d'Aquin, d'une froide élégance et d'une assez grande richesse ornementale²⁸¹. D'arriver régulièrement en avance lui permet généralement d'occuper la même place, au-dessous de la chaire en noyer sombre finement ornementée. Il ne cache pas son éblouissement devant la « Gloire » rayonnante d'or qui éploie ses nuées et ses chérubins et dont les plis de bronze tombent sur le maître-autel. Il aime sentir l'odeur des cierges, celle de l'encens. Les rutilantes chasubles brodées, les surplis de fine dentelle ajoutent à la grandeur mystique de la cérémonie. Il s'émeut à l'écoute du tonnerre des orgues et des volutes célestes du chant grégorien. Vitraux et rosaces lui sont autant d'aurores ou de couchants paradisiaques. Cela étant, il suit attentivement le déroulement de l'office et ses répons en latin, s'agenouille pieusement quand la clochette du « clergeon » annonce l'Élévation.

Selon les conditions météorologiques, l'après-midi dominical est consacré à la promenade, à l'audition de concerts, parfois à une représentation théâtrale, notamment « au Français » (Comédie-Française), ou même à un opéra dans la salle Lepeletier, proche des Grands Boulevards. Ses goûts lyriques inclinent pour le répertoire de l'Italien Rossini (*Tancredi, Le Barbier de Séville, La Pie voleuse...*) ou de l'Allemand Meyerbeer (*Robert le Diable, Les Huguenots...*), d'autant que leurs œuvres sont accompagnées de ballets, d'évolutions dégagées, harmonieuses. C'est, d'ailleurs, en observateur attentif des mouvements et postures de l'homme et de l'animal que le sculpteur va de temps à autre au cirque Napoléon (cirque d'hiver, non loin de la place de la République²⁸²) admirer la souplesse des gymnastes et des fauves et à l'hippodrome de Longchamp, suivre le fougueux galop des chevaux.

S'il ne partage pas les idées communisantes du chansonnier populaire Pierre Dupont, tant s'en faut, Jean Bonnassieux apprécie néanmoins le chantré lyonnais des vertus paysannes²⁸³. Seul dans son atelier vitré, haut de plafond, le Forézien entonne volontiers le fameux refrain : « J'ai deux grands bœufs dans mon étable, deux grands bœufs blancs, marqués de roux...²⁸⁴ » que son

²⁸⁰ - Louis Armagnac, *Bonnassieux, statuaire, membre de l'Institut, 1810-1892 - Sa vie et son œuvre*, Alphonse Picard et fils, éditeurs, Paris, 1897.

²⁸¹ - Ancienne chapelle du noviciat général des Dominicains. Commencée en 1682 dans le style classique, elle ne fut achevée qu'en 1769 par une façade de style jésuite. Elle est dotée d'une riche décoration intérieure. Depuis son perron, Pie VII, venu présider au sacre de Napoléon I^{er}, a béni la foule.

²⁸² - Construit en 1852 par l'architecte Jacques Hittorf. En novembre 1859, le Toulousain Léotard inaugure le trapèze volant.

²⁸³ - Pierre Dupont (1821-1870) acquit une grande notoriété populaire en entonnant d'une voix puissante ses chansons d'inspiration républicaine et socialiste dans les clubs. Inquiété après le coup d'État de 1851, il adopta un répertoire moins provocateur tel que sa *Légende du juif errant* (1862) et surtout ses airs rustiques exaltant les vertus paysannes : *La Mère Jeanne, Les Bœufs, La Vigne...* Il força l'admiration de Baudelaire.

²⁸⁴ - Cette fraîche romance d'inspiration paysanne, datée de 1845 (paroles et musique de Pierre Dupont) connut un grand succès dans les salons parisiens. « Quand on entonne cette chanson, on respire le parfum des blés mûrs, dit Larousse, et la senteur des foins coupés ; c'est champêtre, c'est bucolique, et digne des pipeaux de Virgile. » Personnellement, je remercie mon ami Gérard Chapis, originaire de Lyon, qui fut « voix d'or » de l'Opéra de Paris (basse) d'avoir bien voulu me faire bénéficier d'un enregistrement exceptionnel.

imagination a tôt fait de cadrer avec les labours odorants de l'automne sur les hauteurs de Panissières. D'autres « chansons à voix » figurent à son « répertoire d'atelier », tels certains grands airs d'opéras auxquels il invente des paroles faute d'en connaître le texte...

Le maître travaille ses marbres lui-même. Rigoureux, il interdit aux praticiens de trop « pousser » les ébauches, pour « lui laisser de quoi faire... »

Sa vue reste bonne. Ce n'est qu'à l'approche des quatre-vingts ans qu'il s'aide d'un pince-nez pour assurer ses lectures. Pourtant, ses yeux sont constamment exposés aux éclats et à la poussière du marbre ou de la pierre. Sans doute, il prend de sages précautions connues dans le métier. Il sait « orienter » sa frappe pour que ses coups de ciseau percutent la matière sans dommages et pour l'ouvrage et pour sa vue.

Le sculpteur consacre quotidiennement plusieurs heures à la lecture, à commencer par celle de journaux et de revues. Après avoir lu et, parfois, relu les grands auteurs de l'Antiquité grecque et romaine, il aborde des ouvrages plus récents, voire contemporains, à la condition d'y trouver son compte d'intérêt culturel, quelque inspiration, un stimulant pour son art. Le samedi 17 novembre 1868, après avoir admiré sa toile *Poèmes d'Ossian*²⁸⁵, il écrit au peintre Paul Chenavard²⁸⁶ :

« Votre œuvre nouvelle me cause une bien douce surprise et je suis confus de ce nouveau témoignage de votre bonté. Vos compositions sur Ossian me sont d'autant plus agréables que j'en connais mieux le sujet. Ce livre (*Poèmes d'Ossian*) est un des quatre qui m'ont suivi partout : la Bible, Homère, Virgile et Ossian, et dont la lecture m'a causé les plus vives et les plus grandes joies. Que vous avez été heureusement inspiré, cher monsieur, et comme vos tableaux rendent bien cette poésie sublime et originale, d'une mélancolie grandiose et naïve à la fois. »

Il lui arrive de s'absorber dans quelque récit de voyage, d'exploration, d'aventure au loin, Océanie et Nouveau-Monde, de se plonger dans des études artistiques ou historiques, dans des biographies d'écrivains du XVII^e au XIX^e siècle, mais il ne lit jamais de romans, à l'exception peut-être de *Picciola*. Un ami le lui a fortement conseillé et prêté ; il en a mentionné le titre au hasard d'un feuillet. Sans commentaires.

Le livre de Joseph-Xavier Boniface, dit Saintine²⁸⁷, paru en 1836, raconte l'histoire du comte de Charney, ancien militaire emprisonné en Piémont pour avoir conspiré contre Napoléon I^{er}. Un jour, le captif qui a perdu toute confiance en l'homme, découvre qu'une plante pousse entre deux pavés de sa geôle. Cette graminée devient, peu à peu, sa distraction, son obsession, sa passion et, en définitive, le symbole de la vie et de l'amour en toutes circonstances. Il la baptise *Picciola*. À travers cette compagne de captivité, Charney réapprend à aimer l'humanité souffrante. Image de la force de la nature, de sa persistance, *Picciola* enrichit son esprit et son âme...

S'il écrit beaucoup, lettres et notes, il publie peu, seulement quelques articles dans des revues spécialisées, notamment la *Revue de l'art français*, ainsi que de brefs rapports pour les sociétés savantes dans lesquelles il occupe une fonction administrative. L'essentiel de « sa littérature », selon son expression favorite, consiste en deux courtes études biographiques parues dans la *Revue du Lyonnais*, l'une sur le fils de Legendre-Héral²⁸⁸, l'autre sur son ami, le peintre Michel Dumas²⁸⁹. Dans le premier récit, Jean Bonnassieux relate la singulière destinée, l'enchaînement d'aventures romanesques de Charles Legendre, devenu général aux États-Unis d'Amérique pendant la guerre de Sécession. Le second évoque des moments de vie à l'école des beaux-arts de Lyon. Ses textes « d'une bonhomie

²⁸⁵ - Les *Poèmes d'Ossian*, en anglais : *Fragments of Ancient Poetry Collected in the Highlands of Scotland and Translated from the Gaelic or Erse Language*, ont été composés en 1760, par le poète écossais James Macpherson (1736-1796). Ces chants épiques, attribués à *Oisín*, dit *Ossian*, fils du barde et guerrier légendaire *Fingal* qui aurait vécu au III^e siècle, ont connu une grande vogue sous le Premier Empire.

²⁸⁶ - Paul Chenavard (1807-1895) était un élève de Jean-Auguste-Dominique Ingres. Son projet de décoration du Panthéon, à Paris, resta sans suite. Les maquettes sont au musée de Lyon. Ingres est l'auteur du Songe d'Ossian, commandé en 1811 pour décorer la chambre de l'Empereur au palais de Monte Cavallo (Quirinal), (huile sur toile 348 x 275 cm). Napoléon aimait à lire Ossian...

²⁸⁷ - Référence du romantisme, Saintine (1798-1865) a coécrit le livret de l'opéra de Bellini : *Les Puritains*.

²⁸⁸ - *Revue du Lyonnais*, 5^e série, tome I, p. 754-772 (1886).

²⁸⁹ - *Revue du Lyonnais*, 5^e série, tome II, p. 185-319 (1887).

charmante » se veulent sans prétention. Le sculpteur n'use que de mots simples, explicites. Il s'excuse de son style approximatif par une boutade : « le droit de parler ne donne pas le talent de bien dire ! » À l'écriture, il préfère la précision d'un croquis au crayon sur une feuille de cahier. Au besoin, dans son atelier, il dessine à la craie blanche sur le grand tableau noir quadrillé posé sur un chevalet.

Quand Jean Bonnassieux s'exprime sur des sujets réputés sérieux, c'est après mûre réflexion et en termes mesurés. Rigoureux pour lui-même, il se montre indulgent pour ses détracteurs s'ils font preuve de courtoisie. Au retour d'une exposition, il cite volontiers les œuvres qu'il a aimées et se tait sur les autres, ou alors il limite sa critique à quelques commentaires laconiques de peur d'apparaître sectaire, voire d'être dans l'erreur. Ses appréciations élogieuses sont toujours modérées, son répertoire de satisfaction se résumant dans la progression : « C'est bien », « C'est beau », « C'est vraiment beau. »

Peu sensible aux éloges, Bonnassieux exècre la flagornerie :

« Je m'empresse de vous adresser mes vifs remerciements pour votre aimable article, écrit-il à un critique d'art, j'en suis confus et embarrassé ; il me semble que vous parlez de mes rêves et non de leur réalisation qui est toujours un amer désenchantement pour moi. Votre amitié embellit tout, et elle est pour beaucoup dans votre appréciation... »

Indifférent à l'opinion de la presse quant à ses ouvrages, il distingue deux catégories de critiques d'art : ceux, peu nombreux, dont l'impartialité est gratifiante parce qu'ils maîtrisent bien leur sujet, « savent de quoi ils parlent », intellectuellement et techniquement, et la masse des autres, inutiles pérorateurs, qui n'ont d'autres mobiles que de se mettre en valeur. Ainsi, le Forézien ne se réjouit nullement quand sont éreintés ses concurrents, ce qui « ne le sert en aucune manière ». Il balaie d'un geste rapide de la main les chroniques sarcastiques des journaux, les cancans mondains, les propos frivoles dictés par la jalousie, l'affectation ou la condescendance. À l'ami lui disant qu'il n'est tout de même pas désagréable d'être encensé, il répond en riant : « Certes, la louange est la moins désagréable des insultes ! »

Jean Bonnassieux, académicien des Beaux-Arts, ne se contente pas d'être assidu aux réunions hebdomadaires du samedi, à l'Institut de France, il adhère volontairement à plusieurs associations, nationales et européennes, pionnières dans l'engagement culturel, scientifique et artistique, voire agricole, puisqu'il est membre actif de la *Société française d'horticulture*. Dans leurs bulletins périodiques, il s'intéresse plus particulièrement aux articles traitant de sujets d'art, d'histoire, d'archéologie. Il lui arrive d'écrire aux auteurs pour les féliciter, leur demander un complément d'information ou rectifier une erreur. S'il est une société savante à laquelle le statuaire est plus particulièrement attaché, c'est bien aux *Enfants d'Apollon*²⁹⁰. Cette association « académique », fondée en 1741, essentiellement composée de musiciens, a pour objet de « tenter l'heureuse fusion des arts et de l'amitié ». Vaste programme ! Dans les faits, elle encourage les talents modestes, mal reconnus, donne le coup de pouce nécessaire à l'essor d'un artiste débutant. Ses membres se réunissent chaque mois, l'après-midi d'un dimanche. Parfois agrémentée d'un intermède poétique, la séance se termine, rituellement, par quelques mesures de musique classique et des airs de chant lyrique. Le jeudi de l'Ascension donne lieu à un concert de qualité suivi d'agapes animées. Jean Bonnassieux a été reçu membre actif des *Enfants d'Apollon* lors de la séance du dimanche 12 octobre 1862, présidée par M. Gustave Chatenet, homme de lettres, italianisant et pamphlétaire²⁹¹. Bientôt associé au bureau de l'association, il est élu

²⁹⁰ - Apollon (ou Phébus, du grec *Pholos* « le brillant ») est le dieu grec de la lumière, mais son patronage est bientôt capté par les adeptes de l'art divinatoire, les musiciens et les poètes. Plus généralement, il est le protecteur des Muses. La mythologie lui octroie une légende faite de passions cruelles, de colères vengeresses, d'oracles reconnus. Pourtant, c'est lui qui égaie les festins des Olympiens avec les mélodies suaves de sa lyre. Il est l'incarnation de l'idéal grec de la beauté. Il a inspiré nombre de statues et d'abord celui, inconnu, du *colosse de Rhodes* érigé en l'an -280 à l'entrée ou au fond du port de Rhodes, port de l'île du même nom sur la mer Égée, considérée comme l'une des Sept Merveilles du monde. Endommagé par un tremblement de terre en l'an -224, il fut totalement détruit en l'an 672.

²⁹¹ - *Aux démocrates socialistes*, Paris, de Courlet, 1848 ; *Études sur les poètes italiens Dante, Pétrarque, Alfieri et Foscolo et sur le poète sicilien Giovanni Meli avec la traduction en vers français des plus belles poésies et de leurs œuvres*, Paris, Fischbacher, 1892.

président le 11 janvier 1874. Cette investiture l'obligeant à un discours « académique », le sculpteur choisit d'évoquer la statue romaine de l'*Apollon du Belvédère*²⁹², patron de l'assemblée, dont une copie en plâtre trône au centre de la salle :

...

« Pour précipiter ses pas, le dieu a relevé sa chlamyde (manteau court et fendu agrafé sur l'épaule) ; brillant de vie et de jeunesse, il nous apparaît dans toute la splendeur de sa beauté. Son attitude annonce bien son essence divine. Son mouvement, parfaitement déterminé, est simple et grandiose tout à la fois ; il en résulte de longues lignes et de charmants contours qui rayonnent de la tête aux extrémités...

« Tout en lui contribue sagement à l'effet général et constitue une œuvre de suave et parfaite harmonie. La sévérité est tempérée par la grâce, et la force est unie à la délicatesse ; aussi, plus léger que l'Achille d'Homère, Apollon peut fouler la terre sans y laisser la moindre empreinte...

« Il n'y a rien en lui de périssable ; rien non plus ne trahit la fatigue et les efforts humains. Les muscles se laissent deviner plutôt que voir ; ses membres, élégants et souples, sont affranchis des veines et des autres signes de notre existence. Cependant un sentiment de fierté et de dédain agite ce beau corps et anime cette superbe tête, digne siège de la pensée divine...

« C'est donc à bon droit qu'il est constamment au milieu de nous et que, de son humble piédestal, il protège et embellit toutes nos séances. Et c'est en échange, sans doute, de l'encens que nos musiciens et nos poètes brûlent à ses pieds, qu'il daigne, de génération en génération, répandre largement, dans sa famille, les inspirations les plus heureuses et l'harmonie la plus parfaite. »

...

Lorsqu'il quitte la présidence de l'association, un an plus tard comme le veut le règlement, Jean Bonnassieux se voit remettre, pour figurer dans son atelier, une statuette en glaise, « petite copie un peu libre » de la sculpture romaine due au sculpteur italien Maderno²⁹³.

Le doyen des *Enfants d'Apollon*, Jacques Gatteaux, graveur et statuaire, membre de l'Institut, reçoit régulièrement un aréopage mondain dans les salons de son hôtel particulier de la rue de Lille²⁹⁴. Jean Bonnassieux fréquente assidûment ces raouts où se mêlent grands bourgeois et artistes en renom, dont beaucoup d'anciens pensionnaires de la villa Médicis. Il apprécie le maître des lieux, devient son ami.

Le statuaire n'oublie pas le pays de sa jeunesse, berceau familial. Il est président d'honneur de la *Société amicale des Foréziens de Paris*²⁹⁵. Fondée en 1885 sur l'initiative du journaliste Auguste Théolier, originaire de Saint-Étienne, l'association compte quelque deux cents membres, organise des « dîners foréziens », édite un « Bulletin ». Cette affiliation lui vaut surtout les sollicitations de ses compatriotes, soit pour des recommandations auprès d'employeurs, soit pour des dotations financières. Évidemment, il doit trier le bon grain de l'ivraie, car les demandes sont nombreuses, parfois outrancières, sinon farfelues. Un électeur du département de la Loire ayant sollicité son député pour obtenir l'ouverture d'un débit de tabac, l'élu lui répond : « Je vous engage vivement à vous adresser au sculpteur Bonnassieux résidant à Paris. Il pourra vous donner un bon coup de main auprès du ministre... » Le commerçant passe par l'intermédiaire de Mathieu Bonnassieux pour obtenir l'adresse de son fils. Contrarié, ce dernier réprimande son père d'avoir, même indirectement, intercédé pour l'ouverture d'un débit de boissons :

« Votre demande m'étonne et m'afflige. Veuillez dire à M. X... (Nom du solliciteur) que j'en suis bien fâché, mais que je ne m'occuperai pas de son affaire. Bien des demandes de cette nature m'ont déjà été adressées et toujours inutilement. Vous connaissez mes sentiments. Si demain j'étais quelque chose, après-demain je ferais fermer les trois quarts au moins des cabarets. Heureusement

²⁹² - Il s'agirait de la copie romaine, en marbre, d'une statue en bronze attribuée au sculpteur grec Léocharès. Datée de la fin du IV^e siècle avant notre ère, elle figure au musée du Vatican, à Rome.

²⁹³ - Voir plus loin...

²⁹⁴ - Jacques-Édouard Gatteaux (1788-1881), sculpteur et graveur de médailles connaît une grande vogue dans les salons parisiens. Jean Bonnassieux lui dédicace son recueil : *Douze statues de la Vierge...* (1879).

²⁹⁵ - Joseph Barou, *Les Foréziens de Paris (1884-1887)*, in revue *Village de Forez*, n° 106, octobre 2007, p. 31-38.

pour les cabaretiers, je ne serais jamais qu'un modeste sculpteur. Mais avec ces idées-là, je ne voudrais pas avoir sur la conscience d'avoir contribué à faire ouvrir un débit supplémentaire. Je désire de tout mon cœur pouvoir être utile et agréable à X... mais il faut que ce soit en des choses compatibles avec mes principes et ma conscience. »

Toute indignité levée, assurent ses amis : « Sa bourse s'ouvre et se vide facilement ». Et lui de s'en expliquer : « Les joies qu'on procure aux autres, sont les plus douces que l'on puisse éprouver soi-même. »

Le chanoine Jean Reure²⁹⁶, membre de la *Diana* montbrisonnaise, tient Jean Bonnassieux en haute estime : « Il n'a jamais cessé d'être forézien et aussi lyonnais par le cœur [...] fidèle parmi les fidèles aimant par-dessus tout les collines et les ruisseaux limpides à truites et écrevisses du pays de sa jeunesse, la simplicité des mœurs campagnardes et aussi les ruelles animées du vieux Lyon. » Le sculpteur rejoint d'ailleurs la vénérable Société historique et archéologique du Forez, dès sa fondation, en août 1862, par Son Excellence M. le comte de Persigny, membre du conseil privé, sénateur, ministre de l'Intérieur, président du conseil général du département de la Loire. Il est élu vice-président d'honneur, de même que son collègue montbrisonnais, membre de l'Académie française, le poète Victor de Laprade²⁹⁷.

Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1855, malgré ses mérites ultérieurs, sa notoriété affirmée et étendue, le sculpteur n'accède pas au grade d'officier. Quand les siens, ou ses amis, s'étonnent de ce défaut d'avancement, il prétend, en souriant, avoir été « oublié », mise à l'index sans doute liée à son parti religieux. Au reste, l'académicien se garde bien de solliciter, directement ou indirectement, toute promotion, n'accordant aucun crédit aux brochettes de décorations. À des amis qui lui proposent d'intervenir en sa faveur, il supplie : « Surtout n'en faites rien ! » De son répertoire de citations, il tire volontiers la sentence de Pascal : « La plus grande bassesse de l'homme est la recherche de la gloire. » « Quémander c'est mendier, verbe proscrit dans ma famille. Affaire d'honneur ! » Et d'ajouter que l'intrigue est contraire à sa morale religieuse.

Il ne postule pas davantage aux distinctions que lui décernent certains États voisins : commandeur de l'Ordre royal d'Isabelle-la-Catholique (Espagne, 1882), chevalier de l'Ordre du Sauveur (Grèce, 1878), chevalier de l'Ordre de Saint-Sylvestre-Pape (Saint-Siège, 1882).

Jean Bonnassieux n'affiche pas ses idées politiques, y compris dans l'intimité où, par principe, il se montre très modéré. Il n'est évidemment pas question qu'il laisse entrevoir ses intentions lors d'élections, le vote devant être tenu secret, même au sein de la famille. Fondamentalement ouvert à la démocratie, son modèle de société serait une république dans sa forme originelle la plus édifiante, libérale et laïque, mais qui respecte l'esprit de religion. Il importe que le gouvernement de l'État, maître d'œuvre, fasse régner l'ordre tout en assurant le progrès social et une liberté individuelle d'épanouissement bénéfique à tous. Les droits de l'homme n'ont de sens commun que par la contrepartie de devoirs. Le sculpteur forézien exècre violence et anarchie. « Tout un chacun est libre de s'exprimer, mais dans la dignité et le respect d'autrui ». Les bas instincts de la Commune suscitent son indignation et renforcent ses convictions conservatrices, quand bien même il déplore la sévère et sanglante répression « Versaillaise » d'Adolphe Thiers : « La violence n'appelle jamais que la violence ». Chrétien, autant par tradition familiale et culturelle que par sa propre approche théologique, l'artiste revendique, sans réserve, son appartenance à l'Église catholique, apostolique et romaine et méprise les libelles anticléricaux, fruits « d'ardents sectaires ». Sa religion, « si tendre et si compatissante aux humbles, aux déshérités, aux pauvres, à tous ceux qui souffrent », lui semble devoir tout naturellement accompagner « une république ouverte, tolérante, respectueuse de la pensée et des croyances de chacun ». D'autant, qu'elle est le ciment culturel de l'unité nationale. À ce sujet, il cite les propos de Bonaparte aux prêtres milanais, en 1800 : « Nulle société ne peut exister sans morale ; il n'y a pas de bonne morale sans religion ; il n'y a donc que la religion qui donne à l'État un appui ferme et durable. » Il n'empêche qu'il faut distinguer l'Église de l'État.

²⁹⁶ - Chanoine Jean Reure, *Jean Bonnassieux, sculpteur forézien... op. cit.*, p. 13.

²⁹⁷ - L'allocation de circonstance de M. le comte de Poncins, président en exercice, est consignée dans le *Bulletin de la Diana*, t. VI, p. 301.

Sur le fond, il ferait volontiers sienne le futur propos de Charles Péguy²⁹⁸ : « C'est nous – les mystiques – qui sommes pratiques, qui faisons quelque chose, et c'est eux – les politiques – qui ne le sont pas, qui ne font rien. C'est nous qui amassons et c'est eux qui pillent. C'est nous qui bâtissons, c'est nous qui fondons, et c'est eux qui démolissent. C'est nous qui faisons les œuvres et les hommes, les races. Et c'est eux qui les ruinent. »

L'humanité du statuaire est ressentie dès son abord, à son contact, comme le souligne son jeune collègue Emmanuel Frémiet qui, en 1889, met en place la version définitive de sa *Jeanne d'Arc*, place des Pyramides, à Paris²⁹⁹ : « De mes courtes relations avec lui, du moins une impression me demeure : celle de sa rare bienveillance, de son accueillante affabilité. S'il est vrai que la poignée de main d'un homme décèle sa nature, la poignée de main de Bonnassieux trahissait une toute particulière bonté. Elle était chaleureuse et enveloppante. Cette main d'artiste, une fois qu'elle s'était donnée, ne se reprenait plus. »

Les élèves-sculpteurs n'ayant pas encore accès aux ateliers de l'école des beaux-arts, Jean Bonnassieux en accueille quelques-uns dans son atelier pour travailler sous sa direction. Le statuaire qui ne se prétend pas bon professeur, se croit néanmoins capable de découvrir des talents pour les orienter vers des maîtres compétents. Non seulement il prodigue des conseils à ses protégés, il leur apporte sa caution auprès d'une administration pour obtenir la subvention attendue. En revanche, sa franchise, même tempérée de courtoisie, décourage vivement les candidats dont les aptitudes lui paraissent notoirement insuffisantes. Mieux vaut, leur dit-il, « être bon praticien ou ornementaliste que mauvais statuaire ». Rien ne l'indispose autant que la fainéantise. S'il tente de ramener au travail un paresseux occasionnel présentant des dispositions pour le métier, il renvoie illico les autres à leurs pénates et, dans les deux cas, l'annonce sans ambages à ceux qui les lui ont recommandés, y compris à son propre père :

«... (Nom du postulant) ne travaille pas, j'en suis désolé, il est plein d'avenir. Ce garçon-là a une facilité merveilleuse, beaucoup de goût, une entente de la composition étonnante pour son âge, en un mot tout ce qu'il faut pour arriver. Je suis allé plus de dix fois chez lui et j'ai fini par découvrir le motif de sa paresse. C'est l'inconduite. Il a fait la connaissance d'un modèle qui l'a perdu. Sermonnez-le donc, usez de votre influence comme je le fais de mon côté. Il serait désolant de voir une organisation aussi artistique, une nature aussi heureusement douée perdue pour les arts. »

« ... À la première occasion veuillez donc dire au père (patronyme du postulant) que je me vois, bien à regret, obligé de l'engager à rappeler son fils auprès de lui. Depuis longtemps, ce garçon ne fait rien et je crains qu'il ne fasse jamais rien. Il y a un mois, il est venu me demander de quoi déjeuner. Je lui donnais immédiatement de quoi déjeuner et même dîner, et le lendemain, comme j'avais du travail à lui offrir, je lui fis dire de venir. Il vint l'après-midi, commença le travail et ne revint plus. Au bout de huit jours, j'envoyais chez lui un de mes bons élèves qui le trouva occupé à écrire des vers et à qui il répondit qu'il avait de l'ouvrage de différents côtés, mais qu'il ne voulait pas travailler.

« Il est revenu me voir, je l'ai chapitré. Il écoute bien les remontrances, mais n'en profite pas. C'est un garçon dévoyé. Sa conduite me peine et m'inquiète. Il ne fera jamais ni un sculpteur, ni un homme de lettres. Si son père veut en faire un homme utile, qu'il le rappelle et le fasse labourer avec lui. »

Jean Bonnassieux a fait venir de Lyon un petit cousin, Louis Poncet, pour étudier l'architecture dans la capitale. Il le loge dans sa propre maison, s'intéresse à ses études à l'École des beaux-arts, l'encourage lors de ses premières expositions, puis demande à Vaudremer³⁰⁰ d'être le

²⁹⁸ - Charles Péguy (1873-1914), écrivain, militant socialiste converti au catholicisme (1908-1909) – Extraits de *L'Argent* (1913).

²⁹⁹ - Emmanuel Frémiet, *Éloge* (notice) en la séance de l'Académie des Beaux-Arts du 8 avril 1893. Sa première version, datée de 1874, ne lui donnait pas satisfaction...

³⁰⁰ - Joseph-Auguste-Émile Vaudremer (1829-1914) est, entre autres réalisations, l'architecte de la prison de la Santé à Paris.

maître de son apprentissage. Hélas, celui qu'il considère comme un fils adoptif, meurt à vingt-six ans, peu après son mariage.

Le statuaire compte plusieurs amis artistes : le sculpteur Émilien Cabuchet³⁰¹, originaire de Bourg-en-Bresse (Ain), l'un de ses principaux concurrents pour la madone du Puy-en-Velay, qu'il loge plusieurs années sous son toit ; les peintres Romain Cazes, auteur d'un portrait du sculpteur, Auguste Pichon³⁰² qui réalise celui de M^{me} Bonnassieux, Paul Huet³⁰³ dont il apprécie l'entourage, Henri Cambon, neveu d'Ingres ; l'architecte Uchard à qui il confie les plans d'aménagement et d'extension de sa maison parisienne ; les graveurs Eugène Oudin³⁰⁴, son compatriote Louis Merley³⁰⁵ et André Vauthier-Galle³⁰⁶ ; le botaniste René Tulasne, membre de l'Académie des sciences³⁰⁷ et son frère, Charles Tulasne, médecin.

Bonnassieux s'entoure de jeunes sculpteurs diplômés dont il est le maître ès arts, en souvenir des attentes de ses propres débuts. Leurs noms sont mentionnés dans ses notes et carnets, sans appréciations ni commentaires. La plupart resteront inconnus du grand public sauf, peut-être, Dominique Hugues³⁰⁸, grand prix de Rome en 1875, fierté du statuaire et vraisemblablement son héritier artistique. Ses autres élèves sont cités dans l'ordre alphabétique, avec les mentions extraites d'ouvrages spécialisés³⁰⁹ : Jean-Barnabé Amy (1839-1907) : Provençal, médaillé d'or au Salon de 1868, mention honorable à l'exposition universelle de 1900 ; Pierre Aubert (1853-1912) : Lyonnais de naissance, exposant au Salon à partir de 1879, professeur à l'école des beaux-arts de Lyon ; Léon Bardelle, né à Limoges : expose une série de bustes au Salon à partir de 1891 ; Émile-André Boisseau (1842-1923) : auteur du *Crépuscule* au palais de l'Élysée, à Paris, et de *Défense du foyer* au Champ-de-Mars, également à Paris ; François-Étienne Captier (1840-1902) : médaillé d'argent à l'exposition universelle de 1900 ; Jean-Auguste Dampit (1853-1946) : auteur d'un buste de *Bizet* à l'Opéra-comique de Paris, membre de l'Institut en 1919 auquel il lègue 600 000 francs pour fonder un prix de sculpture religieuse ; Jean-André Delorme (1829-1905) : deuxième grand prix de Rome en 1857, compatriote de Bonnassieux, né dans le village voisin de Sainte-Agathe-en-Donzy (Loire) ; Guillaume-Marius Dieudonné (1827-1897) : élève de l'École des beaux-arts de Paris en 1851 ; Victor-Louis-Pierre Fulconis (1851-1913) : sculpteur et peintre, naît et meurt en Algérie ; Pierre Gourdel (1824-1892) : Breton bretonnant, exposant au Salon à partir de 1861 ; Emmanuel Hannaux (1855-1934) : deuxième grand prix de Rome en 1880, médaillé à l'exposition universelle de 1900 ; René Hermant (? - 1896) : exposant au Salon à partir de 1884 ; Eugène Marioton (1854-1933) : médaillé ; Jean-Auguste-Alfred (dit Alfred) Masson (? -1897) : expose des bustes au Salon, de 1866 à 1895 ; Jean-Ossaye Mombur (1850-1896) : Auvergnat, exposant au Salon de 1878 ; Gustave-André Navlet (1832-1915) : expose au Salon de 1866 à 1877 ; Antide-Marie Péchiné (1855- ?) :

³⁰¹ - Émilien Cabuchet (1819-1902) expose au Salon de 1846 un buste en bronze, surtout, il réalise *Saint Claude ressuscitant un petit noyé* pour la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre (1900) et réalise, d'après nature, l'effigie orante du curé d'Ars.

³⁰² - Auguste Pichon (1805-1900), peintre de portraits, de paysages, d'histoire et de sujets religieux, lithographe. Il est l'auteur des peintures de la chapelle Sainte-Geneviève à l'église Saint-Eustache, à Paris. De Romain Cazes, il sera question plus loin.

³⁰³ - Paul Huet (1803-1869), peintre de paysages et d'animaux, aquarelliste et graveur. Cet artiste romantique est très lié avec Eugène Delacroix et aussi avec les hommes de lettres Alphonse de Lamartine, Victor Hugo, Charles Sainte-Beuve et Jules Michelet.

³⁰⁴ - Eugène-André Oudin (1810-1887), sculpteur et graveur sur médailles. Élève de Galle, de Petiot, d'Ingres. Il est l'auteur de la *Reine Berthe*, un bronze exposé au musée du Luxembourg.

³⁰⁵ - Louis Merley (1815-1883), sculpteur et graveur sur médailles. Élève de Pradier, de David d'Angers et de Galle, prix de Rome 1843. Nombre de ses œuvres figurent dans les musées de Saint-Étienne, sa ville natale, mais il en est aussi au musée du Louvre, à Paris, ainsi qu'à l'Hôtel de Ville de Paris.

³⁰⁶ - André Vauthier-Galle (1818-1899), sculpteur et graveur sur médailles, prix de Rome 1839, élève d'André Galle, son grand-père.

³⁰⁷ - Louis-René Tulasne (1815-1885), botaniste membre de l'Académie des sciences depuis 1854.

³⁰⁸ - Dominique-Jean-Baptiste Hugues (1849-1930) : natif de Marseille, il obtint une médaille d'or aux expositions universelles de Paris, en 1889 et 1900. Le musée d'Orsay, à Paris, conserve le groupe en marbre *Œdipe à la colonne* (Antigone et Œdipe). Un autre groupe, *La Misère*, est implanté dans le jardin des Tuileries.

³⁰⁹ - Emmanuel Bénézit, *Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, Paris, Gründ, 2000.

exposant au Salon à partir de 1876 et à l'Exposition universelle de 1900 ; Augustin Peene (1853-1913) : exposant au Salon à partir de 1880, auteur d'un buste du compositeur *Kreutzer* pour le palais Garnier, à Paris ; François Roger (1843-1898) : exposant au Salon à partir de 1875 ; André-François-Joseph (dit François) Truphème (1820-1888) : exposant au Salon à partir de 1850.

L'atelier de Bonnassieux accueille aussi des dames, jeunes filles et jeunes gens de la bonne société, aristocratie et haute bourgeoisie, désireux d'occuper leurs loisirs en s'initiant au dessin et au modelage. M^{me} la duchesse d'Uzès, MM. d'Assier, de Rougé³¹⁰, de Saint-Didier, de Margerie... seront assidus aux conseils prodigués par le statuaire.



Collection particulière

Lucile Bonnassieux, née Madinier
(Inscription au dos : *Bonnassieux à ses enfants*)

³¹⁰ - Fils de Pierre-François, marquis de Rougé (1811-1872), égyptologue à qui l'on doit de nombreux mémoires d'épigraphie et de philologie égyptiennes.



Carte postale (début du XX^e siècle)

Notre-Dame-de-France, en habits de reine, couronnée d'étoiles.
Exit le nom du statuaire...

En 1852, Paris avec près de deux millions d'habitants n'est qu'un vaste chantier de destructions et de constructions. Le préfet-baron Georges-Eugène Haussmann aligne au cordeau de larges et longues artères, bordées d'immeubles cossus, éclaircies çà et là de parcs à l'anglaise au décor romantique³¹¹. Cette urbanisation novatrice forcenée, jugée trop audacieuse par certains, trop timorée par d'autres, scandalise les tenants de l'Histoire qui voient disparaître sous le pic sacrilège des pans entiers de la mémoire parisienne. Victor Baltard³¹², la cinquantaine, l'un des nombreux architectes œuvrant à ce renouveau, édifie des constructions fonctionnelles, esthétiques et légères, dont la vocation industrielle conjugue harmonieusement le fer, la fonte, le verre. Les audacieux pavillons métalliques des *Halles centrales* (1854-1870), dans le quartier de Saint-Eustache, alimentent les Parisiens et la verve naturaliste d'Émile Zola³¹³ :

Florent levait les yeux, regardait la haute voûte dont les boiseries intérieures luisaient entre les dentelles noires des charpentes de fonte. Quand il déboucha dans la grande rue du milieu, il songea à quelque ville étrange, avec ses quartiers distincts, ses faubourgs, ses villages, ses promenades et ses carrefours, mise tout entière sous un hangar, un jour de pluie par quelque caprice gigantesque. L'ombre sommeillant dans les creux des toitures, multipliait la forêt des piliers, élargissant à l'infini les nervures délicates, les galeries découpées, les persiennes transparentes et c'était, au-dessus de la ville, jusqu'au fond des ténèbres, toute une végétation, toute une floraison, monstrueux épanouissement de métal, dont les tiges qui montaient en fusée, les branches qui se tordaient, couvraient un monde avec les légèretés de feuillages d'une futaie séculaire.

La rénovation haussmannienne faisant la part belle à une riche ornementation de pierre, Baltard, l'ancien pensionnaire de la villa Médicis, promotion 1833, membre de l'Institut, nommé directeur des travaux d'architecture de la ville de Paris, est très sollicité par les sculpteurs. Après avoir longuement hésité, Bonnassieux écrit à son ancien camarade. Mais comment, diantre, doit-il tourner sa lettre ? La familiarité estudiantine d'antan, le tutoiement, lui semblent déplacés, voire irrévérencieux. Un langage de courtisan, ampoulé et distant, pourrait paraître moqueur, sinon grotesque. Après avoir hésité d'un brouillon à l'autre, le sculpteur s'abîme dans un style indécis, embarrassé, commençant par « Cher Monsieur... » puis faisant référence à « une ancienne et fertile camaraderie ». À l'envoi est joint, tel un échantillon commercial, une figurine en glaise, copie à échelle réduite de la *Sainte Cécile* de Stefano Maderno³¹⁴. Baltard qui, pour être puissant, ne manque pas moins d'humour, lui répond, le jeudi 12 juin 1856, par cet aimable et spirituel badinage :

³¹¹ - Georges-Eugène Haussmann (1809-1891) est préfet de la Seine depuis le 22 juin 1853 et le reste pendant dix-sept ans. Rallié dès 1848 à Louis-Napoléon Bonaparte, il a derrière lui vingt ans de carrière préfectorale. Haut de taille (1,92 mètre), il est aussi un homme à poigne. Baron, sénateur, il ne sera pas « ministre de Paris ». Sous l'impulsion de ce grand bâtisseur, soucieux d'homogénéité, Paris prend le visage que nous lui connaissons actuellement.

³¹² - Victor Baltard (1805-1874) est non seulement un architecte renommé mais aussi un bon dessinateur et aquarelliste. Après avoir dirigé la restauration traditionnelle d'églises parisiennes (Saint-Étienne-du-Mont, Saint-Eustache), il est le maître d'œuvre des Halles centrales (plans attribués à l'ingénieur Horeau) à l'emplacement du cimetière des Innocents. Il est le fils de Pierre Baltard (1764-1846), architecte du palais de justice de Lyon.

³¹³ - Court extrait du roman d'Émile Zola (1873), *Le Ventre de Paris*, troisième de la série des Rougon-Macquart.

³¹⁴ - Stefano Maderno (1576-1636) est un sculpteur italien originaire du Tessin, canton suisse italoophone. Sa célèbre statue en marbre blanc, *Le Martyre de sainte Cécile* (1600) est installée dans une somptueuse chaise de verre et de bronze devant l'autel de la basilique romaine Santa Cecilia in Trastevere (fondée au V^e siècle à l'emplacement présumé de la sainte). Sainte Cécile est représentée allongée sur le côté, visage caché, genoux légèrement fléchis, drapée dans un voile plissé, telle qu'elle aurait été découverte dans son cercueil dans les catacombes de Saint-Callixte. Il n'est pas douteux que

« Cher Monsieur,

« Je ne pourrai donc jamais t'appriivoiser et remettre dans votre souvenir que nous avons sucé le même lait à Rome. Tes formes respectueuses me font rire et je finirai par croire que vous me trouvez les cheveux trop blancs parce que tu les as trop noirs. Mais, mon cher ami, tous les cœurs bien placés sont de la même couleur et j'entends que vous me parliez au moins comme un camarade. Au reste, tu feras comme vous voudrez ; rien ne m'empêchera de te compter au nombre de mes amis.

« Vous venez d'ailleurs de me montrer que tu me regardais à peu près du même œil, puisque vous m'envoyez en présent ta charmante statuette de sainte Cécile. Recevez-en tous mes remerciements ainsi que ceux de ma femme et crois bien, cher monsieur, à mes sentiments les plus affectueux et vous me ferez plaisir.

« Bien à toi. »

Au début de 1856, le sculpteur réalise pour la chapelle particulière du baron Antoine Menu du Mesnil, à Brest (Finistère), la *Vierge (ou Notre-Dame) aux Anges*, un groupe en marbre statuaire d'Italie, haut de 2 mètres. À cette œuvre, il associe un souvenir émouvant³¹⁵ :

« Lorsque le baron me fut présenté, c'était pour me demander le buste des êtres chéris qu'il venait de perdre [à la suite de la terrible épidémie de choléra de 1854]. À l'appui de sa demande et comme unique renseignement, il me remit trois daguerréotypes. Les ayant examinés, je fus frappé de la gentillesse (de l'innocence) des enfants, surtout des traits réguliers et de l'expression virginale de la baronne. L'idée me vint aussitôt que je pourrais les représenter sous l'image de la Vierge et de deux anges. Cette idée sourit beaucoup au baron et je me mis immédiatement à l'œuvre. Marguerite (Bonnassieux), qui avait à cette époque quatre ou cinq ans, posa pour les deux jeunes filles, pour l'aînée, brune et pensive, comme pour la cadette, blonde et enjouée. Le pauvre mari heureux, m'écrivit-il, de retrouver, dans ce groupe et sous cette forme, des traits qu'ils chérissaient profondément, n'a pu jouir longtemps de ce bonheur. Peu d'années après, et bien que jeune encore, il est allé rejoindre en l'autre monde sa femme et ses deux enfants. »

Si Jean Bonnassieux reconnaît avoir fait poser sa propre fille pour ce groupe, il ne dit pas qui a posé pour la Vierge. S'agit-il de son épouse, Lucile, alors âgée de vingt-neuf ans ? Tout porte à croire que la jeune femme a servi de modèle à son sculpteur de mari pour plusieurs madones, par souci d'économie, par pudeur, et aussi parce que cette entremise maternelle est la meilleure approche de la divine représentation.

Qu'advient-il du projet de *Notre-Dame-de-France* au Puy (-en-Velay) ?

D'abord, la commission épiscopale doit recueillir une grosse somme d'argent pour financer l'œuvre ambitieuse. Le budget prévu dépasse le million de francs-or³¹⁶. En 1850, sur l'initiative de l'abbé Théodore Combalot, missionnaire apostolique originaire de l'Isère³¹⁷, une souscription est lancée, relayée par les curés et les « béates » [filles pieuses, non religieuses, chargées de l'éducation domestique des paysannes³¹⁸]. Des quêtes sont effectuées dans chacune des paroisses du Velay, jusqu'aux hameaux les plus reculés, blottis au creux des « sucs » [mamelons volcaniques]. Des collectes publiques sont organisées à chaque fête votive de village. Des appels à la générosité, assortis de bénédictions et d'indulgences, sont diffusés partout en France et dans le monde entier, ou presque. Il est jusqu'aux bagnards de Cayenne à verser leur obole en signe de repentance... Ainsi, la « Madone du Puy » va-t-elle bénéficier d'une aura mystique, avant même son existence matérielle,

Jean Bonnassieux en a tracé le dessin lors de son séjour à la villa Médicis et qu'il en rappelle le souvenir à son condisciple, Baltard.

³¹⁵ - Le baron d'Empire Antoine Menu du Mesnil (1812-1864), polytechnicien (1830), avait épousé la Brestoise Anne-Marie Riou.

³¹⁶ - Soit environ trente-cinq millions d'euros (valeur d'achat 2008).

³¹⁷ - L'abbé Théodore Combalot (1797-1873) est natif de Châtenay, bourgade de l'Isère où, après avoir fait reconstruire l'église, il est inhumé. Il entre dans les ordres à l'âge de 23 ans et est d'abord curé de Charavines (Isère). Surtout, il s'impose à Paris comme prédicateur influent, notamment au temps du roi des Français Louis-Philippe I^{er}.

³¹⁸ - Appelées aussi « demoiselles de l'instruction ».

notamment dans les campagnes vellaves où la moindre offrande, certes difficilement économisée, a une haute valeur symbolique. De son côté, en sa séance du 1^{er} mars 1853, la municipalité du Puy qui approuve le projet, vote une subvention de 12 000 francs. À l'automne de 1855, l'évêque du Puy demande audience à Napoléon III. Le souverain et son épouse reçoivent le prélat aux Tuileries à la mi-décembre et, d'emblée, se montrent très favorables à l'édification de la future statue. L'Empereur souscrit pour 10 000 francs-or, Eugénie pour 3 000 francs-or. De plus, Napoléon III promet au prélat de lui faire don de canons russes tombés aux mains des armées franco-anglaises à Sébastopol, en Crimée, le 10 septembre précédent³¹⁹. Le nombre de ces prises de guerre n'est pas encore précisé, sans doute dans l'attente de connaître le poids nécessaire au moulage de l'œuvre. Vainqueur de la bataille, le général Péliissier, futur maréchal et duc de Malakoff, aurait intercédé auprès de l'Empereur en faveur de l'attribution des trophées récupérés³²⁰.

Le 19 avril 1856, l'Empereur met à la disposition de M^{gr} de Morlhon deux cent treize bouches à feu de tous calibres. Cet apport massif et gratuit de cent cinquante tonnes de fonte de fer, le fait symbolique que la sainte patronne de la Nation soit édifiée avec le métal de canons ennemis, font abandonner à la commission épiscopale le projet initial d'une statue en bronze de moindre dimension.

Le 16 mai suivant, la commission traite de l'exécution de la statue avec la compagnie des Hauts-Fourneaux et Fonderies de Givors (Rhône) – Établissements Prénat –, pour le prix de 190 000 francs-or³²¹.

En suivant le « processus de fabrication » de sa gigantesque statue, Jean Bonnassieux va pouvoir juger des prouesses technologiques et techniques mises en œuvre et aussi devoir s'adapter à leurs particularités³²².

Le colosse est coulé en « fonte de fer », alliage de fer et d'environ 3% de carbone, « carbone total », en solution chimique sous la forme de carbures de fer. Ce type de fonte, dite « blanche », présente une bonne coulabilité (aptitude à épouser les formes d'un moule), résiste bien à l'usure, à l'érosion. Relativement fragile, elle est difficilement usinable. La température élevée à laquelle le métal devient liquide (fusion), de l'ordre de 1 300 °C, est obtenue, en « deuxième fusion », à l'aide d'un four cylindrique vertical, dénommé *cubilot*, dans lequel la combustion du *coke* métallurgique (obtenu par distillation de houilles grasses) est activée par une soufflerie d'air chaud : *boîte à vent* et *tuyères*. À la partie supérieure de sa *cuve*, le *gueulard*, sont alternativement déversés des lingots de fonte de « première fusion » provenant d'un haut fourneau (fusion du minerai de fer), des *riblons* ou *gueuses* (fonte récupérée et brisée, en l'occurrence celle des canons fournis), un *fondant* (castine) facilitant la fusion et permettant la séparation du métal de ses impuretés (*laitier*) et du *coke* métallurgique. La fonte en fusion se dépose tout au fond de la cuve, dans le *creuset*, le *laitier* surnageant pour un « écrémage ». Sa *coulée* par un orifice inférieur est déversée dans une poche mobile garnie de terre réfractaire qui, par basculement, permet de remplir les moules³²³.

Bonnassieux a d'abord fourni un « sujet de référence » de huit pieds de hauteur (2,45 mètres) permettant d'établir une « note de calculs » : comportement environnemental de la statue (résistance du sol, résistance au vent...). Après quoi, selon les directives du contremaître mouleur, Pierre Fournier, il a modelé et sculpté la « statue-modèle », ou « modèle original », en vraie grandeur, réalisée en plâtre sur une armature métallique adéquate et une solide charpente en bois. La technique

³¹⁹ - Le port de Sébastopol, ou Akhiar (Turquie), a succombé après un siège de onze mois, marqué par les batailles d'Inkermann, de Trakitir et les assauts meurtriers du mamelon Vert et de la tour Malakoff. Les Russes alignaient 1 380 pièces d'artillerie.

³²⁰ - Aimable-Jean-Jacques Péliissier (1794-1864) après avoir pris part à la conquête de l'Algérie (1839-1854), fut nommé à la tête de l'armée de Crimée en remplacement de Canrobert. Il termine sa vie comme gouverneur général de l'Algérie.

³²¹ - Les aciéries Prénat (1840-1862) sont, à l'époque, dirigées par le « maître de forge » Eustache Prénat.

³²² - Le lecteur n'en trouvera ici que des rudiments qui l'inciteront, éventuellement, à consulter des ouvrages spécialisés dans le domaine de la métallurgie.

³²³ - Le cubilot est un four vertical de deuxième fusion de la fonte de fer. La première fusion est assurée par un haut fourneau. L'entreprise Prénat, à Givors, sur la rive droite du Rhône, possède ces deux types d'équipements. Cette aciérie reste en service jusqu'au début des années 1960.

est complexe qui nécessite des calculs de résistance, l'emploi de matériaux sélectionnés et maintes précautions relevant de l'expérience professionnelle.

Compte tenu de ses dimensions exceptionnelles, la « statue-modèle » est réalisée sur place, dans une cour de l'entreprise Prénat, à Givors, abritée sous une importante construction en planche, sans façade, les autres parois étant percées de fenêtres vitrées. À l'intérieur, plusieurs niveaux d'échafaudages sont accessibles par des échelles. Une gravure montre le gigantisme de l'installation : des hommes en habits se tiennent debout devant l'embase hémisphérique à leur taille³²⁴.

Sur la « statue-modèle » ont ensuite été moulées, également en plâtre, les empreintes, « négatifs de forme », séparant par autant de « plans de joint » que nécessaires les différents éléments constitutifs de l'œuvre. En effet, des impératifs techniques³²⁵ obligent au fractionnement de la statue qui, au final, sera reconstituée à la manière d'un « jeu de construction ». Des contre-moulages en plâtre, « positifs de forme », composent les « pièces-modèles » autour desquelles sont confectionnés, dans des châssis métalliques, les moules en sable siliceux, additionné d'argile, compacté. Le vide intérieur sera réservé à l'aide de « noyaux ». La statue colossale de *Notre-Dame-de-France* réunit 105 pièces principales et 900 pièces annexes³²⁶. Leur assemblage est réalisé intérieurement par des boulons (systèmes de fixation vis-écrou).

Des « coulées » successives emplissent les moules de métal en fusion. Lorsque celui-ci est refroidi, donc solidifié, chaque pièce est démoulée en brisant sa gangue de sable (moule perdu). Elle est aussitôt débarrassée des protubérances inutiles inhérentes à sa fabrication : « masselottes », « événements » (orifices permettant l'évacuation de l'air chassé lors de l'irruption du métal dans l'empreinte, contrôle du remplissage complet du moule), « entonnoir de coulée », lequel emprisonne le vide (« retassure ») laissé par le gradient de dilatation lors du refroidissement. Enfin, les pièces sont ébavurées au niveau des « plans de joints », liaisons des différentes parties du moule. Elles nécessitent quelques travaux d'usinage pour leur ajustement. La statue est alors assemblée au milieu de la cour de l'usine. Le praticien Jean-François Experton (dit Francisque), désigné par la commission épiscopale, procède à la finition de toutes les surfaces visibles, usant de burins, de ciseaux et de ciselets. Nombreux sont les Givordins à vouloir admirer la Vierge monumentale, fierté des ouvriers de l'entreprise. Eustache Prénat, gérant, autorise la visite moyennant un droit d'accès. Les sommes recueillies permettront de couler la première cloche de l'église Notre-Dame-du-Canal, à Givors.

Les différents éléments de la statue sont transportés sur des chariots tirés par de robustes perchons, de relais en relais, sur une route difficile³²⁷. Ils seront assemblés sur place par deux entrepreneurs mécaniciens du Puy-en-Velay désignés par le fondeur.

Les principales caractéristiques physiques de la statue de *Notre-Dame-de-France* sont explicitées par ces quelques dimensions : 16 mètres de hauteur totale ; 17 mètres de circonférence maximale. Le diamètre de l'embase hémisphérique est de cinq mètres. La chevelure de la Vierge est longue de 7 mètres. Son pied gauche, long de 1,92 mètre, écrase un serpent long de 17 mètres. Le tour de tête de l'Enfant Jésus mesure 5 mètres, son bras droit pèse, à lui seul, 600 kilogrammes. Poids total de la statue : environ 110 tonnes. La « madone » repose sur un piédestal prismatique, de base octogonale, construit en pierre et recouvert d'un habillage de fonte de fer (45 tonnes) : hauteur, 6,70 mètres ; poids, 835 tonnes. La hauteur totale, statue et piédestal, est de 22,70 mètres. À l'intérieur, un escalier métallique tournant, en trois paliers, de 107 marches et une échelle de 16 échelons permettent d'accéder à la tête (trappe), sur laquelle la couronne étoilée équipée de paratonnerres forme balustrade³²⁸.

³²⁴ - Jean Bonnassieux, *Douze statues de Vierges...*, op. cit. Les gravures sont de MM. Adolphe Audibrant et Henri Joseph Dubouché.

³²⁵ - Impératifs inhérents à la capacité de coulée, aux dimensions limites des moules et aussi au transport...

³²⁶ - Compte tenu, notamment, des quelques ouvertures avec volets pratiquées dans le corps de la statue.

³²⁷ - La ligne ferroviaire Saint-Étienne le Puy-en-Velay n'est ouverte qu'en 1866.

³²⁸ - L'inconvénient de l'emploi de fonte de fer est la rouille (oxydes de fer). Pour pallier cette autodestruction prévisible, la statue est repeinte tous les dix ans. La couleur choisie est généralement un rouge plus ou moins orangé voire brunâtre.

De là-haut, la vue aérienne de la ville est exceptionnelle : cathédrale et son cloître édifiés aux XI^e et XII^e siècles, rocher basaltique de Saint-Michel-d'Aiguilhe (hauteur 82 mètres) couronné depuis l'an 962 d'un sanctuaire préroman. Plus loin, sur la commune voisine d'Espaly-Saint-Marcel, s'élève une autre statue colossale, celle-ci en béton armé, de *saint-Joseph-de-Bon-Espoir*, haute de 22,40 mètres, œuvre du Frère André Besqueut, inaugurée en avril 1910. Au-delà, le panorama vallonné s'étend jusqu'aux immenses horizons bleutés du mont Mézenc.

« Quelque colossale que soit la statue de *Notre-Dame-de-France*, elle a été exécutée avec tant de perfection, qu'il suffit de s'éloigner d'une vingtaine de pas pour la voir dans son ensemble et la trouver admirable (*Revue universelle des arts*, 1859, tome X, *Chronique*, p. 167). »

Quand elle est édifiée, *Notre-Dame-de-France* est la plus grande statue métallique au monde, obtenue par moulage. Le record dimensionnel lui sera enlevé, vingt ans plus tard, par la statue de la *Liberté éclairant le monde* de Frédéric-Auguste Bartholdi³²⁹ mesurant 46 mètres de hauteur, pesant 225 tonnes, implantée dans la rade de New-York, sur Bedloe's Island (depuis 1956, Liberty Island), mais cette œuvre n'est pas de fonderie, réalisée en chaudronnerie par un savant assemblage rivé de plaques de cuivre martelées sur une « forme ». La charpente métallique est d'importance, conçue par l'ingénieur Gustave Eiffel.

Une des difficultés de la sculpture monumentale réside dans l'anamorphose résultant de « l'effet de perspective »³³⁰. Dès lors que la partie supérieure, la tête en l'occurrence, est nettement plus éloignée que les pieds, l'observateur la verra plus petite qu'elle ne l'est réellement, le contraste dimensionnel accentuant la disproportion apparente. Par conséquent, Bonnassieux a dû « tricher » en agrandissant les dimensions des têtes de la Vierge et de l'Enfant. À l'époque, cette « correction trigonométrique » ne pouvait être prise en compte que d'une façon empirique à l'aide d'épures tracées à l'échelle de la réalité.

Comme pour anéantir le bonheur artistique de Jean Bonnassieux, la santé de Lucile, sa jeune épouse, lui donne soudain de vives inquiétudes :

« Ma pauvre femme est revenue (de Tarare et de Panissières, à la fin de l'été 1856) avec un gros rhume que rien ne peut faire passer et dont la ténacité nous désole et m'inquiète...

« Je continue cette lettre, interrompue depuis plus de douze jours pendant lesquels j'ai été terriblement inquiet de (l'état de santé de) ma pauvre femme. À force de tousser elle est arrivée à cracher le sang. Notre médecin voulait nous envoyer immédiatement dans le Midi. Une (autre) consultation que j'ai demandée a été plus favorable. Les médecins ne jugent pas un déplacement nécessaire, mais ils (lui) ont prescrit l'usage du lait d'ânesse, (une cure) des Eaux-Bonnes³³¹ et recommandé les plus grands soins. Depuis quelques jours, il y a chez ma pauvre Lucile un mieux très notable, mais je suis bien tourmenté (Lettre à son père, mardi 25 novembre 1856). »

Madame Bonnassieux souffre d'une tuberculose pulmonaire.

Le 18 juillet 1854, par voie « d'enchère volontaire en la Chambre des notaires de Paris, sise place du Châtelet³³² », Jean Bonnassieux est adjudicataire, par l'intermédiaire de son notaire M^e Trépage dont l'étude est située 8 quai de l'École³³³, « près le Pont neuf », d'une « maison

³²⁹ - Frédéric-Auguste Bartholdi (1834-1904) est aussi le statuaire du *Lion de Belfort*. *La Liberté éclairant le monde* est moulée et assemblée à Paris, en 1886. Elle représente une femme couronnée de rayons (continents), les chaînes de la tyrannie à ses pieds. De sa main gauche, elle tient le livre de la Déclaration d'Indépendance (1776), sa main droite brandit une torche symbolique dont le point culminant s'élève à 93 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ses dimensions sont époustouflantes. Richard Morris Hunt est l'architecte du piédestal.

³³⁰ - Je dois à l'éminent sculpteur, Jean Cardot, originaire de Saint-Étienne (né le 20 juillet 1930), de m'avoir « sensibilisé » à ce phénomène souvent ignoré du profane. Ce fut à l'occasion d'une visite que je lui avais rendue dans son atelier-bureau de l'Institut de France, quai Conti, à Paris. Nous avons discuté des problèmes rencontrés par la réalisation de la statue monumentale en bronze du général de Gaulle (hauteur : 3,70 mètres) qui prend place sur un socle de hauteur équivalente sur le rond-point des Champs-Élysées, face à celle de Georges Clémenceau.

³³¹ - Eaux thermales pyrénéennes, sulfurées et sodiques, employées pour le traitement des maladies des voies respiratoires, des rhumatismes, des troubles menstruels...

³³² - M^e Pourcelt, notaire, 26 rue du Bac, est dépositaire du cahier d'enchères. La mise à prix est de 46 000 francs (d'après les informations des documents notariés aimablement mises à notre disposition par M. Jacques Bonnassieux).

³³³ - Partie de l'actuel *Quai du Louvre*, entre le *pont des Arts* et le *Pont neuf* (1^{er} arrondissement).

composée d'un bâtiment en aile à droite, élevé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage ; d'un appentis ensuite ; d'un second bâtiment en continuité et d'un pavillon attenant, élevés sur caves de rez-de-chaussée et deux étages disposés pour habitation bourgeoise. Terrain à gauche des constructions, cultivé en parterre et planté d'arbustes et arbres de haute futaie. Il est clos sur la rue des Dames-de-la-Visitation par une grille en fer sur soubassement en maçonnerie. Contenance 508 mètres, 75 centimètres (carrés) ; façade sur la rue, 12 mètres 39 centimètres (de longueur) ». Il lui en coûte 46 100 francs, une fortune !

Ledit ensemble immobilier est situé *rue des Dames de la Visitation*, entre la *rue de la Visitation* (actuelle *rue Paul-Louis-Courier*, prolongée par le *passage de la Visitation*, et la *rue du Bac*, VII^e arrondissement). Cette voie de faible largeur (12 mètres) sera ultérieurement dénommée *rue de Saint-Simon* et l'adresse du statuaire repérée par le numéro 11³³⁴. Le nouveau propriétaire, heureux de posséder un jardin, entreprend de faire aménager son habitation selon ses goûts esthétiques et, surtout, fonctionnels. Lesdites transformations sont confiées à l'architecte Antoine Uchard, ancien camarade de la villa Médicis (grand prix de Rome 1838). Pour juger de leur importance, il suffit de comparer l'état initial du bien à celui constaté au lendemain de son décès³³⁵ : ajout d'un « troisième étage divisé en un atelier et un logement, grenier au-dessus, couvert en zinc », loge du concierge-jardinier, un certain Grimaux. En réalité, l'immeuble réaménagé ne comporte que deux étages, l'ancien premier étage ayant été absorbé par la création des ateliers du rez-de-chaussée afin qu'ils soient dotés d'une hauteur sous plafond suffisante. L'actuel premier étage (auparavant le deuxième), réservé à l'habitation, est surmonté d'un niveau supplémentaire (démolition de l'ancienne toiture) aménagé en ateliers également hauts de plafonds. La famille Bonnassieux s'installe rue des Dames-de-la-Visitation, à l'été de 1857, l'essentiel des travaux étant terminé. Les deux ateliers du rez-de-jardin à hauts plafonds et baies vitrées sont séparés par l'entrée principale d'aspect monumental donnant accès au premier étage. Le couronné de la porte à rehaut comporte un arc en plein cintre retombant sur des culs-de-lampe, en l'absence de piédroits sculptés. Il est dominé par une tête féminine (sans doute l'œuvre du maître de céans) et par un œil-de-bœuf. La particularité de la demeure de Jean Bonnassieux, telle qu'il l'a souhaitée, est d'être une « maison d'artistes » : ateliers de sculpture au niveau inférieur, ateliers de peinture sous un nouveau toit à faible pente recouvert de

³³⁴ - Dénommée *passage Sainte-Marie* quand, à la fin du XVIII^e siècle elle fut percée à travers les terrains du couvent de la Visitation (sa façade s'étendait du 60 au 80 de la rue du Bac), elle prit quelques années plus tard le nom de *rue de la Visitation* ou *rue des-Dames-de-la-Visitation*, laquelle sera prolongée en 1877 jusqu'au *boulevard Saint-Germain*. La dénomination actuelle lui a été donnée par un arrêté municipal en date du 16 août 1877. Il rend hommage au célèbre mémorialiste Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon (1675-1755). Son numérotage actuel a été décidé par l'arrêté municipal du 18 janvier 1883 (réf. Jacques Hillairet, *Dictionnaire historique des rues de Paris*, Les éditions de Minuit, 1962 ; mairie de Paris : *Nomenclature officielle des voies publiques et privées*, 10^e édition, état au 1^{er} novembre 2004). À noter que, dans les années 1910, le barde breton Théodore Botrel, auteur de *La Païmpolaise* habitait au n° 8.

³³⁵ - L'acte d'adjudication du 14 mars 1893, au profit de M^{me} Léo Armagnac (sa fille) désigne l'immeuble comme suit : « Une propriété avec terrain propre à bâtir sise à Paris, rue Saint-Simon n° 11 (ancienne rue des-Dames-de-la-Visitation), VII^e arrondissement, comprenant : à gauche en entrant la loge du concierge, jardin, petit bosquet renfermant le compteur à gaz et petit pavillon divisé en deux pièces. À droite un bâtiment élevé sur terre-plein contenant la cage de l'escalier pour une partie du bâtiment ci-après. Au fond un corps de bâtiment élevé, partie sur terre-plein et partie sur caves, d'un rez-de-chaussée divisé en ateliers, d'un premier étage comprenant un appartement et un logement, d'un deuxième étage divisé en deux ateliers et deux logements, d'un troisième étage divisé en un atelier et un logement, grenier au-dessus, couvert en zinc. Cour par-devant ce bâtiment et cour derrière dans laquelle se trouvent des ateliers et des cabinets d'aisances. Le tout d'une contenance superficielle de 508 mètres (carrés) 75 centièmes environ, tient par-devant à la rue Saint-Simon sur une façade de 12 mètres. La maison de Jean Bonnassieux existe toujours, pratiquement inchangée depuis sa mort. Récemment, après la disparition de M^{lle} Cécile Armagnac, dernière descendante du statuaire par sa fille, ses biens ont été dispersés, une part revenant à son filleul M. Noël Simoneau, dont un lot de l'immeuble divisé en copropriétés. Elle n'en pas moins conservé son charme discret. Il y a quelques années, le peintre abstrait et sculpteur Olivier Debré (1920-1999), membre de l'Institut, frère de l'homme politique, louait l'atelier de Jean Bonnassieux. Cécile Armagnac était la fille aînée de Jean Marie Armagnac, fonctionnaire au Sénat, et d'Ernestine Marie Carnot, nièce de Sadi Carnot, président de la République assassiné à Lyon, en 1894, par l'anarchiste Caserio. À l'origine (1983) de la Fondation internationale Nadia et Lili Boulanger (musiciennes), elle est l'auteur de *Ambulancières en Normandie – Cherbourg-Caen : 1944*, préface de Robert Schumann, de l'Académie française, éditions du Vieux-Moulin, 1994.

zinc. Ces locaux spacieux s'ouvrent à la lumière du jour par de larges baies vitrées. Le statuaire hébergera des élèves sculpteurs, ses « ébaucheurs », des amis sculpteurs et peintres en quête de notoriété...

Un fait divers interpelle la conscience religieuse de Jean Bonnassieux. Le 3 janvier 1857, l'archevêque de Paris, M^{gr} Sibour est poignardé à mort lors d'un office solennel à l'église Saint-Étienne-du-Mont. Le meurtrier, Jean-Louis Verger, est un prêtre interdit pour avoir prêché contre le nouveau dogme de l'*Immaculée Conception*. Le 23 janvier, devant la cour d'assises, il ne manifeste aucun remords et injurie le public. Son avocat plaide la folie qui paraît certaine, mais le verdict prononce la peine de mort. Verger est guillotiné dans la nuit du 30 janvier, à la lueur des torches, devant la prison de la Grande Roquette. M^{gr} Sibour s'était querellé avec le journaliste catholique Louis Veuillot, futur rédacteur en chef de *L'Univers*, enthousiaste à l'annonce du coup d'État de Napoléon III. La majorité des catholiques l'avaient d'ailleurs suivi à l'encontre des libéraux virulents comme le père Lacordaire ou même réservés comme M^{grs} Dupanloup et Montalembert. M^{gr} Sibour qui voulait maintenir un équilibre entre les libéraux et ceux qui, de nos jours, passeraient pour des « intégristes », avait fini par interdire à ses prêtres de lire *L'Univers*. Fureur de Veuillot qui en avait appelé au Vatican. Ce duel de tendances passionnait les catholiques, chacun, y compris les évêques, campant dans son opinion. Finalement, l'archevêque de Paris avait rapporté sa mesure d'interdiction et les deux hommes s'étaient réconciliés. Les polémiques n'en continuaient pas moins. Le Forézien inclinait pour le père Lacordaire mais, par tempérament, il taisait ses convictions.



**La demeure parisienne des Bonnassieux (état actuel) au n° 11 de la rue de Saint-Simon
Maison d'artistes... (cliché de l'auteur)**

Au cours de l'année 1857, Bonnassieux réalise précisément une statue de *L'Immaculée Conception*, Vierge en pierre de grande dimension (3,50 mètres de hauteur), qui prend place dans la

lanterne du dôme à l'italienne de la curieuse cathédrale Notre-Dame-et-Saint-Joseph de Boulogne-sur-Mer³³⁶ :

« Cette *Immaculée* est aussi le résultat de l'engouement du moment. En élevant cette statue au sommet de sa haute cathédrale, l'abbé Benoît Agathon Haffreingue (nommé protonotaire apostolique par le pape Pie IX, en 1859) désirait qu'elle fût aperçue de toutes parts, surtout des côtes d'Angleterre, fondant sur ce point de grandes espérances unies à une profonde reconnaissance, car il ne pouvait oublier que c'est avec l'or anglais et protestant qu'il a élevé sa magnifique basilique. Destinée à se profiler entre les piliers de la lanterne, cette statue devait être fine, d'une silhouette franche et accentuée. »

Pour pouvoir être insérée entre les colonnades de la lanterne, la statue a été réalisée en trois parties, hissées l'une après l'autre et assemblées, non sans difficultés, à la place dévolue.

Le 28 juin de la même année, est inaugurée à la Flèche (Sarthe), l'effigie en bronze d'*Henri IV* au centre de la place portant son nom, près du collège devenu Prytanée national militaire que le « bon roi » a institué en 1607. L'effigie familière, en pied, du Vert-Galant domine une fontaine prismatique d'où l'eau jaillit par quatre gueules de lion, également en bronze ; elles-aussi sculptées par Jean Bonnassieux.

La santé de Lucile Bonnassieux est préoccupante. La phtisie gagne inexorablement. La fièvre est constante, cause de frissons et de suées. La malade au teint diaphane maigrit jour après jour.

« La pensée que je pourrais perdre ma pauvre femme m'a traversé l'esprit bien des fois, mais je ne veux pas m'y arrêter, je ne veux pas y croire. Je mets ma confiance dans la miséricorde de Dieu plus que dans les médecins. Sans être rassuré, j'espère un bon résultat des Eaux-Bonnes où ma bien chère Lucile est depuis huit jours et où je ne vais pas tarder à aller la rejoindre (Lettre à son père, dimanche 12 juillet 1857). »

La station thermale des Eaux-Bonnes (Pyrénées-Atlantiques), située à 750 mètres d'altitude, est ancienne. Sa « source Vieille » offre une eau à 44,5 °C, sulfurée, chlorurée, sodique et sulfatée, calcique, riche en chlorure de sodium, curative des maladies des voies respiratoires.

C'est, en effet, le temps des vacances estivales. Après avoir confié ses enfants à leurs oncle et tante de Tarare, Jean Bonnassieux s'installe pendant deux mois et demi, près de Lucile, dans la petite station thermale pyrénéenne, non loin d'Oloron-Sainte-Marie. Hélas, les médecins ne lui laissent guère d'espoir.

« J'ai quitté Lucile lundi soir et je l'ai laissée dans le même état. Je suis toujours tourmenté et je passe tour à tour du découragement à l'espérance. Je redoute l'hiver où nous allons entrer, cependant les médecins nous engagent à rester à Paris (Lettre à son père, mercredi 14 octobre 1857). »

Comme si son chagrin n'y suffisait pas, Jean Bonnassieux est confronté à un procès, le seul de sa vie. Au mois de mai 1857, le journal *Le Monde illustré*³³⁷ reproduit, sans son autorisation, une photographie du modèle en plâtre inachevé de *Notre-Dame-de-France*, donnant une idée imparfaite et dévalorisante de l'œuvre. Le statuaire voit dans cette publication intempestive une atteinte intolérable à sa dignité et à son art. Sur les conseils d'un ami, maître Anicet Digard, « avocat à la cour impériale », très connu dans les milieux catholiques, il assigne la direction du journal indélicat en justice. Celle-ci reconnaît d'ailleurs sa faute, puisqu'elle insère aussitôt une note rectificative. Le mal étant fait, le contentieux n'en continue pas moins son cours. L'affaire est jugée devant le tribunal civil de la Seine, le 2 juillet 1857. Bonnassieux gagne son procès, perçoit de la partie adverse 500 francs de dommages-intérêts et obtient que le texte du jugement soit publié à trois reprises dans les colonnes de l'hebdomadaire condamné. La direction du journal interjette appel du jugement, mais Bonnassieux, par l'intermédiaire de son avocat, fait aussitôt savoir qu'il renonce au

³³⁶ - En 1854, le pape Pie IX proclame le dogme de l'Immaculée Conception. Une colonne commémorative est érigée en 1856 place d'Espagne, à Rome. En février 1858, une jeune bergère de Lourdes, Bernadette Soubirous affirme avoir vu la Vierge à la grotte de Massabielle, celle-ci s'étant présentée comme « l'Immaculée Conception ». Le sculpteur lyonnais Fabisch est chargé de modeler la Vierge de Lourdes selon les dires de Bernadette.

³³⁷ - *Le Monde illustré* est lancé le 18 avril 1857 ; il est absorbé en 1938 par *Miroir du Monde*.

dédommagement financier, se contentant d'une seule parution du jugement. Les parties s'accordent pour en rester là dans un acte sous seing privé daté du 5 novembre.

Ses œuvres de 1858 vont à la ville de Lyon. *Notre-Dame-de-Grâce*, en pierre dure, haute de 3,10 mètres, entièrement dorée, surmonte le pignon triangulaire reliant les deux flèches de l'église Saint-Nizier. La façade de cette belle église gothique remonte pour l'essentiel au XV^e siècle, mais n'a été terminée qu'à la veille de la mise en place de la statue. Le sculpteur explique pourquoi il a réalisé une Vierge mère aussi majestueuse : « À la richesse des vêtements et des couronnes [la Vierge et l'Enfant qui bénit et porte le globe planté d'une croix, sont couronnés], j'ai cherché à me mettre en harmonie avec l'architecture, un peu flamboyante, de Saint-Nizier, appelée la perle gothique du XV^e siècle ». Deux figures allégoriques, en pierre, sont destinées au palais de la Bourse : *l'Air*, dénudée pour plus de légèreté, *la Terre*, drapée et couronnée, chargée du globe identitaire.

À l'automne, le drame familial est consommé. Lucile Bonnassieux s'éteint religieusement, âgée de trente et un ans, entourée de son époux et de ses jeunes enfants : Marguerite, douze ans ; Pierre, huit ans.

« Ma bien chère Lucile n'est plus de ce monde, mon cher bon père. Toute ma consolation maintenant est de penser que ma pauvre amie est près du bon Dieu qu'elle aimait tant, en pleine possession de la récompense que sa piété, son courage, sa résignation ont dû lui mériter. Elle a fait le pénible sacrifice de sa vie en pleine connaissance. Quelques instants avant de rendre sa belle âme à Dieu, elle nous disait encore les choses les plus touchantes et les plus tendres. Elle est morte le samedi soir, 2 octobre, à neuf heures et demie.

« Pierre et Marguerite vont entrer en pension. Je ne puis les garder avec moi. Je ne voudrais pas les quitter mais il le faut ; je passe mes journées entières à mon atelier. Je vais être dans un isolement complet et ma vie sera bien triste (Lettre à son père, mercredi 6 octobre 1858). »

Lucile est inhumée aux côtés de son père sous le catafalque de pierre du cimetière Montparnasse : *M^{me} Jean Bonnassieux, Madinier, 1828-1858*.

Des amis l'entourent, l'assistent, lui apportent un réconfort salutaire.

« Je suis très entouré ; mon ami Digard (avocat), qui venait autrefois dîner (il s'agit du repas de midi) avec nous une fois par semaine, me reçoit maintenant quand je veux. J'y vais généralement le lundi ou le mardi. L'abbé Ferrand s'informe souvent de vous, les Dauchez plus encore. Ce sont ceux-là que je vois le plus souvent avec les amis Tulasne. Le bon Grimaux s'occupe beaucoup de mon petit jardin. C'est lui qui bêche, qui sème, qui arrose, qui fait la chasse aux limaçons et aux chats quand ils viennent faire des dégâts, la nuit. Mes amis de Montaigu et de la Bouillerie sont de retour à Paris et viennent souvent dans mon atelier où ils se rencontrent avec César de Saint-Didier et M. de Rougé que vous avez vus. Emmanuel d'Assier (aristocrate forézien) est aussi l'un de mes vieux et fidèles amis (Lettre à son père, dimanche 27 mars 1859). »

Dès lors, aussi souvent qu'il le peut, Jean Bonnassieux se rend en fiacre jusqu'au cimetière Montparnasse où il pénètre par une entrée annexe de la rue Froidevaux, au plus près de la sépulture de son épouse et de son beau-père.

En 1859, Bonnassieux sculpte dans le marbre, en trois exemplaires, le buste du *Comte Emmanuel de Las Cases*, dont il dit « avoir fait la première étude d'après nature, à Passy, en 1854, le lendemain du décès du comte et pendant l'opération d'embaumement... » Il réalise aussi *Notre-Dame-de-Bon-Accueil*, statue en marbre haute de 2 mètres, dont l'Enfant tend les bras dans un mouvement gracieux, statue en marbre statuaire d'Italie, don de l'État, pour la vieille église Saint-André, à Tarare. Elle y reste jusqu'en 1871, quand l'édifice est détruit, remplacé en partie, au même endroit, par un nouveau sanctuaire. Le statuaire n'apprécie guère la place qui lui est alors dévolue : « faite pour la chapelle de gauche, elle a été, on ne sait par quelle raison, mise à droite de la nef et se trouve ainsi placée et éclairée à contresens³³⁸ ». Jean Bonnassieux réalise aussi sept figures en pierre, *Saint Joseph*, *Saint Pierre*, *Saint Claude*, *Saint Vincent de Paul*, *Sainte Catherine*, *Sainte Philomène*, pour l'église de la

³³⁸ - Jean Bonnassieux, *Douze statues de la Vierge...*, *op. cit.*

Madeleine, également à Tarare. Les compatriotes de feu Lucile Bonnassieux, née Madinier, ne voient d'effigies pieuses que par son sculpteur de mari.

Notre-Dame-de-Bon-Accueil (en marbre d'Italie) est simplement drapée dans de longs et amples voiles. La Vierge au visage doux et bienveillant porte l'Enfant sur le bras gauche. Jésus écarte les bras, la paume des mains tournée vers l'avant, dans un geste d'accueil.

Jean Bonnassieux reporte toute son affection sur ses enfants.

« Votre lettre, mon cher père, m'est arrivée hier soir, au moment où je partais pour reconduire mon petit bonhomme au collège. Voilà quatre semaines de suite qu'il est toujours premier. Il est arrivé aujourd'hui avec un beau soleil d'or sur la poitrine, prix de ses quatre victoires consécutives. Il travaille avec une ardeur qu'il faut modérer (Lettre à son père, jeudi 5 mai 1859). »

Le 4 août 1859, Jean-Marie Vianney curé d'Ars-sur-Formans (Ain) rend sa belle âme à Dieu. Son rayonnement mystique s'étendait, par-delà le Rhône, jusqu'à la plaine du Forez. Des paroissiennes de Panissières étaient venues, certaines à pied, solliciter l'absolution du saint prêtre qui passait des journées entières dans son confessionnal³³⁹. Un jour, le père Lacordaire se mêla à la foule des pèlerins pour écouter le sermon du célèbre prêtre. Reconnu, les deux ecclésiastiques se donnèrent une bénédiction réciproque. Il se peut que des membres de la famille Bonnassieux aient fait le pèlerinage jusqu'à la petite église des Dombes.

Les péripéties de la réalisation de *Notre-Dame-de-France* dont il dit « qu'il faudrait un volume pour en raconter l'histoire » et avoue « qu'elle lui a coûté sept années de travail, des peines sans nombre et des ennuis de toute espèce », l'emmènent en Allemagne, à l'automne de 1859. L'évêché du Puy l'a en effet chargé de s'informer des modes de structure et de construction, des conditions de résistance aux variations thermiques et au vent des statues métalliques de grandes dimensions...

« Je pars après-demain (6 novembre) pour l'Allemagne, Francfort, Cologne et Berlin. C'est toujours pour *N.-D.-de-France*. La commission m'indemnise de tous mes frais. Je pense d'ailleurs ne rester qu'une quinzaine de jours, mais j'emmène mon ami Grimaux comme interprète. Je ne sais pas un traître mot d'allemand. Grimaux le sait à fond ; il a passé quatorze ans en Allemagne (Lettre à son père, vendredi 4 novembre 1859). »

Le sculpteur séjourne cinq ou six semaines Outre-Rhin, visite Mayence, Francfort, Cassel, Leipzig, Dresde, Berlin, Hanovre et Cologne.

« J'ai vu des merveilles de l'art et éprouvé des émotions dont je ne me croyais plus capable. À Dresde, je ne croyais faire que passer, mais le musée est fort intéressant et la *Madone de saint Sixte*, de Raphaël³⁴⁰, à elle seule, m'a pris deux jours. Je suis resté là des heures entières, pendant ces deux jours, pour voir, revoir et admirer, dans un pieux recueillement et un bonheur intime, ce magnifique tableau, fruit d'une inspiration toute divine. »

L'Enfant Jésus tenu par son bras droit avec l'aide de l'autre main, la Madone avance, aérienne, sur le globe terrestre recouvert d'un tapis de nuées. Agenouillés, à droite sainte Barbe craintive, détourne la tête, à gauche le pape saint Sixte lève les yeux vers la troublante apparition. Les rideaux s'ouvrent sur l'aura mariale fondue dans une vapeur bleutée peuplée d'innombrables têtes d'anges. Au bas du vaste tableau (265 x 196 centimètres), peint en 1512-1513, deux anges ébouriffés sont accoudés, joufflus et émerveillés (ils font l'objet de nombreuses reproductions). Par la magie de ses couleurs, l'équilibre d'une composition savante et la noblesse des sentiments exprimés, la *Madone de saint Sixte*, ou *Madone Sixtine* est assurément l'un des chefs-d'œuvre de la haute Renaissance italienne. Comme Jean Bonnassieux, nombreux sont, au cours des siècles, les amateurs d'art venus admirer l'extraordinaire talent de Raffaello Sanzio, dit Raphaël³⁴¹.

³³⁹ - Jean-Marie Vianney (1786-1859), ordonné prêtre en 1815, fut curé d'Ars-sur-Formans pendant quarante et un ans. Il est béatifié en 1904 par le pape Pie X et canonisé en 1925 par Pie XI. L'une de mes ancêtres, côté paternel, originaire des environs de Boën-sur-Lignon (Loire) fit, dans les années 1840, le pèlerinage à Ars pour se confesser au saint curé.

³⁴⁰ - On doit à Raffaello Sanzio, dit Raphaël, (1483-1520) une foule de chefs-d'œuvre, dont plusieurs figurent au musée du Louvre, à Paris : *La Belle Jardinière*, *La Sainte Famille*...

³⁴¹ - Cette toile constitue le joyau de la pinacothèque de Dresde. Jusqu'en 1753, elle ornait le maître-autel de l'église conventuelle Saint-Sixte à Plaisance (Placenza, Émilie, Italie). Sixte (ou Xyste) fut le septième pape (115-125?). On le dit romain et martyr, sans preuves.

Bonnassieux poursuit :

« Les Allemands ont des qualités qui nous manquent et nous ne les apprécions pas à leur juste valeur, faute de les connaître.

« Rauch, Cornélius, Kaulbach, voilà trois grands artistes dont l'Allemagne a le droit d'être fière et la France jalouse, si elle pouvait l'être³⁴². Rauch a une originalité toute particulière avec un parfum d'antique et une vérité incontestable. J'avais admiré sur place son beau monument de *Frédéric le Grand* et son *Maréchal Blücher*, deux monuments plus que suffisants pour éterniser un nom. La visite de son atelier que j'ai faite aujourd'hui, a encore augmenté mon respect pour le beau talent de cet illustre maître. Rauch est bien célèbre et je le trouve encore plus grand que sa réputation. »

Ses enfants dont il est si fier, occupent l'essentiel de ses pensées, concentrent ses préoccupations quotidiennes. Pierre, pensionnaire chez les frères des écoles chrétiennes de Saint-Thomas-d'Aquin, est un excellent élève, Marguerite, malade et lymphatique, est moins motivée :

« Marguerite ne viendra pas tout de suite. Le médecin est d'avis qu'elle reste à la campagne (à Tarare) quelque temps encore à suivre un traitement qu'il a prescrit et qui consiste surtout à peu travailler. Je ne pourrai donc (pas) la remettre en pension. Elle ne pourra donc (pas) non plus faire comme son frère qui vient encore d'être premier deux semaines de suite et qu'elle s'est promis d'imiter. C'est une grande privation de ne pas la voir (Lettre à son père, jeudi 15 février 1860). »

Dès qu'il rentre à la maison, Pierre passe le plus clair de son temps dans l'atelier paternel pour s'adonner aux rudiments de la sculpture...

Le mercredi 12 septembre 1860, au Puy-en-Velay, est solennellement inaugurée la statue colossale de *Notre-Dame-de-France*. Le soleil illumine les pierres et les toits de reflets dorés. Les personnalités ecclésiastiques sont venues nombreuses, la foule est considérable : douze prélats, cardinaux, archevêques et évêques, un millier de prêtres, de moines, de nonnes, cent vingt mille pèlerins, pour le moins. Sortie de la cathédrale, l'interminable procession parcourt lentement les rues amplement pavoisées de la vieille ville avant de déboucher sur l'esplanade de la place du Breuil, devant la préfecture, où elle se range en colonnes comme pour une parade militaire. Émergeant des toits, surgit un gigantesque fantôme. Recouverte d'une housse immaculée qu'anime une légère brise, la colossale madone domine l'assistance de près de cent cinquante mètres. Après les discours de Son Excellence le cardinal Ferdinand Donnet³⁴³, archevêque de Bordeaux et de monseigneur de Morlhon, évêque du Puy, les clairons sonnent « Aux champs ». Sur un coup de canon, le voile tombe et chacun peut admirer la grandiose Madone de Bonnassieux, « maternité puissante et dominatrice qui règne par son Fils sur le ciel et la terre ». Les prélats bénissent et encensent de loin :

*Ave maris stella,
Dei Mater alma,
Atque semper virgo,
Bienheureuse porte du Ciel*³⁴⁴.

...

Une rumeur, en forme de tragédie, se répand bientôt en ville et dans la campagne environnante : ayant commis l'erreur de placer l'Enfant Jésus sur le bras droit de la Vierge au lieu de l'asseoir sur l'avant-bras gauche, comme il est d'usage chez une mère, ce qui libère sa main droite (pour une droitière !), le sculpteur se serait jeté dans le vide du haut de sa statue.

³⁴² - Christian Rauch (1777-1857), sculpteur au réalisme piquant ; Pierre de Cornélius (1783-1867), peintre excellent dans la réalisation de fresques ; Willhem von Kaulbach (1805-1874), peintre rigoureux au service du roi de Bavière Louis I^{er}.

³⁴³ - La famille du cardinal Ferdinand Donnet est originaire de Maclas, dans le massif du Pilat (Loire). Son père, François, exerça pendant plusieurs années les fonctions de médecin-major dans les hôpitaux de Lyon avant de s'installer médecin-chirurgien à Bourg-Argental (Loire). En 1786, alors qu'il est âgé de 55 ans, il épouse, à Valence, Magdeleine Reynaud, âgée de 24 ans. Le couple donne le jour au futur cardinal, archevêque de Bordeaux.

³⁴⁴ - Psaume (prière) entonné par la foule à cette occasion. Elle serait antérieure au IX^e siècle : *Salut, Étoile de la mer / Mère nourricière de Dieu / Et toujours vierge / Bienheureuse porte du Ciel ...*

Le ragot macabre n'amuse guère Jean Bonnassieux. Il eut assurément préféré que le caquet des commères inventât une anecdote amusante, un surnom familial à l'instar de la « bonne Mère » avec son « Minot » des Marseillais, voire un miracle puéril imputable à « sa » statue. Et le sculpteur de répéter que cette posture maternelle est banalement liée à la bénédiction de la ville par la main droite de l'Enfant, d'ailleurs la *Madone de saint Sixte* adopte la même attitude. Se retrouver dans un prétoire aux côtés de Raphaël lui paraît donc de très bon augure, souligne-t-il avec un sourire malicieux !

La statue colossale de *Notre-Dame-de-France* suscite bien des commentaires amusés, sinon critiques de la part de certains habitants ou de visiteurs : « Tour Eiffel du Puy... », « Lourdaude... », « Pas gracieuse... », « Inopportune... » Des catastrophistes prédisent que la statue, trop pesante, s'enfoncera peu à peu dans le sol du mont Anis... Une descente aux enfers en quelque sorte ! Le commentaire du géographe et journaliste Victor-Eugène Ardouin-Dumazet, infatigable curieux, est digne d'intérêt³⁴⁵ : « À la pointe extrême du rocher Corneille se dresse la puissante statue de Notre-Dame-de-France dont les proportions ont fait quelque tort à la cathédrale³⁴⁶ en attirant de préférence la foule séduite par le côté colossal des choses [...]. Ces dimensions imposantes n'ont pas empêché la statue d'être une belle œuvre sculpturale. L'artiste a su donner au visage de la Vierge une physionomie infiniment sereine et douce. »

Au Puy, la dévotion populaire associe désormais la « grande Madone » et la « petite Vierge noire ».

Signe des temps difficiles, choix mythique ou volonté délibérée de l'artiste, les Vierges de Bonnassieux ne sourient pas. Sauf à verser dans la niaiserie, le rendu d'un sourire maternel et, de surcroît divin, est une délicate gageure artistique !

Outre qu'elle émane d'une large volonté pieuse, d'une masse de prières en forme de milliers d'oboles, la statue de *Notre-Dame-de-France* est aussi une prouesse technique qui, jusqu'alors, a montré sa capacité de résistance aux intempéries, températures très basses ou très élevées, tempêtes. Depuis son installation, pour la protéger contre la corrosion atmosphérique elle est régulièrement repeinte avec du minium (oxyde de plomb) de couleur rouge brique ou orangé qui fait contraste avec le sombre rocher Corneille.

Et voilà que la « Madone du Puy » réserve au statuaire une étrange mésaventure !

En souvenir de l'érection de la statue de *Notre-Dame-de-France*, monseigneur de Morlhon, avec l'accord de l'Empereur, propose au sculpteur de lui faire cadeau d'un petit canon russe sauvé du cubilot. Bonnassieux accepte avec joie le lourd présent. Le fondeur Prénat se charge d'expédier et de livrer l'engin à Paris. Bonnassieux demande qu'il soit installé dans son atelier, fixé verticalement contre le mur, la culasse reposant sur le sol selon la disposition adoptée dans les galeries de l'hôtel des Invalides, à Paris.

Un jour des années 1875, le vieux général Jules de Laveaucoupet³⁴⁷ venu rendre visite au sculpteur, plonge machinalement sa canne dans l'âme du canon. Quelle n'est pas sa surprise de constater que la pièce est chargée jusqu'à la gueule. Il alarme son propriétaire : « Prenez garde, mon cher ami, vous risquez bien de sauter ! » Inquiet, on le serait à moins, Bonnassieux alerte aussitôt le Comité d'artillerie, place Saint-Thomas-d'Aquin. Les artilleurs accourent et tentent vainement d'extraire la charge en prenant d'innombrables précautions. La solution, concluent-ils, est d'emporter votre canon afin qu'il soit déchargé sur le polygone de tir de Vincennes. Le sculpteur s'y oppose fermement. Parce qu'il tient à « son » canon, souvenir de la « Madone du Puy », sorte de « pièce à conviction », et craint à juste titre sa destruction, surtout, il ne souhaite pas que soit connue du grand public la détention, peut-être illégale, d'une pièce d'artillerie. Une idée astucieuse lui est soufflée par

³⁴⁵ - Victor-Eugène Ardouin-Dumazet (1852-1940), *Voyage en France, Auvergne*, 2^e partie, 34^e volume, Berger-Levrault, Paris, 1911.

³⁴⁶ - De style roman (dominant), elle date du XII^e siècle et sera érigée en basilique mineure par un bref du pape Pie IX, le 11 février 1856. Le clocher indépendant, à sept étages, a une hauteur de 56 mètres.

³⁴⁷ - Sylvain-François Jules Merle de la Brugière, comte de Laveaucoupet (1806-1892), nommé général le 28 février 1868, a pris part à la prise d'Alger (1830), a réprimé la révolte populaire de Clermont-Ferrand, le 15 septembre 1841, est blessé lors des batailles de Turbigo et de Magenta, fait prisonnier à Metz en octobre 1870, participe à la prise de la butte Montmartre lors des combats contre la Commune de Paris, en mai 1871.

l'officier : la pièce étant couchée, légèrement inclinée sur des cales en bois, de façon que la bouche soit plus basse que la culasse, il suffira, jour après jour, d'introduire de l'huile à l'intérieur de l'âme par la lumière de mise à feu pour, peu à peu, délayer la poudre et lubrifier l'alésage. Passé deux semaines, le boulet tombe enfin de lui-même. Jean Bonnassieux le conservera précieusement à côté de la pièce remise dans sa position première et racontera sempiternellement le fait divers à ses visiteurs... : « Figurez-vous, mon cher ... Quelle histoire ! »

Après la mort du statuaire, ses enfants ont rendu le canon à l'État. Il doit être accroché ou allongé, anonyme, inoffensif, aux côtés de ses semblables, dans l'une des cours de l'hôtel des Invalides.

1860 marque une étape importante dans l'évolution des idées. Le courant positiviste d'Auguste Comte³⁴⁸ se réclamant de la seule connaissance des faits, de l'expérience scientifique, contredit la religion. Déjà, l'année précédente, le substantif « anticléricalisme » s'est formé et largement répandu dans l'opinion, au point d'avoir instauré, notamment dans les campagnes, un bipartisme outrancier opposant « blancs » et « rouges ». Les premiers, monarchistes, sont hostiles à la République, partisans d'Henri V, comte de Chambord prônant un catholicisme clérical. Les seconds sont républicains, brandissent le pavillon tricolore teinté du sang de la Révolution et des batailles napoléoniennes. Ces « radicaux » revendiquent une laïcité dont le pire ennemi est précisément le clergé catholique : « À bas la calotte ! »

Jean Bonnassieux, s'il n'adhère pas aux thèses royalistes, n'en est pas moins « réactionnaire », méfiant envers une « république païenne ». Cette année 1860, il réalise deux *Vierges* , l'une en bois doré pour l'église de Saint-Pierre-des-Tripiers (Lozère, canton de Meyrueis³⁴⁹), l'autre, en marbre, pour la chapelle du comte de Seraincourt en son château de Lonray, près d'Alençon (Orne).

L'année suivante, deux bustes sont livrés à des aristocrates foréziens : celui, en bronze, du *Comte d'Assier* ; celui, en marbre, de *madame de Marcilly* , cet autre en marbre de la *duchesse de Divonne* pour le château de Sorans-lès-Breurey (Haute-Saône), austère demeure quadrangulaire du XVIII^e siècle.

En 1862, trois statues en pierre, *le Christ, Saint Pierre* et *Saint Paul* vont à la cathédrale de Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais).

Le carnet de commandes de Jean Bonnassieux, pour l'année 1863, est bien rempli :

- *Groupe des Heures* qui couronne l'horloge monumentale dans la vaste salle de la Corbeille du palais de la Bourse de Lyon (II^e arrondissement). Le bâtiment fut édifié entre 1855 et 1860 par l'architecte lyonnais René Dardel et inauguré le 25 août 1860 par Napoléon III. Trois femmes dévêtues, l'une, au centre, debout, les deux autres, de part et d'autre, à demi couchées, composent la trilogie allégorique de l'heure passée, présente, à venir. « L'Heure présente, debout et triomphante au sommet du cadran, comme si elle avait l'éternité pour elle, tend la main à l'Heure à venir et repousse d'un geste impérieux l'Heure passée, prête à retomber dans le gouffre sans fond des temps écoulés³⁵⁰. » Quoique savante, la composition reste sobre, aérienne dans sa vivacité, parfaitement équilibrée, chaste malgré la nudité féminine³⁵¹. À Rome, le pensionnaire de la villa Médicis avait déjà envisagé cette « trinité temporelle » comme sujet d'un bas-relief, objet de son deuxième envoi. Parce qu'installée dans un « espace financier », d'aucuns y virent une toute autre allégorie : l'image du Crédit qui se refuse à celui qui penche vers la ruine et s'offre à celui qui s'avance vers la fortune... Telle n'était pas, assurément, le parti du sculpteur forézien.

³⁴⁸ - Auguste Comte (1798-1857), polytechnicien, philosophe, collaborateur de Saint-Simon professe, dès 1826, une politique « scientifique et physique » qui lui vaut d'abord d'être emprisonné. Sa philosophie intellectuelle et sociale est évolutionniste : l'humanité passe successivement par un stade théologique et militaire (fétichisme, polythéisme puis monothéisme), puis métaphysique et légiste, puis scientifique et industriel.

³⁴⁹ - Petit bourg de 79 habitants, perché à 940 mètres d'altitude, proche des gorges du Tarn, qui attirent les touristes par son « belvédère des vautours ».

³⁵⁰ - Chanoine Jean Reure, *Jean Bonnassieux, sculpteur forézien...* , op. cit., p. 18.

³⁵¹ - Une réduction, en bronze, appartenant à M^{me} Armagnac (fille du statuaire), a figuré à l'exposition centennale de 1900 (n° 1 485).

- *Sainte Pudentienne*, statue en bois décoré, représentant la jeune vierge chrétienne morte à seize ans, fille d'un riche romain nommé *Pudens*, évoquée par saint Paul dans sa deuxième *Épître à Timothée* (II Tim. IV, 21). L'effigie est destinée à Châlons-en-Champagne (Marne), alors Châlons-sur-Marne.

- *Clio* (muse de l'histoire) et *Melpomène* (muse de la tragédie), statues en pierre décorant avec six autres, le haut de la façade du Grand Théâtre de Lyon – Commande de la Ville.

- *Comte de Vallin* (Léonard Antoine, 1805-1858), buste en marbre pour son château de Pupetières, édifié dans le style médiéval par Eugène Viollet-le-Duc (Châbons, Isère).

- *Comte Marchand* (Louis-Joseph, 1791-1876), buste en marbre du premier valet de chambre de l'Empereur, son compagnon d'exil à Sainte-Hélène et son exécuteur testamentaire, commandé par la famille.

L'architecte Victor Baltard préside à la construction de l'église Saint-Augustin, dans le quartier parisien « de la petite Pologne », lequel connaît une profonde mutation sociale avec, notamment, le développement de la gare Saint-Lazare. La principale innovation est l'ossature métallique en fonte moulée finement ornementée supprimant les habituels contreforts extérieurs. Intimement associé à un parement de pierre, cet agencement confère à l'édifice légèreté et élégance. Le style est éclectique, qui mélange roman et byzantin. En août 1862, l'architecte avant-gardiste sollicite son camarade du « temps romain » pour réaliser un bas-relief : *Saint Augustin converti par sainte Monique (sa mère) et saint Ambroise (évêque de Milan)*. Une seule contrainte : le saint patron de l'édifice doit s'identifier à la statue-type de Cavalier³⁵². Bonnassieux rend son esquisse en mars 1863 : « Augustin écoute, dans l'attitude d'une profonde et anxieuse méditation, l'évêque Ambroise le pressant de se convertir, pendant que Monique prie le ciel avec ferveur. » Lui est alors imposée une autre condition liée à la réalisation simultanée de trois bas-reliefs : les sculpteurs « exécuteront leurs figures dans le même esprit, leur donneront la même saillie (le même relief) ». « Peut-être est-ce dans cette œuvre, dira, plus tard, Frémiet aux membres de l'Institut, que Bonnassieux a donné la note religieuse la plus puissante et la plus noble. » Et d'ajouter, péremptoire : « Ingres, en tout cas, en fut si pénétré que, spontanément, avec la plus grande autorité de son talent et la belle brusquerie de ses manières, il prit l'artiste par la main et, tout droit, l'amena devant vous. » Il sera cependant reproché à Bonnassieux d'avoir osé « un peu trop de pittoresque, une appartenance au genre de la peinture plutôt qu'au genre de la sculpture... » Remarque somme toute intéressante qui manifeste la volonté d'émancipation du sculpteur forézien.

La construction de l'église Saint-Augustin dure de 1860 à 1871 ; elle est l'une des plus coûteuses du Second Empire. Le bas-relief de Bonnassieux est toujours à la même place, au-dessus de l'entrée latérale du péristyle, côté boulevard Malesherbes. Le sanctuaire connaît, en 1886, sous l'influence du vicaire, l'abbé Huvelin, le repentir lumineux du vicomte Charles de Foucauld, futur missionnaire et victime expiatoire du Sahara.

Jean Bonnassieux avoue à l'un de ses amis que, malgré son importance, *Notre-Dame-de-France* lui a peu rapporté, seulement 1 800 francs. Encore a-t-il dû payer de sa poche plusieurs voyages à Givors, chez le fondeur, et au Puy. À sa mort, ses proches ne retrouvent aucun document comptable concernant cette fameuse réalisation. Le sculpteur n'avait pas la réputation d'être par trop exigeant quant à ses rémunérations, faisant d'ailleurs souvent remarquer à ses amis qu'au prix du temps passé, il gagnait moins que son praticien ou son fondeur.

En mai 1862, Jean Bonnassieux est invité à une réception aux Tuileries, dans la salle (ou le salon) des Maréchaux qui, par le travers, occupe tout l'étage situé sous le dôme du pavillon central de l'Horloge³⁵³. Le cadre en impose autant par l'exubérance de son ornementation que par les heurs et malheurs de son histoire. Rangé parmi les invités du jour, le sculpteur se plie aux courbettes de l'étiquette quand Napoléon III arrive enfin à sa hauteur. Il est particulièrement troublé et maladroit

³⁵² - Pierre-Jules Cavalier (1814-1896), élève de David d'Angers, professeur à l'École des beaux-arts de Paris en 1864 et membre de l'Institut, l'année suivante. Outre cette statue, Cavalier est l'auteur des cariatides et du couronnement du pavillon Turgot au Louvre, de la statue de *Blaise Pascal* à la tour Saint-Jacques-la-Boucherie, à Paris, et du groupe *La Seine et le Rhin* surmontant l'horloge de l'Hôtel de Ville de Paris.

³⁵³ - Cette partie du palais, incendiée sous la Commune, en 1871, sera totalement rasée.

lorsque paraît l'impératrice Eugénie, saisi d'admiration devant cette froide majesté immortalisée par les tableaux de Franz Winterhalter et d'Édouard Dubufe :

« Je suis encore sous l'impression de cette grâce, de cette beauté, de ce charme qui distinguent l'Impératrice. Aucun portrait, si bien peint, si heureusement sculpté qu'il pût être, ne donnerait une idée satisfaisante de cette figure, mélange de distinction bienveillante et naturelle et de délicatesse gracieuse et exquise (Lettre à son père, jeudi 10 avril 1862). »

Les contemporains d'Eugénie de Montijo attestent, unanimes, de son charme. Les menues réserves concernant son apparence : nez, un peu trop large ou un peu trop mince à la racine, yeux un peu trop rapprochés, n'altèrent en rien l'impression harmonieuse d'un visage à l'ovale parfait, au teint d'une blancheur transparente, à l'éclat rare sous le feu, blond et doré, d'une opulente chevelure. Les iris marron d'Eugénie brillent d'un feu vif et profond. Sa bouche aux lèvres fines esquisse opportunément un sourire gracieux, suprême délicatesse d'expression... Jean Bonnassieux, en artiste, détaille la physionomie de l'impératrice. « Son cou et ses appas étaient comme naturellement modelés dans le marbre ; qu'ils étaient des modèles possibles pour une *Hébé* ou une *Psyché*³⁵⁴. » Non pas pour une madone !

Rien n'a été dit, et pour cause, des quelques propos anodins échangés à cette occasion.

M^{gr} Joseph-Auguste-Victorien de Morlhon, désigné par Pie IX « l'évêque de la grande Madone », meurt le 6 octobre 1862 au cours d'une tournée pastorale, à Rosières près du Puy³⁵⁵. La commission épiscopale qu'il présidait décide de lui élever un monument commémoratif auprès de la colossale statue dont il fut le maître d'œuvre. La souscription lancée dans chaque paroisse vellave s'avérant fructueuse, vingt-cinq mille francs, Jean Bonnassieux se met aussitôt à l'ouvrage. Sur un piédestal en pierre, le prélat est représenté en orant de bronze aux pieds de la Vierge. L'esquisse acceptée, le sculpteur exécute un modèle en terre, grandeur nature, dont il envoie la photographie au jury qui trouve la tête de l'évêque peu ressemblante. Dépit, sinon agacé, Bonnassieux confie à un ami, examinateur :

« L'esquisse, dont les photographies vous ont donné une idée (différente), est très modifiable. Il m'est facile de la retoucher, ce n'est donc pas mon dernier mot. Je comprends vos observations amicales et celles de la Commission, mais ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait sans réflexion. Il est naturel d'exiger l'exactitude matérielle et la fidélité en tout ; mais ce qu'on me demande, c'est une sorte de photographie et la photographie n'est pas de l'art. L'art procède de plus haut et voit plus loin. J'ai horreur de la vulgarité. La Commission ne pense qu'au présent ; je pense à l'avenir. »

La statue enfin identifiable à M^{gr} de Morlhon est installée, bénite le 15 août 1864, jour de grande procession (hauteur : 1,60 mètre, longueur : 1,45 mètre).

Fin 1863, Jean Bonnassieux est chargé de réaliser l'effigie funéraire, en marbre, de feu la duchesse Honoré de Luynes. Après la mise en place de son gisant en marbre dans l'église paroissiale Saint-Pierre et Saint-Paul de Dampierre (Aube), reconstruite à la fin du XVIII^e siècle, le duc Honoré de Luynes, érudit et archéologue, écrit au sculpteur, en novembre 1864 :

« Je vous suis reconnaissant du cœur et de l'élévation que vous avez mis à cette production de votre talent dont M. Léon Cogniet³⁵⁶ m'exprimait hier même son admiration. Je fais des vœux pour qu'elle vous serve à vous faire obtenir de l'Académie la place que vous méritez d'y occuper. »

Pour le sculpteur, âgé de cinquante-quatre ans, il est temps d'être admis dans le cercle élitiste des membres de l'Institut de France.

Le duc de Luynes est un personnage pittoresque à en croire l'un de ses collègues parlementaire auteur de ce court portrait³⁵⁷ : « [C'était] un grand bel homme, dont la mise très simple rappelait un

³⁵⁴ - *Hébé* est la fille de Zeus et d'Héra. Personnifiant la jeunesse, elle servait le nectar aux dieux. Elle épousa Héraclès. *Psyché*, symbole de l'âme, est l'héroïne du célèbre conte d'Apulée dans les *Métamorphoses*. Persécutée par Aphrodite, aimée par l'Amour qui l'enlèvera pour la rendre immortelle.

³⁵⁵ - D'avoir présidé à l'érection de *Notre-Dame de France* a valu à M^{gr} Joseph de Morlhon d'être fait chevalier de la Légion d'honneur, comte romain et assistant au trône pontifical. Il est inhumé dans l'église Saint-Georges du grand séminaire du Puy-en-Velay.

³⁵⁶ - Léon Cogniet (1794-1880), membre de l'Institut, fut un peintre remarqué par son sens de la couleur et de la forme. On lui doit surtout *Tintoret peignant sa fille morte* (musée du Louvre).

peu celle d'un gros fermier anglais. La politique paraissait lui être désagréable ; il n'en causait jamais avec nous. Aussitôt débarrassé du harnais législatif, il se tournait avec un soupir de satisfaction du côté des Beaux-Arts et de la chimie agricole... »

Pour les jardins de l'évêché de la ville de Lavaur (Tarn) ombragé par deux magnifiques cèdres du Liban, Bonnassieux exécute un monument (statue et deux bas-reliefs) à la gloire du comte *Emmanuel-Augustin-Dieudonné-Martin-Joseph, marquis et comte de Las Cases*, secrétaire de Napoléon I^{er} à Sainte-Hélène, auteur à succès du fameux *Mémorial*, natif de la proche commune de Blan³⁵⁸. En juillet 1864, il écrit à son père, très affaibli :

« Je vous envoie la photographie des bas-reliefs qui ornent le pied de la statue de Las Cases. Vous verrez quelle simplicité régnait à Longwood (résidence de l'Empereur prisonnier des Anglais sur l'île de Sainte-Hélène perdue dans l'océan Atlantique).

« M. Marchand, premier valet de chambre de l'Empereur, qui en parle si souvent et en termes si affectueux dans son testament, m'a donné les détails les plus précis et plus intéressants sur Napoléon et surtout sur sa vie à Sainte-Hélène et sa mort³⁵⁹.

« J'ai eu l'occasion de voir pour le monument de Las Cases, le fidèle secrétaire de l'Empereur que sir Hudson Lowe fit brutalement enlever de Sainte-Hélène, et j'ai fait son buste (en marbre) l'année dernière. »

Inaugurée le 1^{er} octobre 1865, la statue de Las Cases, en bronze (hauteur : 2,30 mètres), est d'abord présentée au Salon de 1864 (n° 2 512), dernier envoi à une exposition publique³⁶⁰. Jean Bonnassieux dit laisser désormais la place aux jeunes artistes qui ont besoin de se faire connaître, mais il condamne aussi « l'indulgence qui nuit à l'art véritable. » Les deux bas-reliefs en bronze du piédestal en pierre représentent : l'un, *L'Empereur dictant ses campagnes au comte de Las Cases* ; l'autre, *Le comte de Las Cases enlevé de Longwood par sir Hudson Lowe*³⁶¹.

Sur ce monument, outre la devise *Semper Paratus* (« Toujours prêt »), est inscrit ce fragment élogieux d'une lettre adressée au comte par Napoléon : « Votre conduite à Sainte-Hélène a été comme votre vie, honorable et sans reproche. J'aime à vous le dire. Vantez-vous de la fidélité que vous m'avez montrée et de l'affection que je vous porte... Votre dévoué... »

Cette même année 1865, Jean Bonnassieux exécute pour la paroisse de Quillan (Aude), la statue en bronze de *l'abbé Félix Armand* (1742-1828) d'abord érigée place de la Michance à Quillan (Aude). Peu avant la Révolution, ce prêtre dynamique mobilise ses paroissiens pour aménager une route dans la roche calcaire, abrupte, du défilé de Pierre-Lys, afin de relier directement Quillan à Saint-Martin-Lys. Comme un pan de rocher barrait l'étroit passage, il fit creuser un court tunnel, long de six ou sept mètres, depuis irrévérencieusement dénommé « trou du curé ». Jusqu'alors, le trajet d'une localité à l'autre obligeait à contourner la montagne par un mauvais chemin muletier. Le curé terrassier, surnommé « l'Oberlin de l'Aude » en référence à un généreux théologien alsacien, est représenté debout, dans l'attitude du penseur, la soutane relevée sur un côté, un pic de terrassier dans la main droite. La statue ayant été fondue à l'initiative de l'occupant allemand pendant la deuxième guerre mondiale a été récemment remplacée par une réplique en pierre due au sculpteur Claude Morin (inaugurée le 11 avril 2009) installée square André-Tricoire.

Les enfants Bonnassieux grandissent en âge. À dix-neuf ans, Marguerite pourrait prétendre au mariage, son frère en pleine crise d'adolescence délaisse les études :

³⁵⁷ - Pierre Joigneaux, *Souvenirs historiques*, tome 1, p. 271.

³⁵⁸ - Le comte Emmanuel Auguste Dieudonné de Las Cases (1766-1842) est né au château de Las Cases (Haute-Garonne). Avec son fils, il accompagne volontairement Napoléon I^{er} à Sainte-Hélène et rédige le *Mémorial de Sainte-Hélène* (1823).

³⁵⁹ - Le comte Louis-Joseph-Napoléon Marchand, né en 1791 est alors âgé de soixante-treize ans. Il avait trente ans, en 1821, lors de la mort de Napoléon I^{er}. Avant de mourir, l'Empereur lui confie son testament et le nomme comte. Il meurt en 1876. Les *Mémoires de Louis Marchand* sont publiés par Lachouque et Bourguignon, en 1955. Nul doute que Jean Bonnassieux ait pris du plaisir à converser avec ce grand témoin de l'Histoire.

³⁶⁰ - Depuis l'année précédente (1863), les Salons, de bisannuels sont devenus annuels.

³⁶¹ - Les modèles en plâtre de la statue et des bas-reliefs sont au musée d'Angers (Maine-et-Loire).

« Marguerite est revenue chez moi et dirige bien ma maison. Pierre est toujours au collège, mais maintenant qu'il est plus près d'ici, il voudrait être externe et me tourmente pour cela (Lettre à son père, dimanche 9 juillet 1865). »

Là-bas, au pays, la santé de Mathieu Bonnassieux qui aura bientôt quatre-vingt-cinq ans, décline inexorablement. Il s'éteint le 2 octobre 1865, est inhumé dans la sépulture familiale de Panissières.

Jean Bonnassieux se dit orphelin, profondément affecté par ce nouveau deuil, pourtant prévisible. Est-ce pour marquer son chagrin, qu'il a composé ou transcrit ces alexandrins désabusés, retrouvés dans l'un de ses carnets ?

*Le bonheur est là-haut, ici-bas c'est la peine.
Un beau jour est un point promptement effacé ;
Les mauvais sont nombreux, durs anneaux dont la chaîne
Rive la veille au jour, le présent au passé.*

Survivre envers et contre tout, travailler pour s'assumer et promouvoir les siens dans l'espoir d'un lendemain meilleur, sont de bons préceptes pour stimuler l'action. Le sculpteur redouble d'activité, impatient de témoigner de son art au souvenir de ses chères ombres. En novembre, il est à Panissières pour assister à la traditionnelle messe de *Quarantaine* en mémoire de son père³⁶² et, chez le notaire, pour cogérer la succession.

Lors de la séance du samedi 28 juillet 1866, Jean Bonnassieux est enfin élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Jean-Louis Jaley³⁶³. À cette séance assistaient MM. Cogniet, Forster, Lefuel, Müller, Hesse, Lemaire, Picot, Gatteaux, Cavelier, Perraud, Le Bas, de Cailleux, Ingres, Couder, Baltard, Cabanel, Berlioz, Mittof, de Gisors, Guillaume, Carafa, Meissonnier, Signal, Gilbert, Dumont, Thomas, Gêrôme, Martinet, Gounod, Jouffroy, Duban, Taylor, Le Sueur, Heuriquel, Beulé, Seurre :

« L'ordre du jour est l'élection d'un membre à la place vacante dans la section de sculpture par suite du décès de M. Jaley.

« Le nombre des votants est 33 (majorité 17) :

« Au premier tour de scrutin :

Bonnassieux obtient 18 suffrages,

Barye obtient 9 suffrages,

Gumery obtient 5 suffrages,

Thomas obtient 1 suffrage.

« M. Bonnassieux ayant obtenu la majorité des suffrages est élu membre de l'Académie. Cette élection sera soumise à l'approbation de l'Empereur³⁶⁴. »

Usant de son autorité, Ingres a su convaincre plusieurs des opposants au Forézien. Lors de la séance précédente (21 juillet), Dumont, au nom de la section sculpture, a présenté Bonnassieux en tête de liste à la place de Barye. Derrière lui, sont classés dans l'ordre de cooptation : Antoine-Louis Barye, Charles Gumery, Gabriel-Jules Thomas, Adolph Cranck, avec l'adjonction de dernière minute de MM. Maillet, Ottin, Gruyère, Vilain et Dieudonné.

Comme il est d'usage, le postulant à l'Institut a préalablement rendu visite à chaque académicien. En sortant de ces entretiens formalistes et courtois, empreints d'hypocrisie doucereuse, Bonnassieux note à chaud ses impressions dans un style lapidaire et ironique : « C'est un sphinx... », « Très aimable ! Trop aimable ? », « Parle beaucoup et ne dit rien... », « Il a eu le courage de m'avouer qu'il votera contre moi. Il m'est sympathique ! » ...

³⁶² - Elle est normalement célébrée quarante jours après la messe des funérailles, en référence à l'Ascension du Christ quarante jours après Pâques. La messe dite « du bout de l'an » célèbre l'anniversaire de la messe des funérailles.

³⁶³ - Le statuaire Jean-Louis-Nicolas Jaley (1802-1866) était le statuaire de l'élégance et de la grâce.

³⁶⁴ - *Registre des délibérations*, archives de l'Institut de France, à Paris.

La nomination de Jean Bonnassieux à l'Académie est approuvée par un décret impérial en date du 4 août 1866. Le même jour, le statuaire prend place au Conseil supérieur de l'enseignement des beaux-arts.

À la séance du samedi 11 août 1866, après que Charles-Ernest Beulé (élu en 1860), secrétaire perpétuel (depuis 1862), a lu la lettre de M. Agénor Bardoux, ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts donnant ampliation de l'agrément impérial, « M. Bonnassieux est introduit et prend séance. »

Le nouvel académicien occupe le dix-huitième fauteuil. Chronologiquement, il succède à Moitte (élu le 12 décembre 1795 lors de la réorganisation de l'Institut de France), Leconte (élu le 16 juin 1810), Stouf (élu le 5 avril 1817), David d'Angers (élu le 5 août 1826), Jaley (élu le 25 février 1856)³⁶⁵. Les « trompettes de la renommée » s'essoufflent... Les œuvres de ces divers académiciens, associés par un même siège académique, sombrent peu à peu dans l'indifférence...

Dans son discours de réception le nouveau promu rend hommage à son prédécesseur, Jean-Louis Jaley, prix de Rome de sculpture, en 1827³⁶⁶. Tel est l'usage. Ses collègues, membres de la section sculpture de l'Académie des beaux-arts, sont, par ordre d'ancienneté : Dumont, son maître, Lemaire, Seurre l'Aîné, Jouffroy, Guillaume, Cavalier et Perraud³⁶⁷.

D'après le registre des délibérations, Bonnassieux est absent aux séances hebdomadaires du 25 août au 29 septembre 1866, sans doute pour raison de vacances au pays, car cette consécration de principe, sinon de façade, ne modifie en rien sa manière d'être et de faire.

Une photographie d'époque, couleur sépia, l'immortalise dans son habit d'apparat : « de drap noir, brodé d'un feuillage d'olivier en soie aurore³⁶⁸ ». Il est représenté, tourné de trois quarts, le bras droit appuyé sur un guéridon drapé d'un lourd tissu, tenant son bicorne. L'autre main est abandonnée le long de l'épée pendant au côté. La redingote brodée, négligemment déboutonnée, laisse apercevoir un élégant gilet blanc. La tête est tournée vers l'objectif, derrière les paupières mi-closes, le regard est inquisiteur. Nez droit et puissant, barbe noire touffue mangeant les joues, blanchie à l'avant, cheveux sombres lissés, composent l'essentiel du visage.

Aux séances de l'Académie des beaux-arts, Jean Bonnassieux prend très rarement la parole. Il ne participe au débat que s'il connaît bien le sujet évoqué, encore faut-il que celui-ci l'intéresse particulièrement. Alors, il s'exprime posément, sans effets oratoires. Son discours est concis, ses propos courtois, son élocution naturelle.

Au cours de cette année 1866, le statuaire réalise le buste en marbre, de *Mademoiselle Alice Binder* et d'une *Vierge* en pierre pour la chapelle des Allemands en l'église Saint-Sulpice, à Paris. En novembre, il commence une *Mater dolorosa* destinée à l'église de la Madeleine, à Tarare. Les paroissiennes se sont cotisées pour financer cette Mère de pitié en marbre blanc de Saint-Béat (Haute-Garonne), haute de 2,32 mètres. Drapée telle une pleureuse antique, Marie baisse les yeux sur la Couronne d'épines qu'elle tient dans ses mains dissimulées sous le voile de deuil. Installée à l'été de 1867, la statue pourtant émouvante est contestée par ces dames patronnesses : leur Madone n'a pas de mains !

Jean-Auguste-Dominique Ingres disparaît à l'automne de 1866 :

« Quinze jours avant sa mort, M. Ingres vint me faire une visite dans mon atelier. Je ne voulais lui montrer que ma réduction (le modèle réduit) du *Groupe des Heures* (destiné au palais de la bourse de Lyon), mais il aperçut ma *Mater dolorosa*. Il ne s'occupa que d'elle, poussa des exclamations les plus

³⁶⁵ - À sa mort, le même siège revient au sculpteur Emmanuel Frémiet (1824-1910), neveu et élève de Rude, auteur de la statue équestre de Jeanne d'Arc, place des Pyramides, à Paris.

³⁶⁶ - Jean-Louis Jaley (1802-1866) fut l'élève de son père Louis Jaley et de Pierre Cartellier. Ses œuvres principales, conservées au musée du Louvre, sont : *La Douleur*, statue, marbre, 1831 ; *La Pudeur*, statue, marbre, 1833 ; *M. le duc d'Orléans*, statue en pied, marbre, 1842-1844. Il remporta le prix de Rome (1827) conjointement avec François Lanno.

³⁶⁷ - On doit à Philippe-Joseph-Henri Lemaire (1798-1880) le fronton de l'église de la Madeleine ainsi que les *Funérailles de Marceau*, haut-relief de l'Arc de triomphe de l'Étoile, à Paris ; Eugène Guillaume (1822-1905) fut directeur de la villa Médicis à Rome et fut élu à l'Académie française en 1898 ; Pierre-Jules Cavalier (1814-1894) est l'auteur de *la Poésie et l'Histoire* (musée du Louvre).

³⁶⁸ - Par la suite, le noir deviendra vert foncé « indéfinissable ».

flatteuses. On a dit qu'Ingres était un païen égaré dans notre siècle, c'est une erreur. Il comprenait merveilleusement le parti que peut tirer l'artiste des beautés de la religion. Si, par la suite, M^{me} Ingres m'a confié la mission de reproduire les traits de son mari pour le tombeau du Père-Lachaise (cimetière parisien où le peintre est inhumé), je le dois à ce que le grand artiste lui a dit, ce jour-là, en sortant de chez moi. »

Bonnassieux taille le buste de son ancien directeur à la villa Médicis à même l'épaisse stèle de marbre. Comme il ne demande à la famille de son ami défunt que la seule rémunération du praticien, M^{me} Ingres lui fait présent d'une étude faite par son mari pour son tableau du *Martyre de saint Symphorien*. Le sculpteur conserve précieusement ce dessin, encadré et accroché au mur de son atelier.

Le cardinal Thomas Gousset, archevêque de Reims et sénateur du département de la Marne, meurt le 22 décembre 1866. Une souscription pour élever un monument à sa mémoire en l'église Saint-Thomas réunit en quelques jours la somme de 29 000 francs. Le prélat, fils de paysans, est représenté agenouillé en prière, grandeur nature. Jean Bonnassieux s'engage dans cette réalisation, par un contrat daté du jeudi 28 mai 1868, pour un prix convenu de 20 000 francs, lequel comprend la fourniture du marbre blanc et les frais d'emballage et de livraison à Reims. Mains jointes élevées, le regard vers le ciel, son chapeau plat posé à ses pieds, le cardinal (1850) repose dans le temple néo-gothique qu'il fit édifier au milieu du XIX^e siècle.

En 1867, deux statues en pierre, *Saint Jean l'Évangéliste* et *Saint Jean le Précurseur* vont à l'église de Saint-Maurice-sur-Loire, en pays roannais.

Jean Bonnassieux voudrait statufier Jeanne d'Arc, héroïne de la guerre de Cent ans au temps du roi Charles VII. Son culte reste incertain, la Pucelle d'Orléans n'étant pas encore béatifiée. Reconnue bienheureuse en 1909, elle n'est canonisée qu'en 1920. Tandis qu'il réalise le gisant de M^{me} de Luynes, née Marie-Françoise Dauvet de Maineville, le statuaire s'ouvre de son projet au duc, son époux. Ce descendant d'une famille ultra catholique souhaite, en effet, que soit enfin élevé à Paris un monument à la gloire de la « bonne Lorraine »³⁶⁹, d'autant qu'elle a connu l'échec et a été blessée par un trait d'arbalète devant les murs de Paris, le 8 septembre 1429³⁷⁰. Luynes, prêt à cautionner une vaste souscription publique, encourage Bonnassieux à présenter la maquette d'une effigie. Pour étoffer son inspiration, il lui adresse une liste de livres, de chroniques et autres documents biographiques³⁷¹.

Le jeudi 29 novembre 1866, le statuaire écrit au duc de Luynes :

« Je vais consulter attentivement les divers ouvrages que vous avez eu la bonté de me signaler, ensuite j'essayerai d'esquisser les idées déjà venues ou qui pourraient venir. Si j'étais assez heureux pour trouver quelque chose (modeler une esquisse) d'un peu digne de ce merveilleux sujet et digne, par conséquent, de vous être soumis, j'en ferais faire des photographies que j'aurais l'honneur de vous adresser.

« Il me semble tout d'abord que rien de vraiment digne n'a été fait sur ce merveilleux sujet et il me semble aussi que prendre au passage un fait de cette brillante et rapide existence, ce n'est pas en donner une idée complète. C'est l'ensemble de cette étonnante et intéressante vie qu'il faudrait saisir.

« Debout, dans une pose simple, couverte de son armure, tenant d'une main son étendard, de l'autre son épée, les yeux levés vers le Ciel d'où lui viennent l'inspiration et la force, c'est ainsi que Jeanne se présente à ma pensée. »

³⁶⁹ - Honoré Théodore Paul Joseph d'Albert, duc de Luynes (1802-1867) est l'héritier de plusieurs titres de noblesse et possède une immense fortune. Partisan du duc de Chambord, il a consacré sa vie à l'archéologie et à l'histoire en réunissant dans son château de Dampierre-en-Yvelines une riche collection de pièces de monnaie, médailles, vases grecs... qu'il cède, en 1862, au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale de France.

³⁷⁰ - Au voisinage de la porte Saint-Honoré, laquelle était située près des bâtiments actuels de la Comédie-Française, côté avenue de l'Opéra. Une stèle commémorative a d'ailleurs été placée, en 2005, à la jonction des façades des immeubles portant les nos 161 et 163 de la rue Saint-Honoré (Paris, 1^{er} arrondissement).

³⁷¹ - Notamment les ouvrages de Jules Quicherat parus entre 1841 et 1847.

Déjà, Ingres l'avait représentée ainsi³⁷².

Le sujet préoccupe Bonnassieux qui écrit au duc, le vendredi 1^{er} février 1867 :

« J'ai commencé quelques esquisses. Je vais continuer avec une ardeur toute nouvelle ; puisse-t-elle être heureuse ! La cause est si bonne et le sujet si beau !

« J'ai lu, ou vu, tous les ouvrages, tous les documents que vous m'avez signalés. Si vous voulez bien m'en indiquer d'autres, je m'empresserais de les consulter. Il ne faut rien négliger.

« Tout ce que j'ai vu n'a guère modifié ma pensée première, mais rien ne m'assure qu'il en sera toujours ainsi. Je ne suis point fatigué de ces recherches, j'y trouve un trop vif intérêt, et je vous prie de me signaler de nouvelles sources. »

Enfin, le mercredi 8 mai 1867, jour anniversaire de la prise d'Orléans (1429) :

« J'ai plusieurs esquisses à vous soumettre. S'il vous était possible de m'honorer de votre visite demain matin à l'heure que vous m'indiquez dans votre lettre, je vous en serais obligé. »

Le duc de Luynes vient, semble-t-il, au rendez-vous fixé. Trouve-t-il les esquisses à son goût ? Il meurt subitement peu de temps après, le 15 décembre, lors d'un séjour à Rome, à soixante-cinq ans.

Le projet de statue ne survit pas à son mécène.

En 1895, Frémiet réalise la statue équestre en bronze doré de Jeanne d'Arc place des Pyramides, à Paris, proche du jardin des Tuileries.

Des nombreuses esquisses produites par Jean Bonnassieux, une seule subsiste, *Jeanne d'Arc écoutant ses voix*, groupe en cire exposé au musée d'Orsay, à Paris. L'héroïne en habits de bergère tient un long fuseau de laine. Légèrement en arrière, surélevées, les saintes des « voix guerrières », Marguerite et Catherine, encadrent la jeune bergère en extase. L'une porte l'épée, l'autre la cuirasse. Derrière Jeanne et la dominant, l'archange Michel, chef de la milice céleste, brandit l'étendard de l'héroïne, celui d'Orléans et de Patay.

L'année 1867 est marquée par une exposition universelle à l'importance trompeuse. L'empire français connaît une crise de régime. À l'intérieur, les réformes libérales se font attendre. À l'extérieur, au lendemain de la démonstration de Sadowa, les alliances européennes se relâchent dangereusement³⁷³. L'immense Champ-de-Mars contient difficilement les 52 000 participants. De cet amas diversifié de pavillons, le plus imposant est la rotonde du palais des Expositions. Le 1^{er} avril, la cérémonie d'ouverture est troublée par une manifestation des soyeux lyonnais ruinés par la mode de robes trop simples. Accueilli aux cris de : « Rendez-nous les crinolines ! » l'Empereur répond qu'il n'a pas le pouvoir de régir les goûts féminins³⁷⁴. L'opéra de Charles Garnier, en cours de construction, est inauguré, à titre provisoire. Ce jour-là, dit-on, l'impératrice Eugénie interroge le jeune architecte : « Monsieur Garnier, quel est donc le style de votre ouvrage ? » et s'entend répondre, crânement : « Mais, du Napoléon III, Votre Majesté ». Le fameux groupe *La Danse* de Jean-Baptiste Carpeaux n'est pas encore terminé, il figurera, sur la droite de la façade, deux ans plus tard. Garnier surnomme le sculpteur « terreur des architectes » tant il fait fi des contraintes du cahier des charges. Sa première ébauche n'a strictement aucun rapport avec le programme exigé et il ne cesse d'ajouter des personnages, débordant de l'ampleur imposée. Son groupe en compte neuf...

³⁷² - Le tableau figure au musée du Louvre. François Rude (1784-1855), sculpteur du haut-relief communément appelé « La Marseillaise » sur l'Arc de triomphe de l'Étoile, à Paris, réalise, en 1852, une statue plus pacifique : *Jeanne d'Arc écoutant ses voix*.

³⁷³ - Le 3 juillet 1866, à Sadowa, petit village de Tchécoslovaquie, en Bohême, les Prussiens remportent une victoire significative sur les Autrichiens. Désormais, la France devrait compter sur la puissance militaire prussienne en Allemagne...

³⁷⁴ - En 1856, la chanson : « À bas la crinoline ! » (Paroles d'Ernest Bourget, musique d'Edmond Lhuillier) avait connu un grand succès populaire : « À bas la crinoline !/ C'est le cri de tous les maris/ C'est leur désespoir, leur ruine... » La « crinoline » était une armature métallique de baleines et de cercles (panier) que les femmes portaient sous leurs jupes pour les faire bouffer.

³⁷⁵ - Dans les années 1850, l'aluminium, métal rare et précieux, fait « dans le luxe » : bijoux et couverts offerts à Napoléon III.

L'une des nouveautés de l'exposition, dans la « Galerie des matières premières », est l'*aluminium*. Ce métal d'une légèreté remarquable qui résiste à la corrosion atmosphérique est passé inaperçu en 1855. L'Anglais Humphrey Davy, inventeur de la lampe de sécurité des mineurs, a soupçonné son existence, dès 1807. Le chimiste français Paul Berthier qui découvre son minerai près des Baux-de-Provence, en 1821, le dénomme *bauxite*. Il faut du temps et beaucoup d'électricité pour isoler l'*alumine* (oxyde ou hydroxyde) et mettre en œuvre la métallurgie industrielle de l'aluminium. Le métal relativement rare, est donc cher³⁷⁵.

En 1868, pour le compte de l'État impérial, le sculpteur réalise et installe dans la nouvelle salle des États aux Tuileries, les statues en pierre de *deux Renommées : Paix et Guerre*. Leurs maquettes en plâtre vont à la Diana, société d'histoire et d'archéologie forézienne, à Montbrison (Loire). Deux autres figures, *La Loi* et *La Justice*, également en pierre, prennent place dans la chambre criminelle du Palais de justice de Paris.

Jean Bonnassieux n'est pas attiré par la féerie impériale. Les fastes de la cour, les réceptions grandioses, les soirées de gala à l'Opéra lui répugnent ; la courtoisie n'est pas son fait. Par deux fois, en novembre 1865 et février 1866, une estafette galonnée lui remet une grande enveloppe cachetée de cire rouge, sur laquelle sont inscrits en italiques bleues : *Maison de l'empereur, service du grand chambellan*. À l'intérieur, une carte glacée couleur rose pâle : *Par ordre de l'empereur, le grand chambellan a l'honneur de prévenir M. Bonnassieux qu'il est invité à passer six jours au palais de Compiègne, du... au... Réponse s'il vous plaît. Signé : duc de Bassano*. À chaque fois, le sculpteur refuse l'invitation, par « séries », des « Compiègne ». Il s'en explique, en confidence : une telle invitation est certes glorieuse mais elle entraîne de grands frais : confection d'un costume de cour, larges pourboires aux domestiques du palais, valet de chambre... Tel est l'usage !

La *Série* du mardi 14 novembre 1865 à laquelle est convié le Forézien, réunit une soixantaine de personnes, dont les princes et princesses Murat, le prince Félix Bacciochi, le diplomate et administrateur Ferdinand de Lesseps, l'architecte Eugène Viollet-le-Duc, l'astronome Urbain Le Verrier, le baron Georges Haussmann, préfet de la Seine, le duc de Cambacérès, le maréchal Vaillant...

Bonnassieux dîne (déjeune) cependant aux Tuileries, le mardi 9 mars 1869, avec son confrère de l'Institut, Jean-Léon Gérôme³⁷⁶. Après le repas, faisant le tour de ses invités, Napoléon III lui demande banalement : « Que faites-vous actuellement ? » Intimidé, le statuaire répond qu'il travaille au monument funéraire de M^{gr} Gousset, archevêque de Reims. « Ah ! oui, je suis informé de ceci, répond l'Empereur, l'exposerez-vous cette-année ? – Non, Sire – Alors, ce sera pour l'Exposition de l'an prochain ? – Pas davantage, Sire. » Napoléon III se renfrogne constatant que l'artiste est réfractaire au Salon auquel il est attaché comme fleuron du régime. Après avoir lissé d'un geste machinal l'extrémité de sa fine moustache, l'Empereur rétorque : « Il est vrai que le jour (la lumière) n'est guère favorable à la sculpture au palais de l'Industrie. Est-ce vrai pour toutes les figures ? » « Non pas, Sire, mais il (le jour) vient de trop haut ; de plus il est trop abondant (intense) pour une œuvre destinée, comme celle que je fais en ce moment, à la clarté sobre et mystérieuse d'une église. »

La conversation se prolonge encore quelques instants à propos des conditions propices aux expositions d'art, et l'Empereur passe à un autre invité. C'est alors que survient Eugénie : « M. Bonnassieux, voulez-vous me suivre un instant, afin que je vous montre une œuvre du Prince impérial. » Le ton hautain de l'impératrice est un ordre ! Louis, treize ans, a modelé dans la glaise la figurine approximative d'un grenadier de la garde. Dans un geste admiratif, l'Impératrice ouvre les mains : « N'est-ce pas beau ? » Bonnassieux, moins enthousiaste, acquiesce poliment : « En effet, ce n'est pas si mal ! » L'éloge manque de grandiloquence flagorneuse. Déçue, l'impératrice coupe court, tourne le dos au sculpteur victime de sa franchise...

³⁷⁷ - Jean-Léon Gérôme (1824-1904), peintre attiré par le style néo-pompéien.

Cette année 1869, Bonnassieux exécute un modèle réduit, en aluminium³⁷⁷, de *Notre-Dame-de-France* (2,32 mètres de hauteur) pour le grand séminaire de Nantes. Peut-être, est-ce en visitant l'exposition universelle de 1867 qu'il a pris conscience des possibilités de moulage offertes par le nouveau métal faiblement additionné de silicium et de magnésium.

Le statuaire réalise aussi le buste en marbre de *Madame la duchesse de Clermont-Tonnerre* (née Élisabeth de Gramont).

En juillet 1869, une cabale vise la « sensualité vibrante » du groupe *La Danse* sculptée par Jean-Baptiste Carpeaux, pour la façade du nouvel opéra de Charles Garnier. Une nuit d'août, le monument est aspergé d'encre violette. Accusé d'outrages à la pudeur, le sculpteur se défend d'avoir « insulté l'art français ».



Portrait de Jean Bonnassieux par Romain Cazes (1881)

³⁷⁷ - L'aluminium est encore un métal rare, donc relativement cher : 200 francs le kilogramme en 1860. En 1888, la production française n'est que de 4 150 kilogrammes, la production mondiale étant de l'ordre de 160 tonnes. Pour être moulé, l'aluminium est additionné de silicium (12 %).

-6-

L'Empire français adopte un caractère libéral, favorable à l'économie d'entreprise (sénatus-consulte du 21 mai 1870). S'opposant fermement à la volonté hégémonique de la Prusse, Napoléon III, allié à l'Autriche, soutient la sécession des États allemands du sud. Déjà vainqueur des Autrichiens à Sadowa (3 juillet 1866), Bismarck estime qu'une guerre contre les Français fortifierait le sentiment national allemand. Mieux, une victoire décisive consacrerait l'unification du Reich. L'Empereur des Français qui n'ignore pas les velléités d'affrontement du Prussien, cherche à gagner du temps pour renforcer son armée et conclure des alliances. Cependant, les négociations avec l'Autriche et l'Italie n'aboutissent qu'à une entente incertaine. Or, le 30 juin 1870, quoique blâmé par Thiers, le Corps législatif vote naïvement la réduction des effectifs militaires. Tombant dans le piège de la fameuse dépêche d'Ems tendu par Bismarck, le 19 juillet 1870, Napoléon III déclare la guerre à la Prusse. Mal préparée, inférieure en nombre et en armement, l'armée française se précipite vers le pire. Après moins de cent jours de combats, le 2 septembre, encerclé à Sedan, malade, l'empereur capitule et se constitue prisonnier. L'Assemblée nationale vote aussitôt sa déchéance et, le 4 septembre, proclame la République. L'épouvantable siège de Paris, depuis le 19 septembre, débouche, le 18 mars 1871, sur l'anarchisante Commune. La semaine sanglante, du 21 au 28 mai, consacre la victoire des gouvernementaux « Versaillais ». Le 10 mai, la France signe le traité de Francfort : 5 milliards de francs-or vont à l'Allemagne réunifiée, cession de l'Alsace et du nord-ouest de la Lorraine.

Bonnassieux ne veut pas envisager la défaite. Le lundi 15 août 1870, il écrit à un ami :

« Il me semble impossible que nous soyons vaincus : notre brave armée et les mesures énergiques qui viennent d'être prises, un peu tardivement, doivent nous rassurer... Mes praticiens travaillent comme de coutume... »

Pour la ville de Lyon, il entreprend le buste en marbre blanc du *Général Moline de Saint-Yon*³⁷⁸.

Vers le 10 septembre, malgré la déroute, confiant dans les vertus d'une jeune République proclamée à la hâte, l'optimisme de Jean Bonnassieux l'emporte :

« Ne désespérons pas de l'avenir. La France ne peut pas sombrer. L'histoire est là pour nous rassurer. Notre pauvre pays est plus d'une fois tombé bien bas et s'est toujours relevé ; il se relèvera cette fois encore. »

Le vendredi 7 octobre, devant quatre mille personnes rassemblées sur l'esplanade de Montmartre, le ministre de l'Intérieur Léon Gambetta, emmitoufflé de fourrures, s'envole dans la nacelle de l'*Armand-Barbès*, gros ballon jaune comme le décrit Alphonse Daudet. Le photographe Nadar ordonne : « Lâchez tout ! »

Frédéric Dorian, député de la Loire depuis le 24 mai 1869, ami d'Émile Zola, est ministre des Travaux publics dans le gouvernement de la Défense nationale³⁷⁹.

Au mois de juillet précédent, prévoyant, le Forézien a envoyé sa fille, Marguerite, vingt-quatre ans, chez les Devillaine, ses oncle, tante et deux cousines, résidant tantôt à Tarare, tantôt dans leur propriété de Dareizé³⁸⁰, petite commune du Beaujolais vert au pied des monts de Tarare. Son fils,

³⁷⁸ - Alexandre Moline de Saint-Yon (1786-1870) fut un militaire de haut rang (général de division), un court moment, ministre de la Guerre consacra une partie de sa vie à la littérature, signant, en particulier, plusieurs livrets d'opéras et d'opéras-comiques aujourd'hui tombés en désuétude.

³⁷⁹ - Pierre Frédéric Dorian (1814-1873), ingénieur de l'École des mineurs (des Mines) de Saint-Étienne et maître de forges, gendre de l'industriel d'Unieux (Loire) Jacob Holtzer. Opposant à l'Empire, il est président du conseil général de la Loire (1871-1873) et reste ministre du 4 septembre 1870 au 17 février 1871.

³⁸⁰ - L'aînée des Devillaine épouse Antonin Gourju, avocat inscrit au barreau de Lyon (cinq filles) ; la cadette, le docteur Paul Favel (un fils).

Pierre, vingt ans, s'est enrôlé au 26^e bataillon des chasseurs à pied de Vincennes mais l'a quitté précipitamment quand la garnison a pris faits et causes pour la Commune.

Paris, assiégé (depuis le 19 septembre) et affamé (on mange les animaux domestiques, ceux des zoos et jusqu'aux rats), résiste tant bien que mal aux assauts périphériques des Prussiens. Le gouvernement s'est replié à Bordeaux. Bonnassieux se terre dans sa maison, ne travaille pratiquement plus, lit peut, cesse de s'épancher dans ses carnets et juge prudent de détruire la plupart des lettres qu'il reçoit. Seuls quelques courts billets échappent au désespoir, tel celui, altruiste, de l'écrivain Arsène Houssaye, daté du mois de décembre 1870³⁸¹ :

« Cher ami,

« Les bombes viennent jusqu'à vous ; elles ne viendront pas chez moi. J'ai des appartements bien chauffés. Venez en prendre un avec votre crayon et votre ébauchoir.

« À vous cordialement. »

Bonnassieux n'ira pas chez son ami dans le quartier de la Chaussée-d'Antin. Il lui semble préférable de rester chez lui, avec ses souvenirs, et aussi de protéger sa maison du pillage. Sa nature lui interdit « d'être redevable », principe et expression courante à Panissières. De plus, il ne souhaite pas entrer dans l'intimité de cet ami foncièrement hostile à sa religion.

Avant que survienne la « tragédie », Houssaye est l'un des convives assidus des « dîners du vendredi » (déjeuners). Il y retrouve un aréopage du monde politique et littéraire : le prince Napoléon, Renan, Sainte-Beuve, les frères Goncourt, Taine, Berthelot et quelques autres... Ces repas, chez Magny, près de la place de la Contrescarpe (derrière le Panthéon), est l'occasion de débats philosophiques traitant de positivisme, de vide métaphysique, d'agnosticisme et aussi d'anticléricalisme. Le vendredi, jour traditionnellement maigre chez les catholiques, pour cinq francs les contestataires s'empiffrent, de viandes et autres cochonnailles prohibées. Le dessert arrosé d'une liqueur digestive donne lieu à un répertoire de chansons irrévérencieuses se moquant des corbeaux (soutanes noires des prêtres) et des « grenouilles de bénitier » (bigots). Le dessinateur Paul Gavarni et Charles Sainte-Beuve sont à l'origine de ces agapes impertinentes inaugurées le 22 novembre 1862. Gavarni meurt deux jours plus tard.

C'est précisément un vendredi, en fin de matinée, qu'Houssaye fait irruption dans l'atelier de Bonnassieux. Les deux hommes discutent de questions artistiques d'actualité jusqu'au moment où, prenant congé de son hôte, l'écrivain lui annonce avec un brin d'insolence, car il connaît bien le cléricalisme de son interlocuteur, qu'il doit le quitter pour se rendre au « dîner maudit ». Grave mais calme, Bonnassieux se plante alors devant lui :

« Comment, mon cher ami, pouvez-vous, vous qui êtes un esprit impartial et élevé, assister à ces réunions qui ne sont qu'une manifestation bruyante et que je considère comme déplorable, de l'esprit antireligieux. Vous n'êtes pas catholique, je le regrette, mais je le sais, et vous me rendez cette justice que je n'ai jamais essayé de vous prêcher et de vous convertir ; la pensée de l'homme est un domaine sacré. Faites gras chez vous si bon vous semble. Mais à quoi sert ce prosélytisme à rebours pour combattre une religion que vous ne connaissez peut-être pas assez ? Voulez-vous me faire un grand plaisir ? Relisez donc l'Évangile et dites-moi si les hommes ne seraient pas meilleurs et plus heureux s'ils vivaient conformément à ses préceptes. »

Houssaye sort de l'atelier sans autre répartie qu'un sourire narquois³⁸². Les « dîners du vendredi » cessent au printemps de 1867. Le poète Théodore de Banville évoque, nostalgique, le fameux *Chateaubriand de Magny* : « C'est entouré de pommes soufflées en beignets, un filet double en épaisseur du bifteck ordinaire, nullement rouge, mais, lorsqu'on y met le couteau, le jus de la viande ruisselle et se mêle à la (sauce) maître d'hôtel, de façon à faire quelque chose d'animé et de vivant. »

³⁸¹ - L'œuvre littéraire d'Arsène Housset, dit Houssaye (1815-1896) est aimable, empreinte de spiritualité : *Le Quarante et Unième sauteuil de l'Académie française, le Roi Voltaire...* Son fils, Henry, académicien, est l'auteur de remarquables études historiques sur la fin du règne de Napoléon I^{er}.

³⁸² - L'a-t-il convaincu ? Arsène Houssaye meurt en 1896, après avoir reçu, en pleine connaissance, les derniers sacrements de l'Église.

L'anticléricisme outrancier de Sainte-Beuve, réputé fin gourmet, lui fit concocter ce « menu coupable », fort copieux, du Vendredi saint de l'année 1863, à la date du 10 avril : truite saumonée, filet sauce mère, faisans truffés, écrevisses en buisson... Ses invités, le prince Napoléon, Flaubert, Renan³⁸³, Taine, se pourléchèrent, surtout d'être « dans le péché ».

Les bombes prussiennes épargnent l'immeuble de Jean Bonnassieux qui, en février 1871, aussitôt levé le siège de Paris (28 janvier) et rétablies les communications, écrit à un ami de province :

« Ma modeste et paisible maison n'a souffert en rien du bombardement, mais j'y ai logé une famille d'amis chassés par les obus de leur demeure.

« Je n'ai pas souffert de privation matérielle qui vaille la peine d'être citée, mais l'inquiétude et l'angoisse ont été vives et de longue durée.

« Mon fils est avec moi maintenant. Il vient de recommencer à suivre les cours de l'École de droit et des chartes. Dès que les circonstances le permettront, je pense quitter Paris pour aller me retremper dans mes montagnes du Forez. J'en ai besoin. »

Début mars, par le train, il rejoint sa fille à Tarare, pousse jusqu'à Panissières, laissant son logis parisien et son lopin de jardin à la garde de son fidèle concierge, Grimaux.

Viennent les heures sombres de la Commune, barricades hétéroclites à travers les rues, guerre civile sans merci entre Fédérés et Versaillais. Grimaux écrit aussi souvent qu'il le peut au propriétaire des lieux pour l'informer des tristes événements, risquant sa vie en allant poster des lettres à Versailles ou à Saint-Denis, car tout un chacun est surveillé, présumé espion. Sorti un lundi matin, il ne peut rentrer chez lui que le mercredi, à la nuit tombée, après avoir couché à la belle étoile et essuyé plusieurs coups de fusil dans ses tentatives de retour. Il n'est pas atteint, mais une jeune fille qui passait par-là est tuée net d'une balle en plein cœur.

Paris brûle. Une femme témoigne des malheurs de la capitale, la jeune comédienne Sarah Bernhardt, vingt-sept ans, réfugiée à Saint-Germain-en-Laye (Yvelines)³⁸⁴ :

De tous côtés de Paris les flammes s'élevaient orgueilleuses et dévastatrices. Souvent le vent nous apportait des papiers brûlés... Certains jours, et ceux-là étaient les plus angoissants, un opaque voile de fumée enveloppait Paris. Aucune brise ne permettait aux flammes de se faire une trouée. La ville brûlait sournoisement...

Enfin, Bonnassieux reçoit cette lettre de Grimaux, datée du samedi 27 mai 1871 :

« Rends grâce à Dieu, l'insurrection a évacué notre quartier et ta maison n'a pas souffert, mais hélas ! Quel désastre presque partout. La plupart de ces beaux monuments qui faisaient la gloire de Paris, n'existent plus qu'à l'état de ruines. Les insurgés, se voyant perdus, ont tout saccagé, tout brûlé, pour se venger et aussi pour cacher leurs déprédations. Des Tuileries, il ne reste plus que quelques pans de murs. L'annexe sur la rue de Rivoli est, depuis les Tuileries jusqu'au vieux Louvre, plus ou moins consumée par les flammes. L'annexe, nouvellement bâtie, du côté de la Seine jusqu'au Carrousel est également brûlée. De ces immenses constructions, la flamme n'a respecté que le vieux Louvre et la partie du bord de l'eau affectée à la galerie.

³⁸³ - Le Breton Ernest Renan (1823-1892), originaire de Tréguier (Côtes d'Armor) où il fréquenta le petit séminaire, est surtout connu pour être l'auteur d'une populaire *Vie de Jésus* (1861). Cette biographie très controversée selon laquelle le Christ devrait être étudié, critiqué, comme n'importe quel homme, déclencha des débats passionnés et la colère de l'église catholique.

³⁸⁴ - André Castelot, *Sarah Bernhardt*, Le Livre contemporain, 1961, p. 78. L'impertinente sociétaire de la Comédie-Française décide, en 1874, de se livrer à la sculpture dans un atelier loué, pour la circonstance, 11 boulevard de Clichy (IX^e arrondissement). Elle a choisi pour maître Mathieu-Meusnier et, pour « paraître » s'est accoutrée d'un « costume » tout droit sorti de son imagination fantasque. Évidemment, ses œuvres quoique médiocres, font se pâmer ses admirateurs, sauf Rodin qui fulmine : « C'est une saloperie et le public est idiot de les regarder. » Elle n'en expose pas moins au Salon de 1875, obtenant une mention honorable.

« Tes deux *Victoires* dans la nouvelle salle du Trône, sont encore sur leur socle, se détachant sur le ciel. Le toit qui leur faisait fond n'existe plus. Il en est de même de tes trois figures allégoriques dans l'un des pavillons. Elles sont là comme Jérémie sur les ruines de Jérusalem³⁸⁵. »

Concernant les *Victoires* détruites par l'incendie, il s'agit, en fait, des *Renommées* réalisées en 1868, et placées dans le bâtiment principal lors des grands travaux d'aménagement du palais des Tuileries. Les statues en pierre du pavillon Turgot (côté rue de Rivoli) représentaient les figures assises, allégoriques, de *La Réflexion*, *La Prière*, *Le Calme*, *la Religion*.

Jean Bonnassieux est accablé de tristesse à l'énoncé dramatique de ces ravages imbéciles, de cette désolation, de ces pertes irréparables qui ne sont pas le fait d'un ennemi étranger mais de compatriotes. Moralement, il est furieux. Les hommes sont-ils donc si stupides pour s'en prendre à une œuvre d'art ! Qu'est-ce donc que cette humanité-là ?

Est-ce cela la République ?

Jusqu'à sa mort, malgré la sagesse chrétienne du pardon, le statuaire maudira les Communards et leurs infâmes « pétroleuses » : des « barbares ». Leur plus grand crime : avoir fusillé des prêtres, tel M^{gr} Darboy dont il connaît les derniers instants :

« Qui nous condamne, demande le sénateur Bonjean ?

– La justice du peuple, répond le colonel Sicard, commandant le peloton des Fédérés.

– Est-elle la bonne ? »

La salve est imprécise, l'archevêque de Paris est encore debout.

– Est-il blindé celui-là ! grogne l'officier qui l'achève à bout portant.

La répression versaillaise est, elle-aussi, impitoyable.

Le samedi 3 juin suivant, Grimaux lui écrit :

« Tes terres sont en bon état, je les ai mouillées bien régulièrement (il s'agit de la glaise à modeler). Les marbres que tu avais (laissés) chez ton praticien Petit sont intacts ; on ne s'est pas battu de ce côté-là. Petit (nom), ton mouleur et ton fournisseur de marbre, réclament de l'argent. Tout cela doit t'inviter à revenir. »

Jean Bonnassieux rentre à Paris à la fin du mois, remet de l'ordre dans ses affaires. Découragé par le marasme parlementaire, il recommence à travailler, sans entrain.

Le catholicisme flamboyant est à son apogée. Partout, à Marseille, à Lyon, les processions se multiplient autour des cathédrales nouvellement érigées. Convoqué par Pie IX, le premier concile œcuménique du Vatican (décembre 1869 - octobre 1870) débat du dogme de « l'infaillibilité pontificale ». Il est suspendu *sine die* quand les troupes italiennes envahissent Rome³⁸⁶.

La France va-t-elle redevenir une monarchie catholique ? Mac-Mahon, président de la République (depuis le 24 mai 1873), s'y emploie sans succès. Pour daigner remonter sur le trône, le comte de Chambord, Henri V, exige le renoncement aux trois couleurs de la Révolution, de l'Empire et des Orléanistes pour le drapeau blanc fleurdelisé. C'est trop demander à la mémoire de l'Histoire. Le 27 octobre 1873, malgré les supplices de ses partisans, le prince légitimiste exprime son refus définitif : « On me demande le sacrifice de mon honneur... Je ne puis consentir à inaugurer un régime réparateur par un acte de faiblesse. Je ne veux pas être le roi légitime de la Révolution. » Mac-Mahon inaugure un septennat républicain (20 novembre 1873) avec le secret espoir d'une autre solution monarchique.

Une initiative de « catholicisme social » séduit et même enthousiasme Jean Bonnassieux. En 1871, Albert de Mun, aristocrate de trente-trois ans, officier d'ordonnance du gouverneur militaire de Paris, fonde avec le prêtre conservateur Maurice Maignen, René de la Tour du Pin et Félix de Roquefeuil les *Cercles catholiques ouvriers* pour lutter contre l'extrême misère frappant le prolétariat parisien. Loin d'être « progressiste », de Mun est un monarchiste convaincu, inscrit dans la lignée du « catholicisme social » initié par Lacordaire. Son dessein est d'instaurer « le régime social du Christ » dans le contexte « d'une contre-révolution irréconciliable ». La morale chrétienne doit présider à

³⁸⁵ - Grimaux fait allusion au livre des *Lamentations*, cinq poèmes figurant dans la Bible attribués au prophète juif Jérémie commémorant la destruction de Jérusalem par les Babyloniens (env. - 587 av. J.-C.).

³⁸⁶ - Avec la présence favorable des cardinaux français M^{grs} Darboy et Dupanloup.

l'organisation des entreprises, en termes de partage et d'éducation ouvrière, pour mettre fin aux conflits sociaux et à l'esprit révolutionnaire de « lutte des classes »³⁸⁷. En 1881, De Mun fonde la revue *L'Association catholique* largement diffusée. Jusqu'à la fin de sa vie (1914), sous la tutelle républicaine, le théoricien du corporatisme chrétien est l'infatigable promoteur de la législation ouvrière.

En 1872, pour la chapelle du château de M. Thorat, à Saint-Maurice-sur-Loire (Loire), Jean Bonnassieux sculpte une *Vierge* en pierre (haute de 1,35 mètre). L'industriel roannais en bonneterie est reconnaissant envers Marie d'avoir épargné son village et sa propriété de l'invasion prussienne : « Entendez que je ne veux ni (invoquer) la Reine du ciel, ni même la Reine (tout court), mais tout simplement (intercéder auprès de) la jeune mère, tendre et affectueuse, obtenant pour ses enfants d'infinies et efficaces bénédictions. »

Le 14 mai, en l'église Saint-Thomas de Reims est inauguré l'orant en marbre d'Italie du cardinal *Thomas Gousset* (payé 20 000 francs)³⁸⁸.

Autre réalisation de cette époque : le buste en marbre du *Marquis de Lastic* pour le château d'Antignat (Puy-de-Dôme)³⁸⁹.

Cette même année 1872, Marguerite Bonnassieux, vingt-six ans, épouse Louis, dit *Léo*, Armagnac, licencié en droit, sous-chef de bureau au ministère de l'Instruction publique³⁹⁰. Jean Bonnassieux est âgé de soixante-deux ans, mais il se vante d'être toujours actif tel « un jeune homme », travaillant inlassablement de l'aube au crépuscule. Fort comme les chênes de sa campagne forézienne, il transporte seul, fait ripper d'un bout à l'autre de l'atelier, crispé sous la charge, de lourds bustes ou des blocs de marbre tout justes apportés qu'il range avec soin.

L'année suivante, il livre une statue du *Sacré-Cœur* en marbre français (haute de 2,40 mètres), pour l'église de la Madeleine, à Tarare (chapelle à droite du chœur)³⁹¹. Cette effigie fait l'objet de plusieurs « répétitions » : quatre en marbre, deux en pierre, une en bronze³⁹².

Le culte du Sacré-Cœur remonte aux visions de la religieuse visitandine Marguerite-Marie Alacoque (1647-1690) de Paray-le-Monial. Cette dévotion au cœur physique de Jésus-Christ incarnant « l'amour divin pour l'humanité » a été réactualisée, amplifiée, lors du baptême du prince impérial, en 1856. L'épiscopat français a demandé et obtenu du pape Pie IX son extension à toute l'Église. Sa représentation est celle un cœur enflammé nimbé de lumière, saignant (percé sur la croix par la lance d'un soldat romain), entouré d'une couronne d'épines et surmonté d'une petite croix. Le Christ entrouvre sa tunique et l'offre aux fidèles.

Le 29 juin 1873, à Paray-le-Monial, la France est vouée au Sacré-Cœur. Cinquante députés monarchistes et sept mille pèlerins se pressent à une imposante et pieuse cérémonie. Parlant au nom de ses collègues parlementaires, le baron de Belcastel prononce le serment d'allégeance : « Puisse Marguerite-Marie Alacoque intercéder en faveur de la fille aînée de l'Église, pécheresse, mais repentante ! »

Le comité catholique parisien du *Vœu national* [Si Paris est épargné de l'invasion prussienne, il sera édifié une basilique monumentale dédiée au *Sacré-Cœur* de Jésus au sommet de la butte Montmartre] est intéressé par la simplicité émouvante du parti de Bonnassieux : Christ bienveillant

³⁸⁷ - Adrien-Albert-Marie, comte de Mun (1841-1914) compte, en 1878, 375 cercles regroupant 37 500 ouvriers et 7 600 membres des classes dirigeantes.

³⁸⁸ - Cardinal et théologien (1792-1866), archevêque de Reims.

³⁸⁹ - Auteur d'un « Rapport sur l'industrie séricicole en France » paru dans les *Annales agronomiques* de 1851.

³⁹⁰ - Louis Armagnac est né en 1841 aux Abymes (Guadeloupe) ; il est mort à Paris en 1916. En 1882, il devient chef de bureau au ministère de l'Instruction publique ; en 1895, il est promu inspecteur général de l'économat des écoles normales d'instituteurs et des écoles professionnelles. En 1879, dans l'air du temps cocardier et revanchard, il publie une biographie de Turenne.

³⁹¹ - Ce sanctuaire renferme tellement d'œuvres de Jean Bonnassieux qu'il constitue, à lui seul, un véritable musée du sculpteur.

³⁹² - Répétitions en marbre : église de Notre-Dame-du-Port, à Clermont-Ferrand (1877) ; église Saint-Paul-Saint-Louis, à Paris (1879) ; église Sainte-Croix, à Lyon (1880) ; église Saint-Nizier, à Lyon (1889). Répétitions en pierre : église Saint-Pierre, à Villefranche (Rhône) (1886) ; couvent des Oiseaux, à Paris (1888). Répétition en bronze : église Saint-Thomas d'Aquin, à Paris (1887).

montrant son cœur sans fioritures. Le sculpteur pourrait bien se voir confier l'exécution de la statue installée dans une niche centrale en haut de la façade du futur sanctuaire. Enthousiaste à l'idée d'avoir une œuvre aussi en vue, Paris à ses pieds, le sculpteur s'engage aussitôt dans ce projet, et de préciser qu'il travaillera « sans autre rémunération que le paiement de ses déboursés ».

Déclarée « d'utilité publique » par une loi du 22 juillet 1873, objet d'une souscription nationale productive, la première pierre de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre est posée le 16 juin 1875 par le cardinal Guibert, archevêque de Paris, entouré d'un aréopage international de prélats. D'emblée, la construction de l'édifice connaît des vicissitudes techniques et administratives au point que les travaux, commencés l'année suivante, se poursuivent cahin-caha jusqu'en 1914. La basilique n'est consacrée qu'en 1919. L'architecte, Paul Abadie, qui s'est librement inspiré du style romano-byzantin de Saint-Front de Périgueux, meurt en 1884 laissant la place à Lucien Magne. Bonnassieux attend vainement que ce dernier lui passe commande de la statue du *Sacré Cœur*. « Elle eût été le couronnement de ma carrière » confiait-il tristement à ses proches.

Dès septembre 1873, six mois avant le délai prévu, faisant regretter à Bismarck de ne pas avoir demandé davantage, monsieur Thiers s'est acquitté de l'indemnité de guerre due à l'Allemagne victorieuse. La France est libérée, à l'exception des territoires annexés de l'Est. Le 16 juin 1877, quelques semaines avant sa mort (3 septembre), Gambetta lui décerne le titre de « Libérateur du territoire ».

En 1874, Bonnassieux termine le monument funéraire en marbre et granit du *Général d'Andigné* (1765-1857). Comme le veut sa famille, la « mâle figure du héros » prend place dans la chapelle du château de Monet, près d'Angers (Maine-et-Loire)³⁹³. À la Noël de 1799, d'Andigné, commandant les troupes royalistes de l'Anjou, est introduit par Talleyrand auprès de Bonaparte pour lui proposer de la part « du roi de France Louis XVIII », d'être son connétable. Le Premier consul, vexé d'être soupçonné de pareille bassesse, refuse catégoriquement. En réponse, il promet le prochain anéantissement des Vendéens. D'Andigné s'en réchappe et, en 1815, reprend du service comme maréchal de camp, puis lieutenant-général, baron-pair de France. Il est fait officier de la Légion d'honneur et commandeur de l'ordre de Saint-Louis.

« Le général, accoudé sur un canon, est saisissant de grandeur et de vérité. Ce n'est pas là un modèle rapidement pétri dans la glaise, puis abandonné au praticien ; le marbre vient dans l'atelier du maître et y reste des mois ; il le travaille, le retouche ; les accessoires ne détournent pas l'attention que captive cette admirable tête ; et cependant ils sont si bien traités qu'un coin de draperie blanche retombant sur le socle de granit gris semble un linge véritable oublié par l'artiste (Vicomte d'Auger : *Notes d'Art et d'Archéologie*, juin 1892). »

Cette même année 1874, Bonnassieux réédite, en pierre dure, en un format réduit (hauteur : 2,40 mètres), la statue de *Notre-Dame-de-France* pour le grand séminaire de Bourges. Il exécute aussi, commandé par décision ministérielle du 10 janvier 1868 pour un coût de 2 400 francs³⁹⁴, le buste en marbre du *duc de Luynes* (1802-1867) destiné à la Bibliothèque nationale de France, à Paris (Département des monnaies, médailles et antiques, site Richelieu).

Le 10 juin 1875, en présence de l'évêque de Dijon, est inaugurée au couvent des dominicains de Flavigny (Côte-d'Or), la statue en bronze (2,25 mètres de hauteur) du Père Lacordaire, décédé le 20 novembre 1861, originaire de la région³⁹⁵. L'élection du célèbre prédicateur bourguignon à l'Académie française au fauteuil de Guizot, en mars 1860, a été ressentie comme une manifestation d'hostilité contre l'Empereur. En faisant poursuivre Montalembert³⁹⁶ pour délit d'opinion, Napoléon III est en butte aux milieux catholiques. Lacordaire, ancien député d'extrême-gauche des

³⁹³ - En 1893, Pierre Bonnassieux fait don du plâtre au musée d'Angers.

³⁹⁴ - Archives nationales F²¹ 120.

³⁹⁵ - Une réplique en bronze de cette statue, destinée au collège Albert-le-Grand à Arcueil, est inaugurée le 5 août 1878.

³⁹⁶ - Charles Forbes, comte de Montalembert (1810-1870), publiciste et homme politique, adhère au groupe des catholiques libéraux de Lacordaire et de Lamennais. Membre de la Chambre des pairs, il se prononce pour la liberté religieuse et celle de l'enseignement. Élu de droite à l'Assemblée constituante, il a d'abord rallié Louis-Napoléon avant de s'en écarter jugeant ses idées trop à gauche et anticléricales.

Bouches-du-Rhône à l'Assemblée constituante en 1848, puis provincial des Dominicains, s'est déchaîné contre le coup d'État. Un sermon particulièrement critique, depuis la chaire parisienne de l'église Saint-Roch, lui vaut d'être « éloigné » enseignant à l'antique abbaye bénédictine de Sorèze (Tarn), transformée en collège de dominicains. Il s'y révèle un incomparable manieur d'âmes. S'étant « racheté » parce que favorable aux guerres d'Italie, le célèbre moine est reçu à l'Académie française, le 24 janvier 1860. La très catholique impératrice Eugénie assiste à la cérémonie que le Tout-Paris considère comme un défi au régime. Malheureusement, le discours de réception prononcé par Lacordaire est décevant. En remontant dans sa voiture, Eugénie confie : « J'ai perdu une illusion (Lacordaire) et un préjugé (Guizot). » Lacordaire ne survit guère à l'incessante polémique ; mort prématurément à l'âge de cinquante-huit ans, près de ses élèves, en prêtre austère et humble que l'enthousiasme de Paris n'a pas grisé, après avoir dicté son « Testament ». Depuis longtemps, Jean Bonnassieux est acquis aux thèses philosophiques et religieuses de l'envoûtant prédicateur, communion d'esprit qui transparait dans le modelé du bronze. Le dominicain, légèrement courbé, la main droite tendue vers l'avant, la paume tournée vers le haut en signe d'élévation, semble bavarder familièrement lors d'une promenade intemporelle...

Toutes mes idées politiques se réduisent à ceci : en dehors du Christianisme il n'y a point de société possible, si ce n'est une société haletante entre le despotisme d'un seul et le despotisme de tous. Secondairement, le Christianisme ne peut reprendre son empire dans le monde que par une lutte sincère où il ne soit ni oppresseur ni opprimé. Je vis là-dedans, et je suis étranger à tout le reste.

Lacordaire, *Lettre à un ami*, 1850.

La cérémonie d'inauguration est émouvante de simplicité monastique. Le Très Révérend Père Chocarne, provincial de la Province de France, fait le panégyrique de l'éminent religieux, terminant ainsi son propos : « ... Aussi, ne saurai-je remercier assez l'artiste éminent qui a si bien compris notre pensée et qui nous a rendu, dans le bronze vivant et parlant, le père, l'ami, le grand et saint religieux que nous avons connu, vénéré et aimé...³⁹⁷ » Puis, le Père Monsabré récite un pittoresque sonnet, composé pour la circonstance :

*Le bronze a découlé de la fournaise ardente,
D'un moule magistral il a pris tous les traits,
C'est lui ! son noble front, son grand air sans apprêts,
Son œil rempli d'éclairs et sa lèvre abondante*

*C'est lui ! Non l'orateur que la verve tourmente,
Mais le père, l'ami, tel qu'on le vit de près,
Murmurant les conseils de son âme prudente,
Tel que l'ont peint en nous nos immortels regrets.*

*Bonnassieux, sois content ! Ton œuvre est achevée.
Mais une œuvre plus belle en notre âme est rêvée.
Nous voulons mieux que toi triompher de la mort.*

*Ses austères vertus qu'un ciseau ne peut rendre,
Nous les pratiquerons et les ferons comprendre
Afin qu'en nous voyant, l'on dise : il vit encor'.*

³⁹⁷ - Inauguration de la statue du R.P. Lacordaire au noviciat de Flavigny, œuvre de M. Bonnassieux, de l'Institut - Discours prononcé à cette occasion par le T.R.P. Chocarne, des Frères-Prêcheurs, Provincial de la Province de France, Poussielgue Frères, Paris, 1875.

Au cours de l'été 1875, Bonnassieux apprend inopinément la mort de l'architecte Boulanger, son camarade à la villa Médicis. Sans doute, ne l'a-t-il pas revu depuis le glorieux épisode romain de leur commune jeunesse. Boulanger a passé toute sa vie à Athènes, en Grèce, affichant plus que jamais les opinions politiques avant-gardistes qu'il montrait déjà, avec quelle fougue, à ses camarades pensionnaires. Cet apôtre du *fouririérisme*³⁹⁸ imaginait changer la société, lui conférer une « harmonie universelle » en la structurant autour de la *phalange* et de *phalanstères*, petits groupes harmonieusement composés de travailleurs libres associés en coopératives d'actionnaires. Limité à quelques intellectuels en rupture de bourgeoisie, le projet utopique a lamentablement échoué. Depuis lors, Boulanger traînait péniblement sa rancœur d'un estaminet à l'autre.

« Notre pauvre Boulanger, l'architecte de mon année, qui habitait Athènes, est mort.

« Dans le courant de l'été dernier, Besozzi (musicien, prix de Rome 1857) m'apporta une revue fouriériste qui annonçait sa mort. En revenant de Grèce, il était tombé malade et s'était fait transporter à la maison de santé Dubois. (Ni) Besozzi ni moi n'avions été prévenus de son départ, de son arrivée, de sa maladie, ni même de sa mort. Besozzi se chargea d'aller aux renseignements et, quelques jours plus tard, il m'apprit que Boulanger avait légué cent mille francs à un individu qui s'occupe ici de l'établissement d'un phalanstère. C'est te dire que ce pauvre ami était plus que jamais plongé dans cette utopie qui a tué chez lui l'artiste et l'homme. Les libraires annoncent de lui un livre (posthume) sur les sociétés grecques dans lesquelles il a cru trouver des affinités avec le fouririérisme (Lettre à Pierre Bonirote, jeudi 23 décembre 1875). »

Fâcheuse contrepartie de la révolution industrielle : la misère noire d'un monde ouvrier exploité au-delà de toute raison, entassé en ville dans les pires conditions de promiscuité, d'insalubrité. En 1852, avant que son coup d'État ne le porte à l'empire, Louis-Napoléon publiait chez un libraire de la rue Saint-Jacques, à Paris, la réédition de son ouvrage paru en 1844 : *L'Extinction du paupérisme*³⁹⁹. Ses propositions sociales vont du retour à la terre des chômeurs, à l'accès à la propriété des ouvriers, en passant par l'assistance aux invalides et aux vieillards et l'éducation civique, morale et religieuse des enfants. La restructuration des villes qui en a résulté n'a fait que chasser la classe prolétarienne vers les faubourgs, sinon les entasser dans l'obscurité des arrières-cours et des mansardes.

D'autres initiatives que le *fouririérisme* ont été proposées pour améliorer le sort des travailleurs, plaidant notamment pour l'édification de cités ouvrières avec une certaine prise en charge patronale de l'éducation des enfants⁴⁰⁰. Des employeurs avant-gardistes, tels Godin (cuisinières et poêles à charbon) ou Godillot (fournitures militaires), optent pour les *familistères*, cadre de vie réputé idéal où chaque famille dispose d'un petit appartement confortable ; les besoins essentiels des ménages sont assurés de même que les prestations collectives... Ces « paradis ouvriers » seront vite jugés « concentrationnaires ».

Le nouvel opéra de Charles Garnier est inauguré le 5 janvier 1875 en présence du président de la République Mac-Mahon, du lord-maire de Londres, de la famille royale d'Espagne et de près de deux mille invités venus de l'Europe entière, sinon d'ailleurs. Jean Bonnassieux n'est pas du nombre. Ce qu'il regrette surtout, c'est de ne pas avoir été associé à la décoration sculpturale de l'imposant monument baroque, lui si féru d'art lyrique.

À la demande de la sœur et du frère de l'archevêque de Paris fusillé comme otage par les Communards, le 28 mai 1871, le statuaire taille dans le marbre d'Italie l'effigie de M^{gr} Georges Darboy. L'État contribue aux frais pour un montant de 6 000 francs, ce qui fait écrire à certains polémistes anticléricaux que la statue est une « commande gouvernementale ». Le monument est destiné à

³⁹⁸ - Charles Fourier (1772-1837), fils d'un riche commerçant ruiné par une spéculation manquée (1793), se consacra exclusivement à un projet de réforme économique et sociale, objet de son *Traité de l'association domestique et agricole* (1822) et du *Nouveau monde industriel et sociétaire* (1829). Puis, il fonda l'hebdomadaire *Le Phalanstère*, critiquant la société industrielle bourgeoise et les théories économiques d'Owen (proches du *communisme*) et du *saint-simonisme*.

³⁹⁹ - Cette publication qui connut un certain succès regroupait une série d'articles parus dans *Le Progrès du Pas-de-Calais*, journal d'opinion républicaine auquel Louis-Napoléon avait régulièrement collaboré de 1830 à 1848.

⁴⁰⁰ - Frédéric Le Play (1806-1882) publie en 1864 *La Réforme sociale*, essai qui voudrait inciter à ce type d'engagement patronal.

prendre place à Notre-Dame de Paris. Soucieux de réalisme, Bonnassieux est allé, sur place, reconstituer par la pensée la scène tragique, l'instant où le prélat tombe foudroyé par les balles d'un peloton d'exécution improvisé. Au pied du mur de ronde de la Grande-Roquette longeant la rue de la Vacquerie, Sicard, colonel des Fédérés, brandit le sabre volé à un autre otage. Feu !

Le prélat de marbre blanc s'affaisse, mais lève le bras droit en un signe d'adieu et de bénédiction. « Il le fit vraiment », commentait gravement Bonnassieux.

Le lundi 28 mai 1876, le monument est inauguré et béni à Notre-Dame de Paris dans la chapelle Saint-Georges (amorce du déambulatoire, côté sud). Pour respecter l'extrême simplicité voulue par la famille, le sculpteur n'assiste pas à la cérémonie.

1876. Paradoxalement, les crises parlementaires successives consolident la République présidée par le monarchiste Mac-Mahon, bientôt démissionnaire. Jean Bonnassieux façonne *Notre-Dame-des-Étudiants*, statue en pierre légèrement polychrome (hauteur : 1,25 mètre) destinée à la chapelle des Étudiants, dans l'église parisienne Saint-Sulpice. Ledit oratoire est au-dessus du haut péristyle, « entre la terre et le ciel ». « La Vierge est assise sur des nuages et se penche sur son jeune auditoire. Sur le parchemin que tient l'Enfant Jésus, est inscrit : *Veritas liberabit vos – Joa. VIII.32* (« Et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous libérera »). » La statue est inaugurée par le cardinal Guibert, archevêque de Paris. Autre réalisation de cette année-là, le buste en marbre du *Révérénd père Jouin*, de l'ordre des Dominicains.

L'année 1877, tandis que Mac-Mahon sommé de « se soumettre ou se démettre » répond par la dissolution de l'Assemblée nationale (25 juin)⁴⁰¹, Jean Bonnassieux exécute les bustes en marbre de récents défunts : *Le comte Lafond*, *Le comte Henri d'Ursel* (pour l'hôtel d'Ursel, à Bruxelles), *Dom Prosper Guéranger*, pour l'abbaye bénédictine de Solesmes (Sarthe)⁴⁰².

Le buste du comte d'Ursel, fils aîné du duc, sénateur belge, a été modelé sur un moribond :

« Ce jeune homme (la trentaine, tout juste) est une victime indirecte de nos désastres (1870). Il avait établi une ambulance (hôpital militaire de campagne) dans son château et il a soigné nos malheureux soldats avec un dévouement sans bornes dont il a été la victime. Il avait contracté là le germe d'une maladie incurable (tuberculose) dont il est allé mourir à Madère, malgré tous les soins des siens et tous les secours de l'art. Je fais ce buste pour sa jeune veuve (Lettre à un ami, 1876). »

Le comte d'Ursel a épousé Isabelle de Clermont-Tonnerre en 1873 qui lui avait donné une fille, Caroline, née la nuit de Noël 1874. Très pieuse, la comtesse d'Ursel fonde, en 1896, la congrégation des *Orantes de l'Assomption*.

Bonnassieux s'installe dans un couloir jouxtant l'oratoire privé, d'où, sans se montrer, il voit et dessine le profil du malade entendant la messe. « La difficulté, avoue le statuaire, était de reconstituer l'intégrité de ce visage que je ne voyais jamais qu'en partie. » Une autre victime religieuse des Communards, le *Père Eugène Captier*, est sculpté par Bonnassieux, en 1878. Les deux hommes, l'artiste et son modèle posthume, s'estimaient d'autant plus que le dominicain était natif de Tarare (en 1829), d'un père notaire, puis juge de paix, ami des Madinier. Le religieux prenait plaisir à voir œuvrer son ami, discuter de son métier et d'art en général. Une souscription dans les milieux catholiques a aisément recueilli les fonds nécessaires à l'érection du monument destiné au collège Albert-le-Grand, à Arcueil (Val de Marne), près de Paris.

Bonnassieux s'est précisément informé de la fin tragique du dominicain. Vingt et un religieux d'Arcueil soupçonnés d'intelligence avec l'armée de Thiers ont été arrêtés le 19 mai 1871, enfermés au fort de Bicêtre. Le jeudi 25, ils sont transférés à la mairie du XIII^e arrondissement de Paris, puis à la prison de l'avenue d'Italie. L'un des fédérés veut les entraîner sur une barricade proche pour faire

⁴⁰¹ - Mac-Mahon est en butte à la montée du vote républicain lors des élections législatives de février et mars 1876, au gouvernement de Jules Simon qui lui est franchement hostile. Après la dissolution de l'Assemblée nationale (juin 1877), une nouvelle victoire républicaine aux élections législatives (14-28 octobre 1877), Mac-Mahon est contraint à la démission le 30 janvier 1879, remplacé par Jules Grévy.

⁴⁰² - Dom Prosper Guéranger (1805-1875), restaurateur de l'ordre bénédictin en France, fut un ardent militant de la liturgie romaine (Année liturgique) et du chant grégorien. Ce buste figure aujourd'hui dans les collections du musée des Beaux-Arts d'Angers (Maine-et-Loire).

le coup de feu : « Allons, les ensoutanés, montrez ce que vous savez faire... » Eux, qui se refusent au port d'arme, gagnent du temps, promettent de soigner les blessés dans leur maison transformée en ambulance de la Croix-Rouge. La hargne et la rogne s'emparent de leurs gardiens qui les accablent d'injures. Un premier coup de feu claque, l'un des prisonniers s'écroule, puis un autre... Les Fédérés, dont plusieurs femmes, abattent froidement, l'un après l'autre le Père Cottereault, procureur, le Père Captier, prieur, puis onze autres, dont Petit, jeune commis d'économat, âgé de dix-sept ans. Le dénommé Émile Moreau s'est vanté d'avoir donné l'ordre d'exécution : « Je les faisais sortir un à un, en leur disant : *Vous vous réclamez du Paradis, soyez satisfaits, nous vous y expédions !* »

Le bloc de marbre a été fourni par Agénor Bardoux, ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts (décembre 1873 - février 1879). Le travail de dégrossissage et de sculpture commence à l'automne 1877 mais, pour d'obscures raisons, il faut attendre le dimanche 3 juillet 1887 pour que la statue soit enfin inaugurée. Le Père Captier est représenté à moitié couché, blessé à mort. Affaissé sur le bras gauche, il tend l'autre, doigts écartés, vers le Ciel. Sur le socle sont gravés ses derniers mots : « Mes amis, pour le bon Dieu ! »

En 1877, Pierre Bonnassieux, vingt-deux ans, épouse Hélène, fille de Claude Augustin Salleron, architecte de la ville de Paris, né en 1820 (on lui doit notamment la mairie du X^e arrondissement et la salle des fêtes de la mairie du XVIII^e arrondissement). Le frère de la mariée, René Louis Auguste Salleron, est également architecte. Après avoir suivi simultanément les enseignements de la faculté de droit et de l'École des chartes, obtenu licence et diplôme d'archiviste paléographe, Pierre Bonnassieux opte pour une carrière administrative, chef de cabinet du préfet de l'Ariège, puis du préfet de la Nièvre. Sa rigueur a tôt fait de le dissuader d'une fonction à caractère diplomatique, d'une prestation zélée jusqu'à la servilité. En 1874, il opte pour le foisonnement culturel des Archives nationales, chargé du classement des fonds de l'Administration générale de la France. Bientôt, il publie des études à caractère historique. En 1877, l'année même de son mariage, son ouvrage, texte de sa thèse à l'École nationale des chartes, *De la réunion de Lyon à la France*, est couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres⁴⁰³. Dans les années 1880, l'inventaire des procès-verbaux du *Conseil du commerce au XVIII^e siècle* lui fournit le sujet de plusieurs communications⁴⁰⁴. En 1884, Pierre Bonnassieux obtient le prix Bordin, de l'Académie des Sciences morales et politiques pour *Les Grandes compagnies de commerce – Étude pour servir à l'histoire de la colonisation*, édité en 1892⁴⁰⁵. Ayant entrepris l'*Inventaire analytique des procès-verbaux du conseil de commerce*, Pierre Bonnassieux élaborait le plan d'un important ouvrage sur l'histoire de l'industrie et du commerce de la France au XVIII^e siècle quand la mort le surprit, le 3 mai 1895 (seuls quelques chapitres paraîtront sous forme de brochures)⁴⁰⁶. Le couple a quatre enfants, deux garçons et deux filles : Maurice (né en 1878, mort en 1881), Marcel (né en 1880), Anne (née en 1884), Marie (née en 1889, morte en 1899).

Le palais des Tuileries a été incendié par les Communards le 23 mai 1871 sur le coup de midi, destruction programmée dès les premiers jours de l'émeute. Pour l'aiguillonner à ruiner « la demeure maudite », le « peuple de Paris » fut convié « à faire la fête dans les ors des tyrans ». Le chef fédéré Bergeret qui, avec son état-major, occupait les lieux déclarait à qui voulait l'entendre : « Quand je quitterai les Tuileries, les Tuileries seront en cendres... » D'abord, il n'est question que de reconstruction. Des pétitions et des requêtes circulent dans ce sens. L'ancien préfet Haussmann, les architectes Lefuel et Viollet-le-Duc proposent de ne conserver que la partie centrale du corps de logis, autour du pavillon de l'Horloge. Cette restitution, limitée par les pavillons du Théâtre et de Bullant, conduit à la destruction de la Petite-Galerie et de la galerie des Machines assurant la liaison avec les pavillons de Flore, au nord, de Marsan, au sud (bord de Seine), presque intacts. De 1871 à

⁴⁰³ - Pierre Bonnassieux, *De la réunion de Lyon à la France*, Paris, Champion, 1876. In-8° (257 pages).

⁴⁰⁴ - Les œuvres de Pierre Bonnassieux figurent notamment à l'inventaire de la bibliothèque de l'Institut de France, à Paris.

⁴⁰⁵ - Pierre Bonnassieux, *Les Grandes Compagnies de commerce – Étude pour servir à l'histoire de la colonisation*, Paris, Plon, 1892, In-8°, 562 pages.

⁴⁰⁶ - Pierre Bonnassieux était aussi secrétaire de la Société de l'histoire de Paris.

1876, sont entrepris les importants travaux d'aménagement et d'embellissement de ces deux bâtiments.

Le 29 mars 1876, sur la proposition de l'architecte Hector Lefuel, son confrère de l'Institut, Bonnassieux est chargé par la direction des Bâtiments civils de la décoration du fronton couronnant le pavillon de Marsan⁴⁰⁷. L'œuvre monumentale surplombe de quarante-trois mètres le jardin des Tuileries, côté Seine. L'artiste est libre de choisir son sujet, la demande de Lefuel se résumant à « un groupe de trois figures, d'un bon effet et d'une silhouette nette et vigoureuse ». L'éloignement aérien du motif, donc son angle de vue, ne permettant pas au passant d'en saisir aisément les proportions, à fortiori les détails, il revient à l'artiste d'harmoniser, de corriger la vision d'ensemble. Par ailleurs, le bâtiment concerné, divisé en quatre étages, n'ayant pas encore d'affectation précise, le sculpteur peut craindre un contresens d'identification. L'hésitation de Bonnassieux donne lieu à une quinzaine d'études allégoriques, historiques et politiques. *L'Enlèvement de Psyché par les Amours*, favori de certains journaux, est écarté au motif de « légèreté » par la commission d'agrément. Finalement, *Le Sage accueillant la Vérité et repoussant l'Erreur* prend plus sobrement place au sommet d'un arc mouluré, face à la longue perspective triomphale des Champs-Élysées. Cette version est agréée par Édouard Turquet, secrétaire d'État aux Beaux-Arts.

Les débats s'éternisèrent en tergiversations. Finalement, en 1879, la Chambre des députés opte pour la destruction pure et simple. Les ruines noircies sont rasées en 1883⁴⁰⁸.

L'Exposition universelle de 1878, inaugurée le 1^{er} mai par Mac-Mahon, ne semble pas avoir laissé de traces significatives dans la vie de Jean Bonnassieux qui n'a sans doute pas manqué d'être au nombre de ses visiteurs. Comment n'aurait-il pas voulu voir l'énorme tête de la statue de *La Liberté éclairant le Monde* réalisée par Frédéric Bartholdi offerte aux États-Unis d'Amérique ? Elle trônait devant l'immense « Palais du Champ-de-Mars » (détruit peu après). La grande attraction de l'exposition fut le *Grand-Captif*, ballon de 35 000 m³ réalisé par l'inventeur Pierre Giffard, élevant sa vaste nacelle d'osier tressé à 500 mètres au-dessus du jardin des Tuileries. Comme 36 000 passagers, Sarah Bernhardt s'y hasarda et se déclara enthousiaste ! L'affreux « palais du Trocadéro », sur la colline de Chaillot, dont les deux étranges minarets lui donnaient, dit-on, la silhouette d'un *immense bonnet d'âne* fut démoli en 1937.

En 1879, Jean Bonnassieux publie, à Paris, chez l'éditeur Firmin-Didot et C^{ie}, 56 rue Jacob (VI^e arrondissement), sous le titre : *Douze statues de la Vierge*, ses meilleures œuvres mariales, gravées par MM. Adolphe Audibrant et Henri-Joseph Dubouchet « accompagnées d'un texte indiquant le nom et la date de ces statues ainsi que leur matière, leurs dimensions et le lieu où elles se trouvent ». Cette iconographie d'environ 100 pages, reliée en toile, format in-quarto, tirée à cinq cents exemplaires numérotés, avec quatorze illustrations d'une grande finesse, en noir et blanc, est éreintée par la critique qui y voit un « catalogue de bondieuseries ». De fait, elle connaît un piètre succès de librairie⁴⁰⁹. Le premier exemplaire est envoyé au pape Léon XIII, les deux suivants au cardinal Donnet, archevêque de Paris, et à son coadjuteur M^{gr} de La Bouillerie⁴¹⁰.

L'avant-propos est une présentation de l'ouvrage par son auteur :

⁴⁰⁷ - L'architecte Victor Lefuel (1810-1881) a été chargé, entre 1854 et 1857, de poursuivre les travaux de raccordement du *Louvre* aux *Tuileries* en modifiant les plans initiaux de Visconti (1791-1853). On lui a reproché d'en avoir alourdi la décoration avec des motifs imposants empruntés à la Renaissance et au XVII^e siècle. Il reconstruisit les *pavillons des guichets du Carrousel* et le *pavillon de Marsan* dans le même esprit d'opulence et d'éclectisme. Le pavillon de Marsan doit son nom à la comtesse de Marsan, Marie-Louise de Rohan, fille du prince de Rohan-Soubise. Elle était veuve de Charles de Lorraine, comte de Marsan, décédé à vingt-deux ans, sans postérité. Dans ce pavillon, la comtesse de Marsan occupa les fonctions de gouvernante des Enfants de France, notamment des futurs rois Louis XVI et Louis XVIII. Elle décéda en 1803, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

⁴⁰⁸ - Actuellement, certains envisagent cette reconstruction...

⁴⁰⁹ - Il n'empêche que sur le marché des bouquinistes internationaux, elle est actuellement évaluée entre 180 et 200 euros.

⁴¹⁰ - L'exemplaire (FA.54.4) conservé à la BNF, Estampes et photographies, site Richelieu, est dédié de la main de l'auteur : à *Monsieur E. Gatteaux, Membre de l'Institut, doyen des Enfants d'Apollon. Hommage de son tout dévoué et très reconnaissant Bonnassieux.*

Ce n'est pas sans de longues réflexions que l'auteur s'est décidé à faire paraître cette petite collection, dans un temps si peu favorable à ces sortes de sujets ; mais de hautes influences ont enfin vaincu ses dernières hésitations.

L'auteur, d'ailleurs, est aussi loin de se complaire dans son œuvre que de la donner pour exemple ou pour modèle ; son unique pensée est de montrer, une fois de plus, que la Vierge avec l'Enfant Jésus constitue le programme inépuisable et le plus heureux qu'un artiste puisse désirer.

Ces douze statues, gravées très simplement et sans prétention, sont offertes de même au public.

L'auteur ne se fait aucune illusion sur l'accueil qui les attend ; il espère seulement le suffrage de quelques esprits familiers avec ce genre d'ouvrage et disposés à tenir compte de toute tentative sérieuse, comme de tout effort vers le bien.

L'un de ses vieux amis lui écrit de Rome :

« J'ai lu, cher ami, des comptes rendus sur votre album des Vierges. Les critiques sont quelquefois bien maladroites et à l'antipode du vrai.

« Vous avez justement compris que la beauté physique de la Sainte Vierge ne devait être qu'un reflet de la beauté morale d'une créature préservée de toute éternité. Certes, vos statues sont belles, mais elles ne font penser à rien de ce qu'éveille la beauté humaine à laquelle s'attachent peintres et statuaires, sauf de vieilles et rares exceptions. C'est là leur mérite et le vôtre. Vous cherchez et trouvez la beauté qui rend la prière plus confiante peut-être, mais aussi pure que celle qu'inspire le Crucifix. »

Toujours en 1879, Jean Bonnassieux réalise la statue en bois de *sainte Claire* placée dans l'église des Missions étrangères, 120 rue du Bac, à Paris.

À l'ami, Pierre Bonirote, d'un an son cadet, qui se lamente de vieillir, Bonnassieux répond sagement (Lettre, jeudi 16 décembre 1880) :

« Chaque jour qui passe nous amène quelque nouvelle amertume. Nous le savons nous deux par une longue expérience, mais le travail fait tout oublier. Travaillons. Ne te plains pas surtout ; se plaindre est une ingratitude. Ne devons-nous pas à notre profession les joies les plus délicates et les plus pures que nous n'échangerions pas contre les jouissances matérielles de ceux qu'on appelle les heureux (les nantis) de ce monde ? J'estime ces heureux très malheureux. Les arts qui ont charmé notre jeunesse consoleront nos vieux jours... »

Travaillons ! *Laborare est orare* : « Le travail est une prière... »

Jean Bonnassieux fait sienne la devise des moines bénédictins : *Ora et labora* (Prière et travail).

Cette « amertume » sans fin, évoquée par le statuaire, n'est vraisemblablement pas le seul fait de déboires physiques causés par la vieillesse, elle doit aussi faire référence à la réforme scolaire initiée par le ministre de l'Instruction publique Jules Ferry. L'accession de Jules Grévy à la présidence de la République, le 30 janvier 1879, instaure une « république opportuniste » avec l'arrivée au gouvernement, cumulant présidence du Conseil et Instruction publique, de l'avocat Jules Ferry, républicain passionné, positiviste, libre penseur et ardent anticlérical. D'emblée, le Jurassien entend anéantir les privilèges accordés à l'Église par la loi Falloux, du 15 mars 1830. Curieusement, il va se heurter au sénat républicain, notamment à Jules Simon, d'avis que le fameux *article 7* écartant les congrégations de l'enseignement supérieur, est « inutile, dangereux et souverainement impolitique ». Le 19 mars 1880, un projet de loi stipule que la Compagnie de Jésus (Jésuites) « devra être dissoute et dispersée dans les trois mois et que les autres congrégations auront trois mois pour déposer une demande régulière d'autorisation... » Il s'ensuit les expulsions spectaculaires auxquelles répugnent de nombreux magistrats. La loi du 28 mars 1882 proclame la gratuité de l'école laïque, l'obligation d'une scolarité sanctionnée par un « certificat d'études primaires ». Sans leçons de catéchisme.

Le 20 octobre 1881, Jean Bonnassieux est chargé de suppléer Augustin Dumont dans ses fonctions de « professeur de sculpture, chef d'atelier à l'École nationale et spéciale des beaux-arts⁴¹¹ ».

⁴¹¹ - Âgé de quatre-vingts ans, malade, Dumont meurt le 21 février 1884

« Je suis professeur à l'École des beaux-arts ! M. Dumont, après s'être entendu avec l'administration, m'a proposé pour le suppléer et Jules Ferry m'a nommé sans que je l'eusse désiré. Je me trouve ainsi à la tête d'un atelier de quarante-cinq élèves (âgés) de 15 à 30 ans. C'est une rude tâche à mon âge (71 ans). Le nouveau ministre des Beaux-Arts veut supprimer les ateliers. Cette mesure qui froisse de grands et sérieux intérêts, ne me chagrine point personnellement. J'en suis au troisième mois de professorat et je sens que je m'attache à ces jeunes gens qui sont très bien pour moi, mais cela me fait perdre beaucoup de temps et il ne m'en reste guère pour mes travaux. Si, d'ailleurs, je ne réussis pas, si mes travaux et ma santé en souffrent trop, je saurais me démettre de cette fonction, tout honorable qu'elle soit (Lettre à Pierre Bonirote, le jeudi 5 janvier 1882). »

Moins de deux ans plus tard, le 22 décembre 1885, Bonnassieux donne effectivement sa démission « pour raisons de santé ».

Cette même année 1881, Jean Bonnassieux pose assis, le bras droit nonchalamment appuyé sur le dossier d'un siège de style, pour son ami le peintre Romain Cazes qui mourra quelques mois plus tard à Saint-Gaudens⁴¹². Le port de barbe est le même que sur le portrait de 1838, hormis que le poil de barbe est grisonnant, quoique le cheveu soit toujours abondant et brun. Il est en habit, redingote, gilet et pantalon de satin. Son regard abrité sous des sourcils broussailleux et noirs est souriant. La silhouette a un peu forci, l'homme est resté le même.

Toujours en 1881, sortent de l'atelier de la rue Saint-Simon, la statue en marbre blanc d'une *Vierge Mère* pour l'église de Saint-Cyr-au-Mont-d'Or (Rhône) et le buste fin et expressif, toujours en marbre blanc, de *Legendre-Héral* pour le musée Saint-Pierre de Lyon. Le statuaire, exigeant quant à l'effort et sensible à la poésie, reçoit une gerbe de vers de M^{me} la duchesse d'Uzès, son ancienne élève qui bat sa coulpe (Lettre du 12 octobre 1881, extraits) :

...
*J'ai bien peu travaillé, c'est ennuyé à dire,
Mais ce n'est pas ma faute, il ne faut pas sourire ;
Venez voir mes efforts, j'en ai la tête en feu.
J'ai l'ambition de faire un buste... C'est trop peu.
Non, la tête et les bras et les jambes entières,
Puis-je en venir à bout, maître, sans vos lumières.*
...

En 1882, commandée par la Ville de Paris (12 000 francs), une *Vierge Mère*, en marbre statuaire d'Italie (hauteur : 1,75 mètre), est installée en élévation dans la chapelle axiale de la Vierge dans l'église Saint-François-Xavier, à Paris. Elle est éclairée « par un jour mystérieux venant d'en haut », lumière zénithale issue d'un lanterneau. Une « répétition » de cette œuvre, en terre cuite celle-là, est réalisée en 1886, pour l'église Saint-Pierre, à Villefranche (Rhône). Une autre encore, en bronze, va à Villers-Bocage (Calvados). Enfin, une réplique, en pierre (hauteur : 1,70 mètre), d'abord destinée à l'église d'Amplepuis (Rhône), est donnée à la Maison des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul (rue Jenner, à Paris, proche de l'hôpital La Pitié-La Salpêtrière), pour l'inauguration de la crèche.

Toujours en 1882, Jean Bonnassieux réalise la statue en marbre de M^{sr} Paul Guérin (décédé en 1877) pour la cathédrale de Langres et le buste en bronze de M. Auguste Le Prévost (1787-1859), géologue, philologue, archéologue et historien, inaugurée le 30 juin 1883 à Bernay (Eure)⁴¹³. Le 16 juin 1883, à l'initiative du père Vincent-de-Paul Bailly de la congrégation des Assomptionnistes,

⁴¹² - Romain Cazes (1810-1881), élève d'Ingres qui a longtemps exposé au Salon de Paris et décoré le théâtre de Naples. On lui doit des fresques dans plusieurs églises de Paris dont Notre-Dame, La Trinité (IX^e arrondissement), Saint-François-Xavier (VII^e arrondissement).

⁴¹³ - À lire la chronique, M^{sr} Guérin fut un prélat très estimé dans son diocèse de Langres. Ses funérailles, en 1871, furent célébrées dans une grande ferveur populaire. Le chanoine Couturier à qui l'on doit près de six cents morceaux de musique sacrée avait composé une grande messe de Requiem pour la circonstance. Un ensemble vocal et instrumental contemporain, la *Schola Sainte-Cécile*, a enregistré le *De profundis* de cet office funèbre.

paraît *La Croix*, premier grand quotidien catholique (mensuel depuis 1880). Moyennant « un sou », le sculpteur est l'un de ses lecteurs assidus.

Cette année-là, il a connu le bonheur d'être grand-père d'un petit-fils, héritier du nom, Marcel-Marie, fils de Pierre et Hélène, né le 14 septembre à Versailles (alors chef-lieu du département de Seine-et-Oise). Il en est aussi le parrain.

Les œuvres à thèmes religieux se succèdent, toujours traitées dans la simplicité du rayonnement de la foi : bas-reliefs en terre cuite pour la vieille église Saint-Médard du Tremblay-en-France, près de Gonesse (Seine-et-Oise) : *L'Adoration des Bergers* (0,75 x 1,45 mètre) *La Fuite en Égypte* (0,75 x 1,10 mètre)⁴¹⁴ ; groupe en marbre d'Italie de *sainte Anne instruisant la Vierge*, destiné à l'église de la Madeleine, à Tarare. Dans le même matériau, il réalise, entre 1882 et 1887, l'orant du *Cardinal Pie*, évêque de Poitiers⁴¹⁵ et le buste de *M^{sr} Gay*⁴¹⁶.

Le dimanche 19 janvier 1884, à l'opéra-comique qui affiche « complet », Jean Bonnassieux assiste à la première de *Manon*, œuvre de son compatriote forézien Jules Massenet (1842-1912), avec, dans le rôle-titre, la cantatrice Marie Heilbron⁴¹⁷. Promue opéra, *Manon* assure le plus vif et durable succès du compositeur stéphanois.

En février 1884, *la Diana*⁴¹⁸ sollicite Bonnassieux pour la statue en bronze de *Victor de Laprade*, fils d'un médecin de Montbrison récemment décédé⁴¹⁹. Le poète forézien, d'inspiration lamartinienne et chrétienne qui dans *Pernette* (1868) a célébré les terres des Hautes-Chaumes (monts du Forez)⁴²⁰, est représenté debout, en habit d'époque, sans le moindre artifice de draperie flottante qui lui eût facilité la tâche, légèrement appuyé de la main droite sur un cippe, l'autre main tenant quelques feuillets. Barbu et chauve, il tourne sur le côté sa « tête de poète inspiré, si dédaigneux des petites gens qui composent la vie humaine, dont les yeux vont chercher, bien au-delà des étroits horizons d'ici-bas, l'idéal dont son âme avait soif..., beauté sublime⁴²¹ ». L'effigie (hauteur : 2,59 mètres), effectivement commandée en 1886, dressée dans le jardin d'Allard à Montbrison (Loire), est inaugurée le dimanche 17 juin 1888. Une souscription publique a collecté 18 000 francs-or. Jean Bonnassieux qui séjourne à Panissières assiste aux cérémonies de l'inauguration : messe solennelle à la collégiale Notre-Dame-d'Espérance, banquet de cent couverts à l'hôtel de ville, présidé par le comte de Poncins, président de la Diana, en présence des édiles et du poète François Coppée, successeur de Victor de Laprade à l'Académie française. Ensuite, précédées par l'*Harmonie Montbrisonnaise*, les personnalités se rendent en cortège jusqu'au jardin d'Allard pour découvrir la statue. Jean Bonnassieux profite de son passage dans la capitale du Forez pour aller voir, à l'église Saint-Pierre, la copie de sa *Vierge Mère* dont l'original est à Feurs. Il confie au curé, le chanoine Ollagnier : « qu'il l'approuve comme étant bien son œuvre... »

⁴¹⁴ - Ces deux bas-reliefs ont fait l'objet d'un classement au titre des Monuments historiques le 20 février 1915. Par la suite, à cause de l'humidité des murs sur lesquels ils sont apposés, ils se sont recouverts d'une couche de 1 à 2 millimètres d'épaisseur de sulfate de calcium cristallisé, en sorte que la signature avait disparu et que les contemporains ignoraient le nom du sculpteur. Récemment, des travaux de restauration de l'église Saint-Médard ont permis le nettoyage des bas-reliefs et rappelé qu'ils étaient l'œuvre de Jean Bonnassieux.

⁴¹⁵ - Louis-Édouard Pie (1815-1880), élevé au rang de cardinal par le pape Léon XIII le 12 mai 1879. On lui prête cette phrase lapidaire : « La France sera catholique ou ne sera pas ! » Le modèle en plâtre a été donné au musée de Chartres, en 1892, par Louis Armagnac.

⁴¹⁶ - Charles-Louis Gay, évêque d'Anthédon (ville de Palestine sur les bords de la Méditerranée), ancien auxiliaire du cardinal Pie, à Poitiers. Il est l'auteur de plusieurs livres religieux dont *Direction spirituelle*, suite de lettres, éditeur Oudin, Paris, 1906.

⁴¹⁷ - Opéra en cinq actes, livret d'Henri Meilhac et Philippe Gille, d'après le roman de l'abbé Prévost. Marie Heilbron qui, à lire la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1879 (p. 460-468), ne semble pas avoir été une grande cantatrice, meurt en 1886.

⁴¹⁸ - La Diana, société historique et archéologique du Forez, dont le siège est à Montbrison (Loire), a été fondée en 1862 par le duc de Persigny, ministre de Napoléon III.

⁴¹⁹ - Victor Richard de Laprade (1812-1883), auteur de plusieurs ouvrages de poésie : *Odes et poèmes*, *Poèmes évangéliques...*, fut élu à l'Académie française en 1858.

⁴²⁰ - *Pernette*, suite de poèmes sur l'invasion de 1814 s'appuie sur un ancien chant rustique forézien. L'œuvre met en scène deux jeunes héros amoureux, Pernette et Pierre.

⁴²¹ - Chanoine Jean Reure, *Jean Bonnassieux, sculpteur forézien...*, op. cit., p. 22.

En 1883 et 1884 naissent sous le ciseau du statuaire : *L'Amour bandant les yeux à la vérité*, petit groupe de deux angelots en marbre, « d'une fraîcheur et d'une grâce exquise », que le sculpteur surnommait « colin-maillard », pour M. Terrat, professeur à l'université catholique de Paris⁴²² ; deux bustes en marbre blanc du *Général Morin*, l'un pour l'Institut de France, à Paris, l'autre, plus grand, pour le Conservatoire national des arts et métiers de Paris⁴²³. Sont aussi modelés dans la glaise (terre cuite) trois membres d'une même famille : le marquis *Auguste-Henri-Édouard de Queux Saint-Hilaire* (philologue), son épouse et leur fils⁴²⁴.

L'âge ne modifie en rien l'ardeur au travail, la passion de Jean Bonnassieux pour son art. Année après année, infatigable, le statuaire accumule les commandes. Toutes, directement ou indirectement, sont marquées du sceau de la religion catholique :

1885 : monument funéraire, en marbre, de *M^{gr} de la Bouillierie*, soit un buste colossal ; haut relief (*la Théologie, la Poésie, la Philosophie*) et trois bas-reliefs (*L'évêque méditant, Saint Thomas d'Aquin, Saint Pierre*) pour la cathédrale Saint-André de Bordeaux.

1886 : Bustes en marbre de *M^{gr} Charles Gay*, évêque d'Anthédon, vieille cité palestinienne, près de Gaza.

1887 : *Magnificat*, Vierge en bronze (hauteur : 1,23 mètre) destinée à l'église parisienne de Saint-Thomas d'Aquin (VII^e arrondissement), à Paris. Elle fait pendant à une réplique du *Sacré-Cœur* réalisée quelques années auparavant.

1889 : *Vierge à la colombe*, statue en pierre pour le couvent des Oiseaux, à Paris. L'ancienne prison au temps de la Terreur, d'où sont partis pour l'échafaud plusieurs aristocrates (M^{me} de Chimay, le duc de Clermont-Tonnerre, la comtesse de Gramont, dame d'atours de la reine Marie-Antoinette...). Acquisée, le 14 avril 1824, par la Congrégation de Notre-Dame, laquelle est définitivement fermée en 1904, la loi du 7 juillet de cette année-là interdisant désormais ces communautés religieuses.

1890 : Outre la sépulture de ses parents au cimetière de Panissières, réalisée en marbre d'Italie, Bonnassieux sculpte le buste en marbre (haut de 0,65 mètre) du commissaire-priseur *Louis-Félix Levaigneur* (1815-1889) pour son tombeau au cimetière parisien du Père-Lachaise.

Entretemps, Jean Bonnassieux n'est sans doute pas resté insensible à l'aventure boulangiste, comme beaucoup lassé des errements, des compromissions, des scandales d'une république hésitante et partisane (celui de la vente de décorations, celui de la Compagnie constituée par Ferdinand de Lesseps et Gustave Eiffel pour creuser le canal de Panama, ruinant des milliers de petits porteurs). Le « général Revanche », Georges Boulanger de Montigni, nommé ministre de la Guerre (cabinet Freycinet), est un irrésistible séducteur. Le 14 juillet 1886, à la revue de Longchamp, son allure avantageuse, son bicorne à plumes blanches incliné sur l'oreille, sa barbe blonde et *Tunis* son cheval noir font sensation, au point que son accession au pouvoir suprême semble inéluctable. En gare de Lyon, ses partisans retardent son départ à Clermont-Ferrand, nommé à la tête du 13^e corps d'armée⁴²⁵. En 1888, Boulanger, au faite de sa popularité, se présente à cinq élections partielles, chaque fois plébiscité. En janvier 1889, élu à Paris, il s'apprête à marcher sur l'Élysée pour y prendre le pouvoir. Par un habile sursaut, d'autant que l'autre n'est guère téméraire et follement amoureux de M^{me} de Bonnemain, le ministre de l'Intérieur, Jean Constans, parvient à discréditer le général, le forçant à l'exil. Boulanger rejoindra sa maîtresse, morte tuberculeuse, en se suicidant sur sa tombe, à Bruxelles (cimetière d'Ixelles). « Mort en sous-lieutenant » grincera Georges Clémenceau qui l'avait amené au pouvoir.

⁴²² - Un exemplaire en terre cuite de ce groupe a figuré à l'Exposition centennale de 1900 (n° 1 483).

⁴²³ - On doit au général et physicien Arthur Morin (1795-1880), professeur de mécanique appliquée au Conservatoire national des arts et métiers (Paris), membre de l'Académie des sciences (section mécanique) en 1844, un appareil expérimental qui permet d'étudier les lois de la chute libre des corps améliorant la *machine d'Atwood* (1784).

⁴²⁴ - Le marquis de Queux Saint-Hilaire (fils) a fait don au musée du Louvre (1892) de deux tableaux du peintre hollandais Piéter Cornélisz van Slingelandt : *Saint Jérôme* (1656) et *Sainte Madeleine* (1657).

⁴²⁵ - Bonnassieux suit dans la presse l'incursion du général Boulanger en Forez à l'occasion de grandes manœuvres militaires, à l'automne de 1887. Roger Briand, "Le général Boulanger en pays forézien...", *Village de Forez*, numéro spécial, supplément aux n°s 79-80, Montbrison, 1999.

À son habitude, Jean Bonnassieux n'a laissé aucun commentaire à ce sujet...

L'année 1889 est marquée, à Paris, par une exposition grandiose célébrant le centenaire de la Révolution. Ouverte le 3 mai, date anniversaire de la première réunion des états généraux à Versailles, elle a pour cadre les bords de la Seine entre l'actuel pont Alexandre-III et le pont d'Iéna. Les monarchies étrangères, de même que les royalistes et les cléricaux français, bourent la cérémonie inaugurale, n'entendant pas s'associer « à de tristes souvenirs ». Tout porte à croire que Jean Bonnassieux, en mémoire de son grand-père et par conviction idéologique, prône cette opposition de principe. La magie de la « fée électricité » s'impose le soir venu, allumant des milliers de lampes à arc ou à incandescence, jusqu'alors inconnues du public. Les visiteurs écarquillent les yeux devant les fontaines ou les cascades aux eaux multicolores et lumineuses. Autre vedette d'importance, l'extraordinaire tour de Gustave Eiffel dont l'audacieuse charpente métallique rivetée s'élance à trois cents mètres au-dessus de l'esplanade du Champ-de-Mars et aussi l'immense galerie des machines : longueur 420 mètres, largeur 115 mètres, hauteur 45 mètres.

Cédant à la curiosité, fin juin, le « sculpteur de Madones » visite l'exposition en famille. Sans s'épancher en commentaires, il examine les groupes allégoriques présentés parmi d'exubérantes plantes vertes exotiques. L'un d'eux s'intitule, en toute simplicité : *La Ville de Paris sur son vaisseau entourée de la Science, de l'Industrie, de l'Agriculture et de l'Art, éclaire le monde de son flambeau et foule aux pieds l'ignorance et la routine*. Il s'intéresse aussi aux démonstrations des outils pneumatiques à percussion, tellement plus rapides que le seul couple marteau-ciseau pour tailler la pierre, mais tellement moins sensibles !

L'exposition ferme ses portes le 9 novembre, après avoir accueilli quelque trois millions de visiteurs. Au bilan, la France abandonne le complexe du vaincu qui, dans la foulée, adopte une loi instituant un service militaire universel de trois ans.

Jean Bonnassieux n'a pas laissé d'appréciation sur la fameuse tour parisienne que des protestataires, nombre d'intellectuels, trouvent « vertigineusement ridicule ». Une pétition circule visant à son élimination, car : « Elle projette sur la ville comme une tache d'encre, l'ombre odieuse de l'odieuse colonne de tôle boulonnée... » Parmi les signataires figurent, entre autres, le peintre Meissonnier, le musicien Gounod, les écrivains Dumas fils et Maupassant, les poètes Coppée et Sully Prud'homme⁴²⁶. Aucun sculpteur.

À la demande de sa famille qu'il fréquente depuis ses « années romaines », le statuaire forézien exécute, en 1890, une réduction en marbre du grand buste de *M^{gr} de La Bonillière* (1810-1882) ornant le caveau de l'évêque de Carcassonne.

Le 12 novembre de cette année-là, portant un toast à l'honneur de l'escadre française en Méditerranée, le cardinal Lavigerie, archevêque d'Alger, convie les catholiques à se placer « sans arrière-pensée » sous l'égide de la République et d'entonner (ou de faire jouer) la *Marseillaise*. Donnant, donnant, le fougueux « Primat d'Afrique » avait, en sous-main, négocié des subventions gouvernementales pour ses écoles confessionnelles. Les réactions à cet « appel » ne se firent pas attendre : violentes. Le clergé français avec à sa tête M^{gr} Freppel, évêque d'Angers, s'affirme résolument contre toute « collaboration » avec « les bourreaux du Christ » et la « franc-maçonnerie, fille aînée de Satan ». Bientôt, dans son encyclique du 16 février 1891, *Rerum Novarum*, le pape Léon XIII proclame officiellement la doctrine sociale de l'Eglise. En 1892, la lettre papale *Au milieu des sollicitudes* pousse les fidèles à rallier le régime républicain en tant que pouvoir légitime car, dit-il, « en France, la cause royaliste est perdue pour longtemps et il est nécessaire de maintenir la neutralité politique ». Le 3 mai suivant, dans une lettre aux cardinaux français, le pape leur conseille d'accepter « le pouvoir constitué... pouvoir venu de Dieu ». Déjà, Léon Gambetta était d'avis qu'il fallait mener une politique de réconciliation et d'union nationale. Il faudra le temps des « je t'aime, moi non plus »...

Depuis deux années le Père Moïse, de l'ordre des Capucins, réclame à Jean Bonnassieux l'effigie de *saint François d'Assise* pour l'antique cathédrale Saint-Jean, à Lyon. Le statuaire se fait tirer

⁴²⁶ - La plupart reviendront sur leur jugement initial...

l'oreille, trouvant trop sombre l'emplacement assigné à cette statue. Revoilà, l'architecte diocésain de la ville, le rassure qui lui en promet d'apporter « le rayon de lumière devant éclairer la tête ». Commencé en février 1891, le *Poverello* des *Fioretti* prend place dans l'église primatiale au printemps de 1892. Signe de sa lassitude, le statuaire a demandé au praticien une ébauche au plus près. Le saint, tête inclinée, regard en extase est représenté pieds nus, vêtu de la robe de bure monacale, ceinturée d'une corde de chanvre à nœuds. Les bras haut croisés sur la poitrine, sa main droite empoigne une simple croix. Le modèle, statuette en terre cuite, est aujourd'hui exposé au musée d'Orsay, à Paris.

C'est sa dernière statue.



Modèle terre cuite – musée d'Orsay
Saint François d'Assise : *Il Poverello*...

Les dernières décennies du XIX^e siècle sont marquées par une ouverture de l'art, en général, de la sculpture, en particulier, avec la recherche de l'expression corporelle évoquant intrinsèquement les sentiments humains. Le principal instigateur de cette innovation dans le mode figuratif qui rejette la tutelle académique est Auguste Rodin (1840-1917). Si *l'Homme au nez cassé* est refusé au Salon de 1865, *L'Âge d'airain* (1877) marque le début de sa carrière. Dès lors, Rodin bénéficie de commandes officielles, notamment celle du fameux groupe des *Bourgeois de Calais* (commandé en 1885, exposé en plâtre en 1889, installé en bronze, à Calais, en 1895).

La vague de contestation de la sculpture néoclassique, la sienne, n'est pas sans inquiéter Jean Bonnassieux. Le statuaire a compris qu'elle finira par l'emporter. Lui sera démodé, rejeté, déchu. Simultanément, ses quatre-vingt et une années d'existence lui pèsent, moralement et physiquement. La vieillesse qui, jusqu'alors, l'avait épargné de déchéances, survient avec son lot d'angoisses et d'abandons. Jour après jour, il sombre dans la mélancolie : « J'ai tout donné, maintenant je suis usé... » Conscient du temps compté, il répond à ses clients, encore nombreux : « Bien sûr, j'essaierai de vous donner satisfaction, à la condition que Dieu me prête vie ! »

Le 20 mars 1892, son unique sœur cadette, Pierrette, meurt à Panissières. Restée célibataire, elle était âgée de soixante-cinq ans.

Mai est revenu avec son décor floral renaissant. En cet après-midi ensoleillé, s'appuyant sur sa canne d'acajou à pommeau d'argent, Jean Bonnassieux gagne d'un pas lent le jardin des Tuileries, sur l'autre rive de la Seine. Tout de noir vêtu. Cette promenade en solitaire lui est coutumière, l'occasion d'une introspection, de souvenirs, de retrouvailles avec des ombres chères. Les arbres séculaires l'y incitent avec un concert de chants d'oiseaux dans la primeur de leurs vertes frondaisons. Quelques moineaux sautillent frileusement sur le sable de l'allée, picorant les miettes de pain puisées dans la poche de son veston.

Perdu dans ses pensées, il somnole et sursaute d'un élan patriotique quand lui parviennent les flonflons d'un orphéon jouant une marche militaire revancharde : *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine...*⁴²⁷ Déjà, le soleil décline vers les Champs-Élysées. L'ombre allongée d'un arbre l'enveloppe inopinément de sa fraîcheur. Il frissonne.

À grand-peine, Jean Bonnassieux a regagné son domicile. La nuit sera mauvaise, agitée. Oppressé par la bronchite, il respire avec peine, transpire et grelotte de fièvre. Au matin, le médecin de famille se veut rassurant : « Ce n'est qu'un refroidissement... Rien de grave. » Lui n'en croit rien. Son corps amaigri, vidé d'énergie, est en mal de vivre. Haussant les épaules, il esquisse un vague sourire complice. Le lendemain, il déclare à ses enfants vouloir mettre de l'ordre dans ses affaires : « Il n'est que temps... »

Ses forces déclinent jour après jour. Le malade se traîne du lit au fauteuil proche, du fauteuil au lit, maudissant son « grand embarras ».

Le dimanche 25 mai, il ne peut pas se rendre à l'église Sainte-Clotilde⁴²⁸ pour assister à la première communion de son petit-fils, Jules Armagnac. Navré, il dit à l'enfant qu'il récitera le rosaire à son intention tout le temps de la messe et de lui montrer son inséparable chapelet. À l'heure du déjeuner qui réunit sa petite famille, il se met à table, sans appétit. Bientôt, pris de vertiges, il regagne sa chambre : « Continuez sans moi, cette bien belle fête... »

La nuit suivante, Jean Bonnassieux est atteint d'une congestion pulmonaire, ultime mal contre lequel la médecine de l'époque s'avoue impuissante. Au matin, l'abbé Lombard de Saint-Thomas-d'Aquin lui apporte l'extrême-onction (sacrement des malades). Ce prêtre ne relève pas de sa paroisse, mais le moribond le connaît et l'estime depuis qu'il a travaillé pour son sanctuaire. Avec une infinie dévotion il reçoit l'eucharistie. Prolongée par une constitution robuste, l'agonie n'en finit pas, parfois entrecoupée de propos inintelligibles ou incohérents. À plusieurs reprises, il répète d'une voix éteinte : « Je souffre bien, je ne savais pas qu'il était si difficile de mourir. » Ses lèvres frémissantes semblent murmurer des prières.

Entouré des siens, enfants et petits-enfants, le « sculpteur de Madones » s'éteint le vendredi 3 juin 1892, à onze heures du matin : « n'abandonnant son ciseau que pour comparaître devant l'Éternelle Beauté (Chanoine Reure). »

Ses obsèques sont célébrées le 6 juin, lundi de Pentecôte. À midi sonnant le glas, une assistance nombreuse assiste à la messe de funérailles en la nouvelle église Sainte-Clotilde, sa récente paroisse⁴²⁹. Le porche est tendu d'amples tentures noires frangées d'argent, semées de larmes avec, dans un médaillon, la lettre *B*, également argentée⁴³⁰. Entourée d'une large bordure noire, le faire-part de décès énumère, en cursives, la longue liste des qualités et titres du statuaire⁴³¹ : *Membre de l'Institut,*

⁴²⁷ - "Alsace et Lorraine" (1871), paroles de Gaston Nazet, musique de Ben Tayoux.

⁴²⁸ - Première église néo-gothique construite à Paris au milieu du XIX^e siècle.

⁴²⁹ - Son projet remonte à la fin de la Restauration (16 février 1827) pour décongestionner l'église Saint-Thomas-d'Aquin. La construction de l'église Sainte-Clotilde, qui devait, à l'origine, être consacrée à saint Charles, fut d'abord confiée à l'architecte Jean-Nicolas Huyot (1780-1840). Délaissé, le projet fut remis à l'ordre du jour par le préfet de la Seine Rambuteau, en 1833, qui impose le retour au gothique. Il est alors confié à l'architecte d'origine allemande, François-Christian Gau (1790-1853), puis, après le décès de celui-ci (1853), à Théodore Ballu (architecte de l'église de la Sainte-Trinité, IX^e arrondissement). Elle est consacrée par le cardinal Morlot à sainte Clotilde, épouse de Clovis, roi des Francs, et à sainte Valère le 30 novembre 1857 après onze années de travaux. Le sanctuaire est érigé en basilique mineure par le pape Léon XIII, en 1896. Le buffet d'orgues (60 jeux) est d'abord tenu par César Franck (1857-1890).

⁴³⁰ - Les pompes funèbres sont ordonnancées par la Maison Henri de Borniol.

⁴³¹ - Les signataires du faire-part de décès (*Vous êtes prié d'assister aux Convoi, Service et enterrement*) sont : M. et M^{me} Pierre

membre de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, de l'Académie Royale des beaux-arts d'Anvers, de l'Académie des Lettres, Sciences et Arts de Lyon et de plusieurs autres Académies. Membre du Conseil Supérieur de l'École nationale des beaux-arts, Président d'Honneur de la Société Amicale des Foréziens, Ancien Président de la Société Académique des Enfants d'Apollon.

Au grand orgue de Cavaillé-Coll, le compositeur Gabriel Pierné, successeur de César Franck, fait résonner dans la haute nef ogivale les notes émouvantes des antiennes de la messe des morts : *Requiem aeternam dona eis Domine...* Le musicien n'a pas trente ans. Hier encore il était l'élève du stéphanois Jules Massenet⁴³².

Après la bénédiction finale, les chœurs entonnent l'antique *Salve Regina*⁴³³ :

*Salve Regina, Mater misericordiae ;
Vita dulcedo et spes nostra, salve.*

...

En cet instant, d'aucuns évoquent le long cortège silencieux des Madones nées du ciseau, de la foi et de l'amour filial de Jean Bonnassieux

Précédant une procession silencieuse, le sombre corbillard, tiré à deux chevaux caparaçonnés de noir, avance lentement jusqu'au lointain cimetière du Montparnasse⁴³⁴. Après quelques discours protocolaires⁴³⁵, une ultime bénédiction, le cercueil est descendu dans le caveau familial : « au milieu de la douleur des vieux amis qui pleuraient, l'un des meilleurs hommes qu'ils eussent connu » (Chanoine Reure).

Depuis plus de trente ans, l'attendait sa chère Lucile. Lui, savait où la retrouver ailleurs que dans la tombe...

Déjà, l'ère lumineuse des Madones était révolue.



Bonnassieux, Anne, Marie, Marcel, leurs enfants ; M. et M^{me} Armagnac, Jean, Jules, leurs enfants ; M. Eugène Bonnassieux, ses filles Joséphe et Jeanne Bonnassieux, M. et M^{me} Devillaine, M. et M^{me} Gourju et leurs filles, M. et M^{me} Favel et leur fils, frère, beau-frère, belle-sœur, neveux, nièces, petit-neveu, petites-nièces.

⁴³² - Henri-Constant-Gabriel Pierné (1863-1937) dirigera les Concerts Colonne de 1910 à 1937. Ce fameux organiste a laissé une œuvre importante de musique de chambre.

⁴³³ - Ce cantique aurait été composé par Adhémar du (ou de) Monteil, évêque du Puy-en-Velay de 1077 à 1098), avant qu'il lui soit permis de s'associer à la première croisade (1096-1099) : *Salut, ô Reine, Mère de miséricorde, / Notre vie, notre consolation, notre espoir, salut ! ...*

⁴³⁴ - Le tombeau de Jean Bonnassieux et de sa famille est situé dans la 16^e division, place n° 56 (tout au fond du cimetière quand on pénètre par l'entrée principale, boulevard Edgar-Quinet (concession 700 CC 1854). Sont inscrits sur le catafalque de pierre en très bon état de conservation les noms et mentions suivantes : face avant : *Jean Bonnassieux, statuaire, 1810-1892 ; Pierre Bonnassieux, archiviste aux Archives nationales, 1850-1895 ; François Bonnassieux, 1909-1991* – côté droit : *V^{me} Bonnassieux, née Salleron, 1855-1941 ; Jean-Noël Robert Bonnassieux, 1911-1922 ; Marie Bonnassieux, 1889-1899 ; Maurice Bonnassieux, 1878-1881* – côté gauche : *M^{me} Jean Bonnassieux, Madinier, 1827-1858 ; Jean Madinier, 1791-1854, Gabrielle Bonnassieux, née Gaullier, 1913-2008*. D'autres sculpteurs connus sont inhumés dans cette nécropole ouverte en 1824 : Frédéric Bartholdi, Paul Belmondo, Antoine Étex, Jean-Antoine Houdon, François Rude, Antoine Bourdelle, César ...

⁴³⁵ - MM. Paul Dubois, pour l'Académie des beaux-arts, M. Henry Havard, écrivain d'art, pour M. Léon Bourgeois, ministre de l'Instruction publique, et M. le D^r Henri Gonnard, pour la Société amicale des Foréziens, expriment tour à tour leur sympathie et leur émotion. Le discours du D^r Gonnard sera publié dans le *Mémorial de la Loire* du 11 juin 1892.

à la séance suivante de l'Académie des beaux-arts, son président, Paul Dubois⁴³⁶, prononce en ces termes l'éloge funèbre de Jean Bonnassieux⁴³⁷ :

Messieurs,

Pour la cinquième fois depuis le commencement de cette année (1892), l'Académie des beaux-arts se trouve cruellement frappée.

M. Bonnassieux, par son âge, était le doyen de la Section sculpture ; par la date de son élection, l'un des plus anciens de notre compagnie. Il en était aussi l'un des plus assidus, l'un des plus exacts à remplir ses devoirs d'académicien.

L'existence de cet artiste de conscience et de talent peut se résumer en deux mots : il a vécu jusqu'au dernier jour d'une robuste vieillesse dans le travail incessant de l'atelier, appliqué à la recherche et à la pratique des idées les plus hautes.

Né à Panissières (Loire), en 1810, Bonnassieux avait commencé ses études à Lyon, où il s'était lié avec Hippolyte Flandrin, puis il était venu compléter son éducation artistique à Paris. Il y suivait les leçons d'Auguste Dumont lorsqu'il obtint le prix de Rome en 1836. Très attaché à son maître qui avait beaucoup contribué à ses succès, ainsi qu'à M. Gatteaux, qui ne cessa de lui être utile, Bonnassieux avait voué à ces deux protecteurs une reconnaissance qui ne s'est jamais refroidie.

C'est à la villa Médicis qu'il exécuta la charmante figure de l'Amour coupant ses ailes, dont le marbre est au musée du Luxembourg, puis la belle figure de David.

De retour en France, Bonnassieux sculpte les bustes d'Ampère, de Ballanche, celui du Père Lacordaire qui est connu de tous ; la Jeanne Hachette du jardin du Luxembourg, la statue de la Méditation.

La ville de Lavour possède de lui une statue en bronze de Las Cases ; la ville de Lyon, un groupe représentant le Baptême du Christ.

En 1860, après huit années de travail, Bonnassieux assistait à l'inauguration de la statue colossale de Notre-Dame de France (haute de 16 mètres), élevée sur un rocher dans la ville du Puy-en-Velay.

Cette figure n'est pas, tant s'en faut, une exception dans l'œuvre de notre confrère. Les nombreuses statues représentant la Vierge et dispersées dans toute la France témoignent de la souplesse, de l'élévation d'un esprit capable de traiter tant de fois le même sujet sans se répéter.

Le fronton du pavillon de Marsan, les figures allégoriques du théâtre de Lyon, attestent la part que Bonnassieux faisait à la pensée jusque dans la composition d'œuvres avant tout décoratives ; mais ses préférences étaient acquises à la sculpture religieuse ou à la sculpture représentant des personnages historiques.

Parmi ses statues d'hommes célèbres, il faut citer le Père Lacordaire, le Père Captier, M^{sr} Guerrin, le cardinal Pie et surtout la pathétique figure de M^{sr} Darboy, placée sur son tombeau à Notre-Dame-de-Paris.

Bonnassieux était modeste et réservé, mais il avait l'enthousiasme de l'artiste. Son dernier ouvrage est une statue de saint François d'Assise, les yeux au ciel, les bras croisés et relevés dans un superbe élan religieux. Quelle belle expression dans cette œuvre inachevée et comme elle donne bien la mesure des aspirations, des profondes convictions de l'artiste éminent, de l'homme de bien auquel j'adresse au nom de l'Académie des beaux-arts, un suprême adieu !



Le 18 juillet 1892, le comte Léon de Poncins, président de la Diana, rend un hommage appuyé à « l'un des plus illustres enfants du Forez, une des plus réelles illustrations de notre province », soulignant que M. Bonnassieux « était un véritable artiste, surtout un artiste chrétien..., dont les Vierges demeureront un de ses principaux titres de gloire... Ceux qui l'ont approché n'oublieront

⁴³⁶ - Paul Dubois (1829-1905) se distingua comme sculpteur et aussi comme peintre. Élève de David d'Angers, il réalisa un assez grand nombre de statues dont *Narcisse au bain* (1863), *Vierge à l'Enfant* (1867), le *tombeau du général Lamoricière* dans la cathédrale de Nantes, *Jeanne d'Arc* pour la ville de Reims... et plusieurs bustes : *Henner*, *Baudry*, *Pasteur*, *Gounod*...

⁴³⁷ - Ce bref discours, édité en deux feuillets par Firmin-Didot et Cie, imp. de l'Institut, 56 rue Jacob, Paris, est conservé à la BNF, site Tolbiac, cote 4-L-27-40847-48. Quoique portant la mention « funérailles de M. Bonnassieux », il ne semble pas qu'il ait été prononcé à l'église ou au cimetière, puisqu'il s'adresse aux seuls académiciens.

pas la bonté attachante, la modestie sincère, l'ardent amour du beau qui faisaient de lui l'homme le meilleur en même temps que l'artiste le plus distingué qu'on pût rencontrer⁴³⁸ ».



À l'approche des années 1890, Pierre Bonnassieux demande à son père, bientôt octogénaire, s'il peut classer ses œuvres préférées. Dans l'instant, le sculpteur se contente d'un haussement d'épaules trouvant l'idée saugrenue, puis il finit par déclarer d'une voix catégorique : « Un père de famille se doit d'aimer tous ses enfants... » Après sa mort, un simple feuillet, enfoui dans une liasse de papiers, établit la sélection, dans l'ordre chronologique, de quatorze statues ou groupes, dont trois madones et six bustes⁴³⁹ :

- Statues et groupes :

- L'amour fidèle* [marbre, 1841 – musée du Louvre],
- David* [marbre, 1843],
- Baptême du Christ* [groupe, bronze, 1845 - place Saint-Jean, Lyon, (Rhône)],
- Vierge Mère* [marbre, 1848 - église de Feurs, (Loire)],
- Jeanne Hachette* [marbre, 1848 – Sénat, Paris],
- Méditation* [marbre, 1855 - Tuileries, Paris - détruite en 1871],
- Henri IV* [bronze, 1857 - La Flèche (Sarthe)],
- Notre-Dame-de-France* [fonte, colossale, 1860 - Le Puy-en-Velay (Haute-Loire)],
- Groupe des Heures* [groupe, marbre, 1863 - bourse, Lyon (Rhône)],
- Mater dolorosa* [marbre, 1867 – Tarare (Rhône)],
- Duchesse de Luynes* [monument funéraire, marbre, 1868 – Dampierre (Yvelines)],
- Général d'Anbigné* [monument funéraire, marbre, 1873 - Monet (Maine-et-Loire)],
- M^{sr} Georges Darboy* [marbre, 1876 - Notre-Dame de Paris, chapelle Saint-Georges],
- R.P. Captier* [marbre, 1878 - collège Albert-le-Grand, Arcueil (Val de Marne)].

- Bustes :

- La Modestie* [marbre, 1839 - musée Saint-Pierre, Lyon (Rhône)],
- Comtesse de Caraman* [marbre, 1840 - château de Pange, Metz (Moselle)],
- Duc de Clermont-Tonnerre* [marbre, 1845],
- R.P. Lacordaire* [marbre, 1847],
- M. Terme*, maire de Lyon [marbre, 1850 - hôtel de ville, Lyon (Rhône)],
- Marquis Queux de Saint-Hilaire* [marbre, 1877].

L'abbé Reure complète cette liste par « l'ajout d'une main pieuse » :

- Sacré-Cœur* [marbre, église de la Madeleine, Tarare, Rhône],
- Cardinal Pie* [marbre, Poitiers, Vienne],
- M^{sr} La Bouillierie* [monument funéraire, marbre, Bordeaux],
- Saint François d'Assise* [marbre, cathédrale Saint-Jean, Lyon, Rhône].

Dans l'ouvrage cité : *Douze statues de la Vierge*, sont successivement énoncées, dans l'ordre chronologique :

- Vierge de Wimille* [bois, 1847, église de la localité, Pas-de-Calais],
- Notre-Dame de Feurs*, (ou Vierge mère) [marbre, 1848, église de Feurs, Loire],
- Immaculée-Conception* [marbre, 1851, église d'Ainay, Lyon, Rhône],

⁴³⁸ - *Bulletin de la Diana*, tome VI, juillet-septembre, p. 301, 1892, Montbrison (Loire).

⁴³⁹ - Les indications entre [] sont ajoutées. Le buste du R.P. Lacordaire sélectionné par Jean Bonnassieux est le deuxième qu'il a réalisé ; le premier, daté de 1840, était en bronze.

Notre-Dame-des-Anges [marbre, 1856, chapelle du baron Menu de Menil, Brest, Finistère],
Immaculée-Conception [pierre, 1857, cathédrale de Boulogne-sur-Mer, Pas-de-Calais],
Notre-Dame-de-Grâce [pierre dure, 1858, église de Saint-Nizier, Lyon, Rhône],
Notre-Dame-de-Bon-Accueil [marbre, 1859, église Saint-André de Tarare, Rhône],
Notre-Dame-de-France [fonte, 1860, sommet du mont Corneille, Le Puy-en-Velay, Haute-Loire],
Mater Dolorosa [marbre, 1867, église de la Madeleine, Tarare, Rhône],
Vierge de Saint-Maurice [pierre ferme, 1873, chapelle de M. Thoral, Saint-Maurice-sur-Loire, Loire],
Notre-Dame-des-Étudiants [pierre, 1875, église Saint-Sulpice, Paris VI^e arrondissement],
Vierge de Saint-François-Xavier [marbre, 1875, église Saint-François-Xavier, Paris VII^e arrondissement].



Après la mort de son père, Pierre Bonnassieux, archiviste et historien, entreprend de rassembler souvenirs, témoignages et documents en un récit biographique, mais il disparaît prématurément⁴⁴⁰. Son gendre, Léo (Louis) Armagnac, prend le relais. En 1897, il publie un ouvrage depuis longtemps épuisé et oublié où il fait sienne la dédicace de l'historien latin Tacite, préambule à l'éloge funèbre de son beau-père, le général romain Agricola : *Hic liber, honori soceri mei destinatus, professionne pietatis, aut laudatus erit aut excusatus* (Ce livre, en l'honneur de mon beau-père, est œuvre de piété filiale ; qu'il soit donc loué, sinon excusé)⁴⁴¹.



Le fils unique de Jean Bonnassieux, Louis-Jean-Pierre-Marie, ne survit guère à son père. Décédé le 3 mai 1895 des suites d'une longue maladie, à l'âge de quarante-cinq ans, il est inhumé, le 6 mai, au cimetière Montparnasse aux côtés de ses parents : « Pierre Bonnassieux, archiviste aux Archives nationales, 1850-1895. » Devant la tombe, MM. Servois, garde général des Archives nationales, Giry, président de la Société de l'École des chartes, Chatel, président de la Société de secours des anciens élèves de l'école des chartes prononcent tour à tour son éloge funèbre : *« Ferme chrétien, homme de devoir avant tout et en tout... »* Son épouse, née Salleron en 1855, décède en 1941.

Marcel, l'aîné des trois enfants de Pierre et Hélène Bonnassieux, les deux autres étant des filles, Anne et Marie, fera une brillante carrière militaire jusqu'au grade de général de division. Nous avons consulté son épais dossier conservé par les archives historiques de la Défense, armée de terre, au château de Vincennes. Dans un vertigineux raccourci, nous en avons extrait l'évolution suivante. Âgé de douze ans à la mort de son père, Marcel Bonnassieux est placé sous la tutelle de son oncle Léo Armagnac, inspecteur général de l'université. Élève du lycée Hoche à Versailles, il obtient le baccalauréat ès lettres et, dans la foulée, est admis à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr (alors située à Saint-Cyr-l'École, non loin de Versailles), où il entre le 27 octobre 1903, classé 63^e sur 330. Bien noté par ses professeurs, apprécié par ses supérieurs, Marcel Bonnassieux choisit l'infanterie, nommé lieutenant le 1^{er} octobre 1907 puis capitaine le 25 décembre 1914. Le 23 avril 1908 il a épousé Louise Marie Thérèse Margaritis, fille d'un agent de change parisien qui lui donne trois enfants, dont François qui suit. Pendant la première guerre mondiale, le capitaine Bonnassieux fait montre de bravoure et d'éminentes qualités de chef. Blessé lors de la bataille de la Marne

⁴⁴⁰ - Pierre Bonnassieux, archiviste à la section moderne des Archives nationales, a déposé, en 1895, un fichier constituant un inventaire des documents relatifs à l'histoire du commerce et de l'industrie, répertoriés AB/XIX/368-377.

⁴⁴¹ - Louis Armagnac, *Bonnassieux, statuaire, membre de l'Institut, 1810-1892 - Sa vie et son œuvre* – op. cit. Publius Cornelius Tacitus (vers 55-vers 120) fut consul puis proconsul d'Asie. La *Vie d' Agricola* (98) fait l'éloge de son beau-père, général de Domitien, prenant parti contre cet empereur à l'implacable dureté.

(1914), intoxiqué par les gaz de combat en octobre 1915, il est cité à l'ordre de l'armée le 30 décembre 1918. Breveté de l'École supérieure de guerre (septembre 1919), il est successivement chef de bataillon (commandant) en 1924, lieutenant-colonel en 1931, affecté en avril 1932 à l'état-major des présidents de la République Paul Doumer et Albert Lebrun. Colonel en juin 1935, Marcel Bonnassieux est affecté chef de corps du 18^e régiment d'infanterie de 1938 au 5 janvier 1939 quand il est nommé chef par intérim du Service historique des Armées (Vincennes). Quelques jours après que la France a déclaré la guerre à l'Allemagne (3 septembre 1939), il est promu général de brigade (9 septembre 1939), affecté à la 26^e division d'infanterie où il est très apprécié (Prise de commandement le 10 avril 1940 à Narbefontaine près de Metz). Il est fait prisonnier, le 20 juin 1940, dans les bois de Charmes dans la région de Lunéville). Il est cependant nommé général de division (20 avril 1941), cité à l'ordre de l'armée (4 juillet 1941) : "Commandant un sous-secteur fortifié a su par l'activité déployée sur son front maintenir intacte sa couverture jusqu'au moment où le repli général a été prescrit. Dans ce repli a obtenu le meilleur rendement de ses unités... " Le général Bonnassieux a préféré subir le sort de ses hommes plutôt que de les abandonner comme le lui proposait l'état-major et ainsi sacrifier la fin de sa carrière. Notamment détenu à la forteresse de Königstein⁴⁴², près de Dresde (Saxe), le général Bonnassieux est libéré par les Alliés, le 9 mai 1945. Placé sans emploi dans la 2^e section du cadre de l'état major général de l'armée en 1945, il meurt à Toulon (Var) le 18 juin 1960 ; est inhumé dans la sépulture familiale du cimetière de Panissières. Le général Bonnassieux était décoré de la Croix de guerre, avec palmes, commandeur de la Légion d'honneur (1932), officier de l'ordre tchécoslovaque du Lion blanc.

François Bonnassieux, né en 1909 à Versailles est décédé à Paris en 1991. En 1942, il épouse Gabrielle Gaullier, née en 1913 à Paris, décédée en 2008 à Paris ; ils ont cinq enfants : Chantal (1943), épouse Boyer, Christiane, sœur jumelle (1943), épouse Diaz, Jacques (qui suit), Antoine (1947), Bernard (1951).

Jacques Bonnassieux, né en 1944 à Mortagne-au-Perche (Orne), épouse en 1971 Elisabeth de Cagny, née en 1945 à Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine) ; ils ont trois enfants : Marie-Charlotte (1974), Martin (1975), Florent (1980).

Pierre-Eugène, frère cadet du sculpteur, homme de Lettres, résidant depuis son mariage à Albertville (Savoie), meurt le 31 décembre 1896, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Sa fille, Joséphe, l'avait précédé dans la tombe, le 23 décembre 1892. Elle avait trente-sept ans, était restée célibataire.



Références bibliographiques générales :

ARJUZON (Antoine d') : *Victoria et Napoléon III, histoire d'une amitié*, Atlantica, 2007.

ARMAGNAC (Louis) : *Bonnassieux, statuaire, membre de l'Institut, 1810-1892 - Sa vie et son œuvre* – Paris, Alphonse Picard et fils, éditeurs, 1897.

BAZIN (Germain) : *La sculpture, des origines à nos jours*, Bruxelles, éditions Elsevier Séquoia, 1976.

CHOVIN (Jules) : *Les contemporains – Bonnassieux, statuaire (1810-1896)*, Paris, imprimerie Feron Vau, (n.d., brochure in-8, 16 p.).

Collectif : *La statuaire publique au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Patrimoine, Idées et débats, 2005.

Collectif : *La sculpture du XIX^e siècle : une mémoire retrouvée, les fonds de sculpture*, Rencontres de l'École du Louvre, Paris, La Documentation française, 1986.

Collectif (sous la direction de Jean-Loup Champion) : *Mille sculptures des musées de France*, Paris, Gallimard, 1999.

Collectif (sous la direction de Georges Duby et Jean-Luc Daval) : *La sculpture, de l'Antiquité au XX^e siècle*, Tashen, 1996.

DOTAL : *Gloire de marbre, trois siècles de portraits*, Paris, édition 5 Continents, 2005.

FREMIET (Emmanuel) : *Notice sur Jean-Bienaimé Bonnassieux*, Paris, Firmin-Didot, 1893.

KJELLBERG (Pierre) : *Le Nouveau guide des statues de Paris*, Paris, la Bibliothèque des Arts, 1988.

⁴⁴² - André Masclé, ingénieur des Arts et Métiers, ancien maire de Montbrison fut également « l'hôte » de cet oflag. Le général Giraud réussit à s'en évader.

LAMI (Stanislas) : *Dictionnaire des sculpteurs de l'École française au XIX^e siècle*, Paris, Champion, 1914, tome 1, p. 132-142.

LE NORMAND-ROMAIN (Antoinette) : *La tradition classique et l'esprit romantique, les sculpteurs de France à Rome de 1824 à 1840*, Rome, éditions Dell' Elefanti, 1981.

LE NORMAND-ROMAIN (Antoinette) : *L'Académie de France à Rome, les envois de Rome, la sculpture française au XIX^e siècle*, 1986.

LE NORMAND-ROMAIN (Antoinette) : "Six esquisses du sculpteur Bonnassieux (1810-1892)", *Revue du Louvre* – décembre 1980, n° 516.

REURE (Abbé) : "Jean Bonnassieux, sculpteur forézien (1810-1892)", notice de vingt-deux pages, in-8°, Lyon, Mongin-Rusand, imprimeur-éditeur, 3 rue Stella, 1893. Ce texte est paru dans la *Revue du Lyonnais*, t. XIV, 5^e série, p. 451-466.

RHEIMS (Maurice) : *La sculpture au XIX^e siècle*, Paris, Arts et Métiers graphiques, 1972.

SCHWARTZ (Emmanuel) : *Les sculptures de l'École des beaux-arts de Paris. Histoire, doctrines, catalogue*, Paris, École nationale des beaux-arts, 2003.

TULARD (Jean) : *Dictionnaire du Second Empire* – Antoinette LE NORMAND-ROMAIN : *Bonnassieux Jean-Marie Bienaimé*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1995, p. 188-189.

ZUFFI (Stefano) : *La sculpture, de la Grèce antique au postmodernisme*, Solar, 2005.

Expositions internationales récentes (catalogues) :

Paris, Galeries nationales du Grand-Palais, 10 avril, 28 juillet 1986 : *La sculpture française au XIX^e siècle* (Éditions de la réunion des musées nationaux, 1985).

New York, Unknown Binding, 12 octobre, 15 novembre 2000 : *Antiquity Revisited – The Classical Tradition in Sculpture from Houdon to Guillaume*, (Charles Janoray, 2000) : Buste (marbre) de la *Comtesse de La Bonillière*.

Rome, 8 mars, villa Médicis, 8 mars, 30 juin 2003 : *Maestà di Roma : D'Ingres à Degas – Rome et les artistes français à Rome* (Olivier Bonfait, 2003) : Buste (bronze) de *Lacordaire* (prêt de Jacques Bonnassieux).

New York, Dahesh Museum of Art, 3 septembre, 2 novembre 2003 : *French Artists in Rome : Ingres to Degas* (Olivier Bonfait, 2003).

Tremblay en France (Seine-Saint-Denis) : Inauguration de l'église Saint-Médard, 12 mai 2007 ; Géraldine Lavigne : *Deux Bonnassieux à l'église Saint-Médard de Tremblay-en-France*, 2007).

Paris, Galerie Terrades, 8 rue d'Alger, 1^{er} arrondissement, automne 2008 : - Exposition de la statue en pied (bronze) de *Lacordaire*.

Compiègne (Oise), musée national du Palais, octobre 2008-janvier 2009 : *Napoléon III et la reine Victoria. Une visite à l'exposition universelle de 1855* – Exposition de la statue (marbre) de *La Méditation* (n° 238).



Remerciements :

J'arrivais au terme de cette narration biographique lorsque j'ai fait la connaissance de Jacques Bonnassieux. Quatre générations le séparent de son illustre ascendant dont il cultive fidèlement la mémoire, preuves à l'appui. Heureuse rencontre, au bon moment. Plus avant, sa précieuse documentation, assortie d'avis et de conseils, m'auraient certes beaucoup aidé, m'évitant bien des recherches, voire de fausses pistes. Sa piété filiale exemplaire m'aurait passionnément guidé dans l'intimité professionnelle, amicale, familiale de Jean Bonnassieux. Mais, cette brusque avalanche de renseignements, ces louables attentions risquaient fort d'anéantir mon enthousiasme. Peur de déchoir ou de déplaire. Pour m'avoir reçu spontanément, de la meilleure façon, Jacques Bonnassieux et son épouse m'ont permis de parachever cette étude en m'apportant, *in fine*, leur caution. Je les en remercie très sincèrement.

Autre rencontre d'exception avec Antoinette Le Normand-Romain, conservateur général du patrimoine, directeur général de l'Institut national d'histoire de l'art, à Paris. Docteur en histoire de l'art, longtemps conservateur au musée d'Orsay puis au musée Rodin, spécialiste de la sculpture du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, en particulier de Rodin, M^{me} Le Normand-Romain s'est notamment intéressée à Jean Bonnassieux, pensionnaire à la villa Médicis, à Rome. En 1992, sans façon, elle a rejoint les « amis de Bonnassieux », lors d'une mémorable visite à Panissières. Avec une rare gentillesse, elle m'a fait bénéficier de ses remarquables compétences culturelles sur le sujet ; de surcroît elle a accepté d'enrichir ce texte d'une préface. Je lui exprime ma sincère gratitude.

Mes remerciements s'adressent aussi à :

- Madame Christiane Vassel, Panissieroise fidèle à son lointain parent, qui est à l'origine de cette étude. D'emblée, elle m'a transmis une importante documentation. Je la remercie sincèrement pour sa franche collaboration et son amabilité.

- Monsieur Marius Seigne, membre de l'Association culturelle de Panissières et de sa région, très attaché au souvenir de Jean Bonnassieux, qui a enrichi, étayé mes informations au prix de maintes démarches administratives.

- Colette et Joseph Barou qui ont bien voulu me consacrer le temps d'une lecture minutieuse assortie de judicieuses corrections, Claude Beaudinat qui a, aussi, participé à la relecture.

- M. le maire de Panissières et à ses collaborateurs.

- M^{me} Évelyne Gourdoux, directeur général des services, ainsi qu'à M^{me} Isabelle Fabrello, responsable des archives municipales de la ville de Tarare (Rhône).

- Le service documentation du musée des Beaux-Arts de Lyon (M. Gérard Bruyère).

Je remercie aussi les conservateurs de la Bibliothèque nationale de France, sites Richelieu, Tolbiac, ceux du département « sculpture » du musée du Louvre, ceux des Archives nationales et de l'Institut de France, ceux enfin des archives départementales de la Loire (M^{me} Sophie Legentil) qui ont alimenté ma quête informative.



La tombe des Bonnassieux au cimetière parisien de Montparnasse (cliché de l'auteur)
En toute éternité...

Liste des œuvres sculptées de Jean Bonnassieux⁴⁴³

(D'après l'inventaire établi par Louis Armagnac⁴⁴⁴, celui de Stanislas Lamy, *Dictionnaire des sculpteurs de l'École française du XIX^e siècle*, 4 vol., Paris, 1914-1921 et le "catalogue Bonnassieux" in Antoinette Le Normand : *La Tradition classique et l'esprit romantique, les sculpteurs de l'Académie de France à Rome de 1824 à 1840*, Rome, 1981, p. 267-285)⁴⁴⁵ :

Statues – Groupes – Bustes (dans l'ordre chronologique) :

- 1829** : *Copie du buste de Jupiter* (buste en plâtre d'après l'antique) – *Tête d'étude, homme* (buste en plâtre d'après nature) ; Premier prix de sculpture, à l'école des beaux-arts de Lyon (Rhône).
- 1830** : *Vierge* (statue en bois), chapelle Saint-Loup, Panissières (Loire).
- 1831** : *Académie (Nu) homme* (statue en plâtre d'après nature) – Premier prix de sculpture, à l'école des beaux-arts de Lyon (Rhône).
- 1832** : *Académie (Nu) homme* (statue en plâtre d'après nature) – Premier prix de sculpture, à l'école des beaux-arts de Lyon (Rhône) – *Bonirote*, peintre, (buste en plâtre) – *Tournier* (buste en plâtre).
- 1833** : *Hyacinthe blessé* (modèle en plâtre), exposé à Lyon, 1833 ; Salon 1834 (n° 1 981).
- 1834** : *Études, compositions, académies, têtes d'expression* (plâtres à l'école des beaux-arts de Lyon (Rhône)).
- 1836** : *Socrate buvant la ciguë* (bas-relief en plâtre), à l'École des beaux-arts de Paris ; reproduction au musée de Saint-Étienne (Loire), don du statuaire ; esquisses en plâtre et terre cuite (collection particulière) ; **Grand prix de Rome**.
- 1838** : *Phocion* (statue en marbre d'après l'antique), premier envoi de Rome (12 juillet 1838), à l'École des beaux-arts de Paris (façade) – Néna, tête d'étude, plâtre.
- 1839** : *La Modestie* (tête d'étude en marbre), original acquis par M. Louis Rambourg ; quatre répétitions 1) exécuté après 1842, conservé par la famille puis offert à la mairie de Panissières (Loire) ; 2) musée des Beaux-Arts de Lyon (Rhône), 1846 ; 3) M. Terrat, à Paris, 1884 ; 4) M^{me} la baronne de Rothschild, 1891. Seuls les exemplaires 1 et 3 sont conservés ainsi qu'un troisième (coll. part.) dont l'origine est inconnue – *Mercury endormant Argus* (bas-relief en plâtre), deuxième envoi de Rome (21 juin 1839).
- 1840** : *R. P. Lacordaire* (buste en bronze, coll. familiale) ; marbre, Salon 1847 (n° 2 021), couvent des Dominicains, 222 rue du Fg-Saint-Honoré à Paris ; deux répliques en marbre : 1) M. Geny, Chalons-sur-Saône, 1872 ; 2) Institut de France, 1873 – *Abbé Gerbet* (buste en bronze), plusieurs répétitions (un plâtre à Panissières).
- 1841** : *L'Amour fidèle* ou *L'Amour se coupant les ailes* (statue en marbre), troisième envoi de Rome (3 juin 1841) ; le plâtre original a disparu ; deux réductions en plâtre, plâtres peints façon pierre, dont la plus grande a été brisée dans les années 1980, restent dans la famille. Marbre original exposé à Rome, brisé puis réparé, exposé à Paris (Petits-Augustins) ; Salon 1842 (n° 1 894), médaille d'or, musée du Luxembourg (1849), exposition universelle 1855 (n° 4 252), Musée du Louvre (1892). Bronze, fonte Eck et Durand, maison de Pierre Bonnassieux, à Versailles (Yvelines) – *La vicomtesse Louis de Rougé* (buste en marbre) – *La princesse Marc de Beauvau* (buste en marbre) pour sa mère, M^{me} la comtesse d'Aubusson – *Alyone et Ceïx*, bas-relief, plâtre – *Willy Campbell* (statue d'enfant), plâtre au musée Joseph-Déchelette, Roanne (Loire) ; marbre envoyé en 1843 à Sydney (Australie).
- 1842** : *Baptême des premiers chrétiens à Rome*, (bas-relief en bronze, fonte Eugène Gonon), prison Mamertime, Rome ; commandé par M^{sr} de Forbin-Janson, évêque de Nancy et de Toul, custode de ladite prison ; moulé en cire perdue, Paris(1843) ; reproduction en terre cuite dorée à l'église Notre-Dame-des-Victoires.

⁴⁴³ - Selon un inventaire aussi actualisé que possible.

⁴⁴⁴ - Voir références bibliographiques.

⁴⁴⁵ - Avec, de surcroît, les informations complémentaires apportées par M^{me} Le Normand-Romain.

- 1843** : *David enfant* (statue en marbre), dernier envoi de Rome. Le modèle en plâtre a disparu. Marbre exposé à Paris (Petits-Augustins), Salon 1844 (n° 2 164), brisé en 1845, en morceaux au musée national du Château de Compiègne (Oise) ; moulage en bronze (1877), exposition universelle 1878 (n° 1 106), exposition centennale de l'art français 1900 (n° 1 481) ; jardin de Chevreuse, Troyes (Aube) – *Néna, Régina, Gratia, M^{lle} Ledieu, La Contemplation* (têtes d'études en plâtre, l'une d'elles exposée : Salon 1844 (n° 2 166), exposition universelle 1855 (n° 1 844) – *M^{me} Vergoin*, grand-mère de Jean Bonnassieux (buste en terre cuite : peut-être celui conservé au musée des Beaux-Arts de Lyon).
- 1844** : *Monument funéraire du général de Kaïsaroff* (ensemble en marbre), Russie – *La comtesse A. de Caraman* (buste en plâtre), Salon 1844 (n° 2 165), autrefois au château de Pange, près de Metz, Disparu – *Baron Joseph-Marie de Gérando* (buste en marbre), musée des Beaux-Arts de Lyon (Rhône) ; réserves.
- 1845** : *Statue d'ange* (modèle en plâtre), pour le tombeau du duc d'Orléans, chapelle royale, Dreux (Eure-et-Loir) ; l'œuvre fait pendant à la statue d'ange exécutée par la princesse Marie ; commande du roi, payé 800 francs, le 21 octobre 1845 – *Le duc de Clermont-Tonnerre* (buste en marbre), château d'Ancy-le-Franc (Yonne) – *M^{me} la comtesse de Marescalchi* (buste en marbre) château de Pange, près de Metz (Moselle) – *M^{me} la comtesse de la Bouillierie* (buste en marbre), Salon 1845 (n° 2 041), château de la Barbey (Sarthe) – *La Résurrection* (bas-relief en pierre), commande du roi (7 000 francs) pour la chapelle royale de Dreux (Eure-et-Loir), esquisse, terre cuite au musée d'art et d'histoire Marcel Dessal, Dreux (Eure-et-Loir).
- 1846** : *Le baptême du Christ* (groupe en bronze), fontaine en marbre, place Saint-Jean, Lyon (Rhône) ; commande de la Ville – *Lucile* (M^{me} Jean Bonnassieux, née Madinier), (buste en marbre), famille du statuaire – *M^{me} la duchesse de Caraman* (buste en marbre), Salon 1846 (n° 2 121) – *M. Terme* (buste en marbre), maire de la ville de Lyon, membre de la Chambre des députés ; Salon 1846 (n° 2 120), à l'hôtel de ville de Lyon (Rhône) ; commande de la Ville – *Lachèze* (buste en bronze, haut. 0,75 mètre), maire de Montbrison, député de la Loire ; souscription publique ; hôtel de ville, Montbrison (Loire).
- 1847** : *Vierge* (statue en bois décoré), à Wimille (Pas-de-Calais).
- 1848** : *Jeanne Hachette* (statue en marbre, haut. 2,30 mètres), commande de l'État (16 janvier 1844, 12 000 francs), Salon 1848 (n° 4 623), jardin du Luxembourg (Paris), musée du Luxembourg (après 1855), palais du Sénat ; plâtre à l'hôtel de ville de Beauvais (Oise) – *La Vierge mère* (statue en marbre de Carrare), à l'église de Feurs (Loire) ; Salon 1848 (n° 4 624) ; deux répétitions en pierre : 1) M^{gr} de La Bouillierie, 1864, évêché de Carcassonne (Aude) ; 2) Comtesse de Vallin, 1868), château de Pupetières (Isère) ; réplique en marbre pour le grand séminaire de Lyon, 1877 ; reproduction en marbre à l'église Saint-Pierre, à Montbrison (Loire), 1888.
- 1849** : *Ballanche* (buste en marbre), Salon 1849 (n° 2 112), musée des Beaux-Arts de Lyon (inv. n° A 2 825) ; commande de la Ville – *Ampère* (buste en marbre), Salon 1849 (n° 2 111), musée des Beaux-Arts de Lyon (inv. n° A 2 826) ; commande de la Ville ; donné à la mairie de Poleymieux-au-Mont-d'Or (Rhône) (24 mars 1951).
- 1851** : *La Vierge immaculée* (statue en marbre), autel de la Vierge, église d'Ainay, Lyon (Rhône).
- 1853** : *Le comte A. de Saint-Priest* (buste en marbre), collection particulière.
- 1854** : *Sainte Catherine* (statue en pierre, haut. 2,40 mètres), tour Saint-Jacques-la-Boucherie, Paris.
- 1855** : *La Madeleine aux pieds de Jésus chez Simon le Pharisien* (bas-relief en pierre), fronton de l'église de la Madeleine, Tarare (Rhône) – *Fénelon* (statue en pierre), commande de l'État, façade du nouveau Louvre, pavillon de Rohan, Paris ; maquette en plâtre au musée de Cambrai (Nord), don de M. Louis Armagnac, 1893 – *La Méditation* (statue en marbre), commande de l'État du modèle en plâtre (8 octobre 1851, 3 000 francs), exposition universelle 1855 (n° 4251), acquise par l'État (22 juillet 1856, 4 000 francs, solde réglé le 5 janvier 1859), exposition de Londres, 1862, cour du Louvre, bibliothèque impériale ; donnée par l'Empereur au prince Napoléon, 1864 ; détruite dans l'incendie du Palais-Royal, 1871 ; répétition en marbre au Musée du

- Louvre, Paris ; plâtre au musée des Beaux-Arts de Lyon (Rhône) don Bonnassieux, 1893.
- 1856** : *La Réflexion, La Prière, Le Calme, La Religion* (grandes figures assises, en pierre), commande de l'État, 1856 ; pavillon Turgot, Louvre, Paris – *La Multiplication des pains* (bas-relief en pierre), Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées) – *Vierge aux anges* (groupe en marbre), chapelle du baron Menu du Ménéil, à Brest ; répétition en pierre à Salies-de-Béarn (Pyrénées-Atlantiques), 1891.
- 1857** : *Henri IV* (statue en bronze), place Henri-IV, la Flèche (Sarthe) ; inaugurée le 28 juin 1857 – *L'Immaculée Conception* (statue en pierre, haut. 3,50 mètres), lanterne surmontant le dôme de la basilique Notre-Dame-et-Saint-Joseph, Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais) – *Alliance de l'Antique et de la Renaissance* (bas-relief en pierre), décor d'un œil de bœuf au Louvre.
- 1858** : *Notre-Dame-de-Grâce* (statue en pierre dure, haut. 3,10 mètres), façade de l'église Saint-Nizier, Lyon (Rhône) – *L'Air et la Terre* (statues en pierre), palais de la bourse, Lyon (Rhône) ; esquisse, terre cuite, pour *l'Air*, coll. part.
- 1859** : *Le comte Emmanuel de Las Cases* (buste en marbre), trois répétitions en marbre pour le comte Barthélemy de Las Cases, l'un à Chalonnes-sur-Loire (Maine-et-Loire), moulage du modèle en plâtre au musée d'Angers (Maine-et-Loire) – *Notre-Dame de Bon-Accueil* (statue en marbre d'Italie, haut. 2 mètres), église Saint-André, Tarare (Rhône) – *Saint Joseph, Saint Pierre, Saint Jean, Saint Claude, Saint Vincent de Paul, Sainte Catherine, Sainte Philomène* (statues en pierre), église de la Madeleine, Tarare (Rhône).
- 1860** : *Notre-Dame-de-France* (statue colossale, haut. 16 mètres, diam. 4 mètres, poids 110 000 kilos), au Puy-en-Velay (Haute-Loire), plate-forme du rocher Corneille, fondeur Prénat à Givors (Rhône) avec des canons provenant de Sébastopol donnés par Napoléon III ; sur concours ; un escalier intérieur monte au faite de la statue (132 mètres au-dessus de la place du Breuil) ; souscription publique (214 649 francs) ; esquisse plâtre à la cathédrale du Puy ; répétition en aluminium (haut. 2,70 mètres), grand séminaire de Nantes (Loire-Atlantique), 1869 ; répétition en pierre, grand séminaire de Bourges (Cher), 1874 – *M^{me} la duchesse de Dinonne* (buste en marbre), château de Sorans (Haute-Saône) – *Vierge* (statue en bois doré), église de Saint-Pierre-des-Tripiers (Lozère) – *Vierge* (statue en marbre), château de Lonray, près d'Alençon (Orne).
- 1861** : *Le comte d'Assier* (buste en bronze), collection particulière – *M^{me} Marcilly* (buste), collection particulière.
- 1862** : *Le Christ, Saint Pierre et Saint Paul* (statues en pierre), cathédrale de Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais).
- 1863** : *Les Heures* (groupe de trois femmes en marbre blanc), encadrement d'horloge, palais de la bourse, Lyon (Rhône) ; une réduction, en bronze, appartenant à M^{me} Armagnac, a figuré à l'Exposition centennale 1900 (n° 1 485) – *Sainte Prudentienne* (statue en bois décoré), Châlons-en-Champagne – *Clio et Melpomène* (statues en pierre), façade du Grand Théâtre de Lyon (Rhône), commandes de la Ville – *Le comte de Vallin* (buste en marbre), château de Pupetières (Isère) – *M. Marchand* (buste en marbre), collection particulière.
- 1864** : *M^{sr} de Morlhon* (orant en bronze, haut. 1,60 mètre, long. 1,45 mètre), aux pieds de la statue de *Notre-Dame-de-France*, rocher Corneille, le Puy-en-Velay (Haute-Loire) ; souscription publique (25 000 francs). Un modèle réduit, en plâtre, famille Bonnassieux – *Le comte de Las Cases* (statue en bronze, haut. 2,30 mètres), inaugurée à Lavaur (Tarn), jardins de l'évêché, le 1^{er} octobre 1865 ; piédestal en pierre orné de deux bas-reliefs en bronze : 1) *L'Empereur dictant ses campagnes au comte de Las Cases* ; 2) *Le comte de Las Cases enlevé de Longwood par sir Hudson Lowe* ; Salon de 1864 (n° 2 512). Modèles de la statue et des bas-reliefs au musée d'Angers (Maine-et-Loire).
- 1865** : *Saint Augustin, Sainte Monique, Saint Ambroise*, (haut-relief en pierre, haut. 2,50 mètres), façade côté gauche, église Saint-Augustin, Paris. Commande de la Ville (1862) – *L'abbé Félix Armand* (statue en bronze), place de la Michance, Quillan (Aude) ; commande de la Ville ; fondue pendant la deuxième guerre mondiale (XX^e siècle), remplacée par une réplique en pierre,

- œuvre du sculpteur Claude Morin, avril 2009 ; plâtre au musée Joseph-Déchelette à Roanne (Loire).
- 1866** : *La duchesse de Luynes* (statue funéraire en marbre), église de Dampierre (Yvelines) – *M^{lle} Alice Binder* (buste en marbre), collection particulière – *Vierge* (statue en pierre), église Saint-Sulpice, à Paris.
- 1867** : *Mater dolorosa* (statue en marbre de Saint-Béat, haut. 2,32 mètres), église de la Madeleine, Tarare (Rhône) ; commandée et payée par les dames de Tarare – *Saint Jean l'Évangéliste, Saint Jean le Précurseur* (statues en pierre), église de Saint-Maurice-sur-Loire (Loire).
- 1868** : *Deux Renommées : la Paix et la Guerre* (statues en marbre), nouvelle salle des États, Tuileries, commande de l'État ; maquettes en plâtre à la Diana (Montbrison, Loire) – *Ingres* (buste taillé dans le marbre du tombeau, haut. 0,55 mètre), cimetière parisien du Père-Lachaise – *La Loi et la Justice* (couronnement de porte en pierre), chambre criminelle au Palais de Justice de Paris ; commande de l'État.
- 1869** : *M^{me} la duchesse de Clermont-Tonnerre* (buste en marbre), collection particulière.
- 1870** : *Le général Moline de Saint-Yon* (buste en marbre), musée des Beaux-Arts de Lyon (Rhône) ; commande de la Ville.
- 1872** : *Vierge* (statue en pierre, haut. 1,35 mètre), chapelle de M. Thoral, Saint-Maurice-sur-Loire (Loire) – *M^{sr} le cardinal Gousset* (orant en marbre), église Saint-Thomas de Reims (Marne) – *Le marquis de Lastic* (buste en marbre), château de Parentignat (Puy-de-Dôme).
- 1873** : *Le Sacré-Cœur* (statue en marbre, hauteur 2,40 mètres), église de la Madeleine, Tarare (Rhône) ; quatre répétitions en marbre : 1) 1877, église N-D.-du-Port, Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme) ; 2) 1870, église Saint-Paul-Saint-Louis, Paris ; 3) 1880, église Sainte-Croix, Lyon (Rhône) ; 4) 1889, église Saint-Nizier, Lyon (Rhône) ; deux répétitions en pierre : 1) 1886, église Saint-Pierre, Villefranche (Rhône) ; 2) 1888, couvent des Oiseaux (congrégation de Notre-Dame), Paris ; une répétition en bronze, 1887, église Saint-Thomas-d'Aquin, Paris – *Le général d'Andigné* (statue funéraire en marbre et granit), château de Monet (Maine-et-Loire) ; plâtre au musée d'Angers (Maine-et-Loire), don de Pierre Bonnassieux, 1893 – *Le duc de Luynes* (buste en marbre), Bibliothèque nationale de France (site Richelieu), département médailles, monnaies et antiques ; commande de l'État (10 janvier 1868, 2 400 francs).
- 1875** : *Le R. P. Lacordaire* (statue en bronze), noviciat de Flavigny (Côte d'Or), inaugurée le 10 juin 1875 ; répétition en bronze, collège Albert-le-Grand, Arcueil (Val-de-Marne), inaugurée le 5 août 1878 ; répétition en marbre, Recey-sur-Ource (Côte-d'Or) ; réductions, bronze (une dans le commerce d'art parisien en 2008) – *Notre-Dame des Étudiants* (statue en pierre, légèrement polychrome, haut. 1,25 mètre), chapelle des Étudiants, église Saint-Sulpice, Paris.
- 1876** : *Le R. P. Jouin*, de l'ordre des Frères prêcheurs, (buste en marbre) – *M^{sr} Darbois* (statue en marbre, haut. 1,90 mètre), église Notre-Dame de Paris, inaugurée le 28 mai 1876 ; esquisse en terre cuite au musée du Louvre ; modèle, chapelle Saint-Joseph des Carmes, Paris (VI^e arrondissement) – *Le comte Lafond* (buste en marbre) – *Le comte Henri d'Ursel* (buste en marbre), hôtel d'Ursel, Bruxelles (Belgique).
- 1878** : *Dom Guéranger* (buste en marbre), abbaye de Solesmes (Sarthe) ; plâtre au musée d'Angers (Maine-et-Loire), don de Pierre Bonnassieux, 1893 – *Le Sage accueillant la Vérité et repoussant l'Erreur* (couronnement en pierre du fronton, pavillon de Marsan, Tuileries (côté jardin des Tuileries) ; commande de l'État du 29 mars 1876.
- 1879** : *Sainte Claire* (statue en bois), église des Missions étrangères, Paris ; esquisse, terre cuite, coll. part. – *Legende-Héral* (buste en marbre), musée des Beaux-Arts de Lyon (Rhône) ; commande de l'État, dépôt en 1884 (inv. n° B 346).
- 1881** : *La Vierge mère* (groupe en marbre), église de Saint-Cyr au Mont-d'Or (Rhône).
- 1882** : *La Vierge et l'Enfant Jésus* (statue en marbre, haut. 1,75 mètre), chapelle axiale de la Vierge, église Saint-François-Xavier, Paris (VII^e arrondissement) ; commande de la Ville (12 000 francs) ; répétition en pierre, église Saint-Pierre, à Villefranche (Rhône), 1886 –

- La Vierge mère* (statue en bronze), église de Villers-Bocage (Calvados) –
La Naissance du Christ et la Fuite en Egypte (bas-reliefs en terre cuite), église Saint-Médard du Tremblay, près de Gonesse (Seine-Saint-Denis) ; esquisse terre cuite du second, coll. part. –
A. Le Prévost (buste en bronze), inauguré à Bernay (Eure), le 30 juin 1883.
- 1883** : *M^{sr} Guérin*, évêque de Langres (orant en marbre), dans la cathédrale Saint-Mammès de Langres (Haute-Marne) ; plâtre, musée Joseph-Déchelette, Roanne – *Le général Morin* (buste en marbre), Institut de France ; buste en marbre plus grand, au Conservatoire national des arts et métiers, Paris ; répétition en marbre, au musée de l'Armée, hôtel des Invalides, Paris.
- 1884** : *Sainte Anne instruisant la Vierge* (groupe en pierre), église de la Madeleine, Tarare (Rhône) – *L'Amour bandant les yeux à la Vérité* (petit groupe en marbre), M. Terrat (Paris) ; exemplaire en terre cuite à l'exposition centennale 1900 (n° 1 483) – *Le marquis Auguste de Queux Saint-Hilaire (père)*, philologue, (buste en terre cuite) – *La marquise de Queux Saint-Hilaire (mère)* (buste en terre cuite) – *Le marquis de Queux Saint-Hilaire (fils)*, (buste en terre cuite) ; musée des Beaux-Arts de Lyon (Rhône), legs du marquis de Queux Saint-Hilaire (fils), 1890.
- 1885** : *M^{sr} de la Bouilleries* (monument funéraire en marbre), cathédrale de Bordeaux (Gironde) ; Ce monument se compose d'un buste colossal, d'un haut-relief figurant *la Théologie, la Poésie, la Philosophie*, de trois bas-reliefs représentant *le prélat méditant, saint Thomas d'Aquin, saint Pierre* ; réduction en marbre du buste de *M^{sr} de la Bouilleries* pour la famille du statuaire, 1900 – *La Vierge mère* (statue en pierre, haut. 1,70 mètre), maison des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, 37 rue Jenner, Paris ; initialement destinée à l'église d'Amplepuis (Rhône).
- 1886** : *M^{sr} Charles Gay* (buste en marbre) – *Femme* (buste en marbre), musée des Beaux-Arts, Lyon (Rhône) – *Le R. P. Captier* (statue en marbre), au collège Albert-le-Grand, Arcueil (Val de Marne), inaugurée le 3 juillet 1887 ; plâtre au musée des Beaux-Arts de Lyon (Rhône), réserves, don Bonnassieux, 1893.
- 1887** : *Cardinal Pie* (statue en marbre), cathédrale de Poitiers (Vienne) ; modèle plâtre, Chartres (Eure-et-Loir), musée des Beaux-Arts – *Magnificat* (statue de la Vierge, en bronze, haut. 1,23 mètre), église Saint-Thomas d'Aquin, Paris ; pendant à une répétition du *Sacré-Cœur* (statue en bronze de mêmes dimensions) ; toutes deux ont disparu – *Victor de Laprade* (statue en bronze, haut. 2,59 mètres), Montbrison (Loire), jardin d'Allard, souscription (15 000 francs) ; inaugurée le 17 juin 1888.
- 1889** : *Vierge à la colombe* (statue en pierre), couvent des Oiseaux, Paris.
- 1890** : *Tombeau de M. Bonnassieux père* (monument funéraire, en pierre), cimetière de Panissières (Loire) – *M. Levaigneur* (buste en marbre, haut. 0,65 mètre), cimetière parisien du Père-Lachaise.
- 1891** : *Saint François d'Assise* (statue en marbre), cathédrale Saint-Jean de Lyon (Rhône), esquisse en terre cuite au musée du Louvre, en dépôt au musée d'Orsay, Paris.

Médailles : (en terre cuite, en bronze) :

Comte Olivier de la Rochefoucauld (1841) ;
Besozzzi, artiste musicien, pensionnaire de l'Académie de France, à Rome ;
Johanny Mouton ;
Auguste Bernard ;
Gustave Coulon, architecte de la ville de Montbrison (Loire) ;
Bonirote, artiste peintre ;
Michel Dumas, artiste peintre ;
Chatenet, avocat ;
Jules Haumont ;
Le R. P. Minjard, de l'ordre des Frères prêcheurs ;
Saint-Ève, artiste graveur, pensionnaire de l'Académie de France, à Rome ;
Callon, ancien maire du X^e arrondissement de Paris ;
Hurterel ;

Boulangier, architecte, pensionnaire de l'Académie de France, à Rome ;
Georges Engelhard, officier russe.

Petits ouvrages (la plupart sont en terre cuite, quelques-uns sont en bronze ou en cire) :

- *Statuettes* :

M. Murillo ;
M^{me} du Rozier ;
M^{me} Monnier ;
M. Alphonse Balleydier.

- *Réductions* :

Jeanne Hachette ;
Vierge de Feurs ;
Sainte Cécile, copie libre d'après Maderno ;
R. P. Lacordaire.

- *Esquisses, compositions, groupes* :

La Charité, Caritas fivet ;
Le Christ tenté ;
Tobie et Sara ;
Les Heures ;
Le remords ;
Les adieux d'Alcyone ;
Le premier mariage ;
Liberté, Égalité, Fraternité ;
Jeanne d'Arc, pour le duc de Luynes ;
Saint Augustin écrivant ses confessions (À M. le marquis de Montaigne) ;
Les lutteurs ;
Ève ;
Pieds, mains ;
... plus une trentaine de terres cuites.

La documentation « sculpture » du musée du Louvre signale (catalogue) deux statuettes en terre cuite *Tobie et l'Ange* (*Tobie et Sara* ?) et *Ève* « attribuées à Jean Bonnassieux ». La première est « datée des années 1820 », l'autre (esquisse) « non datée ». Le 10 juin 2005, elles ont fait l'objet d'une vente aux enchères salle Drouot, à Paris, estimées entre 2 800 et 3 000 euros.

Très récemment, Jacques Bonnassieux découvre qu'un *Christ* en bronze (haut. d'environ 0,60 m), signé *Bonnassieux*, fait l'objet d'une vente aux enchères sur Internet : mise à prix 1 400 euros ; il s'abstient de renchérir. Quelques jours plus tard, il est sollicité pour estimer la même statuette en bronze, mais d'un format plus réduit (haut. 0,16 m). Lui-même possède le modèle en terre cuite (haut. 0,29 m) de ce *Christ* qui, de ses deux mains, entrouvre sa tunique pour montrer son flanc percé par la lance du centurion romain Longinus alors qu'il agonisait sur la croix. Nous ignorons le nombre des reproductions moulées d'après ce même modèle sur un thème peu fréquent.

Cahiers de Village de Forez

n° 66, octobre 2009

Ce cahier spécial est une coédition de *la Diana, Village de Forez et de l'Association culturelle de Panissières et sa région*.

Siège social : Centre Social, 13, place Pasteur, 42600 Montbrison.

Directeur de la publication : Joseph Barou.

Rédaction : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.

Comité de rédaction : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Jean Guillot, Joël Jallon, Marie Grange, Claude Latta, Gabriel Mas, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Alain Sarry, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2009.

ISSN : 0241-6786.

Impression : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.